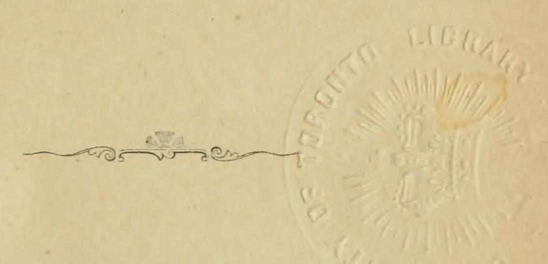
L'ABBÉ CIMON

Aux Vieux Pays

L'abbé HENRI CIMON

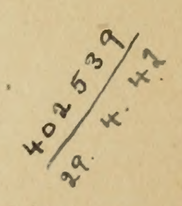
AUX VIEUX PAYS

(IMPRESSIONS ET SOUVENIRS)



NOUVELLE EDITION





CHICOUTIMI
IMPRIMERIE G. DELISLE

1907

AUX VIEUX PAYS

(IMPRESSIONS ET SOUVENIRS)

ÉVÊCHÉ DE CHICOUTIMI,

9 février 1895.

Monsieur l'abbé H. CIMON,

Professeur au Séminaire de Chicoutimi.

Mon cher Monsieur,

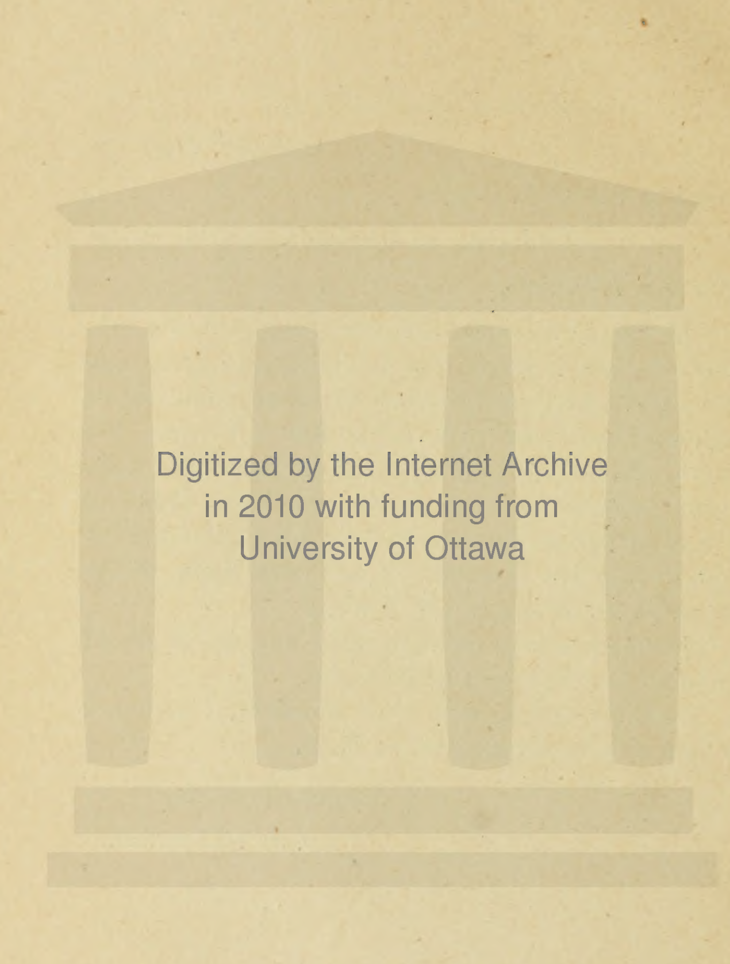
Je vous loue sincèrement de l'heureuse idée que vous avez eue de livrer à la publicité vos *Impressions de voyage.* Le livre que vous offrez au public est de nature à l'intéresser et à l'édifier tout à la fois. Vos élèves, vos anciens paroissiens et vos nombreux amis seront heureux de vous suivre pas à pas, dans vos pieuses pérégrinations aux célèbres sanctuaires de l'Europe, de la Ville Éternelle et jusqu'aux lieux sanctifiés par la vie et la mort du Sauveur.

Je suis heureux de bénir votre ouvrage et de lui souhaiter tout le succès qu'il mérite.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur, l'assurance de mon sincère dévouement en N. S.

† MICHEL-THOMAS,

Ev. de Chicoutimi.



AU LECTEUR

L'explorateur entaille des arbres, plante des jalons, pour retrouver sa route ; de même le voyageur aime à jeter sur le papier quelques notes, qui lui rappellent les pays et les monuments qu'il a visités, les impressions qu'il a éprouvées, et ces mille incidents caractérisques qui font que son voyage n'est pas celui d'un autre, incidents dont le charme augmente à mesure que les années s'éloignent, en les enveloppant de leurs plis ténébreux.

C'est là ce que je fis pendant un voyage en Europe et jusqu'en Terre Sainte, durant l'hiver de 1891-92.

J'étais bien loin de soupçonner alors que je mettrais un jour ces notes sous les yeux du public, mais les circonstances m'y ont amené sans effort.

Lorsque naquit l'*Oiseau-Mouche*, je fus appelé à apporter ma part de nourriture au modeste volatile. Je lui apprêtai ces notes de voyage qui parurent sous la signature de *Laurentides*. Si je me suis permis de les réunir en un petit volume, ce n'est pas que je veuille les présenter au grand public ; c'est seulement à mes parents, à mes anciens paroissiens, à mes amis, que je les offre, comptant sur la bienveillante indulgence dont ils m'ont déjà donné tant de preuves.

HENRI CIMON, *ptre.*

Chicoutimi, 9 février 1895.

AUX VIEUX PAYS

(IMPRESSIONS ET SOUVENIRS)

A BORD DU PARISIAN

DIMANCHE, 4 octobre 1891.—Nous voici donc à bord du vapeur transatlantique qui doit nous conduire dans les pays d'outre-mer. Le *Parisian* tranquillement détache sa masse énorme des quais de la Compagnie Allan, et semble un moment s'attacher aux deux rives du Saint-Laurent, comme pour s'attarder dans un dernier adieu. Plus lentement encore, nos cœurs s'arrachent à ce sol qui nous a vus naître et grandir, où vivent nos parents et amis, et qui recouvre la cendre de nos ancêtres.

Mais les chants d'adieu ont cessé de se faire entendre, le canon a grondé, et le puissant navire s'avance majestueux à travers les ondes du grand fleuve.

Malgré la tristesse insurmontable de l'heure de la séparation, j'éprouve du bonheur. Depuis nombre d'années, j'ai au cœur un désir que les obstacles n'ont fait qu'accroître, et je vais le réaliser. Il me sera donné de voir Rome, ses sanctuaires vénérés, ses monuments à jamais célèbres, et surtout de contempler de mes

yeux le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Auprès de pareils bonheurs, que sont les sacrifices que l'on peut s'imposer !

Nous sommes deux compagnons de voyage, deux amis intimes, nés sous le même ciel de La Malbaie. Nous ne nous attendions guère, M. l'abbé Lapointe et moi, à entreprendre le pèlerinage de la Ville-Eternelle. Grâces en soient rendues à la Providence qui nous a ménagé cette précieuse faveur !

5 octobre.—Dans ces palais flottants qui relient les deux mondes, nous conservons l'illusion de la terre. La proue du navire fend sans secousse ni résistance les eaux du Saint-Laurent, et longtemps il nous est permis de croire que nous sommes dans le port. Au golfe, l'onde plus pesante commence à soulever le nouveau monstre marin qui la sillonne, en attendant que l'océan l'agite en tous sens.

Ainsi en est-il de la vie. Le départ, c'est l'enfance, âge heureux où les passions sont ensevelies au fond de l'âme ; vient ensuite la jeunesse avec ses tempêtes qui l'ébranlent fortement ; puis les vagues se font grosses comme des montagnes dans cette abîme insondable qui s'appelle le cœur de l'homme.

Cependant, sur la pleine mer ne se trouvent pas les plus grands périls. Tous les marins vous diront que, sous les ondes tranquilles du beau fleuve, sont cachés de nombreux récifs, des bancs de sable, occasion toujours renaissante de tristes naufrages. De même, les premières années de la vie sont trop souvent l'âge critique. Une parole perfide, cachée sous les dehors de l'amitié, renferme quelquefois le venin qui empoisonne toute une existence. Aussi faut-il à la vertu

trop confiante, pour l'empêcher de sombrer misérablement, un guide sûr et puissant ; elle le trouvera dans la vigilance attentive d'une mère chrétienne, dans la surveillance éclairée de maîtres pieux et dévoués. Viennent ensuite les tempêtes de l'âge mûr qui semblent vouloir bouleverser jusqu'au plus intime de l'être ; ne craignez pas, le danger est plus apparent que réel. Le caractère a été fortement trempé ; il est en état de résister à toutes les secousses qui peuvent l'assaillir.

* * *

6 octobre.—La mer a exigé son tribut. Sur les six heures nous étions tous assis pour le dîner autour de tables bien servies. Cependant, sur la figure d'un grand nombre de convives, on pouvait déjà apercevoir de funestes appréhensions. Le cœur n'est plus aussi ferme, on ressent une certaine lourdeur dans la tête, et le malaise devient général. En voilà un qui se lève, et s'éloigne discrètement ; puis un autre, et un troisième, et les vides se font nombreux dans les rangs. J'avoue que je fus des premiers à subir les atteintes du mal terrible.

* * *

7 octobre.—La mer est belle, et son calme se reflète sur la figure des passagers. On jouit de se trouver bien portant, les peines de la veille sont oubliées.

Voilà que nous prenons l'océan, et, pendant plusieurs jours, nous n'aurons plus devant les yeux que l'immensité des eaux et des cieux. Partout et toujours nous sommes entre les mains de la Providence, mais il semble que

maintenant notre vie va en dépendre davantage. Une vague peut nous engloutir, une étincelle peut allumer l'incendie qui réduira en cendres le vaisseau qui nous porte ; et toutes ces personnes que la destinée a réunies un jour, deviennent la proie des oiseaux aquatiques qui suivent le navire et des monstres marins. Et si pareil malheur doit nous arriver, qui s'en doute seulement ?

* * *

9 octobre.—Depuis deux jours on aurait pû appliquer aux passagers du *Parisian* ce que le bon La Fontaine dit des animaux malades de la peste : *Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.* Sans avoir essuyé une véritable tempête, nous avons eu un rude temps, et nombreuses ont été parmi nous les victimes du mal de mer. La plupart ne quittent plus leurs chambres. On paraît traîner une existence misérable, sans goût pour la vie, et surtout pour les voyages lointains. Les amis se rencontrent et se reconnaissent à peine. On se coudoie sans qu'on entende l'inévitable *I beg your pardon.* L'égoïsme règne en maître, c'est le *home sweet home* qui fait l'objet de tous les regrets et de tous les vœux. Les jours qui nous séparent de l'arrivée paraissent infranchissables, et nous ne pouvons croire que nos pieds reposeront de nouveau sur un sol bien affermi.

La nuit, c'est affreux. Renfermé dans les flancs du navire que la mer bat de toutes parts, en vain cherche-t-on à oublier, dans un sommeil réparateur, les maux et les sollicitudes de l'heure présente. Toujours le même bruit sourd et lugubre, venant du fond de l'abîme,

s'unit au frémissement monotone de l'hélice qui ébranle le vaisseau. Un moment, je crus que la coque de fer avait cédé sous l'effort de la tempête, et que la mer nous envahissait par l'ouverture restée béante. Les scènes affreuses d'un naufrage vont donc se renouveler, et c'est nous qui en serons les victimes. Et nos parents, nos amis, quelle douleur lorsqu'ils apprendront l'affreuse nouvelle !

Heureusement que le *Parisian* n'en continue pas moins sa marche pénible mais sûre à travers les flots courroucés.

* * *

Nous avons fait la rencontre d'un steamer de la ligne *Dominion.* Un moment il apparaissait sur le sommet d'une vague pour disparaître ensuite, et ne plus laisser apercevoir que le haut de ses mâts. Bientôt on vit à l'arrière s'élever et s'abaisser un pavillon ; notre vaisseau s'empressa de rendre le salut maritime ; pour ma part, j'aurais été moins surpris d'entendre gronder sur les eaux le canon d'alarme que de voir cet échange de politesses. Puis le vaisseau étranger s'éloigna de toute la vitesse des deux navires, se perdit à l'horizon, et l'on ne vit plus rien que les cimes ondulées des vagues écumantes.

Tout le temps de la tempête, je luttai contre le mal de mer, m'efforçant surtout de me tenir sur le pont. Mais en pareille circonstance, quitter sa chambre est une affaire d'état. Le mal vous tient comme cloué sur votre lit, et si vous voulez en sortir, le mouvement du bateau, qui vous jette de côté et d'autres trouble les battements du cœur et vous force à remettre la tête sur l'oreiller. Cependant en m'y prenant à

plusieurs reprises, mettant un vêtement, puis me couchant quelques instants avant de passer à un autre, je parvenais à compléter un accoutrement quelconque. Alors, les cheveux en désordre sous ma casquette de voyage, le cou caché sous le collet relevé de mon paletot, la figure pâle et abattue, je me hâtais de traverser la salle à diner presque déserte, et de monter sur le pont. Là, bien souvent, à la tombée de la nuit, j'ai passé des heures solitaires. Les pieds enveloppés dans une épaisse couverture, un manteau sur les épaules, je restais immobile, comme plongé dans la contemplation du spectacle qui s'offrait à mes regards. Et je ne retournais à ma chambre que lorsque les ténèbres s'étaient épaissies sur les flots et que l'on n'entendait plus que le bruit des vagues et le sifflement du vent dans les cordages.

* * *

10 octobre.—Depuis hier, chacun se remet sur pied. Des figures, inconnues jusqu'ici, font leur apparition. On s'accoutume au mouvement du steamer, et tel qui, à la première secousse, a capitulé devant le mal de mer, maintenant en sûreté sur le plan incliné du navire, aime à se sentir bercé par le tangage du bateau. Dans le salon qu'éclaire la vive lumière de l'électricité, on commence à se réunir par groupes et à se livrer aux charmes de la conversation.

Auprès de moi est un ministre de la Haute Église d'Angleterre. Le jour du départ, revêtu du surplis, il présidait à l'office du dimanche. Il paraît remplir de bonne foi les devoirs de son ministère : que de bien ne ferait-il pas sans doute, s'il avait le bonheur de connaître la vraie religion ! Pourquoi faut-il que tous les

hommes ne professent pas la même doctrine, et que tous les cœurs généreux, capables de se dévouer pour le salut de leurs frères, ne marchent pas sous la même bannière ! Quelle responsabilité pèse sur ces chefs impies qui ont déchiré le sein de l'Église, sur l'infâme Henri VIII qui entraîna son pays dans le schisme, sur la cruelle Élizabeth qui consolida l'œuvre sacrilège, par l'intrigue et le meurtre !

* * *

Lundi, 12 octobre.—Samedi, le baromètre annonçait une tempête, et nous l'avons eue hier. Sur la mer, le dimanche est la journée triste entre toutes. Il ne se distingue pas des autres jours de la semaine ; C'est le même repos monotone, le même bruit de l'océan ; c'est toujours le même horizon sans montagne, sans variété, qui borne la vue sans la reposer, tandis que sur la terre ferme règnent la vie et le bonheur. De toutes parts on se dirige vers l'église paroissiale. Parents, amis, connaissances, heureux de se rencontrer, se disent les nouvelles des six derniers jours : c'est toute une population qui devient comme une grande famille. Puis viennent les cérémonies de l'église, les chants pieux, les prières ferventes, qui font du dimanche une journée du paradis. Le 11 octobre, sur le *Parisian*, ne se distingua des autres que par la mélancolie qui régna à bord. La mer se faisait toujours plus grosse et le navire s'y enfonçait avec une violence telle que la vague brisée, s'élevant dans les airs, venait frapper le pont supérieur et rejaillissait sur toute la longueur du vaisseau. A peine pouvions-nous, en nous cramponnant, nous tenir sur le pont,

tellement nous étions entraînés par la pente presque verticale du steamer.

*
* *

Ce matin, huit jours après notre départ, nous avons été réveillés par le cri strident de la vapeur. Nous sommes à Moville, en Irlande, et l'on appelle le pilote qui doit nous conduire, à travers le canal du Nord et la mer d'Irlande, jusqu'à Liverpool.

Le temps est beau et le calme s'est fait sur la mer. D'ailleurs nous sommes protégés par les côtes d'Irlande et d'Ecosse, et le navire reprend son empire sur les eaux. Nos maux sont donc terminés, et ils sont oubliés en même temps. Ainsi va la vie ; heureusement, car autrement elle deviendrait par trop pénible. Les joies sans mélange sont si rares, si elles existent sur notre pauvre terre ! et ce n'est que goutte à goutte qu'il nous est permis de boire à la coupe du bonheur. Maintenant que nous n'avons plus à craindre la mer ni le mal de mer, il nous est permis d'admirer et de jouir tout à notre aise. Qu'il est beau de traverser dans de véritables palais, avec tout le confort dont notre siècle est si prodigue, cet océan de près de mille lieues, que la main puissante du Créateur a jeté entre deux mondes, et qui pendant tant de siècles a été réputé infranchissable.

*
* *

Il est trois heures, et ce soir nous foulerons le sol de la fière Albion ; il est trois heures, mais au Canada, d'où nous partons, il n'est pas encore midi, car nous allons vers l'orient, à l'encontre de la marche apparente du soleil, et chaque jour doit être nécessairement

plus court. En effet, si nous partions avec le soleil au-dessus de nos têtes, et avancions sur la plaine liquide avec la même vitesse que l'astre du jour parcourt les espaces, mais en sens inverse, après douze heures de marche, ses rayons tomberaient déjà verticalement sur nous, puis une nouvelle course de douze heures nous ramènerait dans la même position. Nous aurions assisté deux fois au coucher du soleil, tandis qu'en réalité un seul jour aurait lui sur le monde. Toute l'intrigue d'un roman de Jules Verne repose sur ce problème, facile d'ailleurs à résoudre. Un Anglais, un peu excentrique, engage toute sa fortune dans un pari : il fera le tour du monde en quatre-vingts jours. En dépit de sa bonne volonté et de tous ses calculs, de tels obstacles entravent sa marche, qu'il n'arrive que le lendemain du jour fixé. Renfermé dans ses appartements, il déplore la perte de ses biens et se désespère, lorsque des coups redoublés frappés à sa porte le font sortir de ses sombres pensées. C'est un messager qui arrive en toute hâte et l'avertit que toute la population est sur pied, qu'on l'attend avec impatience pour l'acclamer. Notre homme avait gagné un jour dans ses pérégrinations. Il arrivait à temps pour recevoir les ovations de la foule enthousiaste et doubler sa fortune.

Au contraire, si quelqu'un allait dans la direction du soleil avec la vitesse de cet astre, l'heure cesserait de varier pour lui, et, afin de la connaître dans tous les lieux qu'il parcourrait, il n'aurait qu'à arrêter sa montre au départ. Tout le long du voyage le soleil garderait la même position, tandis que le reste des humains le verrait se lever à l'Orient et

descendre à l'Occident. Suivant donc le point qu'un pays occupe sous la calotte des cieux, il a son heure propre, déterminée par son méridien.

Celui de l'Angleterre passe par Greenwich,près de Londres, et, lorsqu'il est midi à l'observatoire, il est midi par convention dans tout le Royaume-Uni, bien qu'il ne le soit pas encore dans la partie placée à l'Occident, et qu'il le dépasse à l'Orient. Connaissant le nombre de degrés qui séparent un pays d'un autre, on peut facilement calculer la différence dans leurs heures. Puisque le soleil fait le tour de la terre en un jour, il parcourt donc 15° à l'heure. A Québec, nous sommes à 71° à l'Ouest du méridien de Greenwich, d'où une `différence de quatre heures et trois quarts. Rome est sur le treizième et Jérusalem sur le trente-cinquième degré de longitude orientale. Eh bien ! à Jérusalem il est déjà midi, tandis que dans notre paisible capitale provinciale, on jouit encore des douceurs du sommeil.

Jour par jour,en mer, on affiche sur une pancarte la longitude, la latitude, ainsi que le nombre de milles parcourus. Terminons la traversée de l'Océan par ce tableau qui sera peut-être d'un certain intérêt pour quelques-uns.

COURSE DU STEAMER PARISIAN

DE QUÉBEC À LIVERPOOL

		Lat.	Long.	Milles
5 oct.,	Lun.	49°8′	63°53′	351
6 "	Mar.	51°9′	57°5′	316
7 "	Mer.	50°6′	49°39′	293
8 "	Jeu.	54°45′	40°49′	328

9	"	Ven.	55°53′	31°27′	330
10	"	Sam.	56°19′	22°12′	325
11	"	Dim.	56°6′	13°15′	306
12	"	Lun.	54°33′	5°5′	302
		"	*P. M.*		108

Total : 2659 milles



DE LIVERPOOL A LONDRES

MARDI, 13 OCTOBRE.—C'est hier soir que le *Parisian* jetait l'ancre dans le port de Liverpool. Autour de ses docks immenses sont disposées des milliers de lumières, qui ressemblent à des étoiles scintillantes et nous apparaissent comme autant d'yeux brillants, qui nous regardent fixement au milieu des ténèbres. De temps en temps quelques-unes se mettent en mouvement : c'est un navire qui s'éloigne du rivage. Il règne d'ailleurs un va-et-vient continuel de vaisseaux qui partent pour toutes les parties du monde ou qui en arrivent. Liverpool est le port le plus fréquenté du monde.

Enfin, le bruit de l'hélice, qui n'a cessé de se faire entendre depuis notre départ de Québec, ne frappe plus nos oreilles. Un petit bateau à vapeur venant chercher la malle et les passagers, accoste bientôt le *Parisian*. C'est d'abord le tour des malles de Sa Majesté ; et,pendant une demi-heure,plus de dix hommes s'empressent de transporter au pas de course, quantité de paniers et de sacs remplis de journaux, lettres et paquets de toutes sortes. Avant d'assister à pareille opération, on ne conçoit pas tout ce que peut contenir une seule malle du Canada. Et dans cet amas de correspondances, pensai-je,combien peu d'idées neuves peut-être et de pensées salutaires !

* *
*

A onze heures, le même soir, nous sommes déjà, mon compagnon et moi, installés dans le train rapide de Londres,et la vapeur nous emporte avec une vitesse vertigineuse. Les wagons à compartiments nous paraissent tout d'abord détestables. Mis sous clef avec des personnes quelconques, nous n'avons pour toute protection que les signaux d'alarme. A la gare seulement, un employé ouvre la portière pour demander votre billet, et ce sont là les seuls rapports que vous ayez avec les officiers chargés de veiller à la sûreté et au bien-être des voyageurs. Maintenant,que le froid vous gagne, que des personnes malintentionnées vous attaquent, il vous faut endurer votre sort en patience. De fait, la mauvaise fortune nous met justement face à face avec un jeune homme, bien mis d'ailleurs, en train de vider un flacon d'eau-de-vie. Si, en perdant l'équilibre, il croit nous avoir touchés, immédiatement le *beg your pardon* est sur ses lèvres, mais en même temps, ne soupçonnant pas que nous pouvons le comprendre, il constatait avec un compagnon que nous paraissions venir de loin,et que nous devions être *full of money*.

Cependant, nous dévorons l'espace, et dans cinq heures nous traversons l'Angleterre dans sa largeur ; nous étions à Londres, et un cocher nous conduisait au *First Avenue Hotel*.



LONDRES

ABBAYE DE WESTMINSTER

Pour l'Américain, l'arrivée sur le vieux continent est toute une révélation. Les monuments qu'il visite le rejettent à plusieurs siècles en arrière, à ces temps dont il a étudié l'histoire dans ses livres classiques.

A l'abbaye de Westminster, cette nécropole des grandeurs humaines, où d'abord nous dirigeons nos pas, nous sommes entourés de ces souvenirs d'un autre âge. Nous les foulons aux pieds, ils sont suspendus au-dessus de nos têtes, et nous les coudoyons de toutes parts. A tout instant, il faudrait nous arrêter pour examiner plus attentivement, et nous laisser aller aux réflexions qui se pressent dans notre esprit.

A l'endroit où nous sommes, un roi saxon éleva en 616 une église et un couvent de Bénédictins, qui prit le nom de Westminster (monastère de l'ouest). Détruit par les Danois, il fut relevé de ses ruines au XIe siècle. L'abbaye de Westminster, avec ses tombeaux de familles illustres et d'hommes célèbres, est regardée par les anglais comme un monument national : un tombeau dans cet ancien couvent bénédictin transformé en temple protestant, est le plus grand honneur que l'Angleterre puisse accorder à l'un de ses enfants. On y remarque surtout la chapelle de Henri VII, chef de la famille des Tudors. Les stalles, dont

chacune appartient à un chevalier de l'Ordre du Bain, sont d'un travail artistique achevé ; la voûte disparaît sous les ornements, et l'œil est ébloui à la vue de ce chef-d'œuvre d'architecture du moyen âge. Mais combien le cœur est plus tendrement ému lorsqu'on monte à la chapelle de saint Edouard le Confesseur, et qu'on se jette à genoux au milieu des personnes qui entourent la balustrade ! On ne manque pas de prier le ciel pour la conversion de ce peuple, qui eut pour roi le saint dont le corps repose ici-même. Il est vraiment touchant d'admirer la foi, avec laquelle chacun approche de sa dépouille mortelle des chapelets, crucifix et autres objets de piété, lorsqu'on songe surtout que toutes ces démonstrations de la piété ont lieu en Angleterre, et dans le principal sanctuaire de l'erreur.

EDIFICES PARLEMENTAIRES

Tout près de l'abbaye de Westminster, sur les bords de la Tamise, s'élève dans le style gothique le plus pur, le superbe palais du Parlement. Sa construction remonte à 1840 et elle a coûté soixante et quinze millions de francs. Malheureusement, l'entrée en est interdite aux visiteurs depuis les deux explosions de dynamite de 1885.

CATHÉDRALE DE SAINT-PAUL

Nous terminons notre journée par la visite de la cathédrale de Saint-Paul, l'édifice le plus remarquable de Londres. Bâtie après le célèbre incendie de 1666, sur le plan de Saint-Pierre de Rome, elle est le plus grand temple du monde entier, après la basilique vati-

cane. La nef a près de cinq cents pieds de longueur, et l'on monte par plus de six cents degrés jusqu'à la boule de la lanterne, qui peut contenir cinq à six personnes. Mais, dans l'immense enceinte de ces quatre murs, où l'on ne voit que des monuments élevés à la gloire des grands hommes, rien ne parle au cœur, tandis que, dans la plus modeste de nos églises catholiques, tout nous révèle l'amour de Dieu et les grands mystères de l'espérance chrétienne.

HANSOM

On conçoit quel brouhaha inconcevable règne dans la ville aux cinq millions d'habitants. A l'angle de plusieurs rues, les voitures arrivent tellement pressées au milieu des piétons qui se bousculent, qu'un homme de police doit se tenir en plein milieu du chemin, pour donner à chacune sa direction, et les arrêter s'il y a encombrement. Et ces omnibus et tramways, qu'on aperçoit à de si rares intervalles dans nos rues de Québec, et si peu remplis, ici se succèdent presque sans interruption, et sur l'impériale comme à l'intérieur, les bancs sont couverts de personnes affairées.

Pour revenir de Saint-Paul, nous prenons un *hansom*, voiture particulière au pays et la plus à la mode. Placé en équilibre entre deux roues, ce cabriolet pèse à peine sur le dos du cheval. En arrière, et tout en haut, se tient le cocher dont les guides, passant par dessus la voiture, tombent sur le harnais, comme tenus par une main invisible. Une ouverture pratiquée dans la capote, nous permet de lui transmettre nos ordres, tandis que lui-même, au moyen d'un mécanisme, peut abaisser devant nous un vitrail qui nous met à l'abri

de la pluie et des vents. Malheur au voyageur imprudent qui s'aviserait, à ce moment-là, de mettre la tête en dehors, il se trouverait pris comme au piège. Nous avançons rapidement, sans rien devant nous pour boucher la vue, allant à droite, à gauche, comme par enchantement, sans que la rencontre d'un si grand nombre de voitures retarde en rien notre marche. Nous arrivons bientôt en face de notre hôtel ; aussitôt la portière s'ouvre, grâce à un gamin accouru pour la circonstance. Nous avons à peine mis le pied sur le seuil de l'hôtel que les portes, tirées par un laquais en faction, s'entrouvrent comme d'elles-mêmes.

Quant au cocher, c'est un personnage, avec chapeau à haute forme, et c'est de son siège qu'il reçoit le salaire que lui apporte un obligeant laquais.

Inutile d'ajouter que ces gens, aux prévenances intéressées, ne prétendent pas imposer leurs services pour vos beaux yeux, et, si vous retardez à leur offrir le pourboire attendu, vous les voyez qui tournent autour de vous, vont, viennent, se donnent un air empressé, et ne vous quittent pas que vous ne soyez revenu de votre distraction. Aussi faut-il souvent dénouer les cordons de sa bourse, pour récompenser en espèces sonnantes tout ce menu peuple.

ILLUSIONS

Aujourd'hui tout semble tourner autour de moi : et les murs de l'abbaye de Westminster, et la massive cathédrale de Saint-Paul, comme aussi l'hôtel où nous avons établi nos pénates. Ce sont le tangage et le roulis du *Parisian* qui se font encore sentir, et agissent sur le système nerveux. C'est une illusion ; elle

nous fait songer à celles du monde. L'enfance voit comme dans un mirage les plaisirs de la jeunesse ; celle-ci se nourrit des projets d'avenir de l'âge mûr, et les vieillards se font encore des rêves chimériques, lorsque la réalité de la mort vient les surprendre. Funestes illusions, vous êtes l'aliment qui nourrissez trop souvent le cœur et l'esprit des mortels !

TOUR DE LONDRES

14 OCTOBRE 1891.—Cette vieille forteresse, dont une partie remonte à Guillaume le Conquérant, fut transformée plus tard en prison d'Etat ; maintenant elle sert d'arsenal. Pour la visiter, chacun doit entrer dans le courant déjà formé par le flot des visiteurs et le suivre, sans qu'il lui soit possible de revenir sur ses pas, tellement grande est la foule qui se presse.

On pénètre d'abord dans la salle des Joyaux de la Couronne, où l'on peut admirer la couronne de la reine Victoria, chef-d'œuvre d'orfèvrerie, ornée de près de trois mille diamants, et estimée à trois millions de francs.

Dans la salle des armures anciennes, vingt-deux cavaliers et grand nombre de fantassins, de grandeur naturelle, et armés de pied en cap, sont rangés suivant l'ordre chronologique, afin d'offrir un tableau fidèle des costumes militaires depuis le XIIe siècle A la vue d'armures si pesantes, on est étonné de la force des guerriers qui s'en servaient. C'est bardé de fer qu'on allait autrefois à la guerre. Combien peu des hommes d'aujourd'hui pourraient supporter pareil poids dans les combats !

De même, les monuments des âges passés ne res-

semblent guère à ceux des temps présents ; c'est qu'on travaillait alors pour l'avenir, tandis que maintenant on veut jouir en son vivant du fruit de ses travaux. Le premier coup d'œil éblouit dans les édifices remarquables du jour. En présence des chefs-d'œuvre légués par les siècles, l'imagination n'est pas toujours aussi vivement frappée ; mais notre admiration augmente à mesure qu'on examine davantage, et qu'on se rend mieux compte du fini des détails, et de la profusion des richesses répandues même en des endroits où elles ne paraissent pas, mais où l'exige la perfection de l'art.

CHEMIN DE FER SOUTERRAIN

De la Tour de Londres à l'établissement de Madame Tussaud, nous prenons le chemin de fer métropolitain, qui entoure la ville d'une vaste ceinture souterraine et la silonne en tous sens. Nous descendons sous terre par un large escalier et nous trouvons à la gare ; bientôt se fait entendre le sifflet de la locomotive. Nous ne tardons pas à être installés dans de confortables compartiments et emportés à toute vapeur. Quelques fanaux disposés le long de la route répandent seuls leur pâle lumière, et nous sommes souvent jetés dans les ténèbres par la rencontre d'un convoi avec sa longue file de voitures. Sur certaines parties de la ligne, en effet, il y a jusqu'à quatres voies, et il passe plus de huit cents trains par jour.

Aux gares les rayons du soleil nous arrivent par un toit vitré, et nous permettent de voir les employés du chemin de fer, des marchands installés à leurs boutiques, et quantité de personnes qui descendent des

wagons ou s'empressent d'y monter. C'est donc tout un monde qui se meut sous terre ; plus de deux cent mille voyageurs passent chaque jour dans ces tunnels, tandis que des millons envahissent les rues de la populeuse capitale.

ETABLISSEMENT DE MADAME TUSSAUD

Nous avons vite fait de traverser la ville ; nous voici à l'établissement de Madame Tussaud. A l'entrée est une jeune personne : sa main droite repose sur une table, son front est appuyé négligemment sur la gauche, et elle tient ses yeux fixés sur un livre. Sans doute, ces volumes épars qu'on voit rangés sur la table sont des *Guides* qu'elle offre en vente. Vous avancez, mais vous vous arrêtez aussitôt : vous avez devant vous une statue de cire. Et, pendant des heures, vous contemplez les représentations parfaitement ressemblantes des personnages célèbres de l'histoire. Quelquefois ce sont des cours entières de rois, princes et princesses, sous les costumes les plus riches de l'époque. J'étais à examiner la reine Victoria avec la famille royale, lorsque j'aperçus, assise sur un banc, une bonne vieille au visage ridé par les ans ; elle portait lunettes et de ses deux mains tenait une canne qui lui servait d'appui. Je m'approchai : c'était encore une statue.

Dans la *Salle des reliques de Napoléon*, on voit la voiture que l'empereur avait à Waterloo. Madame Tussaud l'acheta soixante-dix mille francs. La *Salle des Horreurs* contient le portrait d'un grand nombre de criminels tristement célèbres, et les principaux instruments de supplice, entre autres, le couperet sous

lequel tombèrent les têtes de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Madame Tussaud naquit en Suisse ; elle vint à Paris lors de la Révolution. Les ouvrages en cire étaient alors très en honneur ; elle fut appelée à la cour pour enseigner cet art dans lequel elle excellait. Elle vécut aux Tuileries et à Versailles, connut Louis XVI et la famille royale, aussi les principaux chefs révolutionnaires, et elle se plut à reproduire tous ces personnages de la Royauté et de la Révolution. En Angleterre où elle émigra après son mariage avec un nommé Tussaud, elle obtint une grande vogue en exhibant ses statues de cire. L'établissement qu'elle a fondé et qui porte son nom, est tenu encore aujourd'hui par des membres de sa famille, et est devenu l'une des attractions de la ville de Londres.



DE LONDRES A PARIS

LA MANCHE

Les eaux de l'Atlantique et de la Mer du Nord, resserrées entre les côtes de France et d'Angleterre, sont presque toujours agitées ; aussi sont-elles redoutées des marins, et plus encore peut-être des touristes. J'en fis l'expérience lorsque nous dûmes traverser le détroit après deux jours seulement passés dans la capitale Londonienne. Les vagues frappaient avec violence notre bateau à roues, le secouaient fortement, et s'élançaient sur le pont. J'y restai cependant avec opiniâtreté, mais à la fin il fallut céder et descendre dans la salle à dîner qui sert en même temps de dortoir. De chaque côté, des lits ou espèces de divans ont été disposés par étages, et, à la tête de chacun d'eux, on a placé des bassins à l'aspect sinistre. Mais jetons un voile sur les scènes d'horreur dont ce lieu fut témoin......

ROUEN—MONUMENTS

Au point du jour nous étions à Dieppe, port de mer le plus rapproché de Paris, et partions immédiatement à Rouen, ancienne capitale de la Normandie, aujourd'hui l'une des principales villes de France avec ses cent mille habitants, et la première par ses monuments gothiques.

15 OCTOBRE 1891—A peine installés à l'Hôtel de la Poste, il nous faut, après une nuit sans sommeil,

nous remettre à nos courses : se promener est quelquefois un rude métier.

La cathédrale de Notre-Dame, l'église paroissiale de Saint-Maclou, celle de Saint-Ouen, sont des chefs-d'œuvre d'architecture. L'intérieur de Saint-Ouen, surtout, est peut-être unique pour la légèreté incroyable et la hauteur de la construction ; ce qui n'a pas empêché les vandales de la Révolution d'y installer une forge en 93. A titre de curiosité, on nous montre, à l'entrée de la nef, un bénitier disposé de telle manière que la voûte vient se refléter, avec une netteté admirable, dans l'eau qu'on a soin d'y conserver à pleins bords.

CICÉRONÊ

Le *cicéronê* que la Providence nous a fait rencontrer est d'une loquacité extraordinaire ; c'est d'ailleurs le cas pour la plupart de ces gens. Ce n'est pas à dire que le cercle de leurs connaissances soit très étendu ; au contraire, il ne va pas ordinairement au delà de certains renseignements pratiques, qu'ils ont appris à réciter avec un aplomb imperturbable. C'est une leçon, toujours la même, qu'il disent à tout venant, adoptant pour la circonstance un ton sentencieux, et tranchant parfois d'un coup de langue les questions compliquées de l'histoire. Ils se tiennent toujours en observation et distinguent avec une rare perspicacité, au milieu de la foule, un étranger qui cherche à se dissimuler. L'accoster poliment, lui offrir leurs services, est l'affaire de quelques instants. Comment se défendre contre de pareilles prévenances ? Pour eux, c'est leur gagne-pain, et leur passe-temps. Aussi se

mettent-ils tout entiers à la disposition des personnes qu'ils conduisent, pour mériter leur bonnes grâces et les engager à faire preuve de générosité. Il est juste d'ajouter que leur ambition n'est pas démesurée. Cet homme à la haute stature, au brillant uniforme, portant épaulette et casque à la militaire, qui se promène gravement dans l'église, affectant de montrer que c'est lui qui tient la clef de la grille du chœur, ne craignez pas d'avoir recours à son obligeance, et soyez certain qu'il recevra avec reconnaissance les quelques sous que vous lui offrirez. Il est donc admis que de ce côté-ci de l'océan, dans le commerce ordinaire de la vie, à part le prix convenu, il reste encore le pourboire qui n'est dû qu'en générosité, mais qui en réalité s'impose.

ÉTAT DES ESPRITS

A six heures, je gravissais dans un omnibus, traîné par quatre forts chevaux, la montagne que domine le sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours. C'est un lieu de pèlerinage assez fréquenté ; malgré cela, les hôtels convenables y sont rares ; du moins mes recherches ne me firent découvrir qu'une maison de pension de troisième ordre. Pour la première fois, je me trouvais avec des Français et chez eux. Je passai la soirée avec la famille—" Ah oui ! ne tarda pas à me dire l'hôtellier, homme dans la soixantaine, je suis catholique, et c'est une bonne paroisse que celle de Bon-Secours. Je suis grand ami de M. notre curé, et c'est moi qui fournis les cierges à l'église." Cependant j'appris bientôt que le zélé fournisseur n'allait ni à confesse, ni à la messe.—Puis, il me développa quel-

ques-unes de ses théories. Je commençais à me rendre compte de l'état des esprits.

La France est catholique, comme l'Angleterre est protestante, la Russie, schismatique. On tient à la religion de Clovis ; c'est un dépôt national qu'on défendrait les armes à la main, si les ennemis de l'Église voulaient l'enlever trop brusquement. Mais quant à la pratique elle-même, c'est différent : se dire catholique, voilà toute la religion du grand nombre. A quoi tient pareil malheur ? Signalons ici la profanation du dimanche et la diffusion des mauvais journaux, comme n'en étant pas les moindres causes.

L'hôtesse paraît être une bonne personne, mais elle tient magasin et vend des épiceries le dimanche. Obtenez que tous les magasins restent fermés le jour du Seigneur, et elle sera heureuse de se remettre à ses devoirs religieux. Toutefois, il faut toujours bien trouver des prétextes pour excuser sa conduite et endormir sa conscience. C'est là la mission des mauvais journaux qui sont légion en France. Ils ne cessent de s'attaquer aux prêtres. Si l'un d'eux a le malheur de manquer en quelque point, vite les mille voix de la presse s'emparent du fait comme d'une bonne aubaine, le publient partout en le commentant ; on fait entendre des cris de scandale pharisaïque, et le récit exagéré en parvient jusqu'aux derniers habitants des villes et des campagnes.

Advienne un gouvernement honnête, franchement catholique, qui connaisse son devoir et l'accomplisse, la France est sauvée. De nouveau on écoute la parole du prêtre ; on se rend à ses pressantes exhortations ; les églises se remplissent de pieux fidèles, et les confessionnaux sont envahis par la foule des péni-

tents. Alors seulement, la main du Seigneur cessera de s'appesantir sur notre malheureuse mère-patrie, et la paix, le bonheur deviendront le partage du *Royaume très chrétien.*

AU MARCHÉ

16 OCTOBRE.—Après la messe célébrée en l'honneur de Notre-Dame de Bon-Secours, je descends à la ville. Il me restait quelques heures avant le départ du train de Paris, j'en profitai pour errer un peu à l'aventure. Comme on s'aperçoit vite qu'on n'est plus sur le continent américain ! Voyez donc toutes ces femmes qui vont, viennent, agissent aux affaires comme les hommes, et, comme eux, semblent avoir dépouillé tout respect humain. Pour transporter les marchandises qu'on offre en vente, on se sert de brouettes, et vous voyez des personnes sur le déclin de la vie, comme d'autres dans la fleur de l'âge, tirer ou pousser des voitures de toutes sortes. Ordinairement c'est sur la tête qu'on porte son fardeau, et on arrive à acquérir une adresse et une force extraordinaires. Sans y mettre la main, on tient en équilibre une lourde charge et l'on peut ainsi marcher et courir tout à son aise. La plupart se rendent sur une place publique ou auprès d'une église ; mais un grand nombre parcourent les rues et souvent harcèlent les passants sans miséricorde. Et vous entendez tout ce monde jeter les hauts cris pour attirer l'attention des acheteurs. Chacun fait connaître à sa manière ce qu'il offre en vente, et cela sur les tons les plus variés et les plus curieux, et à des intervalles toujours les mêmes. Un moment, une voix nasillarde vous écorche les oreilles, tandis que l'instant d'après vous entendez un son sépulcral

sortir du fond d'un gosier. Quelquefois la voix se soutient ; d'autres fois elle monte et descend d'une gamme à l'autre sans aucune espèce de transition ; ou bien elle s'arrête brusquement comme un instrument dont la corde s'est brisée. Il me semble encore voir une vieille femme, installée avec son panier auprès du perron d'une église. Ses habits étaient tout rapiécés ; ses pieds nus dans de gros sabots de bois étaient recouverts d'une boue déjà ancienne. Malgré son extrême vieillesse, elle avait encore la voix forte pour crier chacun des légumes qui remplissaient sa large brouette et qu'elle rangeait en même temps de la main. Lorsqu'un acheteur se présentait, sa figure prenait une expression nouvelle où se lisait un désir excessif du gain. Puis, elle regardait sa voisine, échangeait avec elle un clin d'œil de satisfaction, disait un mot de plaisanterie, et tout à coup reprenait sa chanson, comme une horloge montée qui sonne à ses heures.

Enfin, le moment du départ approche, et je puis pénétrer dans la salle d'attente de la gare, en montrant au gardien mon billet de passage ; car en France tout se fait avec la plus grande ponctualité. Ce n'est que quelques instants avant l'arrivée du train qu'on nous permet de sortir sur l'espèce de promenade où se tiennent les voyageurs et les quelques employés du chemin de fer.

Nous laissons enfin la ville qui vit s'élever le bûcher de Jeanne d'Arc, et nous nous mettons en route pour la Ville-Lumière.

PARIS

LE DIMANCHE

DIMANCHE, 18 octobre 1891.—De ma chambre, ce matin, j'entends les cris de la rue et le bruit des voitures. Il doit être bien triste, pour une première fois surtout, de voir profané honteusement le seul jour de la semaine que le bon Dieu s'est réservé !

10 hrs du soir.—Lors de mon départ du Canada, j'avais le bonheur de célébrer la sainte messe au Bon-Pasteur de Québec, au milieu du recueillement et de la paix. Au moment d'entreprendre un voyage d'outre-mer, on éprouve des émotions nouvelles, et une prière plus fervente s'élève du cœur vers le ciel.

Le dimanche suivant a été d'une monotonie affreuse. Renfermé dans les flancs du *Parisian* j'étais en proie au mal de mer ; mais du moins le repos dominical était observé autour de moi. Les protestants sont même d'une sévérité exagérée à cet égard. En ce jour, pas de jeu, pas de musique, abstention complète de tout divertissement.

Le troisième dimanche que je passe en voyage sera bientôt écoulé ; il a été sans contredit le plus triste. A Paris on ne remarque presque pas de différence entre le dimanche et les autres jours de la semaine. Au premier coup d'œil on pourrait croire que tous les magasins, cafés, restaurants sont ouverts. Ce sont partout les mêmes travaux, c'est la même activité fiévreuse. Le pauvre ouvrier qui a peiné toute la semaine reste encore courbé sous le poids du jour, et aucuns loisirs ne viennent délasser ses membres fatigués, et reposer son esprit absorbé dans les

mille préoccupations journalières. C'est un mercenaire dont le rude service ne connaît point de relâche. Craint-il donc de manquer du nécessaire ? Mais Dieu, qui nourrit les petits oiseaux eux qui ne sèment ni ne moissonnent, laissera-t-il périr l'homme, sa créature privilégiée ? Aux Juifs, dans le désert, il distribuait une double provision de manne pour le sabbat ; de même il assure au travail de la semaine une rémunération spéciale, qui compense la perte apparente d'une journée sans salaire. D'ailleurs l'expérience est là, qui nous prouve que celui qui n'observe pas le dimanche use ses forces dans un travail ingrat, se prive des joies les plus pures de la famille, et n'en devient pas plus riche.—On ne peut vraiment prospérer quand on est en guerre avec le ciel.

* * *

Si le spectacle est triste dans la rue, on ne peut dire qu'il a sa compensation dans les églises. On n'y trouve pas en effet cet ordre, ce recueillement, cet esprit de famille, qu'on admire au Canada.

C'est un va-et-vient continuel : il y a surtout celui des étrangers qui ne cessent de parcourir l'église en tous sens pour la visiter. Chacun paraît agir un peu à sa guise ; celui-ci est debout, un autre à genoux, tandis qu'un troisième reste assis et baisse à peine la tête quelques instants pendant l'elévation : il ne paraît pas y avoir union de prières entre le prêtre à l'autel et cette foule mouvante. Cependant il est juste d'ajouter qu'on est profondément édifié en voyant quantité de personnes plongées dans une fervente oraison ; ces catholiques pratiquants sont des modèles de piété, et leur mérite est d'autant plus grand, qu'ils

ont à refouler le courant d'indifférence et d'impiété qui entraîne le grand nombre.

L'emploi des chaises au lieu de bancs m'a paru favoriser ce triste état de choses, et faire ressembler la nef d'une église au parquet d'une salle. Ces chaises sont disposées à l'avance ou bien mises en réserve pour être présentées aux arrivants ; encore faut-il souvent les passer par-dessus la tête des voisins pour les rendre au destinataire. Et tout le temps de l'office une bonne dame passe dans les rangs pour recueillir leur prix de location.

Dans notre pays, au contraire, chacun peut se croire chez soi à l'église. Le banc, c'est un souvenir de famille. Ici même sont venus s'agenouiller les vieux parents, et les descendants tiendront à garder ce banc qui fut celui de leurs ancêtres. On se fait un point d'honneur de se trouver à son poste tous les dimanches. Les voisins se reconnaissent, et on aime à les retrouver chaque semaine aux places accoutumées. Les lois de Fabrique favorisent ces traditions.

Les cérémonies elles-mêmes ne se font pas avec toute la pompe, et le chant n'est pas exécuté avec toute la beauté que mon imagination avait rêvées. Je n'ai rien trouvé qui fût supérieur au décorum et à la majesté qui règnent dans notre vieille basilique de Québec.

LA SAINTE-CHAPELLE

Nous avons visité la *Sainte-Chapelle*, l'édifice gothique le plus élégant de Paris, un véritable bijou. C'est saint Louis, le plus grand roi de France, le roi croisé, qui l'a fait construire dans son palais, afin d'élever un monument moins indigne des précieuses

reliques de la Passion qu'elle devait renfermer. Ici, admirons sans réserve, car tout est grand et noble, depuis le pavé du temple jusqu'à ces colonnes qui s'élèvent avec tant de grâce, et soutiennent, comme le plus près possible du ciel, une voûte que décorent les plus riches peintures. Restons en contemplation à la vue de ces vitraux, de cette rosace surtout peinte avec une perfection qu'on ne peut plus atteindre. On est heureux de voir le trône sur lequel saint Louis vint, les pieds nus, déposer la *Sainte Couronne.* On a dû la transporter depuis dans le trésor de Notre-Dame, pour la mettre en sûreté, lors de cette Révolution impie qui ne savait rien respecter.

LA TOUR EIFFEL

Nous avons terminé notre journée par la visite de la tour Eiffel. Il est difficile de s'en faire une idée pour qui n'en a pas fait l'ascension.

Dès le premier étage nous sommes déjà transportés à une hauteur qui surprend. Au second, à peine ose-t-on d'abord s'approcher de la balustrade pour jeter un coup d'œil au dehors, et les hommes, qui remplissent les places publiques, nous paraissent comme des enfants. Nous sommes à qnatre cents pieds du sol ; un nouvel ascenseur nous transporte à cinq cents pieds plus haut. C'est alors que Paris et ses environs ressemblent à un vaste damier, et les hommes, à des fourmis qui se meuvent en tous sens. Cet ascenseur lui-même, qui d'en bas, lorsqu'on le voit monter dans la tour, pourrait être comparé à un panier, contient cent personnes. Sur cette plateforme du dernier étage, se trouve une salle vitrée où huit

cents personnes se logent à l'aise. Au-dessus est la lanterne ; il y a là un observatoire, des laboratoires, et l'appartement privé du constructeur Eiffel.

Et la charpente de fer de la tour immense n'est pas une masse informe ; au contraire, elle ne manque ni de symétrie ni d'élégance. Espérons qu'un jour la croix, qui a sauvé le monde, surmontera le drapeau qui déploie ses trois couleurs à plus de mille pieds du sol.

Au retour, un bateau-mouche nous conduisit jusqu'à la place de la Concorde. Ces légers bateaux sillonnent la Seine, comme les omnibus et les tramways parcourent les boulevards, et tous ensemble ne suffisent pas encore à la foule qui se presse de toutes parts.

MONTMARTRE

19 octobre.—C'est aujourd'hui le plus beau jour depuis mon départ. Il m'a été donné de le passer en grande partie à Montmartre, le mont des martyrs, *mons martyrum*, devenu la montagne de la pénitence.

Jusqu'à présent j'avais joui, mais d'une jouissance un peu stérile, et sans que le cœur fut vraiment touché. Partout je ressens un certain malaise qui ne peut se traduire, mais qui existe au fond de mon âme. Même dans ces édifices religieux, chefs-d'œuvre consacrés par l'admiration des siècles, on ne peut jouir entièrement, lorsqu'on voit la maison du Seigneur devenue comme la maison de tout le monde, où chacun entre et d'où il sort suivant son bon plaisir, sans plus s'occuper quelquefois du Saint-Sacrement que s'il n'y était pas, ne daignant pas même incliner légèrement la tête devant le tabernacle qui le renferme.

Même les guides, attachés au service de l'église, semblent souvent ignorer la présence du Dieu de nos autels.

Mais, dans la basilique de Montmartre, j'ai retrouvé la piété et le respect qui font le charme de nos églises. Tout de suite, en franchissant le seuil, on aperçoit des écriteaux qui avertissent de garder le silence, et on se trouve au milieu de personnes recueillies.

C'était un jour de pèlerinage. Les habitants d'une commune étaient venus, accompagnés de leurs prêtres, offrir au Sacré-Cœur des prières, des vœux et des réparations. Après avoir eu le bonheur de célébrer la sainte messe à l'autel construit avec les offrandes venues du Canada, et dédié à saint Jean-Baptiste, notre patron national, je pris place dans la nef, afin d'assister aux cérémonies publiques. Je passai là de doux moments, et mes yeux furent humectés de larmes ; je compris mieux en cette terre étrangère, combien sont vraies les paroles du cantique :

> Un seul moment passé dans ton temple
> Vaut mieux qu'un siècle au palais des mortels.

Cette dévotion au Sacré-Cœur, j'ai essayé de l'entretenir dans mon âme et dans celle de mes paroissiens, et je me trouve dans le principal temple construit en son honneur, le monument du Vœu national !

Et comment ne pas être ému ? Sur l'autel brille l'ostensoir au milieu de mille lumières ; en arrière, comme suspendue dans les airs, les bras étendus et la poitrine entr'ouverte, se dresse la statue du Sacré-Cœur. Tout au fond, sur un autel, apparaît celle de la sainte Vierge qui, elle aussi, à l'exemple de son

divin Fils, élève vers le ciel des mains et des regards suppliants. Dans la nef, ces enfants conduits par des religieuses, tous ces hommes et ces femmes représentent la France repentante, et ils sont venus à leur tour répéter les paroles qu'on voit écrites en gros caractères au fond de l'abside : *Sacratissimo Jesu, Gallia pœnitens et devota.*

Oui, la noble nation des Francs veut se repentir, reprendre la ferveur des anciens jours. Malgré toutes les manœuvres infernales des francs-maçons qui étouffent les élans généreux de son cœur, elle s'arrachera à leurs criminelles étreintes. La Révolution de 89 a ramené pour elle l'ère des martyrs ; mais douze apôtres ont renouvelé la face de l'univers, et le Cœur de Jésus régénérera la France. Il lui a demandé un monument national, elle l'a promis par vœu. Ce vœu, il s'accomplit, c'est le gage du salut.

A la communion, le spectacle devient plus émouvant. Tous ces pèlerins, dévoués serviteurs de la plus nobles des causes, se dirigent lentement et dans le plus profond recueillement vers la table sainte, et lorsqu'ils ont reçu le Dieu qu'ils adorent, ils regagnent leurs places, plus lentement encore, la tête pieusement baissée, les mains jointes sur la poitrine. En ce moment la présence réelle remplit le saint lieu. Dans la personne de quelques-uns de ses enfants, la France est prosternée au pied des autels, et c'est le Cœur de Jésus qui implore le pardon de la grande coupable, en faveur des quelques justes qu'elle renferme encore dans son sein.

La messe est suivie d'une chaleureuse allocution, et la cérémonie se termine par la consécration solennelle au Sacré-Cœur.

Je m'en retournai plus confiant dans l'avenir. *Sursum corda* ! En haut les cœurs, avec les saintes aspirations. Le mal est dans la plaine, mais sur les hauteurs se tient la France repentante. Hier, c'était le deuil des sentiments patriotiques et religieux à la vue de la profanation du dimanche, et la France me paraissait ensevelie dans le linceul de ses vices et de ses impiétés ; aujourd'hui, un horizon moins sombre s'ouvre à ses espérances ; je la vois qui commence à secouer ses langes de mort et cherche à sortir du tombeau où ses ennemis, ou plutôt ses enfants dégénérés, veulent l'ensevelir avec sa foi et ses mœurs. Ne désespérons donc pas ; car, à côté de la France qui blasphème, il y a la France qui répare et qui prie.

La France n'est pas une nation comme une autre ; elle est comme le cœur des peuples civilisés ; ses palpitations se font sentir partout et répandent dans le monde des germes de vie ou de mort. Ses principes de 93 ont bouleversé le continent européen ; son esprit, redevenu chrétien, fera de nouveau circuler la sève du christianisme dans les veines de l'humanité, et l'on pourra encore redire avec un noble orgueil : *Gesta Dei per Francos.*

La colline de Montmartre prête ses assises de pierre pour soutenir à plus de trois cents pieds au-dessus de la Seine la basilique du Sacré-Cœur, à l'endroit même où, suivant la tradition, furent martyrisés saint Denys, premier évêque de Paris, et ses compagnons, d'où le nom de *mons martyrum.* L'église du Vœu national n'est pas encore complètement terminée. Comme les monuments que les siècles lèguent aux siècles, elle s'élève lentement ; mais, comme eux, elle défiera les injures du temps. Les fonds nécessaires

pour sa construction sont fournis par des quêtes et des souscriptions volontaires dont le montant s'élève déjà à vingt-cinq millions de francs.

SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

20 octobre.—Les humbles dévouements touchent plus que le vain éclat des grandeurs humaines, et il y a plus de bonheur à entendre les discours sans prétention d'une piété sincère que les phrases creuses des beaux diseurs. L'habit d'un martyr, troué par la balle qui lui a valu le ciel, dit plus au cœur que les vains ornements de personnages quelquefois tristement célèbres dans l'histoire.

Ces réflexions me viennent naturellement à l'esprit, en ce jour où j'ai eu le bonheur de célébrer la sainte messe, dans la chapelle du Séminaire des Missions Étrangères. C'est donc ici que se forment ces prêtres à l'âme héroïque, qui vont porter le flambeau de la foi chez les nations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie ! A travers la demie-obscurité qui règne dans la crypte, je puis admirer la piété angélique de ces prétendants au martyre, et il me semble déjà les voir au milieu des tortures qui attendent la plupart d'entre eux. Ils sont plus de cent cinquante qui étudient les langues barbares, afin de se mettre en état d'annoncer la parole de Dieu aux peuplades infidèles. Car leur vocation à tous est décidée. Dans quelques années, quelques mois peut-être, ils laisseront patrie, famille, ce qu'ils ont de plus cher ici-bas, pour aller sur des plages inconnues et inhospitalières. Ils ne sont déjà plus à la terre, mais tout entiers à leur sublime vocation.

On est pénétré d'un religieux respect et d'une sainte émotion, lorsqu'on visite la *Chambre des martyrs*, et que l'on considère les instruments de supplice des missionnaires, les vêtements teints de leur sang. Le Père Bérard qui m'accompagne, doit partir le mois prochain pour la Birmanie. A la vue de tous ces objets, et surtout de la fameuse *cangue* chinoise, à la vue de ces martyrs de la foi que les tableaux nous représentent couverts de plaies sanglantes, la tête penchée et le cou découvert tandis que le bourreau s'apprête à frapper, il devait penser qu'un pareil sort lui était probablement réservé. La religion, et une religion divine est seule capable de développer de semblables vocations. M. Bérard me laissa une image de Notre-Dame de la Salette ; je la conserve avec soin : elle peut devenir le précieux souvenir d'un martyr.

Monsieur le supérieur eut la bonté de me recevoir. Il me dit tout l'intérêt qu'il porte au Canada et en particulier au Séminaire des Missions Etrangères de Québec. Il me fit don des reliques des trois martyrs contemporains dont la canonisation est introduite en cour de Rome : les Vénérables PP. Borée et Bonnard, décapités au Tonkin, et Gagelin, étranglé en Cochinchine.

Le sang de la France est noble puisqu'il entretient encore la source de pareils dévouements, malgré les efforts des sectes impies pour en faire le sang impur d'hommes sans foi et sans mœurs.

* * *

Je n'avais visité qu'un petit nombre de monuments, et j'étais à la veille de mon départ. Heureuse-

ment, je fis la rencontre d'un guide intelligent qui connaissait son Paris par cœur : " Je vois que vous êtes étranger, dit-il en m'abordant. Je vous aurais volontiers accompagné si mes services n'avaient pas été retenus." Puis, se ravisant : " Voilà plus d'une heure que j'attends ; décidément l'on ne viendra pas au rendez-vous ; je suis à votre disposition." C'était un rusé, celui-là, il savait plus d'un tour, et le personnage attendu n'avait sans doute existé que dans son cerveau.

LES INVALIDES

Nous commençons notre journée par les Invalides. Vaste hôpital fondé par Louis XIV pour servir de retraite aux soldats infirmes ou âgés ; il pouvait contenir cinq mille pensionnaires ; mais il n'en compte ordinairement que quelques centaines, les invalides préférant vivre indépendants avec la pension qu'ils reçoivent du gouvernement.

La galerie des armures et le musée ethnologique offrent un intérêt tout particulier, ainsi que l'église de Saint-Louis avec ses deux rangées de drapeaux enlevés à l'ennemi ; mais ce qui attire surtout l'attention et commande l'admiration de tous, c'est le tombeau de Napoléon 1er, placé sous le dôme doré. La lumière pâle et mystérieuse qui nous arrive de la coupole, contribue encore à augmenter l'impression de solennelle grandeur qui règne sur ces cendres.

Le sarcophage, fait d'un seul bloc de marbre, est entouré d'une couronne de laurier en mosaïque, et occupe le milieu d'une crypte circulaire ouverte par le haut ; tout autour sont des chapelles destinées à

recevoir les dépouilles mortelles des membres de la famille impériale. L'exilé de Chislehurst a sa place réservée dans cette demeure funèbre, vraiment digne des grands de la terre. Il y sera déposé lorsque les événements permettront de ramener son corps en France.

C'est donc ici que dort de son dernier sommeil celui qui a rempli l'univers du bruit de son nom. Il fit trembler les rois sur leurs trônes, et, devenu l'arbitre de l'Europe, partagea des couronnes entre ses frères et ses généraux. Lui-même régna sur le plus beau pays du monde. Il aurait pu asseoir solidement sa dynastie ; mais l'homme de génie méconnut sa sublime vocation ; les fumées de l'orgueil obscurcirent en lui les pures lumières de la foi, et dans son ambition il voulut servir ses propres intérêts avant ceux du Dieu qui avait fait sa grandeur. Le devoir lui incombait de rétablir en France le culte catholique ; il ne le fit qu'à moitié, et il eût l'audace sacrilège d'attaquer le vicaire de Jésus-Christ. Aussi son œuvre n'a pas été durable. Battu par l'Europe conjurée contre lui, devenu prisonnier d'Albion, il alla mourir sur un rocher désert au milieu de l'océan, n'ayant à ses côtés que deux fidèles serviteurs, lui qui avait vu tant de peuples à ses pieds. Et voilà que le même siècle qui a été témoin de la fondation de sa dynastie, la voit s'éteindre misérablement sur la terre étrangère.

Heureuse infortune cependant qui a fait descendre dans l'âme de l'empereur déchu la réflexion salutaire et l'a ramené au Dieu de son enfance !

En 1840, son corps fut transféré solennellement aux Invalides. C'était la réalisation de ses dernières volontés. " Je veux, dit-il dans son testament, que

" mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au " milieu de ce peuple que j'ai tant aimé."

LE PANTHÉON

Ce temple fut élevé par Louis XV en l'honneur de la patronne de Paris, sainte Geneviève, sur l'emplacement de son tombeau. C'est une église en forme de croix grecque, avec dôme à trois coupoles. Convertie en Panthéon par la Constituante, elle fut destinée à la sépulture des grands hommes de la patrie. Napoléon la restitua au culte, mais la révolution de 1830 s'en empara de nouveau. En 1851, elle fut rendue une dernière fois à son premier usage, et resta la possession des catholiques, jusqu'au moment où elle fut odieusement désaffectée, lors des obsèques solennelles de Victor Hugo.

Je pénétrai dans le crypte à la suite du guide, dont la bougie ne répandait autour de nous qu'une faible lueur. Nous nous trouvâmes bientôt en face du cénotaphe de Jean-Jacques Rousseau ; une fausse main sortit du cercueil entr'ouvert tient un flambeau allumé *comme pour éclairer le monde ;* tout auprès est le tombeau de Victor Hugo enseveli sous les fleurs et les ornements de toutes sortes ; plus loin, le monument de Voltaire que surmonte sa hideuse statue. Je ne pus me défendre d'un moment de terreur et je me crus transporté dans les sombres demeures du maître que ces hommes néfastes ont servi. Les louanges du cicéroné à l'adresse de ces malfaiteurs de l'humanité n'étaient pas de nature à dissiper mes appréhensions.

A un endroit, notre guide réveilla les échos d'une voix sonore. Ensuite, avec une lanière de cuir, il

frappa le mur à diverses reprises, et au loin on entendit comme les échos du tonnerre rouler sous les voûtes basses du souterrain.

LE LOUVRE

Le Louvre et les Tuileries formaient le palais le plus vaste et le plus splendide de Paris.

Ces bâtiments, réputés la meilleure œuvre d'architecture française, occupaient, sur la rive droite de la Seine, une superficie de plus de cinquante arpents carrés.

C'est d'abord le Vieux-Louvre, fondé par François Ier, puis le Nouveau dont les ailes, avant 1872, étaient reliées par les Tuileries. A la suite, viennent la place de la Concorde de sinistre mémoire, les Champs-Élysées, et la superbe avenue de même nom qui conduit jusqu'à l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile d'où partent, pour rayonner dans toutes les directions, et comme tirées au cordeau, douze superbes avenues avec double rangées d'arbres.

Depuis les Champs-Elisées jusqu'au Louvre, six ponts relient les deux rives de la Seine. Il y en a jusqu'à vingt dans les limites du chemin de fer de ceinture, et certes ils ne sont pas trop nombreux. Parmi les plus remarquables, citons ceux d'*Iéna*, en face de la tour Eiffel et du Trocadéro, de l'*Alma*, des *Invalides*, celui de la *Concorde* jeté entre la Chambre des Députés et le centre de la place de la Concorde, et d'où l'on peut apercevoir, à l'extrémité de la rue Royale, l'église de la Magdeleine et sa majestueuse colonnade. Le pont des *Saints-Pères* aboutit à la place du Carrousel, ainsi appelée en souvenir du grand

tournoi (currus solis) qu'y donna Louis XIV. On traverse cette place en passant entre l'Arc-de-Triomphe de Napoléon et le monument de Gambetta ; la rue de Rivoli nous sépare seule alors du Théâtre français, et devant nous s'ouvre la splendide avenue de l'Opéra.

Je n'entreprendrai pas de parler des musées du Louvre, d'abord parce que je ne suis pas du tout expert en fait de peinture et de sculpture, puis je n'ai eu à ma disposition pour les visiter que quelques heures, à peu près le temps d'en parcourir les salles. Seulement celles du musée de peinture forment une longueur de près d'un kilomètre, et renferment plus de deux mille tableaux.

LES TUILERIES

C'est Catherine de Médicis qui fonda les Tuileries pour lui servir de palais, dans un endroit où se trouvait une fabrique de *tuiles*. Elles devinrent dès lors la résidence des souverains de France, jusqu'à Louis XIV qui transporta la cour à Versailles.

Leur destinée devait être des plus tragiques. En 1789, on y amena de Versailles l'infortuné Louis XVI, qui n'en sortit que pour aller à la Tour du Temple, et de là monter à l'échafaud. En 1830, la royauté de la Restauration succomba par suite de la prise du château, et de la fuite du roi ; celle de Juillet s'éteignit de la même manière en 1848. Enfin les Communards de Paris y mirent le feu, et en 1883 s'en fit la démolition complète. Sur les ruines on agrandit le jardin des Tuileries.

L'histoire du château des Tuileries se trouve in

timement liée à celle du palais de Versailles, et amène naturellement quelques lignes sur cette maison de campagne des rois de France.

PROMENADE A VERSAILLES

C'est le lendemain de mon arrivée qu'en compagnie de MM. les abbés Baril, du Séminaire de Trois-Rivières, et Lapointe, mon compagnon de voyage, j'ai visité Versailles, son palais et ses jardins.

Versailles est une ville de cinquante mille habitants, à trois quarts d'heure du chemin de fer de Paris. Création de Louis XIV, elle fut d'abord sa résidence d'été, puis la demeure permanente de la cour jusqu'après la prise de la Bastille, alors que la foule ameutée vint y chercher le roi-martyr pour le conduire dans sa capitale, au milieu d'un hideux cortège. Abandonné pendant longtemps, à cause des dépenses qu'auraient entraînées sa restauration, le palais reprit son ancienne splendeur sous Louis-Philippe, grâce surtout à la fondation du musée historique, l'un des plus beaux de l'univers. Dans la guerre franco-prussienne, il devint le siège du quartier général du roi de Prusse qui s'y fit proclamer empereur d'Allemagne. Après la capitulation, le gouvernement français s'y établit pour combattre de là la Commune et ses horreurs. Enfin, en 1879, les Chambres laissèrent Versailles pour se transporter à Paris.

*
* *

On est émerveillé à la vue de la magnificence qui règne en ces lieux. Pour transformer cette campagne autrefois inculte, et lui donner l'apparence

qu'on admire aujourd'hui, pour créer, en un mot, ces magnifiques jardins, ces parcs, ces chemins qui se croisent en tous sens, on conçoit que trente-six mille hommes et six mille chevaux aient été occupés à la fois.

Dans un endroit où l'eau manquait complètement, on a rempli d'immenses réservoirs, et encore aujourd'hui le divertissement des Grandes-Eaux, qui a lieu tous les mois, attire une foule énorme à Versailles, et coûte chaque fois une dizaine de mille francs.

Il y a aussi le Grand-Trianon, construit par Louis XIV pour Madame de Maintenon, et le Petit-Trianon, séjour favori de Marie-Antoinette. Ce sont de petits châteaux, composés seulement d'un rez-de-chaussée, et qui n'offrent rien de bien intéressant en eux-mêmes.

A la vérité on ne jouit pas entièrement en contemplant toutes ces merveilles. Pendant que Louis XIV prodiguaient les richesses en embellissements, l'Etat s'appauvrissait ; ce déploiement de splendeurs orientales favorisa la corruption des grands et le mécontentement du peuple, et contribua pour sa part à amener la révolution de 89.

LE THÉATRE

Le théâtre moderne, voilà la source empoisonnée où va s'abreuver de gaieté de cœur une foule avide de plaisirs et de nouveautés ; elle y puise l'esprit de légèreté, le goût des aventures romanesques et la dépravation des mœurs.

Même ces pièces, prétendues bonnes par les familiers du théâtre, trop souvent ne sont pas sans danger, et renferment quantité de fausses maximes qui, à

force d'être répétées, finissent par pénétrer dans le cœur et l'esprit de ceux qui ne cessent de les entendre, et pervertissent le sens moral. Le mal est encouragé sous mille formes différentes et spécieuses, et le bien relégué trop souvent au second rang. Autrefois, on mettait en scène les grandes passions qui se partagent le cœur humain, mais du moins lorsqu'elles portaient au mal, on en reconnaissait facilement les funestes effets et elles inspiraient de l'horreur ; le théâtre contemporain tend à tout travestir, et des paroles, contraires aux saines notions du devoir et de la vertu, sont mises sur les lèvres des personnages *honnêtes* de la pièce.

Maintenant jugez des amusements qu'on se paye dans cette *bonne* ville de Paris. La Comédie française donne des représentations tous les soirs, et chaque fois, galeries, parterre, loges de famille, toute la salle regorge de spectateurs. Et il en est ainsi dans plus de trente théâtres, où se presse tout un monde impatient de nouvelles sensations.

Sur les minuits toutes ces salles de spectacles se vident. Les rues se remplissent de la multitude qui s'en échappe, et prennent une recrudescence d'animation. Que de désordres une seule nuit de la grande capitale renferme dans ses plis ténébreux !

LE PARISIEN

Le Parisien est vif et intelligent. Il croit tout savoir, et voudrait qu'il en fût de même pour les autres. Il se prête volontiers à donner des renseignements, mais il vous faut saisir sa première explication ; sinon, il s'impatiente et élève la voix. S'il se

croit offensé, il devient hautain et répond brusquement. L'un de nous en train de bouquiner sur les quais, s'adresse un peu familièrement au marchand de livres : " Mon vieux, combien....—Laissez-moi ce livre ! reprend aussitôt notre homme à la barbe blanche, est-ce que, vous aussi, vous ne vieillirez pas un jour ? " puis il se renferme dans sa dignité blessée. Un autre, assis à table auprès d'un quidam que rien ne distingue du reste des mortels, lui demande poliment un léger service qu'on est habitué à se rendre entre convives, et notre personnage de répondre : " Je ne suis pas ici de service, appelez le garçon."



DE PARIS A LOURDES

DISTANCES PARCOURUES

Blois, 21 octobre 1891.—Après cinq jours passés à Paris, j'en suis parti pour Rome, *viâ* Lourdes. Mais avant d'aller plus loin, donnons le tableau des distances approximatives parcourues jusqu'à présent :

De Québec à Liverpool	2,659	milles
" Liverpool à Londres	175	"
" Londres à New-Haven	51	"
La Manche	80	"
De Dieppe à Rouen	41	"
" Rouen à Paris	94	"
	3,100	milles ou 1033 lieues.

ORLÉANS

De Paris à Orléans, le trajet est vite fait. Orléans est la ville de Jeanne d'Arc, et encore aujourd'hui, le 8 mai, on y célèbre une fête en souvenir de la levée du siège par les Anglais en 1429. Je m'y arrête quelques heures seulement, le temps de visiter ses principaux monuments, et en particulier le tombeau de Mgr Dupanloup.

LES URSULINES DE BLOIS

22 octobre.—J'ai dit la sainte messe ce matin dans la chapelle des Ursulines. La révérende mère supérieure et la mère Saint-Julien ont été pour moi d'une excessive bonté ; cette dernière est la fille aînée

de M. Aubry, autrefois professeur à Droit de l'Université Laval de Québec, et rédacteur en chef du *Courrier du Canada.* En leur compagnie, j'ai visité le monastère et ses dépendances.

Les Ursulines de Blois sont relativement prospères. Malgré les menées sourdes et persécutrices dont elles sont victimes de la part d'un gouvernement impie, Dieu bénit leur œuvre de dévouement, et le bien qu'elles font, au milieu des jeunes filles de la ville et des environs, est incalculable. Elles luttent au prix de mille sacrifices, mais non sans avantage, avec les écoles laïques subventionnées par l'Etat, et enlèvent ainsi sa proie à l'hydre de l'incrédulité. Ce sont de pareils dévouements qui conservent encore au cœur de la France, un peu de foi et d'amour de Dieu, malgré le froid du doute et de l'irréligion qu'on cherche à y faire pénétrer de toutes parts.

Les Ursulines de Blois nous rappellent celles que nous avons connues au Canada : c'est le même esprit de zèle et de sacrifice, joint à une égale simplicité monacale. Partout elles sont vraiment les Dames Ursulines : *Dames*, par leurs manières distinguées, manières qu'elles savent communiquer à leurs élèves ; *filles de sainte Ursule*, par la pratique de toutes les vertus chrétiennes et des conseils évangéliques.

L'Ordre a été fondé au commencement du XVIe siècle en même temps que celui des Jésuites ; tous deux semblent avoir pour mission spéciale de lutter contre les envahissements de la prétendue Réforme, et afin d'être à la hauteur de leur vocation sublime, ils ne cessent de se renouveler dans la ferveur de leur fondation.

Au Canada, les Ursulines sont venues les premiè-

res sous la conduite d'une sainte, et, depuis deux siècles et demi, elles forment des générations de femmes chrétiennes et éclairées, qui sont l'un des plus fermes remparts de notre religion et de notre nationalité.

HOSPITALITÉ CANADIENNE

Angers, 22 octobre.—J'avais pour M. Aubry, professeur de Droit Romain à l'Institut catholique d'Angers, une lettre de présentation de la part de M. Ernest Gagnon, de Québec. J'avais renoncé au voyage d'Angers qui n'était pas sur ma route, mais les révérendes mères de Blois ont tellement insisté, que j'ai remis dans mon itinéraire la ville de Mgr Freppel. A la gare M. Aubry, prévenu par un télégramme de la mère Saint-Julien, m'attendait pour m'amener chez lui.

M. et Mme Aubry ont conservé le meilleur souvenir du Canada, leur pays d'adoption pendant neuf ans, et de ses habitants. Leur maison est toujours ouverte aux Canadiens aussi bien que leur cœur, et l'hospitalité qu'on y reçoit est *canadienne*, tellement leur délicatesse est ingénieuse à faire revivre les habitudes de la patrie absente. De même ce n'est pas un mince plaisir, que de retrouver des journaux d'outre-mer qui nous permettent de connaître un peu la suite des événements arrivés depuis notre départ. Le cœur se remet à battre plus fort ; il faut si peu pour l'émouvoir au souvenir du pays.

Le voyageur est nécessairement cosmopolite. Sans demeure fixe, il va d'un lieu dans un autre, et ses jours s'écoulent amenant toujours du nouveau, bien qu'ils se ressemblent tous par plus d'un point.

La vie se passe sans beaucoup de soucis, et la tête reposée ne connait plus ces maux qui l'assiègent quelquefois, lorsqu'on l'applique trop assidûment sur le même objet. Le passé paraît comme un rêve, tellement il est rempli de choses diverses et on ne saurait prévoir les surprises du lendemain. Hier encore, comment aurais-je pu soupçonner les heureux incidents de Blois et d'Angers ? Le tout a dépendu de quelques instants, d'un projet de promenade en Bretagne abandonné à la dernière heure. J'étais à Paris, décidé d'aller en Bretagne et je me séparais à regret de mon compagnon qui partait pour Lourdes et Rome. Justement en ce moment, pressé par le remords, je renonce subitement à mon voyage. Il ne me restait plus que le temps de prendre le train d'Orléans, ou plutôt de le manquer. Je saisis à la hâte ma malle, quitte à y mettre un peu d'ordre, une fois dans la voiture. J'arrive à la gare, juste à temps pour sauter dans le train qui s'ébranle. J'étais parti sans même régler ma note à l'hôtel ; je devais envoyer l'argent plus tard, lorsque mes instants seraient moins scrupuleusement comptés. A Orléans, mon confrère peut à peine en croire ses yeux, lorsqu'il aperçoit celui qu'il vient de laisser à Paris. Comme il veut continuer de suite à Tours, force nous est de nous séparer de nouveau.

Et c'est ainsi que j'ai pu gagner quelques jours, et pousser une pointe jusqu'au pays de l'Anjou.

*
* *

23 octobre.—J'ai dit la messe dans l'église paroissiale. Ce monument a été construit à la suite d'un vœu fait par Mgr Freppel, d'illustre mémoire. On

était en 1870 et les Prussiens envahissaient la France. Dans cette extrémité, le pieux évêque promet d'élever un temple en l'honneur du Sacré-Cœur, au moyen de contributions volontaires, si les ennemis ne mettent pas le pied dans son diocèse ; de fait, ils s'en approchèrent, l'entourèrent, mais n'en franchirent pas les limites.

Angers est probablement la meilleure ville de France, et proportion gardée de la population, celle qui renferme un plus grand nombre de communautés. C'est là que se trouve la maison-mère des Sœurs-Adoratrices du Saint-Sacrement. J'ai visité leur petite chapelle. A la vue de ces saintes religieuses qui se succèdent jour et nuit au pied des autels, des dames de la Confrérie qu'on reconnaît au scapulaire qui tombe sur leurs épaules, et de l'assistance recueillie qui se renouvelle sans cesse, on sent le calme de la méditation pénétrer dans le cœur.

Ma pensée se reportait naturellement à Québec, où tant de pieuses personnes appellent de leurs vœux et de leurs prières une communauté de ce genre.

La matinée s'est passée agréablement. En la compagnie de M. Aubry, j'ai compris que les Français qui sont bons le sont véritablement. Lorsque je le voyais s'arrêter sur la rue pour parler à un pauvre, s'intéresser à son sort, à celui de sa famille, l'encourager de ses paroles, je songeais aux premiers siècles de l'Église, et je me disais : C'est ainsi que devaient agir nos pères dans la foi, lorsqu'ils ne formaient encore qu'un cœur et qu'une âme.

J'emporte de cet homme distingué et de sa digne compagne, un souvenir impérissable de respectueuse amitié et de sincère reconnaissance.

UNE CONVERSATION

TOURS.—Entre Angers et Tours, j'ai eu pour compagnon de voyage un prêtre du diocèse de Tours. Nous nous sommes entretenus de l'état de la France.

Evidemment on éprouve un malaise extraordinaire. Il faut un dénoûment à la persécution qui travaille dans l'ombre, et cherche à miner toute autorité divine et humaine. Jusqu'à présent les sacrifices et les holocaustes n'ont pas suffi pour apaiser le courroux du ciel, et la main, qui venge le crime, reste toujours appesantie sur la nation prévaricatrice ; Dieu semble l'avoir abandonnée à tous les égarements de son sens réprouvé.

Qui sait si la persécution ouverte ne serait pas la cause indirecte et la condition de son salut ? Beaucoup pensent même qu'il faut du sang, du sang de martyr, et vivent dans la disposition de donner leur vie pour une cause aussi sainte, si Dieu les en juge dignes.

Déjà plusieurs évêques ont été traduits devant les tribunaux. Est-ce le commencement du régime de la violence ? La chose n'est pas probable, car les coryphées de l'impiété, imbus de l'esprit du plus pur libéralisme, veulent à tout prix l'éviter.

Leur projet, arrêté dans le secret des loges, est de matérialiser le peuple, et de ne lui enlever qu'alors les quelques bribes de sentiments religieux qui lui resteront au cœur, et pour cela, on procède graduellement et avec une hypocrisie et une malice diaboliques.

Hélas ! on ne réussit que trop dans l'œuvre néfaste, et la nation descend tristement les degrés de l'irréligion et de l'incrédulité. " La France, comme

" l'écrivait avec tant de justesse Monsieur Aubry dans
" le *Courrier du Canada*, n'est et ne peut être que
" catholique ; si Dieu l'abandonnait à ses aveugle-
" ments, elle pourrait devenir incroyante ; hérétique
ou schismatique !.... jamais ! " Cette heure funeste semble avoir sonné ; et déjà, pour un bien grand nombre de Français, l'homme n'est plus qu'un corps sans âme immortelle, et sa destinée est celle des animaux qui naissent, vivent et disparaissent. Serait-il donc possible que la France devint impie, comme l'Angleterre et l'Allemagne sont protestantes ?

La patience divine attend souvent les individus dans l'autre monde, mais les nations sont punies en celui-ci. Le châtiment sera terrible pour notre mère patrie, s'il est proportionné à l'abus qu'elle a fait des grâces de choix que la Providence lui a départies. Dans l'état actuel des esprits, une étincelle peut allumer la guerre, et comment en calculer les conséquences, avec les moyens de destruction que fournit la science moderne ?

De leur côté, les anarchistes respirent la haine de toute autorité, et aspirent à bouleverser la société de fond en comble. Les excès des communards, en 1871, montrent assez jusqu'où peut se porter leur rage insensée. Et cette plaie des nations s'étend de plus en plus, et menace de gangrener le corps social tout entier.

Lorsque toute espérance humaine sera perdue, alors peut-être le Seigneur aura pitié de la France ; il ira la chercher dans l'état d'abaissement où l'auront plongée les ennemis de sa foi, pour la relever et la remettre au rang qu'elle n'aurait pas dû cesser d'occuper au milieu des nations chrétiennes.

INSTALLATION D'UN CHEMIN DE CROIX

Après avoir visité la cathédrale, je me rendis à la magnifique église qu'on élève à la mémoire de l'Apôtre des Gaules, saint Martin de Tours. On se préparait à l'installation d'un chemin de croix ; je restai à la cérémonie. Il y avait une assistance assez nombreuse, mais presque exclusivement composée de femmes. En général, on a paru avoir une dévotion plus vive qu'au Canada. Je remarqai plusieurs personnes qui demeurèrent à genoux tout le temps de la cérémonie, et elle fut longue pourtant puisqu'on fit une instruction à chaque station. Sans doute, pensai-je, elles prient pour des être chers qui ne remplissent plus leurs devoirs de religion, et elles demandent pour elles-mêmes la persévérance au milieu des épreuves qui les entourent.

Heureuses les familles dont tous les membres sont chrétiens pratiquants ! Heureux sommes-nous dans notre chère province de Québec, jusqu'à présent restée si franchement catholique ! Ce bonheur, il me semble que je le goûterai davantage lorsque je serai de retour au pays.

ISOLEMENT

TARBES, dimanche, 25 octobre.—Ce soir, j'éprouve les tristesses de l'isolement. L'homme, parce qu'il est fait pour la société, sent le besoin de communiquer avec ses semblables. Des êtres privés de raison peuvent bien rester à la chaîne tout le jour ou brouter solitaires l'herbe des champs, c'est dans leur destinée ; mais notre âme demande à se répandre, et il lui faut

un confident de ses peines comme de ses joies. C'est la source qui laisse déborder le trop plein de ses eaux.

En ce moment—onze heures du soir—de ma chambre de l'Hôtel de la Paix à Tarbes, j'entends les cris joyeux d'enfants qui sautillent, exécutent des danses et délivrent des gages, en même temps que les voix plus graves des parents qui paraissent heureux de leur bonheur. Et moi, je me trouve seul dans cette ville de Tarbes. Je ne connais personne, et personne ne me connaît. C'est ici tout un monde nouveau, de nouvelles figures, des familles qui n'ont aucun point de rapprochement avec tout ce que j'ai connu jusqu'aujourd'hui. Telle est la vie. Chacun passe quelques années sur le petit coin de terre où la Providence l'a fait naître, dans le cercle restreint de connaissances et d'amis qui l'entourent ; et chaque famille n'est pour ainsi dire qu'une feuille détachée dans cette forêt des populations humaines.

Ce soir, tandis qu'on se livre au plaisir à côté de moi, je reste isolé. Aucun ne me porte intérêt, ne soupçonne qu'il y a là une personne éloignée de douze cents lieues de son pays, de tout ce qu'elle aime sur la terre, et qui aurait besoin d'un peu de distraction. Voilà qu'on se met au piano, mais les sons qui frappent mes oreilles, ne font que jeter dans mon cœur une note de tristesse plus profonde, en ravivant davantage les souvenirs de la vie de famille.

Je me trompe ; nous ne sommes jamais seuls, car partout nous suit un ami fidèle qui nous guide et nous console ; c'est notre divin Maître et Sauveur. Oui, le même Dieu que nous avons prié au pied de la grande croix de Tempérance du foyer paternel, le même que nous avons adoré dans le religieux silence de l'église

paroissiale, nous le retrouvons en tous lieux et toujours. C'est ainsi qu'hier j'ai éprouvé un véritable bonheur à prier dans la maison de M. Dupont, transformée en oratoire de la Sainte-Face.

LE SAINT HOMME DE TOURS

Monsieur Dupont : voilà le nom d'un grand serviteur de Dieu, comme il s'en rencontre peu dans un siècle. Que n'avons-nous plus souvent de ces hommes aux convictions fortement ancrées, au zèle d'apôtre, qui se mettent résolument au dessus du respect humain ! La honte de pratiquer la religion est devenue de nos jours une faiblesse presque générale, et cause un mal énorme, surtout dans ce pays qui fut jadis le royaume très chrétien. On n'ose pas paraître ce qu'on voudrait être, et on devient insensiblement ce qu'on veut paraître. Pourquoi ne pas secouer ce lâche manteau de l'amour-propre, pour revêtir nom tout de bon les armes de Jésus-Christ ? M. Dupont a été, lui, dans notre temps, un exemple bien frappant du courage chrétien, dans cette ville de Tours, d'ailleurs si peu chrétienne.

Cet homme du monde, ce riche du siècle a garni son salon, ce lieu consacré d'ordinaire aux frivolités mondaines, d'images pieuses, dont l'une représente la Sainte Face. Devant cette gravure, il a soin d'entretenir une lampe allumée, et sa confiance est telle qu'il engage chacun à venir y prier, et qu'il distribue l'huile de cette lampe aux malades qui se pressent dans son oratoire.

Il aurait pu aspirer à tenir un rang élevé dans la société, et il se plaît dans la compagnie des pauvres

et des infirmes au milieu des âmes simples et confiantes.

Avez-vous jamais songé à tout le bien que peut faire dans le monde une personne sage et instruite, animée de l'esprit du christianisme ? Il y a un ministère laïque que ne peut remplir le prêtre, et qui est fécond en fruits de grâces et de conversions. Telle a été l'œuvre de la vie de M. Dupont. Par ses bonnes paroles, ses exemples édifiants, par cette odeur de sainteté qu'il répandait autour de lui, il a été vraiment missionnaire dans son pays, propagateur de la foi, et zélateur de la charité. Nous ne saurons qu'au jour du jugement toute la somme de bien qu'il a accomplie. Aussi, bien qu'il soit mort depuis quelques années à peine, on s'occupe d'introduire sa cause de béatification en cour de Rome, et le Saint-Père désire qu'elle se poursuive activement. Il tarde au chef de l'Eglise de proposer au culte et à l'imitation des fidèles un homme qui s'est sanctifié dans l'état où la plupart d'entre eux sont appelés à vivre.

A la mort de M. Dupont sa maison devint la propriété des Carmélites qui la transformèrent en oratoire, de sorte qu'au même endroit où l'homme de Dieu s'est agenouillé tant de fois avec les pèlerins venus de toutes parts, la foule accourt toujours plus nombreuse. L'insigne image de la Sainte-Face reste suspendue à la place qu'elle occupait autrefois, et devant elle brûle cette lampe qui ne s'est pas éteinte depuis 1851. L'huile, sans cesse renouvelée, continue d'être l'instrument des bontés divines, comme en font foi les bâtons, béquilles et autres ex-votos qu'on y remarque.

On a érigé canoniquement dans la chapelle de la

rue Saint-Etienne la Confrérie réparatrice des blasphèmes et de la profanation du dimanche ; et une société de prêtres dits de la Sainte-Face a été fondé pour desservir le sanctuaire, et pourvoir aux besoins spirituels des pèlerins.

On a même projeté la construction d'une vaste église qui renfermera, comme une relique, l'oratoire de la Sainte-Face ; l'appartement et les meubles seront laissés, autant que possible, dans le même état où on les a trouvés à la mort de M. Dupont. Les plans du monument sont faits sur le modèle de la basilique de Sainte-Agnès-hors-les-Murs ; les fondations sont à fleur de terre, et on possède les ressources nécessaires pour le terminer ; mais le gouvernement athée et franc-maçon, que gouverne la France pour son malheur, y met obstacle et menace de tout détruire, si on continue les travaux.

J'ai eu le bonheur de célébrer dans ce lieu béni. Un parfum de douce dévotion l'embaume, et on s'en retire délicieusement impressionné.

TOURS, POITIERS, ANGOULÊME

Tours, Poitiers, Angoulême, Bordeaux : telles sont les villes que j'ai visitées hier.

C'est à Poitiers que vécut, dans le monastère de Sainte-Croix qu'elle avait fondé, sainte Radégonde, reine de France. Autour de son tombeau la dévotion des fidèles entretient quantité de lumières. D'aussi loin qu'elles nous aperçoivent, des femmes qui vendent des cierges accourent à notre rencontre, et c'est avec des supplications vraiment touchantes

qu'elles nous conjurent d'avoir pitié de leur misère, et d'acheter un cierge ou une médaille.

Je me suis rappelé avec bonheur l'illustre évêque de Poitiers, le cardinal Pie, l'une des plus belles figures de notre siècle, ce défenseur intrépide de la vérité qui sut toujours mettre au-dessus d'un vain opportunisme la défense des grands principes.

* * *

A Angoulème, comme à Poitiers, je profitai de l'intervalle qui s'écoule entre le passage de deux trains de chemin de fer, pour visiter la ville. Elle est bâtie sur une hauteur. Lorsque j'en fis l'ascension, il me semblait que je montais la Côte-des-Marchands à Lévis, mais la Charente, qui coule à nos pieds, n'a nullement la majestueuse allure des eaux du Saint-Laurent. De l'autre côté, le spectacle change et rappelle plutôt les Remparts de Québec, mais le roc n'est pas taillé aussi à pic, et les chemins qui arrivent larges et en côtoyant, offrent un plus beau coup d'œil. Sur le versant opposé s'étend une forêt traversée en tous sens par d'étroits sentiers, et l'on y voit ça et là des étangs avec des petites cabanes champêtres où des oiseaux aquatiques prennent leurs ébats et trouvent un abri. Une promenade à travers les sinuosités de la montagne, sous les ombrages des grands arbres, au milieu des parterres en fleur, doit être l'attrait de la belle saison.

A la cathédrale, je remarquai le tabernacle qui semble tout en feu, tellement sont nombreux les cristaux et les pierres précieuses qui lui servent d'ornements ; c'est bien la demeure du divin captif de nos autels au milieu des flammes de son amour pour les hommes.

BORDEAUX

A plus de vingt lieues de la mer où elle se jette après avoir échangé son nom pour celui de Gironde, la Garonne décrit une circonférence de quatre milles ; c'est sur cette courbe qu'est construite la ville de Bordeaux. A cette distance de l'océan, la marée se fait encore sentir et permet à des vaisseaux de deux mille cinq cents tonneaux de remonter facilement jusqu'à ce port de mer intérieur qui peut en contenir plus de mille.

A Bordeaux, j'ai remarqué la colonne de Saint-Michel. C'est le clocher qu'on a séparé de son église pour passer une rue entre deux. Il y a dans la crypte un cimetière dont la terre a la propriété de préserver les corps de la corruption. On nous montre une quarantaine de cadavres momifiés ; et l'on peut voir des cheveux, des dents, des oreilles, des bras et des pieds bien conservés, là surtout où il y a plus de terre. Cette personne a dû mourir tranquille, sa figure semble paisible. Voici un prêtre ; on le reconnaît à un lambeau de soutane. Cette femme au contraire a probablement été enterrée vivante, tellement les contorsions de son corps sont effrayantes.

C'est à Bordeaux que le gouvernement de la Défense nationale se transporta en février 1871. Les députés, fuyant devant les envahisseurs du sol, s'y réunirent au nombre de 750 et formèrent une Assemblée nationale. Thiers, l'élu de vingt-deux départements, fut mis à la tête du pouvoir exécutif, et envoyé à Versailles pour traiter de la paix avec Bismarck. Grande fut la consternation à son retour, lorsqu'on apprit les humilliantes conditions imposées par un

vainqueur tout puissant, mais on était à bout de ressources ; il fallut bien subir le joug. Les Prussiens s'éloignèrent alors de Versailles, et les députés purent aller y tenir leurs séances.

LES LANDES

Les côtes maritimes de France, à partir de l'Espagne sur une longueur de quarante lieues sont bordées de monticules de sable ; puis s'étend un vaste plateau triangulaire qui se prolonge jusqu'à vingt lieues dans les terres. Tout ce terrain, dont la superficie dépasse douze cent lieues carrées, est sablonneux ou marécageux et tout à fait impropre à la culture : ce sont les *landes*. Depuis la fin du siècle dernier cependant, grâce à des plantations de pins, on a commencé à les convertir en forêts, et à les sillonner de routes. Aussi, ne voit-on plus que rarement les gens du pays, montés pour les traverser sur des échasses de cinq à six pieds, arpenter ces vastes solitudes avec la vitesse d'un cheval au galop.

Le principal article de commerce de la contrée est la résine, qu'on extrait des pins en les entaillant.

En allant de Bordeaux à Tarbes, on traverse les landes. Le trajet est en grande partie dénué d'intérêt, et on s'arrête bien souvent à de petites stations. Les personnes du pays parlent pour la plupart le patois ; impossible de comprendre un seul mot dans tout ce qu'elles disent. Quelle différence au Canada ! C'est le même français, fils du grand siècle, qu'on parle partout, dans les provinces que baignent les eaux de l'Atlantique comme sur les bords de l'Océan Pacifique.

Mais il est temps que je termine ma correspondance pour ce soir. Il est minuit et je dois partir de bonne heure demain, afin de pouvoir dire la messe à Notre-Dame de Lourdes.



LOURDRES

---

27 octobre 1891.—Qui ne connaît Lourdes, et n'a entendu parler de ses miracles ? Qui n'a pas entretenu, ne serait-ce qu'un instant, le doux espoir d'y aller un jour ? Ce rêve est désormais pour moi une réalité. Comment exprimer tout ce que je ressens ? Comme la reine de Saba, je puis m'écrier avec encore plus de vérité : " Non, tout ce que j'ai ouï dire n'est rien en comparaison de ce que je vois."

Dès notre arrivée nous nous trouvons comme dans un monde nouveau, et notre grand pèlerinage national de Sainte-Anne de Beaupré ne peut nous donner une idée de ce qui se passe ici. Il semble que la Vierge Immaculée nous parle encore du pied de l'églantier sauvage ; nous y vivons dans son intimité, et ce sentiment de sa présence est peut-être la plus grande merveille de Lourdes. On s'attache à ces lieux, et lorsqu'il faut enfin s'en arracher, ce n'est pas sans un serrement de cœur. J'en appelle au témoignage de tous ceux qui ont fait le pèlerinage de Lourdes. Volontiers on dirait avec les apôtres : " Il fait bon d'être ici, établissons-y notre tente." Le rocher de Massabielle est le Thabor de la Mère de Dieu ; c'est là qu'elle se montre dans toute la splendeur de sa bonté maternelle.

Voyez tout ce monde agenouillé sur la pierre, là où se tenait Bernadette lorsque l'Apparition ravissait tous ces sens en extase. Il y a foule peut-être, mais chacun peut se croire seul, tellement il est absorbé dans sa prière. La sainte Vierge a demandé qu'on se

lave avec l'eau qui a jailli miraculeusement sous les doigts de Bernadette, et tous, humbles paysans, grands du monde, ministre du Seigneur, se confondant dans une même simplicité de foi, se lavent les mains, les bras, la tête et la figure toute entière. Elle veut qu'on baise la terre en esprit de pénitence, et personne n'approche de la grotte sans y appliquer religieusement ses lèvres. D'autres étendent les bras en croix, et dans cette posture fatigante, font monter vers le ciel les soupirs de leur cœur. Dans les commencements vous hésitez, mais l'exemple vous entraîne, tout respect humain disparaît, et vous éprouvez une véritable jouissance à vous livrer à toutes ces démonstrations de piété sensible.

Et pendant tout ce temps brûlent en plein air des centaines de cierges qu'on renouvelle sans cesse. Un homme sans foi pourrait se demander comme l'apôtre infidèle : pourquoi cette perte ? Ne pourrait-on pas, avec le produit de cette cire, faire de nombreuses charités, venir au secours des malheureux, du moins acheter des objets de piété ? Mais la dévotion ne raisonne pas ainsi, surtout à Lourdes. Il est vrai, on se propose d'apporter au pays des chapelets, des statues, des médailles, les moyens sont peut-être bien limités, mais on ne partira pas sans brûler un cierge à la Vierge. Et c'est ainsi que la pure lumière de la cire se mêle sans cesse aux prières des pèlerins. Le soir, les ténèbres ajoutent encore à la beauté du spectacle, alors que l'obscurité de la nuit n'est dissipée que par ces lueurs vacillantes, et que le silence de ces lieux n'est interrompu que par le murmure du Gave qui coule à nos côtés, et le bruit des pas de ceux qui arrivent ou qui s'éloignent. Mais si des voix s'élè-

vent pour chanter les louanges de Marie c'est quelque chose de ravissant, d'unique ; et, si le cœur a résisté jusqu'alors, il n'y peut plus tenir, et des larmes bien douces viennent témoigner des émotions de l'âme.

Ce matin, en arrivant à la grotte, j'aperçus un jeune religieux que j'avais déjà remarqué. Son vêtement de bure grossière, son large manteau de laine, de pauvres sandales, une corde grossière terminée par de gros nœuds qui lui sert de ceinture, font connaître assez un Carme Déchaussé. Sa figure respire l'intelligence, et toute sa personne, la noblesse. Sans doute il aurait pu occuper un rang élevé dans le monde, lui qui a préféré la pauvreté de Jésus-Christ.

En ce moment, il prie avec une expression de ferveur que je n'oublierai jamais. Ses bras sont étendus en croix, et je vois trembler ses mains épuisées par la fatigue ; les yeux fixés à l'endroit de l'apparition, il continue toujours ses pieuses oraisons. Enfin il se lève, s'approche du pied du rocher, le baise pieusement, et restant la tête appuyée, demeure longtemps en méditation. Puis il revient à la source miraculeuse, fait le signe de la croix, se lave le visage, tandis que ses regards restent attachés sur la statue de Notre-Dame de Lourdes.

Un pareil spectacle m'édifia profondément, mais combien je le fus davantage, l'orsqu'on m'assura que ce moine était le fils du duc de N*** d'Angleterre, qu'il était venu avec son noble père pour obtenir la guérison d'un frère infirme. Le duc lui-même est très modeste, et ne se distingue des autres pèlerins que par un extérieur plus recueilli et plus réservé.

* * *

Maintenant si nous nous arrêtons à contempler

le paysage de Lourdes, nous sommes forcés de nous écrier : c'est vraiment ici, dans ce pays de France le Royaume de Marie, sur les frontières de la catholique Espagne, que la Vierge Immaculée devait apparaître aux hommes, leur parler et attirer les foules. Nous avons avons en effet sous les yeux un ensemble de tableaux incomparables. En face, les Pyrénées avec leurs neiges éternelles ; dans la plaine, le Gave et les belles prairies qu'il arrose. Et c'est là, entre les pics escarpés, et les champs de verdure, au fond d'une grotte champêtre, en ce lieu simple en même temps que grandiose, que Marie appelle ses enfants.

Puisse l'eau miraculeuse, sortie du rocher, devenir le bain salutaire où la France vienne laver ses souillures ! puisse-t-elle être pour nous tous la source des plus grandes bénédictions !



DE LOURDES A ROME

DISTANCES DE PARIS A LOURDE

Lourdes étant le but de mon voyag · du côté des Pyrénées, il me faut maintenant hâter ma course vers Rome.

La distance parcourue depuis Paris est de 851 kilomètres, répartis comme suit :

De Paris	à Orléans,	121	kil.
" Orléans	" Blois,	57	"
" Blois	" Tours,	56	"
" Tours	" Poitiers,	98	"
" Poitiers	" Angoulême,	113	"
" Angoulême	" Bordeaux,	140	"
" Bordeaux	" Tarbes,	246	"
" Tarbes	" Lourdes.	20	"
	Total :	851	kil. (190 lieues)

Quelques-uns peut-être ne sont pas familiers avec les kilomètres.

De fait, quand donc les gouvernements, mettant de côté le antipathies de race et les préjugés nationaux, auront-ils le bon esprit d'adopter l'unité de monnaie, poids et mesure ?

Il faudra bien alors recourir au système français, qui est sans contredit le plus rationnel et le plus complet. Ce jour-là on enlèvera une épine du pied du voyageur.

Pour revenir à notre calcul, deux pouces, mesure anglaise, valent cinq centimètres ; trois pieds et quatre pouces, un mètre ; et notre lieue équivaut à qua-

tre kilomètres et demi. Ainsi nous avons parcouru cent quatre-vingt-dix lieues depuis notre départ de la capitale.

Votre curiositité n'est peut-être pas satisfaite, car la question de la bourse l'emporte encore sur celle des distances. Or, apprenez combien l'on paye en France. A part les excursions et les voyages circulaires, le prix est invariablement en proportion du chemin parcouru : douze centimes et demi par kilomètre, en première classe ; un quart de moins, en deuxième ; et la moitié, en troisième : le tout à quelques centimes près. De Paris à Lourdes, le prix est donc de quinze piastres en seconde classe.

Reste la vitesse. Les trains rapides parcourent soixante à soixante-cinq kilomètres à l'heure ; l'express, quarante-cinq à cinquante, et les trains-omnibus, trente à quarante-cinq.

D'ailleurs, on peut se procurer facilement un *Indicateur* des chemins de fer, soit régional, soit continental, qui donne avec la plus grande précision les heures, les prix et les distances, et tous autres détails utiles. Avec pareil guide, vous êtes votre maître, capable d'en remontrer aux gens des pays que vous traversez.

TOULOUSE, BÉDERIEUX, NIMES

Marseille, 30 octobre 1891. — Arrivé à Lourdes le lundi, j'en partais le mercredi. J'avais été heureux d'y rencontrer mon compagnon de voyage, ainsi que les abbés Plaisance et Kéroack, comme nous en route pour la Ville Eternelle. Nous sommes maintenant quatre canadiens pour continuer le voyage.

Ce premier soir, nous arrivons à Toulouse. Cette ville est bâtie sur la rive droite de la Garonne, dont les eaux rapides témoignent de la proximité des Pyrénées où elles ont leur source. L'église de Saint-Sernin en est le principal monument. Nous ne faisons que la traverser après le soleil couché, et jeter un coup d'œil sur ses cinq nefs. Nous ne pouvons même pas aller prier aux tombeaux des six apôtres, dont les corps vénérés font partie du trésor de ses reliques.

* * *

Le lendemain, nous devions nous rendre à Montpellier en passant par Carcassone, Narbonne et Cette ; mais les pluies avaient inondé la voie du côté de la mer, et force nous fut, rendus à Castelnaudary, de faire une courbe dans l'intérieur par Castres et Bédarieux, non sans changer bien souvent de train sur ces lignes locales.

Cette circonstance nous a fourni l'occasion de voir des pays accidentés, en traversant la Montagne Noire et les Cévennes. La vapeur nous entraîne souvent à travers des précipices et les contourne. Quelquefois nous sommes suspendus au-dessus d'un abîme, et l'instant d'après nous côtoyons un riant vallon. Çà et là nous apercevons des villages bâtis à même ces montagnes, et sur les hauteurs on distingue souvent dans le lointain un groupe de maisons que domine un château, vivante relique de la féodalité.

En traversant ces pays abruptes, emporté par la vapeur, je pensais à mon comté natal de Charlevoix, je songeais qu'on y rencontrerait bien moins d'obstacles pour trouver un passage à la machine de feu.

Encore mieux pourrait-on adopter un tracé plus court sur le bord du fleuve. C'est alors que nous aurions notre chemin de la Corniche avec ses brillants panoramas et ses noirs tunnels, ses charmants cottages et ses habitations champêtres.

Cependant ces contrées à l'aspect sauvage sont cultivées partout où le roc a pu fournir ou recevoir un peu de terre. Sur le versant des côteaux et même des montagnes, on peut remarquer comme des chemins qui s'élèvent en serpentant. Ce sont autant de plates-formes en terre rapportée, que retiennent des murailles de pierre. Imaginez quelle somme d'ouvrage il a fallu, pour réaliser pareils travaux. Et c'est ainsi qu'on a obtenu quelques arpents propres à la culture. Ah ! si ces paysans possédaient des propriétés comme celles que nous exploitons, par exemple au lac Saint-Jean, ou bien si nos cultivateurs étaient animés du même esprit d'économie et de simplicité, comme une enviable aisance règnerait dans toutes les familles !

* * *

Ce matin, nous laissions Montpellier. A Nîmes, nous avons fait un arrêt de quelques heures pour visiter le temple de Diane, la tour Magne, et surtout *les arènes* qui sont les mieux conservées de tous les monuments de ce genre. Elles sont construites en grosses pierres parfaitements ajustées, mais sans mortier. Au-dessus des colonnes on voit encore un attique de cent-vingt consoles percées de trous qui servaient à fixer les mâts du velarium dont on couvrait tout l'amphithéâtre.

MARSEILLE

Marseille est la troisième ville de France, et l'une des plus belles ; sa Cannebière est plus pittoresque que les grands boulevards de Paris et elle possède des cafés plus luxueux. Le port de mer a toujours été le plus important de la France ; il a pris un redoublement d'activité depuis la conquête de l'Algérie et l'ouverture du canal de Suez ; et on ne cesse de l'agrandir. J'ai erré plusieurs heures sur les quais qui se déroulent et se croisent comme des rues, et que bordent, au lieu de maisons, des navires de toutes sortes. On peut y admirer des produits du monde entier, mais surtout des pays du Levant.

De même, on y voit des hommes de toutes les couleurs et de tous les costumes.

* * *

Demain, nous partirons de Marseille, et lorsque le soleil baissera à l'horizon, nous traverserons la frontière.

Nous, si fiers jusqu'à présent de notre titre de Canadiens-Français, le serons-nous autant auprès de ces Italiens qui n'aiment pas les Français, surtout en ce temps où des pèlerins de cette nation viennent d'être odieusement insultés sur la place de la Minerve à Rome ? En tout cas, nous ne voudrions pas, pour le moment, avoir maille à partir avec messieurs les Italiens.

* * *

Gênes, 31 octobre.—On ne va pas à Marseille sans faire le pèlerinage de Notre-Dame-de-la-Garde.

L'église occupe le sommet dénudé et fortifié de l'une des collines sur lesquelles est bâtie la ville. Sur ce pic escarpé on a sous les yeux le port de Marseille, et, à perte de vue, les flots d'azur que parcourent les navigateurs, sous la protection de Notre-Dame-de-la-Garde.

La cathédrale est ramarquable par ses vastes proportions, la richesse de ses marbres, et le luxe des décorations. L'intérieur est d'un effet grandiose

Bientôt, on installera sur la place la statue de Mgr Belsunce. Le souvenir de la charité héroïque de ce saint prélat, lors de la peste de 1720 qui enleva quatre mille habitants dans sa ville épiscopale, est resté vivace dans la population.

LA CORNICHE

Ce matin, je visitais Marseille, la grande capitale du sud de la France ; ce soir, je rédige tranquillement mes notes de voyage à l'hôte de Rome, dans Gênes la Superbe.

Tout le jour nous avons longé la côte de la Méditerranée, mais non sans perdre souvent la vue de la mer, pour nous enfoncer dans les tunnels : nous avions commencé à suivre le chemin de la Corniche. Nous ne contournons pas les pointes de rocher qui barrent la voie, mais, nous avançant bravement à l'encontre, nous entrons dans le roc où la suite des trains va se perdre, pour ressortir de l'autre côté avec un redoublement de vitesse.

Nous ne pouvons que jeter un coup d'œil sur Toulon, le principal port millitaire de France après celui de Brest, là où le lieutenant Bonaparte fit l'essai

de son génie.—Cannes et Nice, les deux endroits favoris des touristes de toutes les parties du monde, nous apparaissent comme des paradis terrestres avec les baies qu'elles forment en s'avançant dans la mer. La brise de l'océan les protège contre les ardeurs du soleil, tandis que des rochers escarpés et des rangées de collines les mettent à l'abri de la violence des vents ; leur température douce, égale en font des stations d'hiver incomparables. La belle saison s'étend surtout de janvier à avril, et pendant ce temps on multiplie les amusements pour les heureux de la fortune qui s'y donnent rendez-vous : ce ne sont que concerts, jeux de toutes sortes, courses de chevaux, grandes régates ; surtout il y a les réjouissances du Carnaval. Inutile d'ajouter que les arbres fruitiers bordent les chemins, entourent les maisons de pension et les villas, et que les fleurs odoriférantes naissent sous les pas dans ces lieux enchanteurs.

Nous voici à Monaco, capitale de la minime Principauté de ce nom, indépendante par la grâce des grandes nations. Entre deux tunnels nous pouvons contempler le site admirable de Mont-Carlo, ville célèbre dans le monde entier par son trop fameux Casino où vont s'engouffrer tant de fortunes, où le désespoir fait de si nombreuses victimes. Nous dépassons bientôt Menton.

LA FRONTIÈRE

Il était six heures lorsque nous arrivâmes à Vintimille, siège des douanes française et italienne. Nous n'entendions parler que le français, et voilà que tout à coup, le temps de passer une porte et

de changer de salle, nous n'entendons plus que l'italien dont nous ne pouvons saisir un traître mot.

J'ai compris en cette circonstance que la langue est le plus grand obstacle à la fusion des peuples, et fait plus que la hauteur des montagnes et l'immensité des mers. Les hommes tendent naturellement à se rapprocher ; l'inégalité de fortune, la variété des conditions, et la disparité de culte ne peuvent rien contre ce besoin des âmes. Mais si vous n'avez pas la communauté de langue pour établir la communication des intelligences et des cœurs, en vain aurez-vous les mêmes goûts, les mêmes tendances et les mêmes croyances, vous resterez étrangers les uns à côtés des autres. La différence d'idiôme est la meilleure garde aux frontières pour séparer les nations.

Et si nous faisons un retour sur notre pays : les Canadiens ont conservé leur foi parce qu'ils ont conservé leur langue ; de même, ils continueront à rester catholiques au milieu des peuples protestants qui les entourent, s'ils savent garder ce précieux dépôt. La question de notre nationalité et de notre foi est là tout entière. Que les partisans par trop ardents de l'anglais y songent, avant de favoriser parmi nous la langue d'un vainqueur qui ne partage pas nos croyances.

A la frontière de deux pays, que de choses diverses ! Nous laissons quelquefois la main d'un ami pour nous approcher d'un ennemi, en traversant cette ligne idéale qui sépare deux peuples voisins. Souvent, d'un côté, c'est la paix ; de l'autre, la guerre ; des hommes, faits pour vivre ensemble, prêts à s'entr'égorger et qu'arrête seule la rigueur des lois. Lorsque la religion ne vient pas mettre un frein à la cupidité et à l'ambition, les mortels laissés à eux-même deviennent

plus féroces que les animaux privés de raison On peut parler bien haut de liberté, d'égalité et de fraternité, en graver les caractères sur tous les édifices publics, comme en France ; mais ces mots, écrits sur des murs froids et insensibles, ne pénètrent pas dans les cœurs fermés aux sentiments de charité chrétienne. Aussi, en notre siècle où la diplomatie tend à chasser Dieu de la politique, faut-il tenir continuellement sur pied des armées innombrables qui écrasent les peuples, les démoralisent, et rendent toujours imminentes des guerres fratricides.

UN JEUNE PROLONGÉ

Ce matin, jour de jeûne, en prévision des fatigues de la route, j'avais cru faire preuve de prudence en prenant une collation, réservant pour le soir les deux onces de nourriture permises le matin ; je n'avais pas encore calculé assez sur les imprévus du voyage. C'est que le cheval d'acier qui nous emporte en bondissant d'un roc à l'autre, ne paraît pas se lasser dans sa course.

Midi arrive ; une heure est passée ; voilà trois heures et je n'ai pu encore prendre aucune nourriture, mon estomac cri famine depuis longtemps. Heureusement nous arrivons à Vintimille, sur la frontière, et l'indicateur marque deux heures d'arrêt. Mais j'avais compté sans le changement d'heure et les retards de la douane. Lorsque nous fûmes enfin installés dans le compartiment d'un wagon italien, il faisait mine de s'ébranler. Je sentais la faiblesse m'envahir. Un garçon sur la quinzaine passait ; je l'appelle, mais il ne comprend pas un mot de français ; je lui fais un

signe qui exprime le mieux possible ma détresse, et je lui remets en même temps quelque monnaie. Il part et disparaît. Ce n'est qu'au moment où le train se met en marche qu'il revient à la hâte, portant un paquet de fort bonne apparence, et presque tout mon argent qu'il veut me rendre. C'était trop de désintéressement pour un Italien ; je lui donnai un joli pourboire.

Je regardai triomphant mes compagnons pendant que le train prenait son élan. Eux avaient eu assez de sagesse pratique pour s'exempter à bon droit du jeune. J'étais bien résolu de les faire jeûner pour le moment, et, d'ailleurs, ventre affamé n'a pas d'oreilles. Je commençai donc à développer le paquet. J'enlève avec empressement une première enveloppe de papier, puis une autre, puis une troisième ; mes confrères se regardent et commencent à sourire. J'étais trop avancé pour reculer.

J'allai jusqu'au bout ; et la dernière opération découvrit à tous les regards un biscuit minuscule mis là comme un échantillon de l'espèce.

Restait cependant encore un espoir. Nous devions faire une halte de dix minutes à San Remo. Nous organisons une expédition au buffet. L'un de nous devra s'y rendre en toute hâte, tandis qu'un compagnon se tiendra à la porte du compartiment pour guider son retour, et l'empêcher de tomber au milieu d'étrangers avec son précieux butin. Le programme s'exécuta à la lettre. Jugez si le commissaire fut accueilli avec enthousiasme lorsqu'il nous revint les mains pleines et les bras chargés de miches, de brioches, de fruits et autres friandises.

Rien d'extraordinaire ne signala le reste du tra-

jet, si ce n'est que M. L. en voulant jeter par la fenêtre les débris du repas, fit prendre le même chemin à un fez neuf dont il était tout fier. Pur incident de voyage ; autant en emporte le vent.

GÊNES

Dimanche, 1er novembre.—Gènes ! quelle ville superbe avec ses palais dont la richesse rappelle la splendeur des anciens jours, ses marbres aussi riches que communs et son fameux cimetière, le plus beau de l'univers ! On retrouve partout des traces de la grandeur passée ; elles sont visibles dans les édifices religieux, et surtout dans les résidences privées des grands de l'époque : véritables monuments qui renferment des musées de toutes sortes, disposés dans des salles en marbre ou en mosaïque. On se croirait à Versailles ou au Louvre.

On ne peut se faire une idée du cimetière de Gênes avant d'avoir parcouru cette demeure des mors, j'allais dire des vivants, tellement le ciseau du statuaire a su animer le marbre. Ici, c'est un mari qui pleure son épouse ; là, des orphelins sont réunis sur la tombe de parents trop tôt enlevés à leur affection. Quelle expression dans les traits ! Peut-on mieux peindre les sentiments de l'âme, la foi dans une autre vie qui empêche la douleur de devenir le désespoir, la douce espérance et la tendre charité qui rayonnent dans une figure triste mais résignée ?

Le voile que porte cette veuve désolée, comme il est délicat ! Quelle finesse dans cette dentelle qui décore le vêtement de l'ange montrant à la mère inconsolable le ciel, où s'est envolé son enfant ! On a

peine à croire que des tissus si légers soient en marbre.

Tous ces monuments remplissent de vastes galeries. Au-dessous sont les caveaux funéraires, où l'on pénètre par des escaliers de marbre. Quelques-uns coûtent des sommes énormes. On ne cesse d'en élever de nouveaux, et les artistes s'étudient à atteindre une perfection toujours plus grande, et à faire exprimer au marbre toutes les impressions de l'âme. D'ailleurs, on n'admet pas d'ouvrages médiocres, et un comité est chargé de faire le choix de ceux qui seront acceptés.

Le cimetière de Gênes ne date que du milieu du siècle et il est déjà trop étroit ; comme il a été construit sur le versant de la montagne, on doit creuser dans le roc pour l'agrandir.

C'était la veille de la Commémoration des Morts : aussi avons-nous pu admirer la dévotion des Génois pour les défunts. Il était beau de les voir s'agenouiller, prier quelque temps, verser parfois des larmes, puis déposer une couronne, allumer une lampe ou un cierge. Le soir, l'effet a du être féerique en même temps qu'édifiant.

*
* *

L'une des gloires de Gênes, c'est de compter parmi ses enfants l'immortel Christophe Colomb. Sur la place, devant la gare centrale, s'élève le monument du découvreur du Nouveau-Monde. Aux pieds de la statue, qui s'appuie sur un ancre, est l'Amérique à genoux. Le piédestal est entouré de quatres figures allégoriques : la Religion, la Science, la Force et la Prudence.

PISE

Pise,—2 novembre.—Pour celui qui a visité Gênes, Pise sa rivale d'autrefois perd de son intérêt. Cependant la place du Dôme où se trouvent, au milieu d'une solitude imposante, la cathédrale, le Baptistère, le Campanile et le Campo Santo, offrent un groupe d'édifices comme on n'en trouve nulle part ailleurs.

Le Campanile, commencé en 1174, fut terminé en 1350 ; c'est la fameuse *Tour penchée*. De face, l'inclination est peu sensible ; on s'en rend mieux compte lorsqu'on monte les trois cents marches qui conduisent au huitième étage où sont installées les huit cloches. L'œil, à cette hauteur, perd de vue la base qui se dérobe aux regards, et embrasse avec crainte le vide qui semble attirer. On comprend la hardiesse de l'entreprise, si réellement elle est l'œuvre du génie et non l'effet du hasard, comme d'aucuns le prétendent avec plus de probabilité.

C'est du haut de cette tour, que Galilée put faire tout à son aise ses célèbres expériences sur la loi de la chute des corps.

La cathédrale, construite en marbre blanc, a cinq nefs avec transept qui en compte trois. Elle date du XIe siècle, le Campo santo est du XIIe, et le Baptistère, du XIIIe. Ce dernier monument, comme le Campanile, est de forme circulaire ; il mesure cent pieds de diamètre.

Au bout de quelques heures je dus m'arracher à tans de beautés, et me remettre en route pour Rome ; mais, avant d'y arriver, disons un mot des distances parcourues depuis Lourdes.

1er jour

De Lourdes	à Toulouse,	277 kil.

2e jour

De Toulouse	à Narbonne,	150 kil.
" Narbonne	" Montpellier.	97 "
		247

3e jour

De Montpellier	à Nimes,	50 kil.
" Nimes	" Marseille,	126 "
		176

4e jour

De Marseille	à Toulon,	67 kil.
" Toulon	" Cannes,	127 "
" Cannes	" Nice,	31 "
" Nice	" Monte-Carlo,	17 "
" Monte-Carlo	" Vintimille,	10 "
" Vintimille	" Gênes,	150 "
		402

5e jour

De Gênes	à Pise,	165 kil.
" Pise	" Rome,	330 "
		495 kil.

Le trajet de Lourdes à Rome est donc de 1600 kil. ou de 350 lieues.

Pour récapituler, Rome est à 1600 lieues de Québec, viâ Liverpool, Londres, Paris et Lourdes.

Est-il bien vrai qu'avant la fin du jour, je serai dans la cité des papes, la Ville Eternelle ? Mon esprit se remplit de mille pensées et mon cœur déborde d'émotion. Oui, bientôt je pourrai contempler la Basilique vaticane, prier sur les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul, pénétrer dans les catacombes et en parcourir les étroits corridors, fouler le sol du Colysée et baiser cette poussière arrosée du sang des martyrs, et surtout contempler, je l'espère, le Vieillard auguste qui occupe le siège de saint Pierre.



ROME

ARRIVÉE A ROME

Mardi, 3 novembre 1891.—Il faisait nuit lorsque nous sommes entrés dans Rome. Comme il était trop tard pour aller frapper au Collège canadien, je me rendis avec mon campagnon de voyage, M. l'abbé J. Kéroac, à la pension Lavigne. La maison est bien connue des Canadiens. L'hôtesse, une française, reçoit ses cousins d'outre-mer avec une cordialité parfaite.

Ce matin, il s'agissait d'abord de se rendre au Collège canadien. Nous envoyons quérir une voiture ; le commissionnaire, après avoir tardé à revenir, nous annonce qu'il n'a pu en trouver une seule. De nou-

velles perquisitions restent inutiles ; pas l'ombre d'un cocher sur les places publiques ou sur les rues ; nous étions victimes d'une grève. Qu'avions-nous donc fait à messieurs les cochers de Rome, pour mériter qu'ils s'éclipsassent ainsi le jour même de notre arrivée ? Il fallait pourtant prendre une décision. La conséquence fut qu'on put voir deux ecclésiastiques étrangers partir pédestrement de la rue del Tritone dans la direction des Quatre-Fontaines, tandis que les accompagnait, en trottinant au millieu de la rue, un chien traînant une voiture chargée de malles. C'était à faire songer aux cométiques du Labrador.

Au Collège canadien nous attendait M. le supérieur Palin d'Abonville qui nous reçut à bras ouverts. L'année scolaire était commencée de la veille. Nous étions le dernier contingent attendu ; la famille canadienne était maintenant au complet.

AU COLLÈGE CANADIEN

6 novembre.—Depuis plusieurs jours déjà je suis les cours de dogme à la Minerve, et ceux de morale chez les RR. PP. Jésuites.

Je ne puis me défendre de temps en temps d'un sentiment d'étonnement de me voir, à l'âge de trente-six ans et après dix années de ministère paroissial, assis sur les bancs de l'école. Mais l'étude est de tous les âges, et, en avançant dans la vie, on comprend toujours mieux le besoin de l'étude. D'ailleurs, je ne regrette pas de m'être éloigné temporairement du théâtre de mes travaux. Au milieu de tous les soucis que nécessite l'administration d'une paroisse nouvelle, l'esprit se dégage difficilement du

tracas des affaires, et se laisse prendre malgré lui à des intérêts qui lui enlèvent de sa tranquillité. Sur le seuil d'une retraite lointaine et paisible viennent expirer tous les bruits du monde, et l'âme peut se renouveler plus facilement dans l'esprit de sa vocation.

La vie réglée et studieuse du Collège canadien, c'est une aimable oasis au milieu des sables arides du ministère ou de l'enseignement.

ETUDIANTS

On ne reste pas longtemqs à Rome sans se sentir dans le centre de la catholicité, et sans y remarquer le caractère d'universalité que revêt notre sainte religion.

Un mot seulement des étudiants de la Ville éternelle. Voyez ceux qui entrent au Collège romain ; ils arrivent par toutes les rues, car les collèges des différentes nations sont distribuées dans tous les quartiers de la ville. Leurs costumes sont des plus variés et de toutes les couleurs, depuis le blanc de la robe dominicaine jusqu'au rouge écarlate de la soutane allemande. Après s'être arrêtés quelques instants à la chapelle, les voilà qui envahissent la grande salle des cours. Bientôt s'avance avec modestie un professeur que tous saluent avec respect en se levant sur son passage. Un profond silence se fait soudain et tous les regards se tournent vers l'homme de la doctrine. Le spectacle qu'offre cette assemblée est unique. Il y a là des élèves de toutes les langues qui se coudoient sans se compren dre. Que va-t-il donc se passer ? Dieu va-t-il renouveler le don des langues en faveur de cet homme qui s'apprête à adresser

la parole à un auditoire aussi disparate ? Non ; l'Église, une par sa doctine, ses sacrements et son chef, l'est aussi par sa langue et elle peut réunir autour d'une même chaire des auditeurs venus de tous les pays. Une voix s'élève et tous l'entendent ; car elle s'exprime dans cette belle langue latine qui est celle de l'Église par toute la terre.

Bientôt tous ces jeunes gens réunis un instant sur le chemin de la vie, se sépareront et iront sur toutes les plages distribuer la semence de l'Évangile, arroser de leurs sueurs la portion de la vigne que le maître du champ leur aura assignée, en attendant qu'ils reçoivent le salaire de la *journée*. Ils espèrent se réunir alors de nouveau, cette fois pour toujours, dans la possession de Dieu connu dans son essence.

En attendant, Rome avec le Pape est, au monde des âmes, ce qu'est pour le globe terrestre le soleil qui nous éclaire. Que celui-ci disparaise, et les ténèbres se répandent dans tout l'univers ; de Rome partent les purs rayons de la vérité qui guident tout homme venant en ce monde.

LE PEUPLE ROMAIN

Le peuple romain a produit sur moi une impression favorable. Dans les églises, on trouve partout des fidèles en prière, donnant toutes les marques d'une piété sincère ; et les hommes y sont en grand nombre.

Quelle différence avec la France ! Il règne, en effet, dans notre malheureuse mère-patrie un air de froide indifférence qui glace le cœur. Que de personnes n'assistent plus aux offices de l'église, ou n'y

viennent que pour la forme, s'y tenant debout, et se contentant d'incliner légèrement la tête aux moments les plus solennels du saint Sacrifice ! A Rome, la foi est plus expansive. Le climat y est peut-être pour quelques chose ; dans les pays chauds, les peuples sont plus démonstratifs. N'importe, cette piété qui se manifeste au dehors fait du bien à l'âme, et réjouit le cœur d'un enfant de l'Église.

A la vérité, la franc-maçonnerie a couvert tous les pays de l'Europe comme d'un immense manteau d'indifférence et d'incrédulité. Un catholique a peine à respirer en pareil milieu, il s'y sent mal à l'aise ; il étouffe. On peut bien quelquefois assister à des scènes qui rappellent les plus beaux temps du christianisme, mais on s'apperçoit bientôt qu'on vit dans une atmosphère viciée par les émanations malsaines de l'impiété. Le mal semble triompher et vouloir envahir le vieux continent.

Mais Dieu a ses moments ; sachons les attendre, et hâtons de nos prières cette heure bénie où le bras du Seigneur, qui n'est pas racourci, terrassera les ennemis de son saint Nom, et calmera les flots de la tempête révolutionnaire.

BASILIQUE DE SAINT-PIERRE

Jeudi, 12 novembre.—J'ai vu ou plutôt entrevu la basilique de Saint-Pierre, le chef-d'œuvre de tous les monuvements ancien et nouveaux, sacrés et profanes. On nous dit souvent qu'on éprouve, lorsqu'on y entre pour la première fois, un sentiment de désenchantement ; j'en ai fait l'expérience personnelle. On s'attend, en effet, à quelque chose d'extraordinai-

re ; l'imagination se surprend à se figurer des contrastes frappants, des effets étranges, inconnus. Il n'en est rien ; les proportions y sont si admirablement gardées qu'on ne se croit pas en présence d'une œuvre aussi merveilleuse. C'est une toile représentant un monument, mais diminué et sans profondeur ; pour faire ressortir la prespective et donner aux objets leurs véritables proportions, prenez une loupe et examinez de près. De même, il faut l'étude, l'application de l'esprit et des visites réitérées pour comprendre la basilique Vaticane, en saisir tout le relief, et lui trouver son cachet de grandeur unique au monde. D'ailleurs, le génie d'un Bramante ou d'un Michel-Ange serait nécessaire pour juger de l'œuvre qu'ils ont conçue et que les siècles ont accomplie.

L'édifice est immense. On a construit dans Rome, à l'intersection des rues du Quirinal et des Quatre-Fontaines, une église de la grandeur de l'un des quatre piliers qui soutiennent le dôme. Et cependant ces quatre piliers, qui pourraient à peine tenir dans une cathédrale, nous apparissent comme des colonnes ordinaires.

Quant à la richesse des ornements, c'est quelque chose d'inouï. On rencontre des églises, comme celles de l'Annonciation à Gênes, de Notre-Dame-Des-Victoires à Rome, qu'on s'est plu à embellir avec une magnificence qui éblouit les regards, mais elles sont relativement petites. Dans Saint-Pierre les ornements sont prodigués avec non moins de profusion, de sorte qu'il n'y a coin ou recoin qui n'ait été l'objet d'une attention toute particulière, et l'on ne sait qu'admirer le plus, de l'immensité de l'édifice, ou de la richesse

des ornements, ou du fini artistique des moindres détails.

Les abords de Saint-Pierre sont protégés par une magnifique place qu'entoure une quadruple rangée de colonnes espacées de manière à laisser entre chacune d'elles un large chemin carrossable. Elles sont disposées en forme d'ellipse, de sorte qu'en se plaçant dans la cour, au foyer, on ne voit plus qu'une seule rangée de colonnes.

Si la basilique Vaticane représente l'Église de Jésus-Christ, ne pourrait-on pas comparer les colonnes de la cour d'enceinte aux cérémonies du culte extérieur ? Elles apparaissent nombreuses et de différente nature, si on les examine séparément ; mais elles présentent un ensemble merveilleux et se considère au point de vue du culte que nous devons rendre à Dieu et à ses saints.

UNE LETTRE—MES PAROISSIENS—MA CHAMBRE

Cette semaine, j'ai reçu une lettre de ma famille ; c'est la première depuis mon départ de Québec ; jugez si elle était attendue avec impatience ! Quel monde de souvenirs elles a réveillés en moi ! Il y a dans l'âme humaine de ces fibres qu'on ne peut toucher sans les remuer profondément. En reconnaissant l'écriture d'une sœur, en lisant cette lettre, écrite à la maison, qui m'a poursuivi si longtemps pour m'apporter des nouvelles du pays, je sentis l'émotion me gagner.

Je suis donc bien loin des miens, et bien des mois s'écouleront avant que je puisse les revoir ; d'ici là, il me faudra vivre séparé d'eux par un océan et tout un continent. J'ai laissé là-bas un père dont les an-

nées et les travaux ont blanchi les cheveux et diminué les forces ; et, si la mort vient le frapper, je ne pourrai me transporter à son chevet pour recevoir une dernière bénédiction et son dernier soupir. Mais rien n'arrive sans la permission de la Providence ; remettons entre ses mains le soin de notre sort. Toutefois, lorsque l'heure du retour aura sonné, je sens qu'elle marquera l'une des époques les plus heureuses de ma vie.

*
* *

Il y a une autre famille dont le souvenir me suit partout : c'est celle de mes paroissiens. Sans cesse au milieu d'eux, j'avais appris à les connaître ; leurs joies étaient devenues les miennes ; les liens de l'amitié et de la religion m'unissaient à eux tous, et j'ai compris en cette circonstance combien ils étaient forts. Lorsque, après une messe chantée pour m'obtenir un heureux voyage, ils vinrent témoigner de leur reconnaissance envers leur pasteur, le cœur me manqua. Un curé ne s'éloigne pas de ses paroissiens, s'il doit affronter des dangers sérieux, sans qu'il ne se verse des larmes. Heureux sommes-nous au Canada d'avoir des fidèles foncièrement catholiques, des paroisses où les prêtres sont aimés et respectés, où curé et paroissiens ne font qu'une âme ! Ce bonheur, on l'apprécie davantage lorsqu'on a voyagé dans des contrées où le peuple abusé s'éloigne de ses meilleurs amis et s'en défie. Le malaise règne partout, et le bonheur, nulle part.

Cette nuit, dans mes rêves, j'ai revu mon monde d'Alma. J'assistais à une soirée dramatique, comme

on avait coutume d'en donner quelquefois. Les mêmes acteurs se présentaient sur la scène, et tous remplissaient leur rôle à merveille. J'étais fier du succès, lorsque la cloche du collège vint dissiper mes illusions, et me laissa seul dans ma chambre, au troisième *piano* (étage) du Collège canadien.

* * *

Ma chambre...., elle est petite, modeste, mais je l'aime. Elle ne renferme que quelques meubles, mais on s'attache à ces objets qu'on retrouve toujours aux mêmes endroits, et qui deviennent comme des compagnons. Leur vue est une jouissance, et il s'établit entre eux et nous comme un commerce intime. J'aime à entendre le tic tac de la pendule qui pend au mur ; il me semble alors que je suis moins seul. Sur ma table de travail est un crucifix, c'est l'ornement indispensable de toute demeure chrétienne, la boussole qui peut seule orienter nos actions. La garde-robe renferme l'habit séculier que j'ai dû adopter pour le voyage. A Rome, j'ai repris avec bonheur la soutane ; elle nous prêche la mortification et la séparation du monde, et nous conserve dans l'esprit de notre état. Le prêtre revêtu du costume ecclésiastique qui veut se mêler au monde, s'aperçoit bien vite qu'il n'y est pas à sa place et qu'on s'éloigne de lui par respect ou par aversion ; le vide qui se fait autour de sa personne lui inspire des réflexions salutaires, et l'oblige à rechercher cette heureuse solitude où Dieu parle à l'âme. C'est avec raison que le bon prêtre aime sa soutane, et ne s'en revêt qu'après l'avoir baisée pieusement.

MGR SATOLLI—LES RR. PP. BUCCERONI ET LEPIDI

13 novembre.—C'est aujourd'hui congé au Collège romain, à l'occasion de la fête de saint Stanislas de Kostka. J'en ai profité pour aller à la Propagande entendre Mgr Satolli, le plus célèbre professeur de Rome et sans doute du monde entier.

Comme tous les hommes de vrai mérite Mgr Satolli a un extérieur modeste, et c'est sans affectation qu'il se rend à la tribune. Il commence lentement l'exposé de sa thèse ; puis, sa parole s'anime, sa figure prend une expression nouvelle, son geste, une ambleur inaccoutumée. On sent qu'il entre dans son sujet, ou plutôt que son sujet le pénètre ; et, dans un langage digne de Cicéron, avec une précision qu'il tient de son maître saint Thomas d'Aquin, il développe les questions les plus abstraites du dogme. Ce sont précisément celles-là qui ont le don de l'émouvoir ; il lui plaît de se prendre corps à corps avec la difficulté et de la vaincre. Aigle de la pensée théologique, il s'élève jusqu'à des hauteurs sublimes ; et là, plus près de la vérité, il la saisit dans les serres puissantes de son raisonnement, et l'apporte à ses auditeurs pour la mettre à la portée de leur intelligence.

L'homme paraît inspiré, et son front s'illumine des éclairs du génie. Rien, dans le geste et dans le jeu de la physionomie, qui ne laisse échapper quelque chose de la vérité qu'il voit, et qu'il veut faire connaître. Dans la nature, le soleil éclaire tout ce que ses rayons peuvent atteindre ; c'est la marque d'un esprit supérieur de rendre évidentes les vérités qu'il démontre.

On est heureux d'assister à pareil spectacle. Il

est de ceux qui donnent la plus haute idée de l'âme créée à l'image de Dieu, et toujours avide de pénétrer plus avant dans le sanctuaire du beau, du bon et du vrai.

* * *

Mes professeurs ordinaires sont les RR. PP. Bucceroni et Lepidi. Le premier enseigne la théologie morale chez les Jésuites. Sa qualité principale est la sûreté de doctrine. Nous avons pour manuel le cours qu'il est à publier, et qu'on nous distribue par fascicules à mesure qu'ils sortent de l'imprimerie.

Le Père Lepidi enseigne le dogme à la *Minerve*, dans le texte même de saint Thomas. Il prend un article du Maître, l'examine en tous ses sens afin d'en détacher l'idée principale et de nous la montrer sous toutes ses faces ; c'est en cela que brille cette puissance de dialectique qui en fait l'un des professeurs les plus en vue de Rome. Il aime à interroger ses élèves ; il leur demande s'ils comprennent, et, aussi longtemps que le doute se trahit sur la figure de l'un d'eux, il recommence ses démonstrations.

SAINT-ANDRÉ-DU-QUIRINAL

Depuis mon arrivée à Rome je dis la messe à Sainte-Marie-Majeure, l'église par excellence de la sainte Vierge, l'une des plus riches, des plus vénérables et des plus remplies de souvenirs du monde entier. Mais la distance du Collège canadien à la basilique est trop grande à parcourir pour le peu de temps que nous avons à disposer depuis la méditation jusqu'au déjeuner de communauté. Heureusement,

j'ai obtenu la permission de célébrer à Saint-André-du-Quirinal. Cette église n'est séparée du Quirinal que par la largeur de la rue. Le prince Pamfili la fit bâtir au XVIIe siècle sur les dessins du Bernin, pour l'usage des Pères de la compagnie de Jésus qui avaient là leur noviciat. Quant au monastère, le Gouvernement achève de le démolir contre toute justice. On a pu cependant conserver la pieuse cellule qu'habita saint Stanislas de Kostka pendant les dix-huit mois de son noviciat, en transportant près de l'église la partie de l'édifice qui la contenait. A l'endroit où le saint novice rendit le dernier soupir on voit une statue, sculptée par Le Gros, qui le représente sur son lit de mort. C'est un chef-d'œuvre de grâce et d'expression. La figure respire quelque chose de céleste ; elle est un peu penchée, et ses yeux sont amoureusement tournés vers un crucifix placé sur le bras droit ; la main gauche tient une image de la sainte Vierge, et la droite, un chapelet.

Cette chambre, témoin de tant de vertus, est transformée en chapelle ; mais elle ne possède pas le corps du Saint qui l'a sanctifiée. Ce trésor est conservé dans une urne précieuse à l'autel des Reliques, dans l'église de Saint-André-du-Quirinal.

L'aimable Stanislas, comme une tendre fleur, s'est épanoui au printemps de la vie. En nos jours où le ver rongeur de l'indifférence s'attaque au cœur de l'homme au sortir de l'enfance, puisse ce grand saint protéger la jeunesse chrétienne, lui qui en est le patron et le plus parfait modèle !

SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS

Lundi, 16 novembre.—A deux heures de l'après-midi, je partais avec plusieurs confrères à Saint-Paul-hors-les-Murs. A la place *Bocca della Verita* nous prenons le tramway. Nous sortons bientôt de Rome par la porte d'Ostie, aujourd'hui porte Saint-Paul en souvenir de l'Apôtre qui la traversa pour aller au dernier supplice. Nous saluons en passant la petite chapelle de la Séparation qui marqne l'endroit où saint Pierre se sépara du compagnon de ses travaux et de sa captivité, pour se rendre au lieu du crucifiement. Quant à saint Paul, que sa qualité de citoyen romain empêchait d'être mis en croix, on le conduisit jusqu'aux Eaux Salviennes où il eut la tête tranchée. L'église des Trois-Fontaines rappelle ce mémorable souvenir. Le corps de l'apôtre fut enseveli à une demi-lieue en deçà, sur la propriété de la noble Lucine. Sur son tombeau on éleva une confession ou autel ; plus tard, Constantin y construisit une église qui fut achevée sous Honorius. Le feu la détruisit en l'an 1823, dans les derniers jour du pontificat de Pie VII. Léon XII, son successeur, fit appel à la chrétienté tout entière pour la reconstruction de la basilique Ostienne, et en quelques années elle sortit de ses ruines plus grande et plus belle. Ce fut le lendemain de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception que Pie IX en fit la consécration solennelle, en présence de tous les Pères du Concile.

Saint-Paul a quatre cents pieds de longueur ; le pavé est un marbre uni comme une glace, une mer aux eaux bleuâtres et transparentes dans lesquelles viennent se mirer les quatre-

vingts colonnes qui partagent le temple en cinq nefs ; le plafond est à caissons avec ornements d'or sur fond d'argent.

Mais pourquoi de si vastes proportions et tant de richesses pour un édifice qui s'élève solitaire au milieu de la Campagne romaine, à deux milles de Rome, dans un lieu rendu inhabitable une grande partie de l'année par la présence de la *malaria ?* Ces simples mots, écrits sur l'urne en marbre qui renferme le corps de l'apôtre, nous en donnent le secret : *Sanctus Paulus apostolus et martyr.*

Sur les restes du glorieux apôtre et martyr se trouve l'autel papal. Il est difficile de se faire une idée de sa magnificence sans l'avoir vu. Il est surmonté d'un double baldaquin : le premier, supporté par quatre colonnes de porphyre rouge ; le second, par des colonnes d'albâtre oriental veiné qui rappelle la peau des tigres d'Afrique. Celles-ci reposent sur des bases de malachite, don royal de Nicolas I, empereur de toutes les Russies.

Les différents traits de la vie de saint Paul sont reproduits sur trente-six peintures à fresque, placées au dessus de l'entablement ; et les frises sont ornées des portraits des deux cent cinquante-neuf papes qui ont occupé le Siège apostolique.

Au premier abord l'aspect de l'intérieur de Saint-Paul frappe d'étonnement : c'est un éblouissement. Cependant, on n'y trouve pas la variété artistique et la grandeur d'ensemble qui distinguent la basilique Vaticane, et l'esprit peut en embrasser facilement toutes les parties ; tandis qu'à Saint-Pierre la pensée se perd dans l'immensité de l'ensemble, et dans la contemplation des beautés de détail qu'elle ne cesse de

découvrir ; l'admiration ne s'épuise pas, et devant elle s'ouvrent toujours des horizons nouveaux.

LA PENSÉE DU PAYS

19 novembre.—Le jeudi n'est pas un jour ordinaire dans notre collège, car c'est celui du courrier canadien. Ce matin donc, l'un de nous était au piano, et nous étions à chanter des chansons du pays, lorsque arriva le porteur galonné. A l'instant toute musique cesse, et nous entourons celui de nous qui s'improvise distributeur du courrier. Chaque fois qu'un nom est prononcé, on voit un sourire rayonner sur sa figure. Pour moi je reçois en tremblant d'émotion plusieurs lettres, et je vais me renfermer dans ma chambre pour jouir tout à mon aise.

La matinée s'est passée à dépouiller ma correspondance et à écrire. L'avouerai-je ? par instants je sentis des larmes humecter mes paupières ; elles sont les douces compagnes des sentiments de l'âme. Vraiment je deviens par trop sensible. Mais quand il s'agit des siens, on reste toujours quelque peu enfant.

* * *

La véritable patrie de tout homme est ce petit coin de terre qui l'a vu naître, et où s'est écoulée son enfance. C'est celui qui tient le plus à sa nature, et qui s'imprime le plus profondément dans toutes les facultés de son âme à mesure qu'elles se développent. Pour détruire en nous le sentiment du lieu natal, il faudrait changer notre être. L'habitant des montagnes aimera toujours les terrains accidentés, tandis que celui de la plaine se plaît dans les contrées où la vue

peut s'étendre. Dans l'intérieur des terres le riverain ressent un malaise dont il ne se rend pas compte quelquefois, mais qui existe ; et l'homme qui a grandi dans la solitude d'une campagne silencieuse, se fatiguera vite du bruit d'une rivière qui se précipite en cascades.

De même, la modeste église du village ne s'oublie jamais. Petit enfant, comme on est impatient d'y accompagner ses parents ! Le prêtre à l'autel, les cérémonies avec leur caractère de nouveauté et de grandeur, le peuple si nombreux dans la nef ; tout, à cet âge, produit une impression durable. On pourra plus tard habiter des grands centres, être témoin des pompeuses cérémonies de nos cathédrales, mais lorsqu'on reviendra au pays, on sera toujours heureux d'assister aux offices de la paroisse. Les souvenirs se presseront dans l'esprit, et produiront une émotion inconnue partout ailleurs.

Seul le son de voix d'un vénérable curé qui guida nos premiers pas dans la vie, suffira pour nous attendrir. Ce saint prêtre a béni le mariage de nos parents, versé sur notre front l'eau sainte du baptême : c'est lui qui présida à notre première communion, lui peut-être qui assista à la mort un père vénéré ou une mère chérie.

Oui, j'aime La Malbaie avec sa paisible vallée qui s'enfonce dans les Laurentides ; je l'aime avec ses renforts de montagnes, son sol tourmenté, et ses nombreux mamelons qui donnent à son aspect tant d'originalité et d'agrément ; j'aime la rivière qui la traverse en la fécondant, j'aime le grand fleuve et le mouvement périodique de ses eaux : la marée, c'est la variété, c'est la vie. Lorsque les eaux du fleuve en-

vahissent la baie, c'est alors que les barques légères la sillonnent en tous sens, et que les goélettes partent pour des voyages de long cours ou en reviennent. Les rivages sablonneux de la Pointe-au-Pic, à l'ouest ; à l'est, les rochers de la Pointe-à-Gaz, de la Baleine et du Heu ; les panoramas incomparables qui se déroulent du haut du Cap-Fortin et du Cap-à-l'Aigle forment un ensemble de beautés qu'on rencontre rarement ailleurs.

Mon cœur est attaché à La Malbaie, car c'est là que repose sous le gazon du cimetière ma tendre mère. Quel souvenir ! Je ne puis l'évoquer en vain. La mort de ces personnes qui tiennent au plus intime de notre être laisse un vide que rien ne comble plus. La vie cesse d'être ce qu'elle était ; il en coûte moins après cela de mourir, car une partie de nous-même est déjà rendue de l'autre côté ; et l'on comprend mieux le besoin d'une patrie où les liens brisés ici-bas se forment de nouveau pour ne plus se dénouer.

LES CATACOMBES

La coutume presque générale des peuples païens était de brûler les cadavres ; les chrétiens respectaient trop ces corps dont Dieu fait sa demeure et qui doivent ressusciter, pour les réduire en cendres. C'est ainsi qu'ils furent amenés à creuser de vastes hypogées, pour recevoir les restes mortels de leurs frères. C'étaient d'abord des sépultures de famille ; mais l'Eglise ne tarda pas à en prendre l'administration. Connus pendant bien des siècles sous le nom de cimetières ou *lieux de repos*, ils prirent plus tard celui de catacombes (cavités en dessous) de la dénomination

de l'un d'eux : Saint-Sébastien *ad catacumbas*. On nommait ainsi ce cimetière, parce qu'il était situé autour des chambres souterraines où furent déposés pendant quelque temps, suivant la tradition, les corps des apôtres Pierre et Paul. Il est le seul qui resta toujours ouvert, et insensiblement on s'accoutuma à appeler de son nom tous ceux qu'on découvrit dans la suite.

En s'érigeant en sociétés de funérailles, les premiers chrétiens purent facilement mettre ces lieux consacrés aux enterrements sous la protection des lois. On sait tout le culte des Romains pour les tombeaux. Plus tard, les persécutions devinrent tellement violentes et générales qu'on dut songer à chercher un refuge dans ces nécropoles afin d'y tenir les assemblées et d'y vaquer aux cérémonies du culte ; mais, malgré toutes les précautions dont on s'entourait, il arriva souvent que les chrétiens y furent surpris par des soldats que conduisaient de faux frères, et massacrés dans le lieu même de leur sépulture.

L'Église n'est vraiment sortie des Catacombes, pour apparître au grand jour, qu'après la victoire d'Andrinople, alors qu'un empereur romain adora le Christ, et arbora l'étendard de la Croix. C'est peut-être le plus grand acte de foi de l'histoire, et celui qui l'accomplit mérite la reconnaissance et l'admiration éternelles des peuples. Constantin le Grand a fait là œuvre de chrétien sincère et d'homme de génie. Il manque aujourd'hui, à la tête des sociétés chrétiennes, un nouveau Constantin qui ait le courage de ses convictions. Le roi Humbert désirerait bien se rapprocher du Pape, mais ses mains sont liées par une puissance occulte, et sa faiblesse coupable accepte l'escla-

vage royal qu'on lui impose. Il faut qu'il vive excommunié, dans un palais qui n'est pas le sien, méprisé de tous, pas même salué par la partie la plus respectable de la population dans cette ville de Rome où il n'est que sujet. Ah ! il serait lui-même surpris de l'appui qu'il rencontrerait, pour seconder ses nobles desseins, s'il voulait rendre à l'Église la liberté nécessaire à son indépendance et au bon fonctionnement de son gouvernement. Mais non, la pusinallimité enchaîne sa faible volonté, et il glisse sans cesse de la crainte servile à des concessions nouvelles. Tandis que Constantin, le successeur des tyrans et des persécuteurs, fit sortir les chrétiens des entrailles de la terre, le descendant d'une famille qui compte des saints parmi ses ancêtres les laissent dépouiller et persécuter injustement. De même en France ; la lâche et facile politique des concessions et de l'acceptation du fait accompli est en voie de claquemurer les prêtres dans leurs presbytères devenus de nouvelles Catacombes, et de déraciner la religion d'un sol fécond jadis en dévouements de toutes sortes.

Après l'édit de Milan qui rendit la liberté à l'Église, on se remit à fréquenter publiquement les Catacombes, et on se plut à les réparer et à les orner. Des escaliers plus larges y furent construits, et des soupiraux nombreux laissèrent pénétrer l'air et la lumière. On cessa d'y faire les sépultures, mais elles n'en continuèrent pas moins d'être l'objet de la dévotion des fidèles et le but de pieux pèlerinages.

Vient ensuite l'époque des invasions. Les barbares, avec l'avidité des chercheurs d'or, fouillèrent ces nécropoles vénérables pour en retirer les ossements des saints martyrs, et faire le trafic des reliques. Ce

fut pour mettre fin à de pareilles profanations que les Papes firent transporter ces précieux trésors dans les basiliques intérieures de Rome. Par suite, les Catacombes n'offrirent plus le même attrait ; on négligea de les entretenir, et le voile de l'oubli s'étendit bientôt sur ces monuments de la foi.

Au XVIe siècle, des ouvriers découvrirent l'un de ces cimetières chrétiens des premiers siècles ; ce fut le signal de nouvelles explorations scientifiques, et de cette époque date l'étude de la Rome souterraine. Antoine Bosio de Malte y consacra trente années de sa vie ; il a été surnommé à juste titre le Christophe Colomb des Catacombes. De nos jours, le Père Marchi, S. J. a continué son œuvre ; son plus grand mérite est peut-être d'avoir encouragé les débuts du plus grand archéologue des temps modernes, le chevalier Jean-Baptiste de Rossi. A force de patientes études et de laborieux calculs, ce dernier est parvenu à reconstruire la topographie des Catacombes, dont le secret s'était perdu dans la suite des âges. La *Rome souterraine* est une mine d'érudition qui nous montre encore toute vivante, au moyen d'inscriptions, de sculptures et de peintures, la vie intime de l'Église primitive.

* *
*

Les Catacombes entourent Rome d'un immense labyrinthe souterrain. La longueur totale de ces corridors sans fin formerait une ligne droite de près de deux cents lieues.

Les Catacombes se composent de galeries superposées qui ont jusqu'à cinq étages ; les plus profondes sont à soixante-dix pieds sous terre, et les plus élevées, à vingt-cinq.

Les parois de ces galeries sont garnies, quelquefois sur sept rangs de hauteur, de niches plus ou moins grandes qui ont reçu les corps des chrétiens pendant trois siècles. Les voûtes taillées en arceaux nous font connaître la sépulture des personnes plus riches. On y trouve encore des chambres sépulcrales à l'usage des familles de distinction, et des salles destinées à la célébration des saints Mystères.

Les Catacombes sont une espèce de musée sacré, bien que les décorations en soient d'une extrême simplicité. Sur des plaques en marbres, qui fermaient les niches, on lit le nom du défunt qu'on y a déposé, ou simplement *in pace*, quelquefois le mot *martyr*, et alors on voit suspendue tout auprès, et retenue par du ciment, une petite ampoule qui contient le sang du confesseur de la foi. On remarque souvent une palme ; elle rappelle la couronne qui attend le chrétien dans une vie meilleure.

Des peintures décorent les parois des arceaux, les voûtes et les murs des cryptes, mais souvent les galeries elles-mêmes. Tout ici rappelle un souvenir, proclame une vérité, renferme une espérance. On retrouve souvent la parabole du Bon Pasteur ramenant sur ses épaules la brebis égarée, le dogme de la Résurrection sous diverses formes, les emblêmes des sacrements. Mais le plus célèbre de ces symboles est celui du poisson, dont les cinq lettres en grec (ICTHUS) sont les initiales des mots : *Jésus-Christ*, *Fils* (*de*) *Dieu*, *Sauveur*.

*
* *

Lundi, 23 novembre.—A deux milles de Rome, le long de la voie Appienne, on lit au-dessus d'une

porte pratiquée dans le mur ces simples mots : *Cæmeterium Callixti.*. C'est là qu'en compagnie de M. l'abbé Dozois, curé de la Pointe-aux-Trembles (Montréal), je m'étais rendu en ce jour de la fête de sainte Cécile. Nous descendons dans les Catacombes par un escalier en pierre d'une trentaine de marches. Nous sommes vite plongés dans une obscurité qui eut été complète sans les pâles lueurs de quelques lampes attachées à la muraille ; elles nous rappellent les lampes en terre cuite, faites en forme symbolique de nacelle, autrefois suspendues à la voûte par une chaînette.

Au bas des degrés un étroit passage nous conduit à la crypte de Sainte-Cécile. La niche, qui conserva pendant plusieurs siècles ses restes vénérables, est tapissée de fleurs et tout illuminée ; à l'endroit précis où la sainte fut trouvée, une statue la représente dans la posture qu'elle avait alors. Tout à côté est dressé l'autel portatif ; au-dessous on distingue sur la pierre du mur les traces d'anciennes peintures quelque peu détériorées. Dans l'encadrement domine le portrait de sainte Cécile. Elle est richement vêtue, chargée de bracelets et de colliers, comme en portaient alors les très nobles et très opulentes dames romaines. C'est à cet autel même que j'ai eu le bonheur de célébrer la sainte messe.

La circonstance, le lieu, le souvenir des premiers siècles de l'Église, la douce mémoire de sainte Cécile : tout élève l'âme et le cœur. Ce sol a été foulé par nos pères dans la foi ; ce petit espace où nous sommes leur a servi de temple. Eux, dont le monde n'était pas digne, étaient condamnés à errer dans les cavernes de la terre (Hebr., XI, 38). Les païens les appelaient

race taupinière ennemie du grand jour, et suivant le langage d'une inscription du Ve siècle, ils habitaient *la Jérusalem des martyrs du Seigneur*. Ces balayures du monde sont devenues les astres de l'Église. Des pensées plus émouvantes peuvent-elles remuer le chœur d'un chrétien ? Aussi, voit-on prêtres et fidèles redoubler de ferveur et chercher à imiter la piété des premiers chrétiens.

A dix heures a lieu la messe solennelle. La foule remplit littéralement la crypte de Sainte-Cécile et la Chambre des Papes qui n'en est séparée que par la largeur d'un mur, et ce n'est qu'en se frayant difficilement un passage à travers la foule que le célébrant peut serendre à l'autel. Cependant l'harmonium donne les premières notes de l'introït et le sacrifice commence au milieu d'un religieux silence. L'assistance est tellement massée qu'il est imposible de se mettre à genoux, mais le recueillement n'en est pas moins profond. Chacun absorbé dans ses pieuses méditations, s'unit au prêtre qui offre la même Victime qu'offraient les premiers chrétiens. Voilà que l'encensoir se balance entre les mains du pontife, et la fumée de l'encens s'élève en nuages épais. Bientôt la voix du prêtre fait entendre le cri de l'éternité : *per omnia sæcula sæculorum.* Quinze cents ans après l'ère des martyrs, des pèlerins de toutes les parties du monde sont venus adorer le même Christ que Cécile adora, qu'elle choisit pour époux et pour lequel elle est morte. Élevons nos âmes : *sursum corda* ; nous ne sommes pas faits pour la terre et pour les choses d'ici-bas ; nous ne faisons que passer, et il importe peu que nous habitions des cavernes sous le Capitole ou les palais qui le surmon-

tent. Plus hautes sont nos destinées, puisque nous aspirons à la véritable patrie des enfants de Dieu. Cécile a méprisé les joies et les vanités du siècle, mais son âme s'est envolée au ciel, et son chaste corps a mérité de recevoir les plus grands honneurs.

Après la messe, M. le chevalier de Rossi donna une conférence. Il se tenait dens la crypte voisine de la nôtre, dans la Chambre des Papes, là même où le pontife Sixte II fut martyrisé pendant qu'il offrait le saint sacrifice avec tous les fidèles qui entouraient leur premier pasteur. L'intéressant conférencier ne fut pas long, pas assez au gré de nos désirs. Fatigué lui-même, il prit en pitié son auditoire ; nous manquions, en effet, d'espace ; et l'air, qui n'arrivait que par un étroit soupirail, devenait rare. Instinctivement je songeais à ces chrétiens que les païens ensevelirent tout vivants dans la terre, en bouchant toutes les issues des Catacombes où ils se livraient comme nous à la prière.

C'était l'heure du dîner. Nous le prîmes dans le monastère des révérends Pères Trappistes qui ont la garde des catacombes de Saint-Calixte. Ils exploitent en même temps, comme locataires, un terrain que Pie IX acheta dans le but de favoriser la découverte des Catacombes et les travaux de déblaiement.

On avait organisé pour la circonstence des *agapes*. Ce mot en grec signifie *amitié*, et c'est bien le nom qui convenait à ces repas que nos ancêtres dans la foi faisaient précéder de la manducation eucharistique. Ce fut M. de Rossi qui présida les agapes auxquelles nous prîmes part. Cet illustre savant joint aux connaissances de l'érudit les qualités aimables de

l'homme du monde et les vertus du chrétien : le tout rehaussé d'une modestie charmante.

Il est difficile, dans nos climats, de se faire une idée de l'animation qui règne dans une réunion d'Italiens, lorsqu'ils font tant que de mettre de côté la gravité romaine pour se livrer à l'expansion de leur franche gaîté. C'était vraiment plaisir de voir l'entrain général et la bonne humeur de chacun. A la fin du repas le dieu de la poésie s'empara de l'assemblée. A tour de rôle, des poètes improvisés se levaient et lisaient des vers de circonstance, composés suivant l'inspiration du moment ; et chaque fois un concert d'applaudissements venaient encourager ces éclosions littéraires et patriotiques. On se sentait en famille. Ces agapes m'ont rappelé les fêtes intimes de collège, si pleines d'abandon et de cordialité.

A quatre heures la crypte de Sainte-Cécile était de nouveau envahie par une foule impatiente d'assister à la procession. On entonne les litanies des saints, et tout le monde s'engage dans les défilés des Catacombes. Ils sont si bas et si étroits qu'il faut souvent se baisser ou marcher l'un devant l'autre. Les voix des chantres, d'abord fortes et sonores, deviennent plus sourdes à mesure que la procession se déploie, et cessent de se faire entendre ; par intervalles seulement, au détour d'une ruelle, des échos affaiblis parviennent jusqu'à nos oreilles. C'est quelque chose de lugubre et de terrible que cette procession silencieuse à travers les dédales obscurs de cette cité des morts. On croirait assister à la sépulture d'un fidèle des premiers siècles. La foi généreuse de ces temps héroïques du christianisme se déroule devant nous. Notre imagination se plaît à repeupler ces désers, ces tombes vi-

des, autrefois la demeure des corps des saints ; les torches que tiennent plusieurs d'entre nous, permettent de distinguer encore des ossements et de la poussière dans les niches qui bordent la voie : reliques précieuses que protège l'excommunication portée contre quiconque oserait emporter en dehors des Catacombes quelque chose de ce qu'elles renferment.

Nous marchons longtemps dans ces corridors qui se croisent en tous sens, et se perdent en mille replis tortueux. Les étrangers s'y seraient vite égarés, et bien téméraire celui qui s'avanturerait sans guide dans un semblable dédale. Enfin, des lumières confuses se laissent apercevoir dans le lointain. Nous revenions à la crypte de Sainte-Cécile où la cérémonie se termina.

Je retournai de nuit au Collège canadien après en être parti avant le jour. Toute la journée s'était passée dans les Catacombes : journée pleine d'émotions et de souvenirs, qui ne s'effacera pas de ma mémoire.

L'ÉGLISE DE SAINT-CLÉMENT

A Rome, les fêtes se succèdent sans interruption. La chose se conçoit facilement, puisque le nombre des églises égale celui des jours de l'année. Hier, la population se portait en foule aux Catacombes ; aujourd'hui, nous la retrouvons encore sous terre, parcourant les nefs de l'église *basse* de Saint-Clément.

Remontons aux temps apostoliques. Clément, noble romain converti par saint Paul, devint le fidèle collaborateur de l'Apôtre, et sa maison servait de retraite aux chrétiens ; on y érigea un oratoire que Constantin transforma, trois cents ans plus tard, en

une basilique qui fut détruite lors du sac de Rome par Robert Guiscard. Les décombres s'amoncelèrent tout autour au point que le niveau du sol s'éleva, et qu'un siècle après on posa les fondations d'un nouveau temple sur les ruines de l'ancien. Le souvenir du premier édifice se perdit même dans la suite des âges, et le second passa à la postérité comme étant la basilique constantinienne. Aussi, grand fut l'étonnement général lorsque les Pères dominicains irlandais, en réparant le couvent de Saint-Clément dont ils ont la desserte, découvrirent, en dessous, enfouie dans la terre, une autre église. Grâce à la générosité de Pie IX et à la persévérance du R. P. Mullooly, on réussit à déblayer le terrain, et à vider l'édifice rempli de décombres. L'église primitive, après quinze cents ans d'enfouissement, reparut au grand jour, encore tout embaumée du souvenir des temps héroïques du christianisme. C'est elle qui maintenant attire le flot des visiteurs, bien que l'église *supérieure* soit l'une des plus anciennes de Rome, et des plus remarquables par le cachet d'antiquité qui la distingue et les peintures qu'elle possède. Mais comment résister aux attraits d'un oratoire qui a vu s'agenouiller sur ses dalles saint Pierre et saint Paul, Clément et sa famille, et toute cette chrétienté que l'Apôtre enfanta dans les liens de Jésus-Christ !

En ce jour de la fête de saint Clément, ces excavations vénérables sont éclairées par des flambeaux, et les bons Pères desservants sont là pour donner des renseignements. On a peine à croire leur témoignage, lorsqu'ils font remarquer des murs qu'ils disent remonter à Tarquin le Superbe. De combien d'événements ces lieux n'ont-ils pas été les témoins !

Les reliques les plus précieuses de l'église sont les corps de saint Clément et de saint Ignace d'Antioche, martyr, qui reposent sous le maître-autel.

Saint Clément, envoyé en exil par Trajan, mourut sur les bords de la mer Noire où son corps demeura oublié jusqu'au VIIIe siècle. Ce furent les frères Cyrille et Méthode qui l'apportèrent à Rome, sur l'ordre du Pape. Eux mêmes, en récompense de leur zèle apostolique au milieu des peuples de la Bulgarie, reçurent l'onction épiscopale.

Cyrille ne voulut plus se séparer de son trésor, et se fixa dans la Ville Éternelle où il mourut ; quant à Méthode, il retourna dans son pays pour continuer l'évangélisation des peuples de l'Orient. Le pape Léon XIII a canonisé les deux apôtres des Slaves ; et, leur a fait construire dans l'église *basse* de Saint-Clément, en souvenir de la translation des restes de saint Clément, une chapelle magnifique, toute ruisselante d'or et renfermant des tableaux de prix.

Les peintures les mieux conservées ont trait à l'histoire de saint Alexis dont le père, le sénateur Euphémien, demeurait sur le mont Cœlius, non loin de la demeure du patricien Clément. On voit le saint étendu mort sous l'escalier qui lui servit de refuge pendant qu'il demeura inconnu dans la maison paternelle ; l'évêque tient dans sa main le billet qui atteste sa naissance. Plus loin la pauvre mère couvre de baisers l'enfant qu'elle vient de reconnaître, trop tard, hélas ! pour la terre.

LES MENDIANTS

En sortant de l'église de Saint-Clément, je retrou-

ve tous les pauvres que j'avais déjà remarqués en entrant ; il y en a partout : en arrière de l'église, sous le portique, à tous les coins et à toutes les embrasures ; puis vient cette longue procession d'infirmes qui s'étend au dehors de la porte d'entrée. Tous font entendre les supplications les plus touchantes. On prie, on pleure sur les tons plus lamentables. C'est un bruit confus et indescriptible de voix qui s'élèvent ou s'abaissent, suivant que les passants sont plus ou moins nombreux. Quelquefois le tout se confond dans une étrange complainte qu'agrémente encore le tintement des sous qu'on agite dans la sébile.

Ce jour-là, je remarquai surtout un malheureux aveugle dans la soixantaine, à genoux sur la terre nue, priant, les bras en croix et les yeux au ciel ; à ses côtés une femme implorait la charité. Je l'examinai longtemps ; il ne bougea pas ; je me retirai lentement ; j'étais déjà loin et je le voyais encore, toujours les bras tendus vers les passants.

Qui ne sentirait son cœur ému à la vue de tant de misères ? Ces infortunés, en effet, sont nos frères ; ils sont les membres souffrants de Jésus-Christ et ses représentants sur la terre ; et ils ne cessent de prier pour leurs bienfaiteurs inconnus ; je me rappelle qu'après une faible aumône faite à un pauvre, je voulus lui demander un renseignement je ne pus en obtenir pour toute réponse que des *Pater* et des *Ave*.

De tout temps la mendicité a été tolérée à Rome. Jamais les papes n'ont cru de leur devoir d'enlever du regard des hommes le spectacle des misères humaines comme tend à le faire le progrès moderne dans sa politique antichrétienne qui engendre le paupérisme, cette plaie des nations modernes, tandis que la pau-

vreté est bénie de Dieu, et attire ses faveurs. Mais en même temps, les pontifes-rois prenaient les moyens de réprimer les abus et de venir au secours des malheureux ; ils fondaient des hospices et des hôpitaux, procuraient de l'ouvrage à ceux qui pouvaient travailler, et ordonnaient de larges distributions d'aumônes.

Sous le nouveau régime, on ne s'occupe guère de cette classe de citoyens ; aussi le nombre en augmente-t-il rapidement dans la ville usurpée.

C'est surtout en hiver qu'il y a affluence de pauvres à Rome. C'est le temps des étrangers, et on vient jusque des pays voisins pour avoir sa part de cette manne qui passe. Il se forme alors une population flottante de mendiants qui va partout où se porte le flot des pèlerins, comme ces oiseaux de mer qui suivent un navire dans l'espoir d'attraper quelque nourriture. Ils connaissent toutes les fêtes qui se célèbrent chaque jour : ils sont un calendrier vivant. Ils s'installent là où doit avoir lieu une exposition de Reliques, ou bien l'ouverture des Quarante-Heures, ou encore les premières vêpres d'un saint patron. Les pèlerins qui se rendre à ces endroits où les mendiants les ont préeédés, sont d'abord surpris de reconnaître, le soir, les mêmes pauvres qu'ils ont rencontrés le matin à une autre extrémité de la ville. Puis, ils finissent par se familiariser avec ces figures qu'ils retrouvent partout, ct par constater que les mendiants ne sont pas vraiment aussi nombreux qu'ils le paraissaient d'abord. La mendicité est pour un grand nombre un art de vie ; tel excelle à tourner dans leurs orbites de grands yeux égarés, tel sait devenir boiteux au besoin, et même manchot ou vieillard courbé par

les ans. On commence si jeune à pratiquer la profession ! Petits garçons et petites filles vous arrêtent déjà dans les rues et vous poursuivent jusque dans les églises pour vous demander *un soldo.* Ils savent déjà à cet âge tous les secrets du métier. On voit même des bébés, dans les bras de leurs mères, tendre la main et se composer une physionomie suppliante. Jugez si pareille vocation, reçue en héritage des parents et pratiquée au sortir de l'enfance, obtiendra son parfait développement.

Il y a donc des abus, mais où n'y en a-t-il pas ? D'ailleurs si votre bonne foi peut être surprise, le mérite de votre bonne œuvre n'en peut être diminué : *Celui qui donne aux pauvres, prête à Dieu*, et Dieu rend au centuple le verre d'eau donné en son nom.

LE CORSO

La place du Peuple est située au nord de Rome, non loin de l'endroit où le Tibre entre dans la Ville Éternelle. De là partent trois rues qui sont comme les artères du quartier le plus populeux de la capitale : celle de droite, la *via di Ripetta*, longe le fleuve ; à gauche, la *via del Babuino* se rend à la place d'Espagne et se prolonge jusqu'au Quirinal ; le *Corso* s'avance au milieu, et aboutit à la place de Venise.

Cette partie de la ville comprend l'ancien *Champ de Mars*, vaste plaine où la jeunesse s'exerçait jadis au maniement des armes et aux rudes travaux de la guerre. La voie Flaminienne le traversait sous le nom de *Via lata* ; elle a été remplacée par le Corso, ainsi appelé à cause des courses de chevaux qui s'y faisaient.

Le Corso, cette grande rue du moyen âge, paraît bien petit auprès des boulevards modernes, et il est beaucoup trop étroit pour les flots de la multitude qui s'y presse. Sur les deux heures avant l'*Ave Maria*, ses trottoirs sont encombrés par une multitude tellement compacte qu'elle doit se répandre au milieu de la rue pour pouvoir circuler. En même temps les brillants carrosses de l'aristocratie romaine l'envahissent ; car, à cette heure, tous les descendants de la vieille noblesse et les aspirants à la nouvelle font le tour du Pincio, et traversent le Corso dans de brillants équipages. Ce défilé des représentants des plus illustres familles du pays offre un beau spectacle. On admire leurs manières distinguées ; les matrones romaines surtout se font remarquer par un air de grandeur sans affectation qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Sans doute, il se trouve quelques-uns de ces personnages qui s'imaginent être de noble lignée, parce qu'ils peuvent se payer le luxe de cette promenade à la mode, sous les regards du premier peuple de l'univers !

J'oubliais un détail qui a son importance à Rome ; c'est celui du chien de compagnie. Il paraît jouer un rôle d'honneur dans le monde fashionable. Vous le voyez partout, même au milieu de la famille dans les voitures de gala. Sur la rue, souvent l'enfant est dans les bras de la nourrice qui précède la mère, et celle-ci a soin du gentil animal qu'elle tient en laisse ; on avance, on recule, on arrête suivant les caprices du gracieux quadrupède. Les hommes, de même, qu'on pourrait croire pressés s'ils n'étaient Romains, s'en font les esclaves.

Si l'on entre dans une église, il faut attacher l'animal à la porte. Ce n'est pas toujours facile ; les Romains, qui se montrent toujours d'une grande familiarité avec le bon Dieu, simplifient l'affaire en l'amenant avec eux dans le lieu saint. C'est ainsi que, priant un jour dans une église, je fus fort surpris d'entendre des bruits de chaînes derrière moi ; je me retournai et j'aperçus un individu de la race canine que monsieur retenait tout en priant, et qui, moins recueilli, tournait au bont de sa chaîne et était la cause de ce son étrange qui m'avait d'abord étonné. Le maître n'en avait cure. Sans doute, on serait bien souvent privé de l'avantage de faire une fervente oraison, s'il fallait s'arrêter à tous ces détails.

LA PRISON MAMERTINE

Dimanche, 28 novembre.—Le dimanche, le temps du déjeuner se prolonge jusqu'après huit heures. J'en profite pour aller dire la messe dans quelque sanctuaire plus éloigné ; c'est ainsi que ce matin je me suis rendu à la prison Mamertine.

Imaginez, à douze pieds sous terre, un cachot sans portes ni fenêtres : c'est la prison Mamertine, ainsi nommée d'Ancus Martius qui l'a fait construire. Pénétrez encore plus avant dans le roc, et descendez dans un souterrain étroit et ténébreux qui n'a de communication avec l'extérieur que par une ouverture pratiquée dans la voûte, et vous avez une idée du cachot Tullien qui remonte de même à l'époque de la Royauté. Dans ce trou obscur et infect, on jetait les grands criminels, les coupables de lèse-majesté, les rois vaincus. On y faisait quelquefois des exécutions

capitales. Quel spectacle plus affreux que celui de bourreaux immolant sans pitié, au milieu des gémissements des victimes et à la lueur de torches fumeuses, les malheureux condamnés à mort ! Jugurtha, laissé sans nourriture, y mourut dans les tourments de la faim et de la soif ; l'héroïque défenseur des Gaules, Vercingétorix, y fut étranglé par ordre de César son vainqueur.

Que ce lieu a vu de sanglantes tragédies !

Un jour, deux prisonniers d'un nouveau genre descendirent sous ces sombres voûtes. Tout leur crime était d'enseigner que les dieux des nations sont de vaines idoles, d'annoncer une religion nouvelle toute de charité et opposée aux idées reçues jusqu'alors. Dans les fers ils continuèrent leurs prédications, convertirent les géôliers et un grand nombre de leurs compagnons de captivité. Ils y demeurèrent plusieurs mois prisonniers de Néron ; et ce réduit obscur, objet d'horreur jusqu'alors, est devenu un sanctuaire vénéré, le plus ancien monument de la Rome chrétienne, qui attire les pèlerins de toutes les parties du monde, comme la Croix, cet arbre d'ignominie, est un instrument d'honneur depuis la mort du divin Crucifié.

Je repassais ces pensées dans mon esprit, en descendant la rue Nationale et m'engageant dans les ruelles qui avoisinent le Forum romain, lorsque j'arrivai à l'église de saint-Joseph-des-Menuisiers bâtie au-dessus de la prison Mamertine. Dans la crypte je trouvai, agenouillée dans la chapelle de Saint-Pierre *in Carcere*, une foule nombreuse et recueillie. Je me rends dans une espèce de sacristie où je revêts les ornements sacerdotaux à la lueur des flambeaux ; puis, par deux escaliers, dont l'un de construction récente,

je descends jusqu'à la prison Mamertine et au cachot Tullien. L'autel qui sert au saint sacrifice est bien tout ce qu'il y a de plus simple ; le souterrain lui-même n'a que vingt pieds sur dix, et de ma tête je crains de frapper la voûte de pierre brute, lorsque je veux me redresser. Mais, ici même, furent enchainés le Chef des apôtres et l'Apôtre des nations, et, à côté de moi, je vois la colonne de granit à laquelle leurs chaînes furent rivées, et, tout auprès, la source qui jaillit miraculeusement pour le baptême des geôliers convertis !

Lorsque je revins à la lumière du jour, je m'arrêtai quelques instants à réfléchir. J'avais devant moi le Forum romain. Que de fois, pensai-je, le peuple-roi s'est réuni sur cette place fameuse, pour discuter les intérêts du monde ! Là, bien souvent, les flots tumultueux de la foule, comme les eaux de la mer, se sont soulevés au souffle puissant des passions populaires. Cicéron y débita ses immortelles harangues. La voie Triomphale la traversait sous le nom de voie Sacrée, et c'est par ici que les triomphateurs romains arrivaient avec un déploiement inouï de faste et de richesses. Au pied du Capitole, les rois captifs étaient détachés du cortège et conduits à la prison Mamertine pendant que le superbe vainqueur montait au temple offrir un sacrifice d'actions de grâce à Jupiter Capitolin. Il n'en sortait qu'au moment où l'on venait lui annoncer, par ces mots restés célèbres *actum est*, c'est fait, que ses ennemis avaient été immolés.

Telles étaient les mœurs païennes. La loi du plus fort pesait sur l'humanité. On égorgeait les hommes comme on tue les animaux. Mais ces siècles

sont passés ; un monde nouveau a succédé à l'ancien ; la croix du Christ a remplacé la statue de Jupiter. Dans cette grande lutte de la force brutale contre le droit, la victoire est restée à la divine faiblesse. Les vaincus ont été les empereurs romains ; les vrais triomphateurs, les victimes des persécutions, les condamnés de Néron. Et les peuples de la terre ont fait entendre un cri de reconnaissance au Christ qui les a délivrés de l'esclavage du démon et des hommes, et les a faits enfants de Dieu et de son Église.

SAINT-ANDRÉ *delle Fratte*

30 novembre.—C'est aujourd'hui la fête de saint André. Trois églises lui sont consacrées dans Rome : Saint-André-du-Quirinal, Saint-André *della Valle*, sur le corso Victor-Emmanuel, et Saint-André *delle Fratte*, non loin de la Propagande, à jamais célèbre par la conversion miraculeuse du juif Ratisbonne. Celui-ci naquit à Strasbourg d'une famille distinguée. Doué de grand talents, il avait devant lui un brillant avenir. Plein de zèle pour la religion mosaïque, il voulut faire le voyage d'Orient dans l'intérêt de ses coreligionnaires. La Providence le conduisit à Rome ; il y rencontra le baron de Bussière qui entreprit sa conversion. Pour lui faire plaisir, Ratisbonne consentit à porter la médaille miraculeuse de l'Immaculée-Conception, et à réciter le *Memorare*.

C'était le 20 janvier 1842. Les deux amis passaient devant Saint-André *delle Fratte*. Le baron entre quelques instants dans l'église régler quelque affaire avec les religieux qui la desservent. Ratisbonne le suit sans but arrêté, par curiosité. Le baron

s'absente moins d'un quart d'heure, laissant dans la nef l'Israélite, froid et plein de mépris pour tout ce qui l'entoure. A son retour, il n'apperçoit plus celui qu'il vient de quitter ; il le cherche, et le découvre bientôt dans une chapelle latérale dédiée à saint Michel, le visage baigné de larmes, et en extase. Lorsqu'il a repris ses sens, Ratisbonne s'écrie dans un premier moment d'émotion tendre et profonde : "Que Dieu est bon ! Que ceux qui ne le connaissent pas sont à plaindre ! " Cependant il ne veut rien dire de ce qui c'est passé. Ce n'est qu'à un prêtre, et à genoux, qu'il veut révéler sa vision. Tenant sa médaille miraculeuse dans ses mains : "Je l'ai vue ! ! ! dit-il, telle qu'elle est dépeinte sur cette médaille ; je l'ai vue ! ! ! Elle ne m'a pas parlé, mais j'ai tout compris." Le Juif, si ardent dans son prosélytisme religieux, tourne maintenant tout son zèle du côté de la religion chrétienne. Il devient prêtre, missionnaire, fondateur d'Ordres, et, pendant tout le cours d'une vie laborieuse, ne cesse de travailler à répandre le culte de la Vierge Marie.

*
* *

Dans la chapelle en face, du côté droit de la nef, est placé un marbre funéraire en l'honneur du grand chrétien que fut Louis Veuillot. Dans une pièce sublime de simplicité et de foi, il avait écrit :

Après ma dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix ;
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : j'ai cru, je vois.

J'espère en Jésus ; sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa foi :
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

Aujourd'hui un tombeau s'élève à la mémoire de Louis Veuillot dans le cimetière de Montparnasse à Paris, où repose sa dépouille mortelle, mais surtout il a son monument dans le centre de la catholicité, avec une inscription qui rappelle son dévoûment et ses combats pour l'Église.

J'admire dans Louis Veuillot l'auteur éminent qui connut tous les secrets de l'art d'écrire, le premier écrivain du siècle peut-être, le polémiste infatigable au service de l'Église, le chrétien aux convictions profondes qui sut toujours mettre sa conduite et ses écrits d'accord avec sa foi et ses principes. La science de cet homme me jette dans l'étonnement ; lui, né de parents incroyants, que la seule force du génie guida dans l'étude des questions théologiques, comment a-t-il pu acquérir une telle sûreté de doctrine ? Sa correspondance est venue nous révéler l'homme intime ; on est agréablement charmé de trouver tant de tendresse et de délicatesse de sentiment dans ce terrible athlète de la plume. Mais ce qui fait surtout le mérite de Louis Veuillot et sa gloire, c'est son attachement inébranlable à la Chaire de Saint-Pierre. Cette Chaire était le phare lumineux qui éclairait ses pas au milieu des ténèbres des erreurs et des faux principes du siècle. Sa plumes pourra être tour à tour royaliste et impérialiste, puis passer de l'empire à la république, sans qu'on puisse l'accuser d'inconstance. Sa politique est au-dessus des oscillations des politiques humaines, car sa boussole est la parole infaillible du Pape.

Oui, un monument dans Rome convenait bien au défenseur des causes de la papauté.

UNE AUDIENCE DU PAPE

Jeudi, 3 décembre 1897.—Le jour où l'on voit le Pape pour la première fois est un grand jour ; on le désire comme celui de la première communion. Le Pape, en effet, est un autre Jésus-Christ sur la terre ; le voir, l'entendre, lui parler, est l'un des plus grands bonheurs auxquels on puisse aspirer. Mais, tandis que Jésus ressuscité se multiplie entre les mains de ses ministres pour se donner à tous, le Pape, absorbé par ses immenses travaux, doit rester confiné dans Rome, sa capitale. Aussi, le Père commun des fidèles ne peut-il se donner à ses enfants comme il le désirerait, et bien peu de personnes ont le bonheur de l'approcher.

C'est grâce à Mgr Antoine Racine, évêque de Sherbrooke, que j'ai eu le bonheur de voir le Pape. Nous étions cinq prêtres du Collège canadien à l'audience : MM. les abbés Lefebvre, de Sherbrooke, Auclair, de Montréal, Plaisance, de Québec, Lapointe et moi-même, de Chicoutimi ; et trois séminaristes du même collège : MM. Lortie et Kéroac, de Québec, et Saint-Amour, de Saint-Hyacinthe.

A midi nous faisions antichambre dans la salle des Audiences lorsque Monseigneur arriva, accompagné de M. l'abbé Proulx, vice-recteur de l'Université Laval de Montréal. Sa Grandeur est aussitôt introduite auprès du Saint-Père. Enfin notre tour est arrivé, et nous pouvons pénétrer dans l'appartement privé de Sa Sainteté. Quelle n'est pas notre émotion lorsque nous apercevons, au fond d'une pièce étroite, assis dans un fauteuil adossé au mur, la personne vénérable de Léon XIII ; un vieillard maigre, décharné, à la peau couleur de cire ! Avec quel respect

nous baisons sa mule, son anneau, sa soutane blanche ! Nous y tenons nos lèvres attachées, afin de mieux satisfaire notre piété filiale.

Nous sommes tous à genoux et confondus aux pieds du Souverain Pontife, comme des enfants autour de leur père.

Monseigneur présente d'abord M. le vice-recteur. " Québec ! Montréal ! dit le Pape, il y a longtemps " qu'on en parle. Lorsque je suis monté sur ce trô-" ne, il en était question alors. Même, cela m'a cau-" sé quelque ennui. Bientôt, je l'espère, je pourrai, " avec le secours du ciel, rétablir la paix. Il faut que " là-bas on donne à la jeunesse une iustruction soli-" de."

Lorsque vient le tour des élèves du Collège canadien : " Je suis heureux, dit-il, de vous voir. Un sé-" minaire canadien à Rome, c'est une bonne idée. " Vous vous y trouvez bien, n'est-ce pas ? " Entendant prononcer le nom de Chicoutimi : " Kicoutimi ! " Le cardinal Taschereau a démandé pour coadjuteur " l'évêque de Kicoutimi."

A la demande que nous lui faisons de nous bénir, nous, nos parents, nos amis : " Ah oui ! je vous bénis, vous, vos familles, vos amis, et les objets de piété que vous avez apportés, suivant toutes vos intentions."

Nous faisons ensuite appliquer les indulgences *toties quoties* aux crucifix que nous tenons dans nos mains.

" Les familles canadiennes, continue le Saint-Pè-" re, sont de bonnes familles. Il y a de la foi dans " votre pays, et lorsque le Saint-Siège a eu besoin de " défenseurs, il en a trouvés au Canada.—Encore au-" jourd'hui, reprend Mgr Racine, les Canadiens se-

" raient prêts à venir au secours du Pape, si c'était
" nécessaire. —Malheureusement, ajouta Léon XIII de
" sa voix lente, forte et majestueuse, les temps sont
" bien changés. Vous restez à Rome, vous ; vous sa-
" vez quelle pression ont fait subir au Saint-Siège.
" On veut l'opprimer."

Et la figure du Pape avait pris une expression de grande tristesse, et des larmes étaient dans sa voix. " Mais, ajouta-t-il, en levant les yeux et la main vers " le ciel, *ils ne comptent pas avec Dieu !* . . . ."

Le vénérable octogénaire paraissait fatigué. Depuis plusieurs heures il donne des audiences à des évêques, et traite avec eux des intérêts de l'Église universelle. Nous baisons une dernière fois ses pieds, ses mains et ses habits, et nous nous retirons en faisant de nouveau trois génuflexions, et marchant à reculons.

Nous sommes heureux, mais notre joie n'est pas sans mélange. Nous sentons bien que nous venons de visiter un captif dans le palais qui lui sert de prison.

Depuis son élection, Léon XIII n'a pas franchi le seuil de sa demeure, et sa réclusion volontaire est une protestation continuelle contre l'ordre de choses établi. Il ne pourrait d'ailleurs, sans s'exposer à des insultes, se montrer dans cette ville que la papauté a faite et a toujours comblée de ses bienfaits, tandis que le premier venu a droit d'y circuler en liberté. Le travail évident des francs-maçons haut gradés a pour but de rendre la position du Pape insoutenable dans Rome, et de le forcer à prendre le chemin de l'exil. Les sectaires ne sauraient voir sans dépit le spectacle

de l'auguste Victime du Vatican attirant à elle les sympathies et l'admiration du monde entier.

Mais en vain l'enfer et le monde s'unissent pour déchaîner les flots des passions humaines ; la barque de Pierre porte le divin Pilote à son bord et ne peut périr.

SAINTE-MARIE IN VIA LATA

Dimanche, 6 décembre.—Depuis trois semaines, je commence la journée du dimanche par un pèlerinage souterrain. Le 22 novembre, je parcourais les étroits et sombre corridors des Catacombes ; dimanche dernier, je descendais dans les profondeurs de la prison Mamertine ; aujourd'hui, j'ai visité la prison de saint Paul, placée sous l'église de Sainte-Marie *in Via lata.*

Le converti de Damas avait été arrêté en haine de la religion qu'il prêchait. Le gouverneur Félix, par la crainte des Juifs, le laissa languir pendant deux ans en prison ; son successeur Festus reconnut l'innocence de son prisonnier, mais celui-ci, en ayant appelé à César, à titre de citoyen romain, fut envoyé à Rome pour y subir un nouveau procès. Son voyage fut une longue marche triomphale. On venait de toutes parts pour le voir et l'entendre. Parti de la Judée à la fin de l'été de l'an 60, il arriva à Rome au printemps suivant. Il entra dans la ville escorté de nombreux fidèles qui avaient fait plus de quinze lieues pour aller à sa rencontre.

On lui assigna pour prison la demeure de son gardien Martial, et il lui fut permis de sortir, en res-

tant toutefois attaché par le bras droit au bras gauche de son géôlier au moyen d'une chaîne. Il profita de cette demi-liberté pour prêcher Jésus-Christ. Mais les Juifs, au lieu de l'écouter avec docilité, se mirent à disputer entre eux. " Eh bien ! leur dit l'apôtre, " sachez que la nouvelle que vous repoussez sera en-" voyée aux nations." Il tourna alors tout son zèle du côté des Romains, et les conversions se multiplièrent sous le souffle de sa parole ardente. Elles s'étendirent dans les premières familles, et jusque sur les marches du trône. Paul lui-même, dans son épitre à Philémon, présente à son disciple des saluts de la part de ceux *qui sont de la maison de César.*

N'était-ce pas la Providence qui avait amené de si loin dans la capitale du monde l'Apôtre des Gentils, afin qu'il pût répandre au cœur du paganisme la semence féconde de l'Evangile ?

C'est de sa prison que, rempli de sollicitude pour les églises qu'il avait fondées, il envoya ses admirables lettres aux chrétiens d'Ephèse, de Philippes, de Colosse et de la Judée, ainsi qu'à Philémon et à Timothée. C'est encore durant le temps de sa captivité qu'il dicta à saint Luc, son disciple, les Actes des Apôtres.

La prison de saint Paul est aujourd'hui divisée en deux pièces. Dans l'une est l'autel orné d'un bas-relief représentant les apôtres Pierre et Paul, saint Luc et le geôlier Martial. Dans l'autre on voit encore la colonne à laquelle Martial, avant sa conversion, attachait son prisonnier. Elle est surmontée d'un vase sur lequel sont écrits ces mots : *Verbum Dei non est alligatum*, la parole de Dieu n'est pas enchaînée. Tout auprès est la source qui jaillit miraculeusement

pour le baptême de Martial et de plusieurs catéchumènes.

C'est dans ce lieu à jamais mémorable, témoin des souffrances et des travaux apostoliques de saint Paul, où se réunirent tant de fois les premiers chrétiens, que j'ai eu le bonheur de célébrer ce matin les Saints Mystères.

Nous sommes au niveau de la Rome ancienne, à une douzaine de pieds au dessous de la Rome actuelle. On entend le bruit des chevaux qui battent le pavé du Corso au-dessus de nos têtes, et par d'étroites croisées on a vue sur la rue. On peut presque apercecevoir la place *Colonna* où s'élève la célèbre colonne que surmontait autrefois la statue de Marc-Aurèle, et qu'a remplacée celle de saint Paul.

Le prisonnier de Martial, l'homme méprisé, a détrôné, auprès du théâtre même de ses humiliations l'orgueilleux philosophe, le puissant empereur. Empruntons le langage de l'Apôtre pour nous écrier : *Infirma mundi eligit Deus, ut confundat fortia*, Dieu a choisi ce qui est faible selon le monde, pour confondre ce qui est fort.

UNE PROMENADE

Dimanche soir. — Petit à petit je fais connaissance avec la ville éternelle. D'abord je me familiarisai avec les environs du Collège canadien, et avec les quartiers de la Minerve et du Collège romain où je me rends pour les cours de théologie ; puis j'agrandis le champ de mes excursions, non cependant sans m'égarer parfois dans les rues tortueuses de la vieille cité.

Il n'est pas rare dans ces courses d'arriver tout à coup au Tibre ; c'est une bonne fortune, car il nous fournit des points de repère pour nous remettre sur la bonne voie.

Cet après-midi j'ai voulu faire une promenade sans but déterminé. Laissant derrière moi Sainte-Marie-Majeure, je gravis la montée du Quirinal. C'est au sommet, à l'intersection des rues des Quatres-Fontaines et du Vingt-Septembre, que sont placées les quatre célèbres fontaines qui donnent leur nom à la rue. A cet endroit, on a le palais du Quirinal à sa gauche ; à droite, on aperçoit au loin la porte Pie, par où les troupes de Victor-Emmanuel entrèrent dans Rome le 20 septembre 1870 ; j'ai été de ce côté la semaine dernière ; j'ai vu l'endroit où la brèche a été pratiquée ; j'ai lu les noms des Garibaldiens morts en combattant contre les zouaves pontificaux, et l'inscription qui le proclame ; j'ai détourné les yeux des couronnes de laurier attachées à la muraille. Un jour pourtant on fera disparaître ces marques, hélas ! trop évidentes, du triomphe passager des loges maçonniques.

Je descends le versant nord-ouest du Quirinal ; j'admire, en passant, la façade du palais Barberini ; je traverse la place de ce nom, et j'entre dans la rue Sixtine qui est le prolongement de celle des Quatre-Fontaines. Arrivé à l'église de la Trinité-des-Monts, au lieu de continuer au Pincio, je descends par le vaste et imposant escalier d'Espagne jusqu'à la place désormais célèbre par la colonne de l'Immaculée Conception qu'inaugura Pie IX, le 8 décembre 1857.

Je me dirige enfin vers l'église de Saint-Joseph *a Capo le Case*. C'est à peine si je puis y pénétrer, tel-

lement nombreuse est la foule qui se presse pour entrer et sortir. On y célèbre, en effet, le troisième centenaire de la mort de saint Jean de la Croix, réformateur de l'Ordre des Carmes ; ces religieux desservent cette église ainsi que celle de Notre-Dame-des-Victoires. Un prédicateur était dans la tribune et la parcourait en tous sens en faisant force gesticulations. L'auditoire paraissait prêter attention au discours ; pour moi je ne pouvais suivre l'orateur qui parlait en italien. Mais que cette déclamation me parut théâtrale ! Comme l'homme apparaissait avec l'ambition de produire de l'effet, et combien peu l'on sentait le prêtre simple et sans prétention qui ne cherche que le bien des âmes et la gloire de Dieu ! Il faut avouer que le caractère italien se prête volonties à ce genre d'éloquence qui peut nous sembler quelque peu exagéré.

Je m'en retournais au Collège lorsque je vis venir un homme qui attira mon attention ; sa démarche et tout son maintien me rappelèrent un de mes paroissiens, et soudain je me trouvai transporté par la pensée au milieu de mes ouailles. En pays étranger, l'imagination est si facilement mise en éveil pour raviver le souvenir des choses du pays ! L'illusion ne dura qu'un instant, la réalité la remplaça bientôt et me laissa seul, coudoyant des étrangers que je ne connaissais pas et qui ne parlaient pas la langue que j'ai apprise de ma mère.

LE PLAIN-CHANT

8 décembre.—Je ne suis pas musicien, et je ne puis sentir toutes les beautés d'une œuvre de maî-

tre. Ce que j'aime, ce qui m'émeut, c'est le chant grégorien. Est-il rien de plus solennel que la messe royale ou celle du second ton ? Il y a tel introït, telle antienne qui vous ravissent. Le chant des psaumes respire une simplicité pleine de grandeur qui fait passer dans nos âmes les sentiments qui animèrent le saint roi David ; on soupire avec lui au souvenir de son crime ; avec lui on se laisse entraîner aux élans de la reconnaissance à la pensée des bienfaits du Seigneur, et l'on se réjouit du bonheur qu'on éprouve à son service.

Le chant grégorien ressemble aux cloches qui ont le privilège de faire vibrer nos âmes à leur unisson. Quelquefois elles rendent un son triste comme la mort, qu'adoucit cependant une note d'espérance : ce sont les glas. L'Eglise compte-t-elle un enfant de plus, c'est alors un cri d'allégresse que jettent à tous les échos les joyeuses volées du carillon.

Le plain-chant, les cloches, sont, avec les orgues, les trois grandes voix de l'Eglise qui suffisent à tout et que rien ne peut remplacer.

Aux jours de réjouissances publiques, vous avez entendu retentir sous les voûtes de nos temples le chant sublime du *Te Deum*, alors que l'orgue de ses puissants accords soutient la masse des voix, et que les cloches portent jusqu'au ciel les vœux de la reconnaissance. Dites-moi, y a-t-il rien de plus propre à élever les esprits et les cœurs ?

Voilà un bien long préambule pour arriver à dire ma joie ce matin, en entendant, pour la première fois depuis mon départ de Québec, une messe en plain-chant dans notre petite chapelle du Collège. Mon émotion a été d'autant plus grande que tout y était canadien ; c'était le même chant de

l'épitre, de l'évangile et des oraisons, les mêmes cérémonies qu'au pays.

Je compris en cette circonstance combien l'attache des Orientaux pour leurs traditions a des racines profondes dans la nature,et comme l'Eglise agit sagement à leur égard.Dans ses efforts pour les ramener à l'unité,elle s'applique à les convaincre qu'il n'est nullement question de changer leurs cérémonies pour y substituer celles de Rome. L'Eglise, dans la conquête pacifique des nations, ne cherche pas à détruire les nationalités ; au contraire, elle s'identifie avec elles, et, autant qu'elle le peut, sans nuire à l'intégrité de la foi, elle tolère la langue, la loi et les usages de chacun des peuples qu'elle range sous sa bannière.

En Occident, c'est différent ; les souverains pontifes ont toujours travaillé à établir l'unité liturgique là où la chose peut s'obtenir facilement. Il est de fait que ces innovations dans le culte, qui tendent sans cesse à s'introduire chez les peuples, nuisent à l'harmonie universelle, et souvent préparent les voies pour l'établissement d'églises nationales.

URBI ET ORBI

Après le souper, je sortis faire une promenade. Je fus attiré du côté du Quirinal par les sons d'une fanfare. Une foule peu considérable et sans enthousiasme était attroupée sur la place, pour voir le roi Humbert qui devait se montrer quelques instants au balcon de son palais.

Quelle différence, disions-nous, mon compagnon et moi, avec ce qui devait se passer, lorsque Rome appartenait à son légitime possesseur ! Toute la

place était alors encombrée par une foule avide d'acclamer son Pontife et Roi, et lorsqu'il apparaissait à la loge papale, revêtu des insignes de sa double souveraineté, les cris d'enthousiasme éclataient de toutes parts. Le silence se rétablissait au milieu de cette foule frémissant sous le souffle de la religion et du patriotisme, et la main du successeur de saint Pierre se levait sur toutes ces têtes courbées, et donnait d'abord la bénédiction à son peuple bien-aimé de Rome, son peuple-sujet, puis à tous les chrétiens répandus dans l'univers : *urbi et orbi*. Avec les derniers accents de la voix pontificale éclatait le carillon des centaines de cloches de la ville, et, du château Saint- Ange les coups répétés du canon portaient au loin la bonne nouvelle de la bénédiction du Saint-Père, en même temps que des vivats s'échappaient de toutes les poitrines, mêlés aux applaudissements de la foule électrisée.

Espérons que cet heureux temps viendra encore réjouir l'Eglise.

Pour le moment, la situation se tend de plus en plus. Il faut une solution à la crise actuelle. Les insultes du 2 octobre sur la place de la Minerve, la conduite injuste et impolitique du gouveenement français à l'égard des catholiques et surtout des évêques peut l'amener. Déjà la question du pouvoir temporel a été soulevée. Les partisans de l'unité italienne ne sont pas sans appréhension. Et le vieillard du Vatican, du fond de sa retraite, ne cesse de protester au nom de la justice et de la religion, et de montrer au monde les entraves que l'on met à l'exercice de son ministère.

Unissons tous nos prières à celles du Vicaire

de Jésus-Christ afin de hâter le jour de la délivrance.

SAINTE-MARIE-DES-ANGES

Mardi, 15 décembre.—Le lendemain de mon arrivée à Rome, je célébrais la messe dans notre chapelle du collège ; je la dis ensuite à Sainte-Marie-Majeure jusqu'à la fête de saint Stanislas Kostka ; j'adoptai alors Saint-André-du-Quirinal ; depuis la fête de l'Immaculée-Conception je vais à Sainte-Marie-des-Anges.

L'église de Sainte-Marie-des-Anges, l'une des plus remarquables de Rome,a été construite à même les thermes de Dioclétien. Les thermes étaient les bains publics des anciens. Ils existaient dans toutes les villes et bourgs un peu importants, et contenaient, outre les salles de bains froids,chauds ou à vapeur, des salons, des bibliothèques, des promenades, des portiques et tout ce qui peut procurer le délassement du corps et de l'esprit. Les thermes de Dioclétien étaient les plus considérables ; leur enceinte mesurait un mille de circonférence, et trois mille personnes pouvaient s'y baigner à l'aise.

Pour construire cet immense édifice, on n'employa pas moins de quarante mille chrétiens qui travaillèrent comme forçats, et furent ensuite immolés par milliers, lorsqu'on n'eut plus besoin de leurs services.

Comment se fait-il que ce monument,témoin de tant de débauches, ait été transformé en un lieu de prières, et que sur ce sol, arrosé par les sueurs et le sang des chrétiens, s'élève aujourd'hui un temple au vrai Dieu ?

Antoine del Duca vivait au XVIe siècle.C'était un homme de bien. Se sentant inspiré de bâtir une église en l'honneur des saints Anges il vint à Rome. Un jour il fut transporté dans une vision aux thermes de Dioclétien, et il entendit une voix qui lui disait : ici doit être votre église. Il se mit tout de suite à l'œuvre, et, quoique dénué de ressources et sans influence, il réussit, après bien des déboires et des persécutions, à assurer la réalisation de l'œuvre de sa vie.

Le 15 août 1550 eut lieu la bénédiction solennelle des thermes, et Michel-Ange fut chargé de la construction du nouveau temple. Se promenant au milieu des ruines, l'artiste avait remarqué une vaste salle dont les murailles étaient encore solides, et la voûte soutenue par huit colonnes de granit d'un seul bloc. Le plan de Michel-Ange fut vite conçu ; il résolut d'en faire la nef principale du monument qu'il méditait.

Sainte-Marie-des-Anges a la forme d'une croix grecque. On y pénètre par une porte basse et étroite ; le vestibule est une ancienne salle des thermes appelée *laconicum* (étuve). Les murs de l'église ornés de tableaux des grands maîtres, la plupart venant de la basilique du Vatican où ils ont été remplacés par des copies en mosaïque.On remarque aussi un grand nombre de statues,entre autres celle de saint Bruno. "Il parlerait,disait un jour le pape Clément XIV, si la règle de son Ordre ne le lui défendait ", tellement le ciseau du statuaire a su répandre le souffle de la vie sur le marbre.

PRONONCIATION DU LATIN

Le latin est une langue morte ; elle n'est donc

plus soumise aux variations, et c'est pour cela que l'Eglise l'a choisie pour en faire sa propre langue. Seule la prononciation est sujette à changer ; ainsi le Français, qui prononce l'*u* fermé, dira *tuus* ; l'Anglais donne à cette lettre le son de notre voyelle *ou* et lira par conséquent *tou-ousse*.

De même que Paris doit donner le ton pour la prononciation du français, Londres pour celle de l'anglais, de même aussi, à Rome appartient l'honneur de fixer celle du latin. Le latin était autrefois la langue du peuple-roi, et l'italien d'aujourd'hui est encore l'idiome qui s'en rapproche le plus ; c'est d'ailleurs la langue de l'Eglise universelle qui a son chef à Rome, et, si l'on devait un jour adopter une prononciation uniforme, c'est dans la ville des papes qu'on devrait aller la chercher. Cette question pourrait bien devenir actuelle, maintenant que, par suite de la facilité des communications, les séminaristes et les prêtres viennent de partout, et en si grand nombre, perfectionner leurs études philosophiques et théologiques au centre de la catholicité. Ces étudiants tout d'abord doivent se faire l'oreille à une prononciation toute nouvelle pour eux, quitte à l'abandonner de retour au pays. Viendra un temps où les élèves devenus maîtres garderont la prononciation qu'ils ont apprise à Rome, et la feront passer dans les mœurs.

Donnons ici quelques explications qui aident à faire connaître la manière de prononcer le latin comme en Italie.

Prononcez :

u comme *ou* : *sèou* (seu) ;

c " *tch* : tchètchidèrount (ceciderunt), si le *c* est suivi de *e*, de *i*, ou de la diphtongue *æ* ;

ch comme *k* : *kèroubim* (cherubim) ;
gn . . . . . . est toujours doux et mouillé : *a gno* (comme *agneau* en français) ;
h comme *k* : *miki* (mihi), si *h* est suivi de *i* dans le corps d'un mot ;
j " *i* : *iamdoudoum* (jamdudum) :

m et *n* n'ont jamais le son nasal ; il faut les prononcer avec force, en les faisant raisonner : *inn prinntchipio* (in principio).

Vous aurez soin de ne jamais faire entendre de son nasal, car il n'existe pas en latin, pas plus que l'unique émission de voix des diphtongues.

Maintenant, s'il vous plaît, nous allons réciter ensemble le Pater :

Patèr noster, qoui es inn tchèlis, sanctifitchètour nomenn tououm, adveniat regnoum tououm, fiat volountas toua, sicout inn tchèlo et inn terra.

Il suffit, n'est-ce pas ?

* * *

J'avoue en toute sincérité que je ne compris guère les premières leçons des professeurs ; les sifflements des *ous* et les ronflements des *oum* me remplissaient les oreilles. Je m'y habituai cependant, et je résolus d'adopter la prononciation du pays dans la récitation du bréviaire et la célébration de la messe. Dans les commencements l'effet fut des plus étranges. Les mots, en effet, tendent à se confondre avec l'idée qu'ils expriment ; l'on sait tout l'attrait du nom de Jésus pour les âmes pieuses ; changez-en la prononciation, et vous lui enlevez une partie de sa saveur. Aussi, je ne tardai pas à mettre de côté les *ous* et les *oum* pour revenir à nos... *us* et coutumes. J'admets cependant que notre prononciation du latin est locale et

défectueuse ; des Français, pour être conséquents, en sont venus à dire : *per Dominon nostron*. Et pourquoi pas ? Pour l'habitant des bords du Tibre, *Dominomme* ne vaut pas mieux que *Dominon*. Cependant, il faut avoir égard au génie de notre langue, et, si vous prononcez toujours *u* comme *ou*, il vous arrivera dans un moment de distraction de dire, par exemple : *tou fou oune*... au lieu de : tu fus une......

Ma résolution cependant était plus patriotique que praticable. Je me sentis bientôt envahir de toutes parts par la prononciation ambiante. Elle pénétrait chez moi par tous les sens, ces sens presque sans défense contre les impressions du dehors. Que ne peut l'habitude ? Au coin des rues de Rome, vous voyez sur la braise chaude des marrons. Approchez-les de vos lèvres ; vous les trouverez fades et amers. Continuez à les goûter ; croyez-m'en, votre palais s'y accoutumera, et les *galli* deviendront aussi pour vous le mets favori. Entre tous, l'oreille est esclave de l'habitude ; elle se fait à tous les sons, et les noms les plus étranges lui deviennent familiers ; c'est ainsi qu'à force d'entendre la prononciation italienne, je me familiarisai avec elle.

Heureusement, les premières impressions sont les plus fortes, et il me sera facile en temps et lieu de reprendre la prononciation *canadienne* du latin.

CONSISTOIRE

Encore un beau jour que celui du 17 décembre, un jour de grandes et douces émotions, de ces émotions qu'on n'éprouve qu'à Rome. C'est qu'aujourd'hui j'ai eu le bonheur insigne de revoir Notre Saint-Père le Pape.

A dix heures j'étais rendu dans la cour de Saint-Damase, et je prenais l'escalier qui conduit à la salle Ducale que le Pape doit traverser pour se rendre au Consistoire. Elle était remplie, et je dus prendre place parmi les personnes qui attendaient déjà à la porte.

Bientôt de l'intérieur parvinrent jusqu'à nous des applaudissements avec les cris de : *Evviva il Papa !... evviva il Papa-Re !* ...Vive le Pape...vive le Pape Roi !...C'était Léon XIII qui faisait son entrée solennelle à l'autre extrémité de la salle. Les acclamations s'élevaient sur son passage, et, comme une marée montante, s'avançaient de notre côté ; elles devinrent plus distinctes lorsque le Pape passa devant nous ; nos cœurs battirent plus fort ; puis les voix s'éloignèrent et cessèrent tout à fait. Le Souverain Pontife avait pénétré dans la salle Royale où devait avoir lieu la collation de la barrette à deux cardinaux, dont l'un est archevêque de Vienne.

En ce moment la porte de la salle Ducale s'ouvrit, et la foule qui la remplissait s'écoula pour céder la place aux arrivés de la dernière heure.

On ne peut assister à un Consistoire que sur présentation d'une carte d'admission ; elle est jaune pour la salle Ducale, et bleue pour la salle Royale.

Aussi, tous les invités doivent être vêtus suivant l'étiquette du Vatican. Les hommes ont le frac avec la cravate blanche ; les dames portent une robe noire,et sur la tête un voile de même couleur qui couvre le front et descend sur les épaules ; les ecclésiastiques sont tenus au manteau romain.

De temps en temps nous voyons se détacher des rangs des gardes aux brillantes armures ou de

hauts personnages. J'ai remarqué surtout un ministre plénipotentiaire avec son épouse et ses deux petites filles habillées comme au jour de la première communion.

Cependant la cérémonie du Consistoire est terminée, et la procession, composée des chanoines de Saint-Pierre, des chargés d'affaires des nations catholiques, de la cour pontificale, des évêques et des cardinaux, défile depuis quelque temps, lorsque tout à coup les applaudissements éclatent : le Pape vient de faire son apparition du côté où tous les regards l'attendent.

Qui pourrait rester froid devant pareil spectacle ? Qui pourrait retenir les élans de son cœur et les accents de sa voix ? Il y a dans la personne de Léon XIII un cachet de grandeur qui le distingue ; sa peau comme transparente, le sourire plein d'intelligence qui illnmine ses traits amaigris, ce regard perçant qui va jusqu'au fond du cœur, sa vieillesse elle-même : tout se réunit pour l'entourer d'un caractère surnaturel qui semble faire du Pape un esprit céleste. Il s'avance porté sur la *sedia gestatoria*, tandis que des serviteurs l'accompagnent tenant élevés au-dessus de sa tête des *flabelli*, énormes plumes d'autruche qui se déploient en éventail. Il va lentement, et sa main tremblante bénit la foule prosternée. Nous le voyons qui s'éloigne avec son cortège royale. Au fond de la salle, la *sedia* s'abaisse, le Pape en descend et se dérobe à la foule qui lui fait une dernière ovation.

Oui, celui qui compte des sujets dans toutes les parties du monde est vraiment roi,et le pontife devant qui se courbent tous les fronts est vraiment le chef de l'Eglise universelle. La puissance du Pape est encore la première dans le monde, et ses

triomphes sont les plus beaux. La crainte ni l'intérêt y ont part ; tout est spontané et vient du cœur. Le captif du Vatican attire dans sa royale prison les peuples de la terre et les princes des nations ; tandis que le roi Humbert tremble dans son palais usurpé, ne jouit pas de la liberté, et ne possède ni l'affection ni la confiance de ses sujets ; jamais il ne sera l'objet de démonstrations comme celles dont le Vatican est si souvent le théâtre.

La première fois que je vis Léon XIII, c'était, pour ainsi dire, dans l'intimité ; il était dans son cabinet de travail ; nous étions à ses genoux, baisant ses pieds, ses mains et ses habits ; nous lui parlions, et lui nous répondait avec la bonté d'un père pour ses enfants. Aujourd'hui le vieillard, si modeste dans sa vie privée, est devenu le monarque que tous acclament. En ces deux circonstances, les impressions qu'on éprouve sont de celles qui ne s'effacent pas. La vérité est au-dessus de l'idéal. On ne nous avait pas dit tout ce qui en était, et nous-mêmes nous ne pouvons le décrire aux autres.

ÉGLISE DE SAINT-ALPHONSE-DE-LIGUORI

Dimanche, 20 décembre.—Ce matin j'ai dit la messe dans l'église de Saint-Alphonse-de-Liguori, appelée aussi église du Très-Saint-Rédempteur ou de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, à cause de la célèbre image de ce nom que l'on conserve au maître autel. Elle a été construite en 1855, et elle est tout entière en style gothique : c'est la seule de ce genre à Rome. Les révérends Pères Rédemptoristes y possèdent, attenants, leur couvent et leur noviciat.

UNE PREMIÈRE MESSE

De l'église de Saint-Alphonse, je me rendis à Sainte-Marie-Majeure. Un confrère du Collège canadien devait dire sa première messe dans la crypte même de la Confession, là où l'on conserve les cinq planches qui servirent de berceau à l'Enfant-Jésus. Est-il à Rome endroit mieux choisi pour faire naître une première fois sur l'autel celui qui naquit miraculeusement de la Vierge Marie et fut déposé dans une crèche !

M. Labrosse est un ecclésiastique rempli de vertus et de science. On conçoit son recueillement, sa piété angélique en semblable lieu et à pareil moment. Sa voix tremble, des larmes viennent mouiller ses paupières attendries. En le voyant, on se rappelle le refrain du cantique :

> Est-ce un Dieu qui vient sur la terre ?
> Est-ce un mortel qui monte aux cieux ?

Cependant il manque quelque chose à cette touchante et imposante cérémonie. Je suis le seul à y assister avec un confrère. Où donc est le père qui a donné ce prêtre à l'Eglise ? Où est la pieuse mère qui a développé le germe de la vocation dans cette âme privilégiée ? Où sont les frères, les sœurs et tous les amis ? On sent un vide autour de l'autel.

Vous avez assisté à la première messe d'un prêtre dans sa paroisse natale. Vous vous souvenez de l'assistance nombreuse et sympathique accourue pour la circonstance. Au premier rang sont les parents du nouvel élu ; ils ont la première place, quelle que soit celle qu'ils occupent dans le monde : ils sont les privilégiés du jour. Leur vue seule suffit pour produire dans l'âme du célébrant des émotions qu'il ne peut contenir. Et n'est-ce

pas dans cette église qu'il a été apporté au jour de son baptême, et qu'il est venu s'agenouiller depuis tant de fois ? A la communion, l'attendrissement redouble lorsqu'il aperçoit à la Table sainte son père, sa mère et tous les membres de sa famille ; son cœur déborde, et à peine peut-il, de ses lèvres encore teintes du sang de son Dieu, prononcer les paroles de la liturgie.

A la sacristie, nouvelle scène. Tous les parents et intimes s'y sont donné rendez-vous. Contemplez au milieu d'eux ce père dont les travaux, encore plus que les années, ont blanchi la tête, et, auprès de lui, l'heureuse mère, les mains jointes et comme ravie dans son bonheur. Le nouveau prêtre lève les yeux et les mains au ciel, trace le signe du salut et appelle les bénédictions de Dieu sur ce petit peuple qui lui est si cher.

Puis, tous baisent la main qui vient d'offrir l'Hostie sainte, et les cœurs se rencontrent dans un même élan d'amour et de reconnaissance ; et, tout le jour, les joies du Seigneur se continuent dans le cercle intime de la famille. Ne sont-ce pas là des heures ravies au bonheur des élus ? Les parents y trouvent la compensation des sacrifices qu'ils se sont imposés pour leur enfant, et celui-ci est heureux des instants de douce félicité qu'il procure aux auteurs de ses jours.

Dites-moi, l'avantage de dire sa première messe dans l'un des sanctuaires de Rome l'emporte-t-il sur le bonheur qu'on goûte en ce jour dans l'église de son village ? Dans le premier cas, il y a plus pour la foi ; dans le second, le cœur jouit davantage.

L'HIVER

23 décembre.—Avec la fin de décembre nous arrive l'hiver. Son approche n'a rien de bien redoutable pour un enfant du Canada. Cependant je ne suis pas sans appréhension ; les voyageurs nous disent si souvent qu'ils n'ont jamais tant souffert du froid qu'à Rome ou à Paris. Dans nos pays les aquilons soufflent avec violence, mais de puissants appareils de chauffage en neutralisent les rigueurs, tandis que, par ici, nous n'avons que nos vêtements et la chaleur de notre haleine pour nous protéger contre la rigueur des saisons ; ceux-là sont privilégiés qui peuvent se donner le luxe de quelques morceaux de bois brûlant lentement en amortissant dans l'âtre du foyer. Il est vrai de dire que le soleil n'abandonne jamais ses droits sur la température, et ne permet pas à la terre de revêtir ce froid manteau de neige qui glace l'air ; il garde le point du maître. En été on le fuit, car il est trop ardent, et, selon le proverbe romain, *il n'y a que les chiens et les étrangers qui vont au soleil.* En hiver on le recherche, car selon un autre proverbe du pays : *dove non va il sole, va il medica,* là où ne va pas le soleil, va le médecin ; sur la rue, on tient le côté où donnent ses rayons ; s'il s'agit de choisir un logement, on s'occupe de l'exposition du soleil. De fait, dans ces atmosphères surchauffées, il y a en permanence de nombreux germes de maladies ; l'énervant Sirocco surtout les apporte des bords de l'Afrique sur ses ailes de feu. Le remède contre la débilité générale qui envahit tous les membres, est dans la chaleur bienfaisante du soleil.

LA VOIE APPIENNE

Depuis une couple de jours, j'ai l'avantage de jouir de la société de mon parent, le juge Ernest Cimon. Le 27 octobre il épousait à Québec Melle Stella Langevin, fille de Sir Hector Langevin, et partait immédiatement pour un voyage de noces. Les nouveaux mariés visitent présentement Rome et ses monuments, et je me fais un plaisir de les accompagner dans quelques-unes de leurs courses. Hier nous avons fait une excursion dans la campagne.

* * *

La voie Appienne, la reine des routes romaines a été construite par le censeur Appius Claudius, ce rigide romain qui, sur la fin de sa vie, se fit porter au sénat par ses fils, afin de combattre les propositions de paix de Pyrrhus. Les Pères conscrits commençaient à faiblir, lorsque la mâle énergie du vieillard réveilla leur patriotisme, et leur fit adopter une résolution digne de Rome. De retour dans son pays le ministre du roi d'Epire dit à son maître que le sénat lui avait paru une assemblée de demi-dieux, et Rome, un temple digne de les recevoir.

Pourrait-on rendre le même témoignage des assemblées parlementaires de nos jours où l'on tend à s'affrachir de tout décorum ? Les hommes de caractère s'y font rares, et l'austère vertu des anciens Romains se trouverait parfois dépaysée dans ces enceintes, témoins des sourdes menées de l'ambition et des lâches concessions de la diplomatie.

Appius construisit la route qui porte son nom

jusqu'à Capoue ; plus tard on la prolongea jusqu'à Brindes, en Calabre, et on en fit une route militaire de premier ordre reliant la Méditerranée à l'Adriatique. Cest une œuvre gigantesque que les siècles ont respectée. Pour en comprendre toute l'importance, on doit songer aux travaux immenses qu'ont nécessités le déblaiement, le nivellement et le pavage en gros blocs de pierre de cette route de cent vingt-cinq lieues.

La voie Appienne date du quatrième siècle avant Jésus-Christ ; elle compte donc plus de deux mille ans d'existence. Que de fois n'a-t-elle pas vu passer les légions romaines, partant pleines de confiance pour des guerres lointaines, ou revenant triomphantes, chargées de dépouilles et ramenant captifs leurs ennemis vaincus !

Aujourd'hui une double rangée de monuments sépulcraux, sur un parcours de plus de cinq lieues, en fait le principal intérêt. C'était autrefois le cimetière de l'aristocratie romaine. On y remarque surtout la pyramide de Caius Cestius et la tour de Cecilia Metella, femme du triumvir Crassus ; les murs de ce mausolée mesurent trente-cinq pieds d'épaisseur.

C'est aussi dans cette campagne que se déroule à plus de trente pieds sous terre, avec ses rues tortueuses, la cité des martyrs. Les catacombes de Saint-Calixte et celles de Saint-Sébastien sont surtout célèbres. Nous avons donc ici les deux Rome anciennes : la Rome païenne avec ses monuments vides et froids comme la pierre du tombeau, la Rome chrétienne avec ses reliques des saints et le parfum des vertus qui s'en exhale. Les morts illustres de l'antiquité sont encore dans la mémoire des hommes, mais leur souvenir ne parle pas au cœur ;

et qui songe à leur rendre un culte ? Les premiers chrétiens ont vécu ignorés, souvent l'objet du mépris des hommes, mais ils étaient connus de Dieu. Leurs dépouilles mortelles ont été déposées dans les profondeurs des Catacombes, mais elles n'y sont pas restées ; on est venu les y chercher pour les placer sur les autels du monde catholique.

ORATOIRE DU *Domine, quo vadis*

A dix minutes de marche de la porte Saint-Sébastien, on rencontre la petite église du *Domine, quo vadis*.

A cet endroit Jésus apparut à saint Pierre qui fuyait la persécution de Néron. Le Sauveur portait sa croix sur ses épaules et se dirigeait vers la ville. L'apôtre le reconnaît aussitôt et s'écrie : *Domine, quo vadis ?* Seigneur, où allez-vous ?—*Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau*, répond Jésus, et il disparaît. Pierre a tout compris; il est le disciple aux résolutions promptes et généreuses ; une parole a suffi jadis pour l'arracher à ses filets ; un regard fit jaillir de ses yeux les larmes du repentir ; et cette fois encore un reproche voilé de son Maître le ramène à Rome pour y subir le martyre.

Le Sauveur laissa l'empreinte de ses pieds sur une dalle du chemin. On conserve cette pierre dans la basilique de Saint-Sébastien.

BASILIQUE DE SAINT-SÉBASTIEN

Saint Sébastien est l'un des saints les plus populaires de Rome.

Il était d'origine gauloise ; encore jeune il em-

brassa la carrière des armes, afin de soutenir ses frères dans la foi au milieu des persécutions. Que de chrétiens, ébranlés par les larmes et les prières de parents encore infidèles, ou par les menaces des persécuteurs et les tortures des bourreaux, il arrêta sur la pente de l'apostasie ! Que de conversions n'opéra-t-il pas ! Il présenta un jour plus de soixante néophytes au baptême.

Dioclétien avait remarqué sa bravoure et la distinction de ses manières. Il le nomma capitaine de ses armées pour le rapprocher de sa personne. Cependant les persécutions redoublaient de violence. Ce fut au tour de Sébastien d'être arrêté. Traduit devant l'empereur il fut condamné, livré à des archers qui le percèrent de flèches, et laissé gisant à l'endroit où s'élève aujourd'hui sur le mont Palatin l'église de Saint-Sébastien *alla Polveriena*. Mais une pieuse dame, nommée Irénée, venue pour l'ensevelir, s'aperçut, après l'avoir transporté dans sa maison, qu'il respirait encore. Elle lui prodigua les soins les plus assidus et ramena à la vie le soldat du Christ tout triste de n'avoir pu recueillir la palme du martyre. Dans l'ardeur de son zèle, il va se placer sur le passage de l'empereur qui se rendait au temple, et il lui reproche en face ses crimes et ses persécutions. Dioclétien apercevant celui qu'il croyait parmi les morts, s'irrite contre le téméraire qui ose le braver, et ordonne à ses satellites de l'assommer à coups de bâton : ce qui fut fait le 20 janvier 288. Pour dérober son cadavre à la vénération des fidèles, on le jeta dans le grand Cloaque. Mais une femme chrétienne, nommée Lucine, le fit enlever secrètement pour lui rendre les derniers devoirs. On conserve ses restes précieux dans la basilique de Saint-Sébastien, avec une flè-

che qui servit à le transpercer lors de son premier martyre, et la colonne à laquelle il était attaché pendant sa flagellation.

C'est aussi dans le cimetière de Saint-Sébastien que repose la généreuse Lucine, cette Romaine de noble famille qui soulageait les pauvres de ses deniers, et, au risque de sa vie, ensevelissait de ses mains les confesseurs de la foi.

Ces catacombes sont encore célèbres pour avoir possédé quelque temps les corps de saint Pierre et de saint Paul. Les Orientaux, prétextant que les deux apôtres leur appartenaient à titre de compatriotes, avaient décidé de les enlever, et, pour les empêcher de mettre à exécution leur pieux projet de larcin, on dut cacher temporairement ce trésor dans le cimetière de Saint-Sébastien.

Le cimetière de Saint-Sébastien etait probablement le seul fréquenté au Moyen âge. Parmi les pèlerins qui lui ont témoigné la plus grande vénération, on remarque surtout saint Philippe de Néri; l'inscription suivante en conserve le pieux souvenir : *ce lieu ténébreux, illustré par le sang des martyrs qui en coule encore, est devenu plus célèbre par le séjour de saint Philippe de Neri pendant dix années. Lorsqu'il s'y trouvait, il était si enivré de l'abondance des douceurs célestes que, transporté par la violence de cet amour et incapable de supporter la joie dont il était inondé, il demandait avec des cris que l'ardeur de semblables délices cessât, parce qu'il était impossible à un cœur humain de les supporter.*

Si nous avions la foi vive des saints, nous connaîtrions peut-être quelque chose de leurs transports enflammés !

*
* *

Au retour, nous prenons la route des Sept-

Églises qui va de la voie Appienne à la voie d'Ostie, distance d'une lieue, et la rejoint un peu au-dessus de la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs.

LA VOIE D'OSTIE

La voie d'Ostie longe la rive gauche du Tibre. Elle aboutissait autrefois à un port célèbre qui a perdu son importance à cause des alluvions du fleuve ramassées à son embouchure. Aujourd'hui, à la place d'une ville d'une centaine de mille âmes, on ne voit plus qu'un misérable village d'une centaine d'habitants. C'est là, en face de l'immensité de la mer qui se confond au loin avec le bleu du firmament, que s'est éteint le modèle des mères chrétiennes, sainte Monique, entre les bras de son Augustin converti.

SAINT-PAUL-AUX-TROIS-FONTAINES

A Saint-Paul-hors-les-Murs la voie d'Ostie, venant de Rome, se bifurque. La nouvelle voie Ardéatine s'éloigne du Tibre ; c'est sur son parcours, à quatre milles de Rome, qu'elle est traversée par les Eaux Salviennes qui donnent leur nom à l'endroit où fut décapité saint Paul. D'après la tradition, la tête de l'apôtre, en tombant, fit trois bonds, et chaque fois fit jaillir une source miraculeuse. On a construit une église qui renferme dans ses murs les trois fontaines, et sur chacune s'élève un petit monument en forme d'autel. Pas un pèlerin ne passe sans venir boire à la source miraculeuse. Tout auprès est la colonne en marbre qui servit de billot pendant la décollation.

C'est donc ici que se sont arrêtés les pieds de

l'apôtre infatigable qui ne cessa de courir à la recherche des âmes ; lorsqu'il présenta son cou à la hache du licteur, quel saint frémissement dut parcourir ses membres ! Son dernier soupir fut sans doute une dernière aspiration d'amour vers son Dieu et Sauveur.

SAINTE-MARIE-*Scala cœli*

Deux siècles plus tard, dix mille deux cent-trois soldats étaient conduits avec leur chef, le tribun Zénon, aux Eaux Salviennes où ils arrivaient exténués de coups et de fatigues. Tout leur crime était d'être chrétiens ; pour l'expier, ils avaient travaillé comme esclaves aux thermes de Dioclétien, et, maintenant que les travaux étaient terminés, on les immolait sans pitié comme un vil troupeau.

Cette terre que nous foulons a été arrosée de leur sang, et leurs corps reposent sous nos pieds.

Sur le cimetière des martyrs a été bâtie une église sous l'invocation de Sainte-Marie-Echelle-du-Ciel, en souvenir d'une vision de saint Bernard qui aperçut, pendant qu'il célébrait le saint Sacrifice de la messe, une échelle allant de la terre au ciel, et un grand nombre d'âmes des fidèles trépassés qui en montaient et descendaient les degrés.

SAINTS-VINCENT-ET-ANASTASE

C'est la troisième et aussi la plus grande des églises aux *Tre Fontane*. Le Pape Honorius I la fit construire pour recevoir le chef de saint Anastase, moine d'Orient, martyr ; on y transporta plus tard la plus grande partie du corps du glorieux Vincent, diacre d'Espagne. Elle servit longtemps

d'église conventuelle aux religieux de Cîteaux. Saint Bernard, l'illustre fondateur de l'abbaye de Saint-Anastase, vint souvent s'agenouiller sur les dalles de son sanctuaire. On montre encore l'endroit où se tenait l'homme à la parole ardente, lorsqu'il exalta avec tant d'enthousiasme le bonheur des saints dans le ciel.

Depuis des siècles, le monastère était inhabité à cause de la *malaria* qui sévit dans cette partie de la campagne romaine ; de rares pèlerins venaient seuls troubler la solitude de ces lieux. Comment se fait-il que la vie et l'activité règnent aujourd'hui dans ce domaine du silence et de la mort, et qu'une plaine fertile ait succédé à la stérilité du désert ?

C'était en 1868. Un pauvre Trappiste, au teint hâlé par le soleil d'Afrique, se présentait devant Pie IX. C'était l'humble Père François-Régis, le même que le gouvernement français avait décoré de la croix de la Légion d'honneur. Il venait rendre compte de ses travaux au chef de l'Eglise, et lui parlait avec animation de sa fondation de Staouëli en Algérie, lorsque le Pape s'écria avec émotion : " Et pourquoi ne feriez-vous pas un Staouëli dans la campagne romaine ?—Saint-Père, répondit le religieux, commandez et vous serez obéi."

La fondation de l'abbaye des Trois-Fontaines était décidée. Une colonie de religieux ne tarda pas à venir s'installer dans le vieux couvent en ruine. La première année, tous, à l'exception du Père Abbé, succombèrent aux atteintes de la terrible *malaria*; mais peu à peu les conditions d'insalubrité de l'endroit cédèrent devant les travaux d'assainissement qu'on poursuivait avec ardeur. Le drainage fut pratiqué sur une grande échelle ; on planta des

forêts d'eucalyptus, arbre des Indes qui a la propriété de purifier l'air. Aujourd'hui on vit aux Eaux Salviennes, grâce à Dieu et au dévouement opiniâtre des révérends Pères Trappistes.

Lorsque nous y allâmes, les religieux travaillaient en silence à émonder les arbres d'un joli bocage situé sur la pente d'un coteau. Nous n'eûmes que le temps de jeter un coup d'œil sur les alentours ; tout nous parut admirable d'ordre et de propreté.

Voilà l'œuvre des moines. Eux seuls étaient capables d'opérer une pareille transformation. Ils ont été les grands défricheurs du royaume de France, et ils continuent encore leur œuvre patriotique partout où les gouvernements leur laissent seulement la liberté de se dévouer.

Au Canada, les RR. PP. Trappistes ont fondé la Trappe d'Oka, près du lac des Deux-Montagnes, et ces lieux, hier encore arides et inhabitables, ont déjà changé d'aspect. Encourageons leurs efforts persévérants, si nous avons à cœur les intérêts de Dieu et de notre pays.

CHAPELLES DE LA *Séparation* ET DU *Sauveur*

Il se faisait tard ; nous dûmes revenir à la ville. Nous parcourons au retour la même route que suivit saint Paul allant au supplice, mais en sens inverse. Nous avons dépassé Saint-Paul-hors-les-Murs, et nous voici en face d'une petite église : c'est la chapelle de la *Séparation*. De Rome jusqu'à cet endroit les deux saints vieillards Pierre et Paul avaient marché péniblement, il est vrai, les mains chargées de chaines comme des criminels, épuisés d'ailleurs par les mauvais traitements d'u-

ne longue captivité dans la prison Mamertime, mais au moins ils pouvaient s'encourager mutuellement. Et combien leur conversation pendant le trajet dut être sainte et touchante ! Le bonheur de mourir pour Jésus-Christ, les progrès de la religion dans le monde, l'espérance que leur mort serait une semence de chrétiens : tels furent sans doute les sujets dont ils s'entretinrent. Mais ici devait avoir lieu la séparation ; saint Pierre sera ramené du côté du Vatican pour y subir le supplice de la croix ; saint Paul continuera jusqu'aux Eaux-Salvaniennes. Ils se donnèrent un dernier baiser fraternel avec une parole suppréme d'encouragement, et se quittèrent heureux à la pensée qu'un double martyre les réunirait bientôt auprès de leur Maître dans le ciel.

Non loin de là, à quelques minutes des murs de la ville, est la chapelle du *Sauveur*. Les deux apôtres partaient de Rome, lorsqu'ils aperçurent la noble matrone Plautille qui pleurait en les regardant passer ; saint Paul se tourne vers elle et lui emprunte son voile pour s'en couvrir la tête pendant la décollation, promettant de le lui remettre. La tradition ajoute que la promesse fut fidèlement remplie.

Le jour commençait à baisser lorsque nous rentrâmes dans Rome par l'ancienne porte d'Ostie, aujourd'hui porte Saint-Paul. Tous les jours grand nombre de pèlerins la franchissent pour parcourir cette voie que tant de pieux souvenirs recommandent à l'âme chrétienne. Plusieurs sans doute y ont trouvé leur chemin de Damas ; les écailles de l'indifférence et de la tiédeur sont tombées de leurs yeux, et ils se sont écrié d'un cœur converti comme autrefois Saul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?*

LE DOME DE SAINT-PIERRE

De tous les édifices religieux que nous a légués l'antiquité romaine, le Panthéon est le plus artistique et le plus imposant. Cette immense coupole de cent quarante pïeds de diamètre, reposant sur des murs de vingt pieds d'épaisseur, commande encore, après dix-neuf siècles, le respect et l'admiration.

Le Bramante, et après lui Michel-Ange, firent le projet hardi d'élever dans les airs un panthéon chrétien, en tout semblable au monument païen. Il devait être le couronnement et le centre d'un temple en forme de croix grecque. Un portique surbaissé, dans le genre de celui du Panthéon, concourrait à l'effet général en faisant ressortir davantage la gigantesque rotonde.

Malheureusement ce plan d'une majestueuse simplicité ne fut pas réalisé ; on s'en éloigna au moment de construire le portique, cent ans après la pose de la première pierre de l'édifice. Une rallonge de cent cinquante pieds, faite à la nef principale, rejeta la coupole trop loin du portail, et une façade, haute de cent soixante pieds, en masqua le tambour. Voilà pourquoi Saint-Pierre ne fait pas tout d'abord jeter un cri d'admiration à l'étranger qui l'aperçoit pour la première fois.

Telle qu'elle est cependant, la basilique Vaticane n'en reste pas moins le monument par excellence. C'est le temple le plus vaste du monde, il couvre une superficie de quatre arpents et demi carrés, et occupe un espace deux fois plus considérable que la cathédrale de Milan ou Saint-Paul de Londres. La nef a six cents pieds de longueur dans œuvre, et près de sept cents avec le portique. Elle se prête merveilleusement au déploiement des pom-

pes religieuses, et aux grandes démonstrations de la foi catholique, puisque son enceinte permet à plus de soixante mille personnes d'y trouver place.

On jouit d'une vue unique de la coupole près de la Confession. En la voyant s'arrondir à trois cent pieds au-dessus de nos têtes, pareille à un firmament, on éprouve comme une sensation de l'immensité, et l'on comprend la parole d'un philosophe impie du siècle dernier : *Je crois sous le dôme de Saint-Pierre.*

Mais pour se faire une idée plus exacte des proportions hors ligne du monument, il faut en faire l'ascension.

Un escalier en colimaçon de cent quarante-deux degrés conduit sur le toit. Chaque marche forme un plan légèrement incliné, et la rampe est tellement douce et large qu'on pourrait la gravir en carrosse. Sur le haut, on découvre les dômes des chapelles latérales, et quantité de petites constructions habitées par des gardiens et des ouvriers. Sur le toit on dirait un village suspendu, et dans les combles vivent plusieurs centaines de personnes chargées du soin de la basilique. On conçoit,après cela, que les frais d'entretien de la basilique s'élèvent à la somme énorme de trente-six mille piastres par année.

La façade est surmontée d'une attique que couronnent les statues colossales du Sauveur et des douze apôtres. Elles sont taillées dans des blocs de marbre de vingt pieds de hauteur.

La vue est déjà belle à cette hauteur ; le regard plonge sur Rome et ses monuments. Mais ce qui captive le regard, c'est le dôme que nous apercevons près de nous et qui émerge encore de trois cents pieds au-dessus du toit. A cent cinquante

pieds du pavé du temple il s'appuie sur des pilliers carrés en maçonnerie pleine de cinquante pieds de côté. Le Bramante commença ces piliers ; Michel-Ange banda les arcs qui devaient supporter le dôme.

Nous commençons l'ascension en parcourant les corridors pratiqués dans le soubassement de la construction aérienne. A la naissance de la coupole, les escaliers conduisent à une première galerie intérieure d'où l'œil contemple avec stupéfaction l'espace qui s'ouvre comme un abîme devant lui. Le baldaquin de la Confession, qui a cent pieds de hauteur, nous apparaît à peine dans le lointain ; les quatre-vingt-neuf lampes d'or qui brûlent sans cesse sur le tombeau des glorieux apôtres Pierre et Paul semblent être des points lumineux, et nous voyons des formes humaines errer ça et là dans la vaste nef, tandis qu'au-dessus de nos têtes la voûte étend son brillant pavillon de mosaïque comme une tente immense.

Sur la frise de l'établement on lit le texte de l'Evangile qui proclame les divines prérogatives du chef de l'Eglise sur la terre : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.* Les lettres en mosaïque ont cinq pieds et demi de hauteur ; la surface en est rugueuse et il y a des joints d'une ligne entre les pierrettes. D'en bas, le tout paraît d'un travail achevé. Saint-Pierre, dans ses moindres détails, est un modèle de proportion.

La coupole est enveloppée dans une espèce de calotte, et c'est entre ces deux murailles qu'on monte jusqu'à la lanterne. L'ascension est longue et pénible : toujours se présente devant nous les degrés sans fin de cet escalier en spirale.

Une galerie intérieure fait le tour de la voûte de la lanterne.

Nous sortons sur la balustrade extérieure, d'où nous jouissons d'un panorama incomparable. La Campagne romaine s'étend devant nous à perte de vue, depuis les monts Albains et les montagnes de la Sabine jusqu'à la Méditerranée.

Il ne reste plus qu'à pénétrer dans ce globe de cuivre qui surmonte le faîte de tout l'édifice. Il a sept pieds de diamètre et peut contenir seize personnes. C'est une chambre noire, sans fenêtre ni porte. On y parvient au moyen d'une échelle étroite et verticale.

Je continue mon ascension, et bientôt après je suis installé avec une douzaine de compagons dans cette boule qui d'en bas nous avait paru avoir un pied et demi de diamètre. Cependant on ne se rend pas compte de la hauteur où l'on se trouve, tellement tout est solide sous ses pieds et autour de soi.

Dans ce globe, image du monde, une croix enfonce ses racines puissantes pour supporter entre le ciel et la terre un morceau de l'arbre sacré du Calvaire. Le signe de notre Rédemption domine de quatre cent cinquante pieds cette colline du Vatican qui vit mourir sur une croix le successeur du divin Crucifié. C'est le digne couronnement du temple qui renferme sous ses dalles vénérables les corps du chef des apôtres et de l'Apôtre des nations, ces deux colonnes de l'Eglise naissante.

NOEL, LA CRÈCHE DE BETHLÉEM

25 décembre.—Noël ! Messe de minuit ! Enfant Jésus ! Que de souvenirs rappellent ces trois

mots, et comment les prononcer sans attendrissement ? Ils nous reportent aux années de notre plus tendre enfance, à cette époque où les impressions se gravaient si profondément. Vous souvient-il lorsqu'on vous annonça pour la première fois que vous assisteriez à la messe de minuit ? Quelle ne fut pas votre joie ! Vous n'osiez croire à votre bonheur. Dans votre défiance instinctive, vous alliez jusqu'à douter de la parole maternelle, et, dans la crainte qu'on ne partît pour l'église sans vous emmener, vous n'osiez clore l'œil.

Dans le lieu saint l'enfant de cinq ans est tout oreilles et tout yeux. Tout ce qu'il voit ou entend l'émerveille. L'autel lui apparaît tout en feu ; la musique lui semble venir du ciel. Devant la Crêche surtout il reste en extase. Pour lui, c'est l'Enfant Jésus en personne qu'il contemple. Comme il est beau, ravissant avec ses cheveux blonds, ses joues roses, ses lèvres souriantes, et ses bras tendus vers vous ! Mais il doit souffrir du froid, son vêtement est si léger, et la saison est bien rigoureuse.

A Rome, il n'y a pas de messe de minuit solennelle, excepté toutefois dans quelques églises, et encore faut-il présenter une carte pour y être admis.

Sur les quatre heures du matin, commence le carillon des cloches annonçant la joyeuse fête. Il me réveilla. Je voulus faire la sourde oreille, mais en vain. Ne pouvant m'assoupir, je résolus de sortir ; heureusement, car à Sainte-Marie-Majeure, où la Providence conduisit mes pas, j'obtins la permission de dire les trois messes de Noël à l'autel de la Crêche. C'est en effet dans cette basilique que l'on conserve le berceau du Sauveur. Ce sont cinq planches, noircies par les siècles, de trois pieds de

longueur sur huit pouces de largeur. Au IVe siècle, l'impératrice Hélène avait fait revêtir de lames d'argent la Crèche de Bethléem ; au VIIIe, l'invasion des hordes musulmanes força les chrétiens de la transporter à Rome, et elle devint la propriété de Sainte-Marie-Majeure. Pie IX fit construire, pour la recevoir, une superbe confession avec baldaquin ; on y descend par deux escaliers au bas desquels est la statue de Pie IX en prière. Au-dessus de l'autel, dans une niche pratiquée dans le mur, l'on conserve, réunies en faisceau dans une châsse vitrée, les cinq planches qui reçurent le corps de l'Enfant Dieu à son entrée dans le monde. Elles sont exposées à la vénération des fidèles depuis les premières vêpres de Noël jusqu'aux deuxièmes du lendemain. On les remet alors à leur place, après avoir dressé un procès-verbal de leur identité ; puis on appose les scellés qui ne seront rompus que l'année suivante à pareille date.

Je fus heureux de célébrer dans cette crypte privilégiée. Les chanoines récitaient alors les heures canoniales ; la psalmodie lente et grave, mêlée au bruit confus des pas de la foule sur le parquet et au murmure des prières, produisait dans mon âme une émotion, un charme que je ne puis définir. Lorsque je terminai la dernière messe, on entonnait le *Te Deum* au chœur. C'était le moment de la translation de la Crèche de la sacristie à l'autel du Saint Sacrement. La relique, portée sur un brancard, dominait la foule ; et la vaste nef de la basilique était tellement remplie que la procession se frayait difficilement un passage à travers cette masse compacte.

La grand'messe fut chantée par un cardinal.

L'avouerai-je ? les cérémonies et le chant ne

m'émurent guère. On n'y respire pas cet arome de douce piété et de filial abandon qui embaume notre messe de minuit du Canada ; c'est plus imposant, mais moins touchant. Rien ne remplace ces airs de Noël qui résonnent à nos oreilles comme un écho du cantique des anges au-dessus des collines de Bethléem. Aux chœurs exécutant leurs savantes compositions, je préfère ces voix fraîches et pures d'enfants qui chantent *la nouvelle agréable d'un Dieu Sauveur né dans une étable, la naïve confiance des bergers laissant leurs troupeaux errer à l'aventure pour venir voir cet enfant si doux dans les bras de Marie, de Marie qui chante pour endormir Jésus.*

Puis, en cette nuit de Noël, les communions sont si nombreuses dans notre pays de foi. Les habitants des villes et des campagnes se donnent rendez-vous à la table sainte pour recevoir le Dieu de la Crèche. A Sainte-Marie-Majeure, il y eut cependant bon nombre de communions, et un clerc, accompagnant le prêtre, distribua une image de Noël à tous ceux qui reçurent la sainte Eucharistie.

LE *Santissimo Bambino* DE l'*Ara Cœli*

Dans l'après-midi, après une courte visite à l'église de la vierge Anastasie qui mourut martyre le jour de Noël, et seule a l'honneur d'une mémoire à la messe de cette fête, je me rendis à Sainte-Marie *in Ara Cœli* pour y vénérer le Bambino.

La tradition rapporte qu'Auguste, désirant connaître son successeur, consulta les dieux. Comme il montait les degrés du temple de Jupiter Capitolin, une femme d'une grande beauté lui apparut et lui dit en montrant un gracieux enfant qu'elle tenait dans ses bras : *c'est lui qui bientôt régnera*,

Les dieux invoqués répondirent de même qu'un *enfant hébreux, descendu du ciel et conçu sans tache, régnerait sur le monde.* En souvenir de ces prodiges, Auguste fit ériger à l'endroit même de l'apparition un magnifique autel avec cette épigraphe : *haec est ara Primogeniti Dei*, ceci est l'autel du Fils aîné de Dieu. Lorsque les idoles furent renversées, on éleva sur le Capitole une église qui prit le nom de Sainte-Marie *in Ara Cœli* (autel du ciel.) Elle est surtout célèbre à cause des restes de sainte Hélène qu'elle possède et de la statue de l'Enfant Jésus. Voici l'histoire de cette statuette, telle que la tradition la rapporte.

Au XVIe siècle vivait à Jérusalem un pauvre religieux convers de l'ordre de saint François, habile à sculpter des images pieuses. Un jour, le Ciel lui fit découvrir un morceau d'olivier du jardin de Gethsémani qui avait été imprégné du sang du Sauveur. Il y tailla une figure de l'Enfant Jésus, que les anges terminèrent pendant son sommeil. Comme il avait promis d'en faire don à l'une des églises de Rome, il se mit en route pour accomplir son vœu. Tout à coup le navire qu'il montait est assailli par une violente tempête, et jeté sur les côtes de Livourne où il se brise. Le lendemain, parmi les débris et les épaves du vaisseau, apparaît la cassette renfermant la précieuse effigie. On veut la sauver, mais elle fuit ; le religieux franciscain se présente, elle va vers lui comme portée par les vagues. Ce nouveau prodige redouble la confiance de tous envers la statue miraculeuse ; elle fut reçue à Rome au milieu des cris d'allégresse, et installée au couvent de l'*Ara Cœli*. Au siècle suivant s'établit l'édifiante coutume de la porter aux mourants ; un riche carrosse lui était

affecté à cet effet ; un Père franciscain s'y installait avec le Bambino sur les genoux, il laissait pendre par la portière un coin de son étole, pour faire connaître la présence de la statue miraculeuse ; et sur son passage le peuple se découvrait et se signait pieusement.

En 1798, lorsque les Français proclamèrent la république sur les bords du Tibre, ils pillèrent l'église de l'*Ara Cœli* et dépouillèrent le Bambino de ses richesses ; ils allaient même le jeter dans les flammes, lorsqu'un riche italien l'acheta pour le dérober à la profanation des nouveaux maîtres de Rome.

De Noël à l'Epiphanie il est exposé dans une chapelle splendidement illuminée, et tout le peuple vient le vénérer.

. La statuette a deux pieds de hauteur ; son vêtement de soie blanche est couvert de diamants et de pierres précieuses. Elle représente un enfant de cinq à six mois aux yeux vifs, aux traits saillants, reposant sur un peu de paille.

Les personnages de la Crèche sont de grandeur naturelle. C'est d'abord Marie et Joseph contemplant dans une muette extase l'enfant nouveau-né. Auprès d'eux est un berger, les mains jointes, la tête un peu penchée en avant, dans la posture d'un homme qui veut regarder de plus près et n'ose par respect ; il est à demi caché derrière un rocher. Son compagnon apporte des fruits à l'heureuse mère. Une corbeille remplie de raisins, de pommes et d'oranges est déposée auprès du berceau.

En arrière paraissent des patriarches et des prophètes qui viennet adorer le Fils de la Vierge ; au-dessus d'eux et suspendu dans les airs, un ange tient une banderolle sur laquelle sont écrits ces

mots : *Gloria in excelsis Deo.* Puis le ciel s'entr'ouvre et laisse apercevoir les anges qui pincent des harpes et des guitares, et chantent la *bonne nouvelle.* De toutes parts accourent des esprits célestes.

Tout au fond de la scène, se tiennent Dieu le Père et Dieu le Saint-Esprit entourés d'une brillante auréole dont les derniers reflets arrivent jusqu'à la grotte.

Une coutume des plus intéressantes s'est conservée à l'*Ara Cœli.* Tous les jours, depuis Noël jusqu'à l'Epiphanie, des enfants viennent réciter des petits discours devant la Crèche de l'Enfant Jésus. Ils les ont appris de leurs mères, des dévouées religieuses ou de leurs institutrices. Ces orateurs d'un nouveau genre sont installés sur une large estrade placée en face de l'exposition.

C'est un spectacle aussi gentil que nouveau.

Pendant que je passais, deux bambins se présentèrent. Dans un dialogue simple mais animé, ils s'entretinrent avec une naïveté charmante des bontés de l'Enfant Jésus et de ses grandeurs. Puis, tombant à genoux, et joignant pieusement leurs petites mains, ils lui adressèrent une fervente prière. Un enfant fut intimidé à la vue d'un auditoire aussi nombreux ; il resta court après les premiers mots, et commençait à pousser de gros soupirs, précurseurs des larmes, lorsqu'on le descendit *de la chaire.* Avant lui, une fillette s'était admirablement tirée d'affaire. Elle parla avec force et entrain, fut prodigue de gestes et d'inflexions de voix fort naturelles. Durant quelques instants, sa tête légèrement inclinée et sa figure recueillie nous la montrèrent méditant sur les mystères de la Crèche. Elle termina son allocution en promettant au

petit Jésus d'être, à son exemple, toujours sage et obéissante.

SAINT-ETIENNE-LE-ROND

26 décembre.—L'église de Saint-Etienne-le-Rond est trop petite pour la foule qui s'y presse. C'est qu'aujourd'hui est la fête de son patron, l'une des rares circonstances où ses portes s'ouvrent au public ; et tous veulent profiter de l'occasion pour contempler les peintures murales qui lui donnent tout son prix.

Saint-Etienne-le-Rond, ancien temple païen, fut dédié au premier des diacres dès le Ve siècle. C'est une rotonde de cent trente-trois pieds de diamètre, surmontée d'une coupole. Elle a deux enceintes, et c'est sur les murs du pourtour intérieur que se déroulent, dans une longue série de peintures à fresque d'un impressionnant réalisme, l'histoire des martyrs des premiers siècles de l'Eglise.

Le spectacle que nous avons sous les yeux surprend même à Rome. Chevalets, haches, tenailles, ongles de fer, roues, torches ardentes, tous les instruments de supplice sont représentés dans toute leur horreur. On ne voit que chairs meurtries, membres disloqués, os brisés. Le feu pétille et dévore ses victimes ; les bêtes féroces s'élancent furieuses sur leur proie et s'acharnent à les déchirer. Ici, saint Pierre est crucifié la tête en bas, et saint Jean plongé dans la bouilloire ardente ; là, saint Clément, pape, est jeté à la mer ; plus loin on retourne saint Laurent sur son gril.

Un pareil spectacle rappelle la parole de Pascal : On croit volontiers des témoins qui se laissent égorger.

On comprend l'empressement des enfants dont l'imagination est frappée par tous ces tableaux vivants. C'est donc encore leur fête aujourd'hui comme hier. Hier, tout leur parlait du petit Jésus ; aujourd'hui, se sont les disciples du divin Enfant qui viennent lui témoigner leur foi et leur amour en rougissant de leur sang l'arène des Colisées. Aussi l'histoire des persécutions est-elle populaire à Rome. Les enfants la voient à Saint-Etienne-le-Rond, et ils continuent à la lire sur les monuments qui les entourent.

Lorsque j'entrai dans l'église de Saint-Etienne, je me trouvai tout de suite engagé dans le mouvement de la foule qui faisait le tour du temple en examinant les peintures. En passant devant un autel retiré, je vis plusieurs personnes mettre un genou en terre : nous passions devant le Saint Sacrement. Je ne pus moi-même m'arrêter que quelques instants pour faire un acte d'adoration, et je continuai à suivre le courant. Bientôt nous arrivons à la chapelle principale. Le chœur était rempli par les élèves du Collège germanique venus, suivant la coutume, pour chanter les vêpres solennelles du jour.

Ils exécutent le chant grégorien avec une grande perfection. Afin d'obtenir un ensemble plus parfait, le maître de chapelle bat la mesure, même pendant le chant des psaumes. Une pareille psalmonie est vraiment une élévation de l'âme vers Diea.

A la sortie de l'église, je retrouvai la foule des mendiants toujours fidèle à se porter aux endroits où a lieu la station du jour. Vient ensuite le marché improvisé pour les enfants ; on y voit des joujoux de toutes sortes et surtout des clochettes

grosses et petites ; elles y sont nombreuses, et chacun de les agiter à qui mieux mieux, afin d'attirer l'atention des passants. Imaginez d'ici le tintamarre.

LES DEUX ROME

Dimanche, 27 décembre.—C'est un grand bonheur assurément que d'assister à la messe du Pape, et de communier de sa main. Je le vis ce matin à l'émotion que je remarquai chez le juge et madame C. qui venaient d'avoir cette faveur. De plus Léon XIII, en se retirant après son action de grâces, les a bénis et leur a adressé quelques paroles.

" Je ne sais, dit madame C., si le pape se rend compte de toute la joie qu'il nous cause, lorsqu'il nous permet d'approcher de sa personne."

Le juge n'est pas moins ému, mais cherche davantage à se rendre compte de ses sentiments.

" Au premier abord, dit-il, Rome n'a pas produit sur moi tout l'effet que j'en attendais. J'ai vu deux villes que je ne pouvais bien distinguer : la cité ancienne avec ses rues étroites et ses monuments d'un autre âge, et la nouvelle capitale avec ses boulevards modernes et ses quartiers neufs: la ville du Pape et celle du roi. Le contraste produisait un effet étrange sur mon esprit. Puis je commençai à me rendre mieux compte de tout ce je voyais. Aujourd'hui la vérité m'apparaît dans toute sa clarté, il me semble. Le roi des âmes est chez lui dans Rome, le maître des corps n'y est pas à sa place. Victor-Emmanuel, l'instrus usurpateur des biens pontificaux, profane de sa dépouille excommuniée le Panthéon, tandis que, sous les dalles de la basilique où reposent ses reliques vénérées, le

premier des papes attire les hommages de tout l'univers. La brèche de la porte Pie rappelle la plus injuste des usurpations perpétrée avec la lâche complicité des nations ; l'arène des amphithéâtres proclame la noble fermeté de ces chrétiens qui préférèrent la mort à la trahison de leur devoir.

" Et ainsi la ville des Grégoire, des Innocent, des Pie et des Léon se dégage de toutes les scories qu'on a jetées sur son manteau, et apparaît belle et rayonnante aux yeux de la foi. Tout s'explique, tout nous parle du christianisme, de son berceau ensanglanté, de son développement merveilleux dans les siècles. L'air que nous foulons, les œuvres d'art que nous visitons, tout est imprégné du plus pur esprit christianisme.

" Celui qui n'a pas vu le Pape n'a pas vu Rome.

" Le Pape est la grande figure qui plane au-dessus des choses humaines.

" Lorsque les ombres du matin enveloppent encore la nature, tout paraît confondu dans la plaine ; mais, à mesure qu'elles se dissipent, la forme des objets se dessine plus nettement ; et lorsque le soleil perce le voile, il donne à tout une splendeur et un éclat nouveaux. "Le Pape est l'astre de l'Eglise ; celui que n'éclairent pas ses rayons reste enveloppé dans les ténèbres, ne comprend rien au plan de la Providence dans la conduite du monde. Autour de lui gravitent, comme autour d'un point central, les peuples et les empires, et ce centre d'attraction donne la véritable orientation à tous les évènements.

" Les personnes de tous les pays, occupant une position importante dans la société, devraient fai-

re le pèlerinage de la Ville Eternelle. Ils y puiseraient des idées plus nettes sur tous les grands problèmes qui agitent les hommes, et se mettraient en état de faire plus de bien dans le sphère d'action où s'exerce leur influence."

LE SOUVENIR DE MA MÈRE

30 décembre.—Cette époque de l'année me rappelle un bien triste souvenir. C'est le 27 décembre 1889 que ma mère a quitté la terre pour un monde meilleur. Deux ans se sont écoulés depuis, et la plaie faite au cœur est encore aussi profonde qu'au premier jour. La pensée de ma mère me suit partout. Je vis en sa compagnie ; et, comme de son vivant, j'aime à lui conter mes joies et mes peines. Oui, elle me voit encore ; elle m'entend ; elle connaît les détails de ma vie. Elle prenait tant d'intérêt à tout ce qui me concernait ; il est impossible qu'il en puisse être autrement aujourd'hui. La tombe ne doit pas épuiser ce fonds de dévouement et d'inépuisable tendresse du cœur de la mère, de ce cœur qui se prodigue sans cesse, et se conserve tout entier pour se prodiguer encore. Les manques de correspondance, les mauvais traitements, les ingratitudes n'y peuvent rien ; la mère se rend maîtresse des cœurs les plus rebelles à force de se donner elle-même. Elle aime, c'est sa vie ; si vous voulez qu'elle cesse de se dépenser pour l'objet de son amour, enlevez-lui plutôt le cœur, car il ne peut battre sans développer le dévouement et le sacrifice. Tant qu'un souffle de vie soulève sa poitrine, il est pour sa famille ; là se concentre son généreux égoïsme.

Aussi comment exprimer l'état où vous laisse

la mort d'une mère ? Comment décrire le vide qu'elle creuse en nous, autour de nous, partout : tant notre mère occupait de place dans notre existence. La vie n'est plus la même ; car une partie de nous-même a suivi notre mère, et nous ne tenons plus à la vie que par l'autre partie. Plus de joie entière, plus de bonheur sans mélange : plus de douceur sans amertune. Il y a des épanchements intimes de l'âme que nous ne goûterons plus. Il en coûte moins, après cela, de mourir, puisque c'est l'unique moyen qui nous reste de nous réunir à notre mère.

Après la mort de nos parents, on comprend que Dieu ne nous a pas créés seulement pour vivre quelques années sur la terre au milieu de bien des épreuves, et mourir ensuite tout entiers ; non, ce n'est pas en vain que Dieu a placé au plus intime de notre être des aspirations plus sublimes que rien ne peut satisfaire ici-bas ; son œuvre serait inachevée, s'il n'avait destiné l'homme à une autre vie où les liens du cœur se renoueront dans l'essence divine. Autrement, la famille avec ses pures affections est un hors-d'œuvre. Pourquoi Dieu aurait-il attaché aux entrailles de l'humanité des sentiments si vicaces, pour les en arracher violemment après quelques années ? La nature proclame hautement l'existence d'une autre vie. C'est l'espoir des orphelins.

Séparé du foyer paternel par un océan et tout un continent, je me sens aussi près de ma mère que de mes parents du Canada. Pourtant, que j'éprouverais de bonheur à lui écrire et à recevoir ses lettres hebdomadaires !

LE PREMIER JOUR DE L'AN

Je suis à l'hôtel de la Minerve où je fais mes notes en attendant le retour du juge et de Mme C. sortis pour une dernière visite à Saint-Pierre. Arrivés hier de Naples ils doivent partir aujourd'hui même pour le Canada via Florence, Venise, Milan, Paris et le Hâvre. Nous allons prendre le dîner ensemble, et je remercie la Providence qui nous a ménagé cette rencontre. S'il est un jour, en effet, où les parents aiment à se trouver réunis, c'est bien celui qui commence une année. Chez la plupart des peuples chrétiens la coutume distribue les joies du nouvel an sur toute l'octave de Noël ; au Canada, le premier jour de l'an nouveau les concentre toutes. Aussi quelle expression de joie sur les figures pendant ces vingt-quatre heures ! car pour un grand nombre c'est un jour sans nuit que celui-là. Tout le monde est heureux. Les soucis de l'existence sont pour la veille et le lendemain. Quels flots de souhaits débordent de tous les cœurs ! Les paroles bienveillantes sont dans l'air ; elles volent de bouche en bouche : c'est un feu roulant. Elles se terminent par le vœu populaire et si chrétien qui résume nos désirs : *et le paradis à la fin de vos jours.* Il y a des gens qui cherchent à se forger un paradis sur la terre : ce n'est pas celui-là qu'on doit souhaiter à ses amis, mais bien celui de la vie future.

Que les événements ont marché depuis le premier de l'an dernier ! J'étais alors au milieu de mes ouailles. Une paroisse vraiment chrétienne est une grande famille dont le curé est le père ; on le voit bien à la joie confiante avec laquelle chacun vient lui souhaiter la bonne année. En chaire, le pasteur se livre aux

épanchements de son cœur paternel. " La Providnce, dit-il, a réuni nos destinees ; ensemble nous devons travailler à gagner le ciel. Peut-être l'avenir nous séparera-t-il. Quels que soient les sentiers par où nous conduise la main de Dieu, donnons-nous rendez-vous au Paradis, et que personne n'y manque." En ce moment tous les fronts s'inclinent, pour recevoir une bébédiction remplie des vœux de l'an nouveau.

Au Collège canadien nous sommes une vingtaine de confrères. Hier encore nous étions étrangers les uns aux autres ; aujourd'hui une amitié sincère nous unit déjà étroitement ; mais ce n'est pas l'abandon, l'intimité qui règnent parmi les membres d'une même famille ou entre de vieilles connaissances.

NOTRE-DAME-DU-LIS OU *Mater Admirabilis*

C'était en mai 1844. Les Dames françaises du Sacré-Cœur du couvent de la Trinité-des-Monts étaient réunies pour la récréation ; tout en s'occupant à des travaux utiles, elles s'entretenaient de la dévotion des Romains pour les madones des rues. En ce moment la Supérieure est appelée au parloir, et laisse libre la place de la présidente. A cette vue, une religieuse s'écrie : " Si la Sainte Vierge venait prendre la place de notre Supérieure !—Voulez-vous que je la fasse venir ? reprend alors tout naïvement une novice récemment arrivée de France pour étudier le dessin.—Oui, oui, s'écrièrent toutes les autres."La jeune artiste avait obéi à un premier mouvement ; elle voulut protester, mais en vain ; elle dut se mettre à l'œvre. La fresque tracée par son pinceau sur le mur du passa-

ge où la communauté était alors réunie, est un chef-d'œuvre de grâce et de naturel. La Sainte Vierge y est représentée telle qu'elle était dans le temple, sous la figure d'une jeune fille de quinze ans. Près d'elle, placée sur une colonnette, est une quenouille chargée de lin. Marie est occupée à filer ; mais ses doigts retiennent à peine le fil pendant que son esprit paraît absorbé dans une douce contemplation, et que son cœur prie. A gauche un lis penche vers la céleste fileuse sa fleur virginale ; à terre est une corbeille de travail ; au-dessus des fuseaux on voit un livre entr'ouvert. Tout cela constitue un tableau d'une simplicité parfaite,mais d'un charme divin.

Depuis, les religieuses de la Trinité-des-Monts ont au milieu d'elles pour présider à leurs récréations ordinaires Notre-Dame-du-Lis.

Pie IX, visitant un jour la communauté, remarqua la Madone ; il loua l'idée de représenter la Sainte Vierge à l'âge où les jeunes filles vont dans les couvents se former à la vertu et au travail : "*C'est une pieuse pensée*, dit-il, *d'avoir représenté la Vierge à uu âge où elle semblait oubliée.*" Le Pape permit d'honorer la Madone sous le titre de *Mater Admirabilis*, et enrichit de nombreuses indulgences le sanctuaire, ou plutôt le corridor, car c'est vraiment un corridor qu'on transforme en chapelle pour les offices en le fermant avec des arches. La Madone devint célèbre ; elle attira les pèlerins qui aimaient à venir prier entre les lis, symbole de la pureté, et la quenouille, symbole du travail. Moi-même, je voulus aller passer les premières heures du nouvel an dans une communauté française ; il me semblait être plus près de la terre du Canada.

La fondation du couvent de la Trinité-des-Monts remonte au XVe siècle. Il fut bâti par Charles VIII sur les instances de saint François de Paule, et la garde en fut confiée à des religieux de l'Ordre des Minimes que le saint ermite venait de fonder. Il fut abandonné plus tard. Sous Louis XVIII, on en fit un pensionnat de jeunes filles sous la direction des Dames du Sacré-Cœur ; mais à la condition qu'il restât toujours desservi par des religieuses françaises.

De tous les couvents de Rome, c'est celui qui donne l'éducation la plus distinguée.

LA PREMIÈRE CURE

2 janvier.—J'éprouve quelquefois des sentiments de tristesse et d'ennui. On ne peut, en effet, rompre impunément avec son genre de vie habituelle, et un curé ne peut brusquement renoncer à tous les travaux du ministère actif sans qu'il se produise une rèaction et qu'il y ait brissement de cœur. Accoutumé de vivre au milieu de paroissiens qui lui témoignent confiance entière, il finit par s'identifier avec eux, et à vivre quel que peu de leur vie. Les confidences qu'il reçoit, les conseils qu'il donne, les instructions qu'il distribue du haut de la chaire, les malades, les affligés qu'il visite et console : tout l'attache à cette population au milieu de laquelle il est appelé a vivre ; vient un temps où c'est un besoin de travailler pour elle ; s'il cesse son labeur, son cœur saignera de ne pouvoir plus se dépenser.

Ici, plus de ministère ; nous sommes devenus de simples étudiants ; et nous devons refouler au dedans de nous-mêmes ces élans généreux que le com-

merce des âmes a fait naître. Et ainsi se forme un vide dans le cœur du prêtre qui a connu le ministère paroissial. Il semble quelquefois qu'on est en dehors de sa voie, et que la vie est devenue inutile.

Saint-Joseph d'Alma est ma première cure ; on dit souvent que c'est celle à laquelle on s'attache davantage. La chose se conçoit facilement. Le prêtre en prend possession avec une certaine crainte, mais avec toute l'ardeur du jeune âge, et la ferveur du grand séminaire. Disposé à n'épargner ni ses pas ni ses peines, il se met à l'œuvre avec confiance ; la vie déborde de son cœur, il la dépense en faveur de ce peuple confié à sa sollicitude. La misère ou le travail n'a rien qui puisse l'effrayer. Si la paroisse est nouvelle, bien des améliorations s'imposent à son zèle, telles que construction de presbytère, de salle publique, ou d'église. Il s'y donne de tout cœur ; car il veut non seulement l'avancement spirituel de ses ouailles, mais encore le progrès matériel de la paroisse. Quelque chose d'humain pourra se mêler à cette activité des premières années ; ce zèle débordant pourra quelquefois dépasser les strictes limites de la prudence ; mais, mon Dieu ! quel est celui dont les motifs sont toujours purs de tout mélange ? Il vaut mieux pécher par excès de zèle que par apathie, et qui ne s'est jamais trompé ? La vie se passe à se proposer de faire mieux, à profiter des leçons du passé. L'expérience s'acquiert dans le commerce des hommes, et ordinairement à ses dépens ; c'est une marchandise qu'on ne se procure pas à crédit. Et il reste toujours une expérience qu'on ne possède pas et qu'on ne soupçonne pas ; la conscience que l'on a de son inexpérience peut seul en tenir lieu.

Lorsqu'on jette un regard sur la vie passée,

force nous est de dire : si j'avais connu ce que je sais maintenant, j'aurais agi autrement que je l'ai fait en bien des circonstances. Et probablement que plus tard nous tiendrons le même langage sur notre conduite présente.

C'est cette bonne foi du jeune homme qui se dévoue ; c'est cette formation de l'homme mûr ; c'est cette acquisition lente et pénible de l'expérience des personnes et des choses ; c'est cet apprentissage laborieux de la conduite des âmes ; c'est cette alternative de joies et de chagrins dans l'exercice du ministère paroissial ; c'est ce déploiement du premier zèle ecclésiastique ; c'est surtout cette communication intime des âmes entre le pasteur et les ouailles, c'est tout cela et bien d'autres choses qui donnent tant de charmes et attachent pour la vie à la première cure.

Dois-je l'avouer ? Ce qu'il m'a coûté le plus de laisser en quittant le Canada, ce ne sont pas mes parents, mais mes paroissiens. D'où vient cette apparente contradiction ? C'est que le prêtre, en recevant l'onction sacerdotale, renonce à sa famille pour embrasser celle du Christ, et se donner à l'Eglise de Dieu. La paroisse que l'évêque lui confie devient son épouse d'adoption, et Dieu met dans son cœur les sentiments qui doivent l'animer à l'égard de ses paroissiens, ses enfants spirituels.

Et c'est pour cela que le curé tient tant à ce petit coin de terre, théâtre de son premier zèle sacerdotal, et s'attache à chacune des personnes qui l'habitent, par le plus intime de son être.

Dans ma retraite duCollège canadien ma pensée me reporte souvent vers Alma et je me retrouve au milieu de mes paroissiens. Après le bonheur de re-

voir mes parents, il n'en est pas qui me sera plus sensible que celui de me retrouver au milieu d'eux, de leur presser la main et de leur parler.

SAINTE-SABINE

Dimanche, 3 janvier.—Sainte Sabine, noble dame romaine, fut convertie par sa servante Sérapie : preuve des prévenances de la Providence qui sait faire arriver le salut aux personnes de bonne volonté, et se sert quelquefois des instruments les plus infimes pour accomplir les vues de sa miséricorde, preuve encore du pieux prosélytisme qui animait les premiers chrétiens anxieux d'opérer de nouvelles conversions. Ici, c'est une servante ignorée qui se fait apôtre et convertit sa maîtresse par ses paroles, ses exemples et ses prières.

Sabine ne tarda pas à être arrêtée comme chrétienne : " N'est-ce pas vous, lui dit le juge, qui " êtes Sabine, illustre par votre naissance et votre " mariage ?—Oui, c'est moi, mais je rends grâces à " Jésus-Christ qui, par le moyen de sa servante " Sérapie, m'a délivrée de l'esclavage du démon." La nouvelle convertie confessa généreusement sa foi. Elle eut la tête tranchée dans la maison paternelle, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui une église en son honneur.

L'église de Sainte-Sabine avec le couvent adjacent sont restés célèbres dans les annales dominicaines. C'est là, en effet, qu'est le berceau de l'Ordre. Le pape Honorius III en fit don au glorieux fondateur qui laissa Saint-Sixte pour aller s'établir sur le mont Aventin. On montre encore l'étroite cellule où Dominique revêtit l'habit des Frè-

res-Prêcheurs, là où il passait de si longues heures en prière avec saint François d'Assise ; on voit aussi la pierre sur laquelle il s'agenouillait des nuits entières. Tout auprès est la cellule qu'habita Pie V avant d'être élu Pape.

Dans le jardin du couvent existe un oranger six fois séculaire que planta le bienheureux fondateur. C'est en parlant de cette arbre que saint François de Sales écrivait à Madame de Chantal : " J'ai " vu un arbre planté par le bienheureux saint Do- " minique à Rome ; chacun le va voir et le chérit " pour l'amour du planteur ; c'est pourquoi ayant " vu en vous l'arbre du désir de la sainteté que " Notre Seigneur a planté en votre âme, je le ché- " ris tendrement, et prends plaisir à le considérer. " Je vous exhorte d'en faire de même, et de dire " avec moi : Dieu vous croisse, o bel arbre plan- " té ! divine semence céleste, Dieu vous veuille " faire produire votre fruit à maturité ! "

Au commencement de notre siècle l'oranger historique, que son écorce ne protégeait plus, allait dépérissant, lorsqu'il donna naissance à un rejeton plein de vie. C'était le temps où Lacordaire rentrait au noviciat à Sainte-Sabine même ? N'était-ce pas une gracieuse et frappante image de la restauration de l'Ordre en France par le novice de Sainte-Sabine. Nous avons cueilli, pour le conserver en souvenir, un fruit de l'arbre deux fois célèbre.

Lorsqu'on visite l'église, on reste étonné de trouver dans une chapelle retirée un tableau qui nous frappe par l'expression et le relief des figures ; on s'arrête pour le contempler. Nous avons devant nos yeux le chef-d'œuvre de Sassoferrato ; il représente saint Dominique recevant le saint Ro-

saire des mains de la Sainte Vierge en présence de sainte Catherine.

En vertu des lois injustes de l'Italie une, les Dominicains ont été chassés de leur monastère. On a bien voulu seulement laisser quelques religieux, et tolérer qu'ils prennent soin des chambres plus célèbres que les pèlerins peuvent visiter.

CRÈCHE DE NOEL CHEZ LES CHERS FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

4 janvier.—Sur l'invitation des Chers Frères nous avons été voir leur Crèche de Noël dans leur couvent situé non loin du Colysée. Depuis deux ans l'un des Frères y travaille assidûment, et il ne fait que de la terminer. La mise en mouvement du mécanisme exige beaucoup de soin ; aussi nous avait-on priés de nous y rendre tous ensemble.

L'Exposition occupe une chambre d'une vingtaine de pieds carrés.

Dans le lointain, tout au fond d'une riante campagne, des montagnes bornent la vue. A leur pied un lac étend ses eaux tranquilles et reflète dans ses ondes l'azur des cieux. Plusieurs bateaux voiliers y sont à l'ancre ; quelquefois l'un d'eux se détache du rivage, traverse le lac, et disparaît derrière un rocher. C'est une mer intérieure que des vaisseaux parcourent en tous sens.

De l'autre côté, la scène change d'aspect. On voit une place publique où règne une grande activité. Ici, une personne s'avance à pas pressés ; là une voiture de charge est traînée péniblement par un lourd cheval ; plus loin, au milieu des rochers, un homme traverse seul des pays déserts.

A la décharge du lac plusieurs manufactures

en activité font reconnaître une petite ville commerciale. On aperçoit un moulin à farine dont les grosses roues tournent lentement en déchargeant leurs lourdes palettes.

Tout auprès une ferme champêtre réjouit l'œil et varie le spectacle. Le maître de céans s'est même payé le luxe d'un jet d'eau qui lance vers le ciel un mince filet d'onde argenté. A ce moment des canards prennent leurs ébats dans l'étang voisin.

Mais le principal tableau est sur l'avant-scènene. Il représente un enfant reposant au fond d'une cavité creusée dans le rocher. Auprès de lui son père et sa mère se tiennent dans l'attitude de l'admiration. Un peu plus loin est une bergère ; elle porte des fruits qu'elle vient déposer aux pieds du nouveau-né ; un berger est là qui n'ose approcher, mais regarde avec stupéfaction et cherche à découvrir ce que signifie tout ce qu'il voit. Le front de l'enfant est çeint d'une brillante auréole de lumière d'où s'échappent sans cesse des rayons dorés qui tour à tour montent et s'abaissent, et semblent se perdre pour reparaître encore avec plus d'éclat.

Ainsi nous apparaissent l'Enfant Jésus et tous les personnages de cet acte touchant du drame de notre Rédemption.

ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE VICTOR EMMANUEL

7 janvier.—On voit en plusieurs endroits des pavillons en berne ; c'est qu'aujourd'hui est l'anniversaire de la mort de Victor-Emmanuel. Ce roi du Piémont avait une carrure hardie, une allure martiale, de fortes moustaches avec une impé-

riale formidable, mais sous ces dehors farouches la volonté manquait. Il ne sut pas faire ce qu'il voulait ; il ne fut entre les mains de la Révolution qu'un mannequin politique que les francs-maçons firent jouer au bout de la trame de leurs menées ténébreuses. Il aurait voulu être chrétien sincère, et il a persécuté l'Eglise ; respecter Rome, et ses troupes ont tiré le canon sur la ville des Papes qui fut livré à un pouvoir étranger et sacrilège ; il aurait accompli volontiers ses devoirs religieux, et les dernières années de sa vie se sont passées sous le coup de l'excommunication ; au lieu de gouverner il a fait la volonté des ennemis de l'Eglise qui préférèrent garder sa personne en laisse pour mettre la royauté au service de leurs desseins pervers. Sur le point de mourir il demanda un prêtre, dit-on ; malheureusement le ministre du Seigneur ne trouva plus qu'un cadavre. Espérons qu'un regard plein de repentir levé vers le Dieu qui pardonne même aux traîtres et aux lâches, lui aura ouvert les portes du ciel. Aujourd'hui son corps repose dans le Panthéon qu'il pollue, en attendant qu'on le transporte dans le monument qu'on lui élève à grands frais sur le Capitole, si toutefois le triomphe des méchants dure assez longtemps pour leur laisser le temps de l'achever.

Tous les ans on chante un service sur le corps du roi du Piémont, usurpateur du Pouvoir temporel du Pape ; l'Eglise, à cause du malheur des temps, tolère ce qu'elle ne peut empêcher. Le roi, la reine, les ministres forment l'élite de l'assistance. C'est un service diplomatique. Le clergé y recevrait des places d'honneur, mais il n'a garde d'y assister.

On peut ici toucher du doigt la différence qui

existe entre les Italiens et les Français. A Rome, on n'est pas impie dans l'âme ; on se trouve, pour ainsi dire, rejeté en dehors de l'Eglise par la position fausse créée dans le cœur de la catholicité. Comme dans le Paradis terrestre le serpent, celui du libéralisme, a dit aux gouvernants : " Prenez " Rome, faites-en la capitale de l'Italie une ; " tous nos maux cesseront, et l'Eglise finira par " accepter le fait accompli." Et voilà qu'au lieu de la prospérité, c'est la pauvreté qui s'étend sur le nouveau royaume, et voilà que le Pape prisonnier ne cesse de protester en face de l'Europe entière contre l'injuste usurpation. Et les sectaires trop avancés n'ont pas le courage de revenir sur leurs pas ; ils se laissent glisser sur une pente fatale ; ils se trouvent forcément séparés de l'Eglise ; ils vivent excommuniés et ils meurent de même. Tel fut le cas pour le notoire Victor-Emmanuel. Le libéralisme a ceci de particulier qu'il présente de faux miroitements de bonne foi et de conciliation ; on ne s'aperçoit que trop tard des ravages qu'il sème sur ses pas. Des méchants ourdissent les complots dans l'ombre, ne laissent voir que ce qui peut tromper l'œil, et se font suivre d'hommes faibles et crédules.

En France les chefs du gouvernement sont pour la plupart impies ; on y est formellement opposé à l'Eglise, et l'on travaille sciemment à sa ruine ; on vit dans l'irréligion complète et l'on veut mourir ainsi. Loin de demander la prière d'un homme de Dieu à sa dernière heure, on déclare à l'avance nul et de nul effet tout désir de voir le prêtre à ce moment ; on le déclare arraché par les souffrances ou enlevé à la faiblesse de leur volonté ; par testament on exige que son corps soit

mis en terre profane à la manière des animaux, ou réduit en cendre, comme pour faire profession de foi dans le néant futur. Le Français pousse ses faux principes jusqu'à leurs dernières conséquences ; il n'est pas bon ou mauvais à moitié ; il ne s'arrête pas sur le bord de l'abîme ; du côté qu'il penche, il y tombe.

LE COLLÈGE CANADIEN

9 janvier.—L'origine des collèges nationaux dans la Ville Eternelle remonte au XVIe siècle. Un souffle de révolte anti-religieuse passait alors sur l'Europe et jetait le trouble dans les intelligences. Pour rétablir le calme et faire la lumière, les Papes encouragèrent l'établissement de collèges nationaux dans le centre de la catholicité, où l'on pût sûrement puiser la doctrine intégrale, se former à la discipline ecclésiastique, et prendre le véritable esprit ecclésiastique.

Ignace de Loyola, l'homme-lige du Christ, fonda dès lors le Collège romain qui compte encore aujourd'hui plus de douze cents élèves dont sept cents dans les Humanités, trois cents en Philosophie et deux cents-cinquante en Théologie.

Au commencement du XVIIe siècle le pape Grégoire XVI fonda le Collège de la Propagande destiné à former des missionnaires pour toutes les parties du monde. Plus de six cents élèves, de mœurs et de langues différentes comme les pays d'où ils viennent, y reçoivent l'instruction gratuite dans toutes les branches de l'enseignement, grâce à la libéralité des Papes et à des legs pieux. On les reconnaît facilement parmi les autres étudiants aux boutons rouges de leurs soutanes et à la cein-

ture de même couleur. Avec les sciences ecclésiastiques ils puisent auprès du tombeau des saints apôtres Pierre et Paul l'amour de Jésus-Christ et la soif de l'apostolat.

Dans la suite presque toutes les grandes nations ont établi des collèges à Rome. Il y a des collèges allemand, français, belge, polonais, irlandais, écossais, anglais, arménien et d'autres encore. C'est aux Messieurs de Saint-Sulpice que nous devons d'avoir le nôtre depuis 1888. Et, en le fondant, ils ont fait les choses royalement. Ils ont choisis pour le placer l'un des quartiers les plus salubres de Rome, non loin du Quirinal. C'est l'un des plus beaux palais de la ville ; il est en pierre, à quatre étages, avec un corps de logis flanqué de deux ailes ; le portique est imposant ; une cour intérieure, par où l'on descend au moyen d'un large escalier en marbre, le précède ; les étages sont hauts, bien aérés et bien éclairés ; sur le toit règne une *loggia* ou plateforme ouverte d'où la vue s'étend au loin.

Le mouvement des études romaines s'est accentué d'une manière extraordinaire de nos jours, surtout depuis que Léon XIII a rendu obligatoire la Somme de saint Thomas ; ce sera peut-être là la grande œuvre du règne si étonnant de Léon XIII, et le service le plus éminent qu'il aura rendu à l'Eglise de Dieu. Saint Thomas, l'homme de la raison au service de la foi, tuera le rationalisme et le matérialisme, l'erreur de la raison au service des sens. La théologie a cessé de se tenir sur la défensive ; elle va en plein camp des adversaires combattre l'ennemi avec ses propres armes et lui porter des coups mortels.

Les collèges nationaux établis à Rome sont de

simples pensionnats où les élèves d'un pays trouvent couvert et logis sous le même toit. Deux fois par jour ces maisons se vident, et les étudiants se partagent entre les quatre grandes universités de Rome : le Collège romain, l'Apollinaire, la Propagande et la Minerve. Dans toutes ces institutions la science se distribue gratuitement. Assiste qui veut aux cours ; même des laïques se mêlent aux ecclésiastiques au pied des chaires romaines ; pas de distinction entre le pauvre et le riche, le fils de famille ou l'enfant du pauvre, entre l'indigène ou l'étranger ; voilà du véritable socialisme chrétien.

Le Collège canadien est dirigé depuis sa fondation par trois dignes prêtres sulpiciens : MM. les abbés Palin d'Abonville, supérieur, G. Leclerc, assistant-supérieur, et A. Vacher, procureur. Tous ceux qui ont passé par le Collège ont pu apprécier leur dévouement et leur affabilité, admirer les excellents rapports qu'ils entretienneot avec les étudiants, et l'esprit de fraternité qu'ils savent faire régner parmi les élèves.

Lors de l'inauguration du nouveau collège, le 11 novembre 1888, l'année jubilaire de Léon XIII à qui on offrit la nouvelle institution en cadeau de noces, il n'y avait que douze élèves dont plusieurs avaient passé quelque temps au Séminaire français. Maintenant, nous sommes vingt-quatre pensionnaires dont cinq sont encore séminaristes. Voici la liste des prêtres :

Du diocèse de Montréal :

MM. les abbés André Corcoran, Ls-Nap. Préville, Arthur Jasmin, John Brophy et Elie Auclair ;

Du diocèse d'Ottawa :

M. l'abbé Eug. Labrosse ;

Du diocèse de Saint-Hyacinthe :

MM. les abbés Ludger Guertin et R. Lamoureux ;

Du diocèse de Sherbrooke :

M. l'abbé P.-J.-A. Lefebvre ;

Du diocèse de Nicolet :

M. l'abbé J.-S.-H. Brunault ;

Du diocèse de Trois-Rivières :

M. l'abbé Léon Arcand ;

Du diocèse de Québec :

MM. les abbés Er. Nadeau, W. Plaisance, Arist. Magnan, Tél. Lachance, Célestin Lemieux, et Alph.-Ed. Bourassa ;

Du diocèse de Chicoutimi :

MM. les abbés Eug. Lapointe et Henri Cimon.

Les séminaristes sont MM. Alfred Lortie et Jules Kéroac, de Québec ; J.-H.-S. Rosconi et J.-A. Saint-Amour, de Saint-Hyacinthe, et James Tracy, de Toronto.

Notre estimé doyen est le Père Corcoran de la Congrégation des Clercs Saint-Viateur de Joliette. Plusieurs d'entre nous ont suspendu, pour venir ici, leurs fonctions de directeurs ou de professeurs de séminaire, et même de curés de paroisses.

Quel règlement imposer à tous ces élèves ? pas trop étroit pour les prêtres, ni trop large pour des séminaristes en voie de formation cléricale. Les MM. de Saint-Sulpice ont résolu le problème. Qu'on en juge par le règlement de la maison que je vais avoir l'indiscrétion d'exposer aux regards profanes :

5 heures. Lever.—Une grosse cloche l'annonce. Chacun de nous, à son tour, va sonner l'alar-

me dans tous les étages pendant une semaine ;

5½ hrs. Méditation.—Elle se fait à la chapelle. Comme dans les églises de Rome, il n'y a pas de bancs, mais nous avons tous un prie-Dieu et une chaise. C'est aussi le temps des confessions. MM. les Directeurs se tiennent à leurs places pour les entendre ; aucun de nous n'a juridiction. A Rome d'ailleurs on est très sévère sur ce point ; il y a des formalités à remplir ; et on soumet à des examens rigoureux les prêtres qui désirent obtenir cette permission.

6 heures. Messe.—Une heure et demie est consacrée à la célébration des messes. Sept prêtres la disent à la fois dans la chapelle du Collège ; des confrères la servent, et leur succèdent à l'autel, tandis que les premiers leur rendent le même service. Les autres prêtres se dispersent dans les églises les plus rapprochées. Pour moi, je célèbre à Saint-Denys depuis Noël. Cette église est à quelques pas du Collège, mais on peut bien demeurer un an à Rome sans la remarquer, tellement elle se distingue peu des bâtisses environnantes. A Rome, une église est souvent perdue au milieu d'un pâté de maisons. Vous la reconnaissez ordinairement par la porte. Vous entrez en hésitant, et vous restez quelquefois surpris à la vue des richesses dont elle est ornée, des objets d'art et des reliques insignes qu'elle renferme. C'est ainsi qu'à Saint-Denys, M. Labrosse, mon

compagnon, et moi, nous disons la messe devant une image miraculeuse de la Vierge qui a appartenu à saint Grégoire le Grand ; quantité d'ex-voto sont appendus au mur et témoignent de la confiance qu'inspire la Madone miraculeuse. En outre, à cette chapelle est attenant un couvent d'élèves pensionnaires qui assistent tous les jours, derrière les grilles du chœur, à la messe que vient leur dire un Père Trinitaire espagnol.

Déjeuner.—Les choses se passent bien uniment. Sur une table sont disposés café, sucre et lait. Les premiers arrivés se servent, et chacun vient à son tour s'approvisionner. On peut causer pendant le repas, et libre à chacun de partir quand il lui plaît.

8 heures. Cours.—De huit à dix heures, c'est le temps des cours. Les rues se remplissent pendant quelques instants d'élèves ecclésiastiques qui se hâtent vers les Universités, et envahissent les salles des cours. Au Collège romain ils prennent le temps d'entrer faire une courte prière devant le Saint Sacrement en passant devant la chapelle.

12¼ hrs. Examen particulier.—Nous nous réunissons à la chapelle. Chacun parcourt en particulier un chapître du Nouveau Testament ; puis M. le Supérieur lit un examen particulier de Tronson.

12½ " Dîner.—Le dîner et aussi le souper se prennent en silence. Les étudiants font la lecture. Afin que personne ne soit retar-

dé pour les cours, il n'y a pas qu'un seul lecteur attitré pour tout le repas. Nous lisons de notre place pendant quelques minutes et nous passons à notre voisin le livre qui change ainsi sept ou huit fois de main pendant un repas. Quelques mois après le commencement de l'année la lecture se fait en italien. Les Directeurs de la maison et les prêtres de passage sont sur une table à part. Quant à nous, nous sommes rangés le long de quatre grandes tables par ordre d'ancienneté dans la maison, de sorte qu'un séminariste, reçu prêtre dans le cours de l'année, devient le doyen de ses aînés dans le sacerdoce arrivés après lui au Collège.

Le service de la table se fait à la manière française, un peu différemment de ce qui se pratique chez nous qui avons adopté la mode anglaise. Le plat de résistance est apporté devant chacun des convives qui se sert suivant son goût et son appétit ; il en est ainsi des autres plats. On change maintes fois les assiettes, mais on laisse les mêmes couteaux et fourchettes. Le pain seul est de tous les mets, et aussi le vin. Car c'est un oiseau rare qu'un homme qui n'use pas du jus de la vigne. Les gens du pays ne paraissent pas soupçonner qu'il existe ; ils croient difficilement que l'eau ou le thé soient de mise le midi ou le soir, en un mot qu'on puisse vivre dans un pays où il n'y a pas de vin. Au dessert, il n'est guère question de poudingue ou de pâte quelconque, de confitu-

res ou autres friandises semblables ; généralement des fruits en nature en font tous les frais.

1 heure. Récréation.—Elle se prend dans la salle commune ; mais il est permis de la passer dans sa chambre, et le fumeur peut y tirer une touche en songeant au pays. Il faut considérer qu'il y a nombre d'élèves chez qui l'habitude de la pipe est invétérée.

1 ½ " Cours et promenade.—A cette heure hâtive commence déjà les cours à la Propagande dans les jours les moins longs de l'année. Heureusement qu'il n'en est pas longtemps ainsi. A mesure que le soleil monte à l'horizon, les cours retardent ; à l'Epiphanie ils auront retardés d'un quart d'heure. Le point capital, c'est qu'ils soient terminés une heure et demie avant le coucher du soleil, afin de permettre aux professeurs et aux élèves la promenade réglementaire que tout bon Romain doit faire avant l'heure de l'Ave Maria qui varie avec les saisons.

7 heures. Lecture pieuse.—Elle se fait en communauté et dure une demi heure.

7½ " Souper.—Des Canadiens trouvent que c'est l'heure de souper ou jamais.

8 heures. Récréation.—Elle se prend dans la salle commune. Quelques-uns jouent au billard ; d'autres prennent la partie de domino ; la plupart préfèrent marcher en causant. Quelquefois nous faisons du chant ; un piano est à notre disposition.

8½ hrs. Prière du soir à la chapelle.

9 heures. Le temps du grand silence est commencé.

SAINT-ANDRÉ *Della Valle* ; L'ENFANT JÉSUS DES ROIS ; MESSE DU RITE ARMÉNIEN.

L'église de Saint-André *Della Valle* est l'une des plus belles et des plus célèbres de Rome. Elle est à croix latine, et n'a qu'une seule nef avec des chapelles profondes qui communiquent entre elles. La coupole est de Lanfranc ; elle lui coûta quatre années de travail ; c'est la première qui représenta une gloire avec grande splendeur. Dans la chapelle de la Madone on vénère une image de la Vierge sous le vocable de la Pureté. On attribue à la dévotion des Romains envers cette statue la cessation de la peste en 1648. Elle a été couronnée par le Chapître de Saint-Pierre en 1678. La chapelle de Saint-Sébastien est construite à l'endroit même du cloaque où fut jeté le corps du courageux martyr ; on le croyait mort, mais une femme dévouée, venue pour l'ensevelir, s'aperçut avec bonheur qu'il respirait encore.

Saint-André *Della Valle* attire la population de Rome pendant l'octave de l'Epiphanie ; on y vient contempler l'exposition de l'Enfant Jésus et assister aux cérémonies de la messe qui se font tous les jours dans des rites différents.

L'Enfant Jésus n'est pas représenté à Rome comme au Canada. Chez nous il n'a, pour le couvrir, qu'une légère chemise qui ne semble pas protéger ses membres délicats contre les rigueurs de la saison ; on le prend volontiers en pitié ; ici, comme le célèbre Bambino de l'Ara Cœli, il est emmailloté, et on ne voit que sa figure rose sortir de ses langes dorés. Il est ordinairement placé sur

un autel, et debout. Le jour de la fête des Saints-Innocents on le couvre d'un voile en signe de deuil. Le premier jour de l'an l'Enfant Jésus nous apparaît assis et nous tendant ses petits bras.

Chez nous l'Enfant Jésus continue d'être exposé jusqu'à la Chandeleur, sans doute par privilège, à sause de l'éloignement d'un si grand nombre de fidèles qui ne pourraient satisfaire leur dévotion auprès de la Crèche. A Rome, tout est terminé le jour de l'Epiphanie ; dans quelques églises cependant on remplace l'Enfant Jésus des bergers par celui des Mages. C'est à Saint-André della Valle surtout qu'on va voir l'exposition des Rois Mages. Au-dessus du maître-autel s'élève un baldaquin dont les draperies se déploient au fond de l'abside, laissant libre le théâtre de la représentation de la scène des Rois, à la hauteur même de la table d'autel dont elle paraît être la continuation. Au milieu d'une salle est la Sainte Vierge, le front couronné d'une nimbe d'or ; sur ses genoux repose l'Enfant Jésus ; saint Joseph est debout à sa droite, tenant dans la main un lis. Les Rois Mages sont vêtus de riches draperies, et un esclave porte la longue traîne de leurs robes. Le plus âgé est presque chauve ; il présente à l'Enfant Jésus les dons qu'il apporte de son pays lointain ; les deux autres, dont l'un est complètement noir, attendent leur tour pour offrir leurs présents. L'étoile de l'Orient brille au fond du théâtre, et éclaire toute la scène qu'elle enveloppe d'un demi-jour mystérieux.

Quand j'arrivai à l'église de Saint-André la messe suivant le rite arménien commençait.

Le célébrant est un vieillard dont la barbe blanche recouvre la poitrine. Il est revêtu d'une

ample chape, et sa tête est ornée de la tiare. Une trentaine de chantres sont placés sur deux rangs et en demi-cercle autour de l'autel ; ils portent des soutanes dont le bas est bordé d'une frange dorée.

Les servants sont nombreux ; les deux principaux, qui paraissent remplir les fonctions de nos diacre et sous-diacre, se distinguent par une large bandelette formant sur la poitrine un pli destiné à recevoir la main droite lorsqu'elle n'est pas occupée, et tombant en écharpe jusqu'au bas de la soutane. Deux servants, habillés de bleu, portent les cierges ; deux autres remplissent la fonction de nos cérémoniaire et thuriféraire ; ils restent debout de chaque côté de l'autel ; ils ont à la main un disque en forme de soleil, et, de temps en temps, secouent légèrement cette espèce d'éventail qui fait entendre un léger bruit.

Dès le début de la messe commence le chant ; il se continue tout le temps, et ne se termine pas avec la messe, puisqu'on retourne à la sacristie en chantant. Ordinairement tous chantent à l'unisson ; mais souvent une voix se fait entendre, partant tantôt d'un endroit, tantôt de l'autre. Les principaux chantres sont les quatre servants qui se tiennent sur les marches de l'autel, laissant presque toujours l'officiant seul au milieu. Celui-ci mêle sa voix à celle des assistants ; il y a correspondance entre tous, d'autant plus que les chants se font dans la langue du pays. C'est une suite de dialogues, une conversation chantée ; il paraît régner une noble émulation pour louer Dieu et le remercier de ses bienfaits. Le ton est quelque peu monotone ; il respire cependant une certaine dignité.

A l'évangile, on va en procession chercher sur

la crédence le missel enveloppé dans une étoffe précieuse. Le diacre le porte à la hauteur des yeux ; devant lui marchent les deux servants agitant leurs sonnettes, tandis que le sous-diacre présente l'encens. La même cérémonie se renouvelle lorsqu'on apporte le calice couvert de son voile.

Plusieurs fois ont lieu des encensements. Le sous-diacre, debout sur le premier degré du côté de l'épître, tient toujours l'encensoir fumant, et ne le laisse que rarement pour accomplir quelque cérémonie.

Le célébrant, tout le temps que le Saint Sacrement n'est pas exposé, ne se sépare pas d'un crucifix qu'il tient dans la main, et souvent, tout en continuant de chanter, un peu sur le ton de la conversation, il se tourne vers le peuple et donne une grande bénédiction avec le crucifix. Au sanctus, il étend les bras en croix, et prie longtemps dans cette posture. A la consécration, il ôte la tiare, et on relève un large collet qui lui cache tout le cou ; on voit qu'il veut se distraire plus complètement des choses de la terre pour se plonger dans la profondeur des augustes mystères qui commencent. Les paroles de la consécration se chantent. L'élévation n'a pas lieu immédiatement, mais seulement avant la communion. Le célébrant, de la main droite, tenant le calice élevé au-dessus de l'autel, et l'hostie, de la gauche, offre à Dieu, en chantant, la sainte Victime, et, se tournant vers le peuple prosterné, il donne une longue bénédiction.

L'officiant ne laisse pas le milieu de l'autel, et c'est là qu'il lit le dernier évangile, la tiare sur la tête, tourné vers le peuple, et entouré de ses ministres.

La procession se forme, et tous se dirigent vers la sacristie en chantant.

En ce moment il se fait un mouvement dans l'église ; c'est l'heure du sermon, et chacun s'approche, en emportant son siège, d'une tribune où se trouvent une table et une chaise.

Le prédicateur porte un manteau qui tombe sur les épaules ; il marche en le déployant, ou s'arrête et le ramène autour de lui. Après l'exorde, il prit le temps de s'asseoir tranquillement pour se reposer.

Mais voilà qu'une partie des assistants se dirige vers une véritable chaire ; c'est là qu'apparaît bientôt Mgr Puyol, ancien Supérieur du Séminaire français qui a eu l'honneur de quelque persécution de la part du Gouvernement de la France. Il nous a entretenus de l'esprit de dévouement et de l'amour des âmes, en face d'un grand crucifix fixé à la chaire dont il est le plus bel ornement.

Pendant que les Français écoutaient un prédicateur de leur nation, les Italiens assistaient à une messe dite pour eux. A Rome on reconnaît partout l'Eglise universelle, et les plus beaux spectacles y sont de tous les jours.

Dans l'après-midi, j'allai réciter mon bréviaire du côté du Pincio dans l'église de Saint-Isidore que desservent les Observantins irlandais. J'étais seul dans la nef à dire mon office lorsque je vis arriver un Père encore jeune qui ne remarqua pas ma présence ; il parcourut les quatorze stations du chemin de la croix en baisant à chaque station le pavé du temple ; il se rendit ensuite à l'autel de la Vierge, où il récita tout son chapelet, les bras étendus en croix. Que de dévouement dans les

cloîtres qui n'ont pour témoins que Dieu et ses Saints !

DÉVOTION D S ROMAINS

Dimanche, 9 janvier 1892.—Cn ne demeure pas longtemps à Rome sans s'apercevoir qu'on s'y trouve au centre de la catholicité, et que les Romains ont vraiment le sens catholique. Tout d'abord, il est vrai, la tenue des fidèles dans les égli ses pourrait nous mal édifier. Le va-et-vient con tinuel, le chuchotement des voix qu'on y remarque, nous choquent, accoutumés que nous sommes au religieux silence qui règne même dans nos sacristies. Mais ce désordre est plus apparent que réel. Rome est remplie d'étrangers de toutes nations et de toutes religions. Ils envahissent surtout les temples qui sont pour la plupart des monuments d'architecture, renferment des œuvres d'art et des originaux de grands maîtres ; les amis s'y rencontrent, et se font part de leurs connaissances et impressions, et ainsi la maison du Seigneur va jusqu'à ressembler quelquefois à une place publique.

Examinez moins superficiellement.

Voici une douzaine de religieux, d'ecclésiaaeti ques ou de jeunes gens qui entrent dans le lieu saint ; voyez-les : sans s'occuper de tout ce monde, sans même détourner la tête, ils vont droit devant eux jusqu'à l'autel où l'on sait que se conserve la Sainte Eucharistie ; la foule passe et repasse auprès d'eux sans qu'ils paraissent s'en apercevoir ; puis, la visite terminée, tous se retirent avec le même recueillement. D'autres s'agenouillent dans la nef sur le parquet au milieu de cette foule mouvante, et prient ainsi, tournés vers la

chapelle du Saint Sacrement ; et puis, ces touristes même qui fouillent tous les coins du vaste édifice, leur Guide à la main, ont pour la plupart commencé leur tournée par une fervente prière.

Voulez-vous juger de la dévotion des Romains ? Venez avec moi à Saint-Claude. Là, pas de chef-d'œuvre de sculpture ou de peinture ; un seul objet attire les regards du peuple chrétien, c'est l'autel que domine l'ostensoir entouré de fleurs naturelles et de mille lumières. Nous sommes dans le sanctuaire des Prêtres-Adorateurs ; il est trop petit pour le nombre des fidèles qui s'y pressent. Dans la foule on remarque la plus haute noblesse de Rome ; la distinction des traits et des manières, la richesse des équipages de gala, qui stationnent à la porte, en font foi. Dans l'humble église où trône le Dieu caché de l'Eucharistie, les grands de la terre se confondent avec les délaissés de la fortune.

Rien de plus édifiant que le spectacle de ferveur et de tendre piété que nous donnent les fidèles de la Ville des Papes.

L'église où se fait l'exposition perpétuelle du Saint Sacrement est plus particulièrement remplie de la présence de notre Dieu.

Le sentiment de cette présence vous pénètre. On prie, on médite mieux que partout ailleurs. C'est une oasis dans le désert de la vie, un Paradis terrestre au milieu de la corruption des Babylones modernes : c'est le ciel sur la terre.

Contraste frappant. Au dehors, c'est le bruit et l'agitation ; l'orgueil s'étale dans toute sa suffisance ; la préoccupation des affaires tient les esprits et les cœurs. Nous sommes, en effet, à deux pas de la fameuse place Colonna que traverse la

rue fashionable du Corso, et qu'entourent des établissements de banques et des magasins importants. C'est le monde avec son activité fébrile.

Ici, dans cette modeste église, vous trouvez le calme, le recueillement de la prière, et vous respirez un air vivifiant dans une atmosphère purifiée. Et les rayons du brillant ostensoir sont la figure des jets de lumière dont la divine hostie inonde l'âme chrétienne.

Jour et nuit les Pères du Saint-Sacrement y viennent à tour de rôle monter la garde sainte devant l'arche du Nouveau Testament. Souvent aussi, ils se réunissent tous ensemble autour des divins tabernacles pour immoler l'Agneau sans tache, et faire entendre la voix de la supplication et de la reconnaissance. Heureux le prêtre qui voue son existence au culte eucharistique ! Heureux celui qui termine une vie dépensée dans le ministère actif en présence du Dieu de nos autels !

La fondation, dans notre siècle, de la Congrégation des Pères du Saint-Sacrement et de la Société des Prêtres-Adorateurs a été providentielle. Elle est venue à son heuee réagir contre l'indifférence froidement calculée des hommes de nos jours.

Continuons notre route du côté de la place d'Espagne ; entrez avec moi à Saint-André *delle Fratte*. On y commence justement l'office du soir. Un prêtre préside ; deux servants à ses côtés récitent le chapelet d'un ton élevé et un peu chantant, et l'on répond de partout avec entrain. Car les Italiens ont une piété démonstrative ; ils prient avec âme et conviction ; leur dévotion n'a rien de guindé, elle est de bon aloi. Dans le lieu saint, ils sont chez eux, dans la maison de leur père ; et on le voit bien. Ils s'entretiennent familièrement a-

vec Dieu. Comme l'écrivait un prélat : le catholicisme est partout ; mais à Rome, il a comme sa présence réelle ; en cette ville qui est comme la patrie de nos ancêtres dans la foi, les saints y sont plus qu'ailleurs de la famille de chaque fidèle.

La récitation du chapelet est suivie du chant des litanies ; toute l'assistance répond par cœur et en alternant avec les servants.

Le *Tantum ergo* termine l'office.

MORT DU CARDINAL SIMEONI

15 janvier.—La mort du cardinal Siméoni, Préfet de la Propagande, a causé une surprise générale. Ce matin, je voulus le voir sur son lit de parade. Avec de la persévérance et un peu de hardiesse, je parvins jusqu'à la chambre où il est exposé. Un notaire était à lire un document latin qui résume les principaux traits de la vie de l'illustre défunt. On déposa ensuite le cardinal dans son cercueil, et le parchemin mis dans un étui scellé fut placé à ses pieds. Je voyais alors pour la première fois cet homme dont j'avais entendu si souvent parler. Bientôt une simple planche le dérobera pour toujours à nos regards et le fixera à jamais dans sa demeure dernière. Il est donc vrai que la mort n'épargne personne ! Elle frappe le prince de l'Eglise sous la pourpre romaine, comme le malheureux que recouvrent de misérables haillons. Les œuvres seules nous suivent au delà de la tombe.

* * *

Dans l'après-midi eut lieu la translation des resres du cardinal à la chapelle de la Propagande,

où devait avoir lieu la sépulture. La cérémonie se fit sans grande pompe. Le cercueil était déposé à terre ; un drap mortuaire le recouvrait, et alentour brûlaient quatre cierges. On le porta en procession au chant du *De profundis* et du *Benedictus*. L'officiant, deux servants et une dizaine de clercs composaient tout le cortège. Arrivé à la chapelle on descendit la bière dans le tombeau : tout était fini.

MESSE À SAINT-VIT

Dimanche, 17 janvier.—Pour la première fois depuis mon départ de Québec, j'ai pris un repas dans un presbytère. J'avais été invité à dire la messe à Saint-Vit. Cette église paroissiale de l'un des quartiers importants de Rome est bien petite et bien pauvre. Je célébrai à l'autel de Saint-Vit. La table est tellement étroite qu'on peut à peine y placer le porte-missel ; le marchepied n'a qu'un seul degré. L'apparence générale de l'église me faisait l'effet d'une chapelle de mission. Seulement le sacristain use plus que nos bedeaux des privilèges que l'Eglise peut conférer à de simples laïques. C'est lui, en effet, qui prépara le calice et alla le porter sur l'autel, où il vint le chercher après les dernières ablutions.

Ubi missa, ibi mensa, dit le proverbe. Après mon action de grâces, M. le curé m'offrit de prendre le café. C'est bien le mot. Ici, comme en France, on ne songe guère à couvrir la table de mets pour le repas du matin. Une tasse de café ou de chocolat avec un morceau de pain ou de gâteau en font tous les frais.

COURONNEMENT DE L'IMAGE DE L'APPARITION A SAINT-ANDRÉ *delle Fratte*

De Saint-Vit je me rendis à Saint-André *delle Fratte* pour assister au couronnement de l'image qui représente l'apparition de la Sainte Vierge à Ratisbonne.

L'église a revêtu pour la circonstance sa plus belle parure. De larges et riches tentures la traversent en tous sens ; le chœur et toute la nef sont illuminés par quantité de lustres qui parsèment l'espace de leurs brillantes constellations.

Les chanoines du Chapître de Saint-Pierre occupent les stalles, et l'un d'eux préside à l'autel. Après la messe solennelle eut lieu la cérémonie du couronnement. Ce fut un spectacle édifiant de voir le vénérable pontife monter d'un pas mal assuré et en s'appuyant sur les bras des deux prêtres assistants, d'abord sur l'autel, puis sur un escabeau, afin d'aller attacher de ses propres mains la couronne d'or sur la tête de la Vierge miraculeuse.

SAINT-PIERRE

Demain est la dédicace de la cathédrale de Saint-Pierre. Je voulus assister aux premières vêpres de la fête dans la basilique elle-même. En traversant la cour qui la précède, je saluai en passant la relique de la vraie Croix qui surmonte l'obélisque, et ma pensée se reporta au jour mémorable où fut érigé le monolithe. Depuis quinze siècles, le monument égyptien subissait les injures du temps à l'endroit où s'élève la sacristie actuelle ; il se voyait envahir par les ruines amoncelées qui le couvraient déjà jusqu'au quart de sa hauteur, lorsque le pape Sixte-Quint résolut de le sortir.

de terre et de l'élever au milieu de la place Saint-Pierre. Le 10 septembre de l'année 1586, avait été choisi pour cette opération. Ce matin-là l'architecte chargé de la direction des travaux et ses huit cents hommes reçurent la sainte communion, et, avant de se mettre à l'œuvre, implorèrent à genoux la protection du ciel.

L'entreprise, en effet, était des plus dangereuses. L'obélisque avait été transporté à l'endroit qu'il devait occuper ; il s'agissait de dresser cette pierre quadrangulaire, longue de quatre-vingt-cinq pieds, pesante de sept cent mille livres, n'ayant que sept pieds de côté à la base, et se terminant en pointe.

Toute la population romaine se presse en dehors des barrières qu'on a mises pour réserver la place nécessaire au jeu des machines. Un silence absolu règne dans la foule afin de permettre à l'architecte Fontana de transmettre ses ordres. Peine de mort a été portée contre celui qui rompra le silence. Les yeux et les esprits sont rivés à la pyramide sur laquelle se penchent quarante grues munies de cordes que tirent cent quarante chevaux ; elle se soulève enfin de terre et commence sa pénible ascension. Tout a été calculé avec une précision mathématique, et la masse énorme se balançant dans les airs va prendre la position verticale, lorsqu'on la voit hésiter et rester suspendue. Les cordes, en effet, devenues sèches, se sont allongées et menacent de se rompre. L'anxiété est à son comble, et l'on craint une catastrophe ; mais un cri s'est échappé de la foule : *acqua alle fune !* de l'eau aux cordes ! Et les cordes mouillées à l'instant se raccourcissent et tirent l'obélisque qui se pose sans effort sur le piédestal qu'on lui a prépa-

ré. De toutes parts éclatent, comme un tonnerre, les applaudissements, et l'heureux Fontana est porté en triomphe.

Quant au jeune homme dont l'idée géniale a assuré la réussite de l'entreprise, on ne songea pas à le punir de son heureuse hardiesse. Présenté devant Sixte-Quint, il demanda comme unique récompense le privilège pour sa famille de lui fournir, ainsi qu'à ses successeurs, les palmes du jour des Rameaux. Encore aujourd'hui Léon XIII les achète des descendants du marin génois Bresca.

* * *

Je traverse bientôt le portique de Saint-Pierre, portique aux proportions si gigantesques qu'on vit des pèlerins s'y prosterner pieusement, se croyant déjà dans la basilique ; je soulève les lourds paillassons qui tiennent lieu de portes pendant le jour, et je puis apercevoir à plus de cinq cents pieds, tout au fond de l'abside du chœur, la chaire de Saint-Pierre.

Dans la première chapelle, à gauche, on administrait le sacrement de baptême. Tout auprès un grand nombre de petits garçons chantaient à genoux, trois d'entre eux alternant avec les autres. Ils me parurent faire une profession de foi. La présence des étrangers qui les entouraient ne les intimidait nullement, mais ils continuaient leur dialogue chanté, le sourire sur les lèvres.

Cependant plusieurs des enfants se mettent à regarder dans la même direction, et tous se tournent bientôt de ce côté ; quelques-uns se lèvent à demi, et, penchés en avant, se traînent sur leurs genoux ; soudain, ils partent en courant, se fray-

ant un passage à travers la foule étonnée, et vont se placer le long de bancs disposés en quadrilatère où des catéchistes se dispersent parmi eux.

Tout à coup une cloche se fait entendre, et voilà tous les enfants debout sur les bancs. Ils récitent maintenant des prières. De temps en temps l'un d'eux sort des rangs, et va à la table du président qui lui donnent quelques sous.

L'un des groupes est différent. Il se compose de vieillards impotents et infirmes, et, en apparence, très pauvres. Ils écoutent avec la plus grande attention l'instruction religieuse. Après quelque temps arrive un chanoine tenant une bourse ; il en tire des pièces de monnaie et en fait une distribution générale à ces vieillards.

Dans la chapelle du Chœur où sont réunis les chanoines du Chapitre, on chante les vêpres solennelles. C'est là que se portent les spectateurs ; ils stationnent aux abords et s'y tiennent massés ; les plus hardis seuls peuvent s'ouvrir un passage jusqu'au chœur. Je passe sans m'arrêter et continue à faire le tour de la basilique, le seul monument qui ne lasse jamais l'admiration.

Je n'avais pas encore remarqué un rideau formant une large enceinte derrière laquelle était tout un petit peuple. Des femmes entouraient un prédicateur qui leur parlait de la dévotion à la Madone ; plus loin un grand nombre de petites filles, disposées aussi par groupes, écoutaient des explications sur le catéchisme que leur donnaient des institutrices. Je ne fus pas témoin d'une distribution d'argent. Est-ce à dire que les femmes sont moins sensibles que les hommes aux attraits de ce vil métal ? Peut-être aussi la manne était-elle tombée avant mon arrivée.

LE 20 JANVIER 1892

C'est aujourd'hui le cinquantième anniversaire de l'apparition de la Sainte Vierge à Ratisbonne. Il y a une semaine, j'avais obtenu du Père Recteur de Saint-André *delle Fratte*, l'assurance que je pourrais dire la messe ce jour-là à l'autel de l'Apparition. J'avais été assez naïf pour croire à pareille promesse. Au jour fixé j'arrivai à l'heure dite, mais la place était prise et retenue par plusieurs. Le Père sacristain m'assura cependant que je pourrais célébrer *subito*. Il répugne aux Italiens de refuser carrément ; ils ne veulent pas décourager les gens. Aussi, en langage de sacristain, le mot *subito* (tout de suite) n'a pas le sens qu'on lui donne en français. Il signifie tout simplement : attendez votre tour. C'est bien légitime ; mais s'il ne doit arriver qu'à l'heure du midi, pour eux c'est encore *subito*.

Je me trouvai trop heureux de pouvoir célébrer au grand autel où l'image de l'Apparition est exposée.

Je distribuai la Sainte Eucharistie à une trentaine de personnes. Au milieu d'elles se présentèrent des religieuses confondues dans la foule. Les hommes étaient en aussi grand nombre que les femmes.

Le sacristain me suivait au balustre et donnait à chacun des communiants des images-souvenir du 20 janvier 1892.

SAINTE-AGNÈS

21 janvier.—Rome a ses saints privilégiés, et pour ainsi dire urbains ; et parce que Rome est le

centre de la catholicité, ils sont devenus le patrimoine de toute l'Eglise. Parmi tous brille d'une auréole toute particulière une enfant de treize ans, vierge et martyre, l'aimable sainte Agnès. Noble de naissance, plus noble encore par le baptême qui la marqua du sceau du Christ, elle méprisa les honneurs et les richesses pour s'attacher aux biens surnaturels. Les premiers partis de Rome recherchèrent son alliance, mais elle ne se laissa pas éblouir par le séduisant mirage que le monde fit passer devant elle. Le préfet de Rome demanda sa main pour son fils ; elle répondit qu'elle avait choisi un époux plus illustre que tous ceux qu'on pourrait lui offrir. Le préfet irrité la cita devant son tribunal comme chrétienne. Promesses fatteuses, offres de richesses, perspectives des supplices : rien ne put ébranler son courage. On a vu des hommes trembler en face des tourments, quelquefois apostasier, parcequ'ils comptaient trop sur eux-mêmes, je ne sais pas de faibles vierges qui aient faibli devant la barbarie des bourreaux, et n'aient trouvé dans la conscience de leur faiblesse une force invincible.

L'église de Sainte-Agnès, place Navone, s'élève sur le lieu même du martyre ; aussi s'en échappe-t-il un parfum d'innocence et de pureté qui embaume l'âme et la fortifie. Un escalier nous conduit à la crypte. Dans la chambre souterraine où la noble romaine fut exposée aux outrages, on voit la statue qui la représente couverte de sa chevelure miraculeuse. Le repaire du vice est devenu l'asile de la prière, et la Victime très pure s'offre en expiation dans le lieu même où se multiplièrent les infamies païennes.

* * *

Agnès fut ensevelie le long de la voie Nomentane, à deux milles de la porte Pie, dans un cimetière apartenant à la famille. Huit jours après, comme les parents veillaient auprès des saintes reliques, une lumière surnaturelle brilla sur son tombeau ; en même temps, des vierges revêtues de longues robes d'or apparurent, et, au milieu, Agnès, la joie sur le front et des paroles de consolation sur les lèvres. Près d'elle était un agneau plus blanc que la neige. C'est cette dernière circonstance qui a donné lieu à la touchante cérémonie de la bénédiction des agneaux dans la basilique de Sainte-Agnès-hors-les-Murs. J'ai eu le bonheur d'y assister ce matin.

Après la messe solennelle les agneaux furent apportés en procession, et placés, l'un, du côté de l'épître, et l'autre, du côté de l'évangile, sur le maître-autel où reposent les corps de sainte Agnès et de sainte Emérentienne, sa sœur de lait. L'Abbé de Saint-Pierre-aux-Liens, revêtu de la chape, la mitre en tête et la crosse à la main, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre, bénit les tendres holocaustes et les encense. Puis un maître des cérémonies les emporta au dehors, où les attendait un carosse traîné par deux chevaux. Sur son passage les rangs s'ouvraient et se refermaient à mesure. Tous voulaient voir de près les tendres agnelets qui venaient de recevoir les bénédictions de l'Eglise. Et l'on voyait des jeunes filles les embrasser affectueusement. Ils sont charmants, en effet, dans le plateau d'argent, couchés sur des coussins de damas rouge, ornés de franges d'or, à demi cachés sous les guirlandes de fleurs et les ru-

bans à travers lesquels apparaissent la blancheur immaculée de leur laine.

Ces agneaux sont portés au Saint-Père qui leur donne sa bénédiction, puis confiés à des religieuses qui en ont soin.

C'est avec leur toison qu'on confectionne les *palliums*. Dans l'origine le pallium était un manteau royal. Aujourd'hui c'est une bande de laine blanche, semée de croix noires, qui descend sur les épaules et la poitrine.

Les empereurs accordèrent cette distinction aux Patriarches et aux Papes : ceux-ci l'étendirent à d'autres prélats ; plus tard elle devint la marque distinctive des Archevêques.

La basilique de Sainte-Agnès-hors-les-Murs a conservé un caractère d'antiquité qui la fait aimer. Elle est construite complètement dans la terre, et on y descend par un large escalier de quarante-cinq marches. Elle a trois nefs ; les bas-côtés ont deux rangées de colonnes superposées ; la galerie supérieure formait le gynécée où les femmes assistaient aux offices.

Dans la basilique une porte donne entrée sur les catacombes de Sainte-Agnès.

FUNÉRAILLES DU R. P. ANDERLEDY ET MESSE DE *requiem* POUR LE REPOS DE L'AME DU CARDINAL MANNING

Aujourd'hui a été chanté dans l'église de Saint-Ignace le service du R. P. Anderledy, Général des Jésuites. L'Eglise était ornée de draperies funéraires ; un baldaquin surmontait l'autel, et le catafalque, placé à plus de quinze pieds de hauteur et entouré de six grands cierges, attirait d'abord les

regards. Tout autour s'étendait un espace réservé aux membres du clergé et aux personnages de distinction ; une balustrade les protégeait contre les empiètements de la foule. La communauté des Pères Dominicains occupait le chœur. Ces religieux firent tous les frais des cérémonies. C'est une tradition, en effet, chez les Dominicains et les Jésuites, qu'à la mort du Général de l'un de ces deux Ordres, l'autre Général chante le service, assisté de prêtres et de clercs de sa communauté.

Cette pieuse tradition fait éclater aux yeux de tous la touchante confraternité qui unit les institutions monastiques. Elles peuvent bien sembler différer suivant les circonstances de temps et de climat, surtout à cause des fins diverses qu'elles se proposent, mais ce n'est qu'apparemment. Elles sont les filles soumises de l'Eglise, et elles ont à Rome leur point d'appui et leur centre d'action. Car Rome est le cœur du catholicisme : ses pulsations envoient dans tous les membres de l'Eglise le sang qui vivifie et ne cesse d'y revenir chercher de nouveaux germes de vie.

Les Ordres religieux nous apparaissent comme des arbres puissants qui étendent de tous côtés la ramification de leurs branches ; mais en réalité, ils ne sont que des rameaux entés sur l'arbre de l'Eglise d'où ils tirent la sève qui les nourrit.

* * *

Cette semaine a été chantée une messe pour le repos de l'âme du cardinal Manning. Notre titre de sujets anglais nous valut une invitation spéciale. Un chœur, formé par des élèves des collèges anglais, écossais, irlandais et canadien, exécuta

une messe suivant la nouvelle méthode dite de Pustet. Le maître de chapelle dans un exercice préliminaire s'appliqua surtout à nous enseigner la manière de conformer la voix au sens des paroles.

La cérémonie eut lieu dans l'église de Saint-Silvestre *in Cabite*, le temple national des Anglais à Rome, près de la place *Colonna*.

Lord et Lady Dufferin assistaient au service, ainsi que beaucoup d'autres Anglais dont plusieurs protestants comme l'illustre ambassadeur.

Le cardinal Manning a été l'un des plus éminents personnages de l'Église anglicane, et les démonstrations à l'occasion de sa mort ont pris un caractère national vraiment extraordinaire. Cet ancien ministre du culte sous l'obédience de la reine Victoria a conservé l'estime même des partisans de l'erreur qu'il a abandonnée et combattue de toutes ses forces. On n'a pu ne pas croire à la sincérité de sa conversion, et, de son côté, le cardinal a toujours eu des égards pour les personnes, tout en combattant les erreurs. Il a été l'homme de son temps.

Nous vivons dans une ère de progrès réel, mais à côté du progrès s'insinue une fausse civilisation. Si l'Eglise infaillible marche en sûreté dans les sentiers inexplorés du siècle, il présente un grand danger pour les individus : celui de l'illusion. Il est si facile de se laisser séduire par l'amour du nouveau et le désir de plaire ; les apparences de la vérité attirent et trompent les hommes. Que d'âmes, remplies de généreux sentiments, mais pas assez en garde, ont versé dans une fausse philantropie ! Que d'esprits subtils, que ne guidait pas assez la foi, se sont perdus dans leurs pen-

sées et sont tombés dans l'erreur pour avoir voulu la côtoyer de trop près !

Sur ce terrain glissant, il faut, pour se tenir hors des atteintes de l'erreur, un grand sens pratique, et une inébranlable soumission à l'Eglise ; pour peu que l'on manque de ces dispositions, on est bien exposé à être mordu par le serpent du libéralisme qui se cache sous les fleurs des libertés et des revendications modernes.

On a voulu, en certains quartiers, faire du cardinal Manning un évêque libéral, parce qu'il s'est mis dans le mouvement du siècle pour le diriger. Etrange prétention ! Comme si l'Eglise ne pouvait comprendre les aspirations nobles de l'humanité et les satisfaire, comme si la véritable intelligence du progrès était l'apanage exclusif de ces esprits aventureux que le sentiment, plus que la raison, guide dans la recherche de la vérité ! l'Eglise, tout en restant toujours semblable à elle-même, se plie aux exigences légitimes des époques qu'elle traverse ; elle sait distinguer entre les beautés sévères du bien et les dehors trompeurs du mal, et elle enlève ce manteau trompeur, fait de prétendues doctrines humanitaires, qui dissimule trop souvent les haillons des faux principes ou des théories risquées.

Oui, le cardinal Manning eut des idées larges et généreuses, mais c'étaient celles de l'Eglise. Comme ses illustres contemporains Newman et Wiseman, il tendit la main à ses compatriotes anglais, mais en se tenant toujours fortement attaché à la barque de Pierre. Tous trois ont tracé dans le sol de leur pays un sillon profond qui renferme les espérances de l'avenir dans l'île des saints.

HEUREUX ÉVÉNEMENT

Lundi, 1er février 1892.—Bien souvent, lorsque j'étais à Alma, j'ai désiré voir le beau pays de France et le ciel bleu de l'Italie ; bien souvent, dans mes rêves, je me suis vu sur la mer, voguant heureux vers des rives lointaines ; mais le réveil dissipait mes chères illusions et me laissait au cœur un vide indéfinissable. Un jour vint cependant où mes vœux se réalisèrent. J'ai vu Rome et je jouis encore de me trouver dans la Ville Eternelle.

Un nouvel horizon s'ouvre aujourd'hui à mes aspirations. Rendu sur les bords du Tibre, j'ai rêvé d'un pèlerinage aux rives du Jourdain.

En décembre dernier, j'écrivais à mon évêque à ce sujet, afin d'être prêt à toute éventualité. Or, une réponse favorable m'arrive au moment où Mgr Têtu, du palais cardinalice de Québec et M. son frère Alphonse, professeur au Collège de Sainte-Anne, MM. les abbés Raymond Casgrain, écrivain, F. M. T. Sauriol, du collège de Sainte-Thérèse, Faguy, curé de Québec, mon confrère de classe, et se préparent à partir pour les Lieux Saints, maintenant que la quarantaine, établie en Syrie, vient d'être levée.

Se peut-il présenter une plus belle occasion ? La Providence, semble-t-il, m'invite à partir, et l'Orient m'apparaît avec le trésor de ses mystérieuses antiquités. Mon voyage est décidé ; jeudi je me mettrai en route pour la Terre Sainte, en compagnie de la caravane québecquoise.

Je vais donc avoir le bonheur de visiter la patrie terrestre de mon Sauveur, de suivre ces mêmes routes qu'il a parcourues tant de fois durant sa vie

mortelle ; il me sera donné de méditer les mystères de l'Incarnation du Verbe dans la grotte de Bethléem, à Nazareth et dans Jérusalem ; de toucher de mon front et de mes lèvres le rocher du Calvaire, de franchir le seuil du Saint-Sépulcre.

Puissé-je ne pas me montrer indigne d'une faveur si grande, et en user pour la gloire de Dieu et le salut de mon âme !

SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE

4 février.—Non loin du Colisée est une maison à jamais célèbre, parce qu'un pauvre mendiant y rendit le dernier soupir.

C'est le 16 avril 1783, un Mercredi-Saint, que le boucher Zaccarelli emmenait dans sa modeste demeure, en le soutenant, un homme du peuple qu'on venait de trouver sans connaissance sur les degrés de l'église de Sainte-Marie-des-Monts. Il mourut le même jour et on se disposait à lui donner la sépulture des pauvres ; mais Dieu ne voulut pas tarder davantage à glorifier son serviteur. Voilà que la foule, comme mue par un instinct supérieur, accourt auprès de sa dépouille, mortelle, et le cadavre à peine refroidi commence à opérer des miracles.

Que les voies de Dieu sont admirables ! Hier encore, le pauvre d'Amettes était le jouet et la risée des enfants et de la populace ; aujourd'hui il est l'objet de la vénération de toute une ville ; il allait pieds nus, couvert de haillons, de vermine et de plaies, se nourrissant des aumônes qu'on lui offrait ou des débris ramassés sur les places publiques ; aujourd'hui son corps est porté en triomphe à travers les rues de Rome et on lui fait des obsèques solennelles.

Ce fut une existence bien extraordinaire que celle de saint Benoit-Joseph Labre. Elle se passa à faire des pèlerinages de Rome à Lorette, de Lorette à Assise, au mont Cassin, à Einsielden en Suisse, et jusqu'en Espagne à Saint-Jacques de Compostelle. Il revenait toujours à Rome et finit par s'y fixer. Il se tenait dans les ruines du Colisée où il parcourait les stations du chemin de la Croix. Il reposait quelques heures sur la terre ; tout le reste de ses jours et de ses nuits était consacré à la prière. Il affectionnait surtout l'église de Saint-Marie-des-Monts, qui s'élève tout auprès du Colisée et l'image miraculeuse qu'elle possède. Cette Madone appartenait à des Clarisses qui s'établirent ici même du vivant de leur bienheureux fondateur. Le couvent fut changer en un grenier à foin, mais l'image se conserva, et au XVIe siècle Dieu la rendit célèbre. Les pèlerins accoururent pour la vénérer, et leurs aumônes permirent de bâtir une église et de doter le clergé de la desserte.

C'est à ses pieds que Benoit-Joseph aimait à venir prier, et c'est en la quittant, après une longue oraison, qu'il alla tomber sans connaissance sur la porte du sanctuaire, exténué par une vie toute de privations, de veilles et de mortifications de toutes sortes.

Voilà une vie qu'il est plus facile d'admirer que d'imiter. Cependant il était nécessaire de la mettre en évidence dans notre siècle avide de jouissances matérielles, où les hommes redoutent tout ce qui sent la contrainte ou la fatigue. C'est au milieu de cette effervescence malsaine des passions que le grand pape Léon XIII, qui traite d'égal à égal avec les rois de la terre et leur est supérieur, dont le génie éclaire de ses vifs reflets les problè-

mes les plus difficiles de notre époque tourmentée, des hauteurs de ses sublimes enseignements se pencha vers le pauvre d'Amettes, couronna son front de l'auréole de la sainteté, et le proposa pour modèle et protecteur à tout l'univers.

Quand se sont véréfiées plus à la lettre les paroles de l'Ecriture : "Il tire l'indigent du fumier pour lui donner un trône de gloire, *de stercore elevat pauperem, ut solium gloriæ teneat.*" Qui a été plus abject que le mendiant Benoit-Joseph Labre ? Les autres saints ont eu sur la terre des compensations que la Providence leur a ménagées,un Thabor ; lui,vit pendant toute son existence le mépris s'attacher à ses pas comme son ombre. Et cependant, aujourd'hui, bien plus honoré que les personnages célèbres de son temps qui n'auraient pas cru pouvoir sans déshonneur lui toucher la main, il les domine de toute la hauteur de l'autel où ses vertus l'ont placé.

Ces pensées remplissaient mon esprit pendant que je disais la messe composée en l'honneur de saint Labre, dans la maison du boucher Zaccarelli conservé dans le même état qu'à la mort du saint. Dans l'épître de cette messe saint Paul nous avertit de ne pas nous attacher à des biens périssables de peur de nous y laisser prendre. Saint Mathieu, dans l'évangile, fait entendre la maxime qui convertit l'Apôtre des Indes : "*Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme.*" Toutes ces paroles, qui parlent de renoncement, impressionnent bien davantage, lorsqu'on les médite dans le lieu même où tout rappelle le souvenir de l'un des hommes les plus mortifiés qui ait jamais paru sur la terre.

Devant moi est le portrait du saint : un chapelet enroulé autour du bras retombe sur ses habits

de pèlerin ; sa figure angélique rappelle celle de saint Louis de Gonzague. A quelques pas de l'autel, dans l'angle à droite, une statue en marbre le représente sur son lit de mort, à l'endroit où il rendit l'âme, et, au-dessus de sa tête, un tableau nous montre Marie qui l'attend avec une couronne.

De chaque côté de l'autel sont des objets qui ont appartenu à l'homme de Dieu, et, en particulier, les derniers habits, tout en lambeaux, qu'il porta. On remarque le sac dans lequel il mettait des pierres pour alourdir sa marche, son cilice, des débris d'écorce d'oranges amères qu'il mangeait pour mortifier son goût. Le tombeau de l'autel est rempli par le coussin, le matelas, le drap et la planche du lit sur lequel il expira.

Bien d'autres reliques précieuses sont l'objet de la vénération des fidèles.

Le recueillement le plus abso,u règne autour de moi. J'aurais pu me croire dans la profondeur des Catacombes, tandis qu'en réalité je me trouvais au milieu de la ville, au premier étage d'une maison de la voie *dei Serpenti*.

Ce sont des prêtres français de la société des Pères de Lourdes qui ont la propiété de la maison du boucher Zaccarelli, et qui desservent le sanctuaire. J'avdis déjà présumé que j'étais au milieu de Français à un indice bien léger ; pour la première fois depuis mon arrivée en Italie, je trouvais, comme au Canada, un manipule qu'on attache au bras au moyen d'une épingle, et, au lieu d'une mince toile, un carton solide servait de pale.

LePère desservant m'invita à prendre le déjeuner avec lui. J'acceptai avec plaisir ; il fait toujours bon en pays étranger de se rencontrer avec des confrères parlant la langue maternelle.

Les Pères de l'Assomption, qui organisent les grands pèlerinages nationaux de France aux Lieux Saints, ont pris pour patron de leur œuvre saint Benoit-Joseph Labre. Moi aussi, je voulus mettre mon voyage à Jérusalem sous la protection du pèlerin-mendiant, et voilà pourquoi j'ai dit la messe hier sur son tombeau à Sainte-Marie-des-Monts, et, ce matin, dans la chambre même où il mourut.

SAINT LAURENT

Jeudi, 24 mars 1892.—Le diacre Laurent est l'un des saints les plus populaires de Rome : les Romains lui ont élevé huit églises. Il vivait au troisième siècle, époque héroïque où la persécution était toujours à l'état latent quand elle ne sévissait pas. Sous l'empereur Valérien elle se ralluma. Le pape lui-même fut arrêté et jeté en prison. On le conduisait au supplice lorsque Laurent accourt à sa rencontre, en s'écriant : "Où allez-vous, ô mon père, sans votre fils ? Vous n'aviez pas coutume d'offrir un sacrifice sans votre ministre ! En quoi donc ai-je pu vous déplaire ?" Le pontife le console en lui annonçant son prochain martyre et les tortures qui l'attendent. Admirable dialogue entre le veillard mûr pour le ciel que la hache du licteur va moissonner, et le jeune clerc que le désir du martyre enflamme d'une sainte envie.

Cette rencontre à jamais célèbre eut lieu sur la voie Appienne ; l'église dédiée à saint Sixte II qui en marque encore la place, a eu l'honneur de servir de retraite à l'Ordre naissant de saint Dominique.

Le lendemain, Laurent dut comparaître à son tour devant le préfet de Rome. Celui-ci lui ordonne de livrer les trésors de l'Eglise. Le zélé diacre

obtint un délai de trois jours. Pendant ce temps, il distribue aux veuves et aux orphelins les biens dont il a le soin, et n'épargne même pas les ornements et les vases sacrés. Puis, le jour arrivé, il parcourt les quartiers de la ville, et réunit sur le mont Cœlius, où avait coutume de se faire la distribution des aumônes dans la maison de la noble Cyriaque, plus de quinze cents pauvres, malades et estropiés de toutes sortes.

Le préfet, avide de richesses, est fidèle au rendez-vous. Mais quel n'est pas son étonnement et sa fureur à la vue de cette réunion des déshérités de la nature et de la fortune : " Voilà, ô prince, dit Laurent, les trésors de l'Eglise ; ce sont ses joyaux, nous n'en connaissons point d'autres." Ces paroles mettent le comble à l'exaspération du tyran qui sur le champ condamne à mort le hardi diacre. Une église s'élève à cet endroit sous le vocable de Saint-Laurent-in-Dominica (adjectif formé de *Dominus*, *maître*, traduisant le mot grec *Kurios* d'où le nom de Cyriaque est dérivé.)

Laurent fut confié à un chevalier du nom d'Hippolyte qui l'emmena dans sa demeure sur le mont Viminal. Le prisonnier convertit son gardien et le baptisà avec l'eau d'une source qu'il fit jaillir miraculeusement ; elle existe encore daas le souterrain de l'église de Saint-Laurent *in Fonte*.

A quelques pas de là s'élève l'église de Saint-Laurent *in Paneperna* à l'endroit même où le saint endura son glorieux martyre. Le supplice auquel on le soumit était d'un raffinement inouï. Après avoir déchiré son corps à coups de fouet et de bâton on l'étendit sur un gril rougi au feu, et c'est sur cet autel d'un nouveau genre qu'il fit le sacri-

fice de sa vie comme un holocauste d'agréable odeur, le 10 août de l'an 258.

Le corps du courageux confesseur de la foi fut enseveli dans un champ que possédait la noble Cyriaque le long de la route de Tibur. Sur son tombeau, Constantin bâtit une basilique, où se conserve encore la table de marbre qu'on avait placée en dessous du gril, et sur laquelle se trouvaient les charbons ardents. Saint-Laurent-hors-les-Murs est l'une des cinq églises patriarcales de Rome. Pie IX l'avait en singulière estime, et il voulut y avoir sa sépulture ; il repose maintenant dans la crypte, ou mieux, dans l'église primitive qu'on a découverte et déblayée au milieu du siècle. Sa tombe est modeste, conformément à la volonté du testateur, mais on s'est plu à prodiguer les richesses autour du sarcophage.

L'autel de la Confession, surmonté d'un riche baldaquin, renferme les restes des diacres Laurent et Etienne. Honorés du même titre sur la terre, ils attendent ensemble la résurrection glorieuse.

Une des églises les plus célèbres en l'honneur du Saint donne sur le Corso : c'est Saint-Laurent *in Lucina.* Elle possède des reliques précieuses ; aujourd'hui, elles sont toutes exposées à l'occasion de la Station du carême. Le peuple romain et les étrangers s'y portent en foule. J'ai eu moi-même le bonheur de toucher les chaînes du saint diacre, de contempler un morceau de sa chair rôtie, des grumeaux de son sang, et surtout le gril qui servit à son supplice ; il se compose de six barres de fer et peut avoir six pieds de longueur sur trois de largeur. Le sanctuaire était envahi par la foule des

pieux fidèles qui se pressaient, hommes et femmes, au pied de l'autel et jusque sur le marchepied.

L'église est desservie par les Clercs-Mineurs qui y possèdent le corps de leur saint fondateur François Caracciolo.

Saint-Laurent *in Damaso* remonte à la plus haute antiquité, mais sa célébrité ne date que du milieu du siècle, depuis qu'elle possède le tombeau du comte Pellegrino Rossi. Ce grand homme, banni de Rome en 1815, y revint après trente ans d'exil, en qualité d'ambassadeur de France près le Saint-Siège. En 1848, sur l'invitation de Pie IX, il accepta la tâche de former un ministère. Dès lors sa mort fut décrétée par les francs-maçons qui le détestaient à cause de son dévouement à la Papauté. Plusieurs fois averti qu'on en voulait à ses jours, il n'en resta pas moins au poste d'honneur. Le 16 novembre il reçut un dernier message, plus pressant que les précédents, qui le dissuadait de se rendre à l'ouverture du Parlement ; mais il fut inébranlable. Arrivé au Palais de la Chancellerie, où se tenait le Conseil législatif, il descend de voiture et remarque un mouvement inaccoutumé ; il s'aperçoit bientôt qu'il marche entre deux haies de conspirateurs ; des cris de mort déjà commencent à s'élever sur son passage. L'intrépide ministre ne connaît pas la peur, il s'avance ferme. Tout à coup il se sent légèrement touché ; il se détourne ; c'était le moment choisi ; un sicaire, désigné par les loges, le frappe de son poignard et rompt l'artère carotide mise à découvert. Le malheureux chancelle, se traîne quelques pas et va tomber, baignant dans son sang, sur les marches du palais. Il peut recevoir l'absolution du curé de

Saint-Laurent *in Damaso* et meurt en disant : "*Gesu mio, misericodia.*" Il entendit, avant de rendre l'âme, les cris des révolutionnaires qui acclamaient son meurtrier, le portaient en triomphe en exaltant la main qui l'avait tué.

Saint-Laurent *in Damaso* est adhérent au Palais de la Chancellerie. Nous l'avons dit, c'est là qu'on a déposé le corps du fidèle défenseur de la Papauté. Sur le monument qui le recouvre, et que surmonte le buste de l'homme d'Etat, sont gravées les paroles qu'il adressa à ceux qui voulaient le détourner de sa résolution d'aller à la Chambre d'assemblé : "*Causam optimam mihi tuendam assumpsi, miserebitur Deus. Je défends la meilleure des cause, le Seigneur aura pitié de moi.*"

Le comte Rossi a été, dans notre temps, une des plus nobles victimes du devoir. Comme l'immortel Garcia Moreno, son frère dans le martyre, il est un type de la fidélité à la foi chrétienne poussée jusqu'à l'héroïsme. Peut-être un jour l'Eglise reconnaissante placera-t-elle sur ses autels leurs corps, tous deux tombés sous le fer de la Franc-Maçonnerie.

Saint-Laurent *in Miranda* est bâti sur les ruines d'un temple érigé sur le Forum romain en l'honneur d'Antonin le Pieux et de son épouse Faustine la Divine. On l'appelait *in Miranda* à cause des monuments qui l'entouraient.

Les Clercs-Réguliers des Ecoles-Pies desservent Saint-Laurent *in Piscibus* ainsi nommé à cause d'un marché au poisson qui se tenait auprès. On le rencontre non loin de la colonnade, en allant à Saint-Pierre.

La chapelle dite du Saint-Père, dans le palais

usurpé du Quirinal, possède le chef de saint Laurent.

LE FORUM ROMAIN

Dimanche, 27 mars.—Tous ceux qui viennent à Rome ne manquent pas d'aller voir le Forum romain, et de retourner plusieurs fois le visiter. Aucun lieu ne revêt un cachet d'antiquité plds prononcé. Tout y parle d'un autre âge : et ces arcs de triomphe élevés en l'honneur d'hommes illustres qui dorment depuis des siècles dans la poussière, et ces fûts de colonnes, et ce pêle-mêle de débris qui rappellent des mœurs qui ne sont plus les nôtres, et cette Cloaque *maxima*, œuvre d'un Tarquin, qui sert d'égout collecteur comme au lendemain de la fondation de Rome.

Le Forum est l'endroit le plus intéressant de Rome et de tout l'Occident ; il en est le plus classique ; il a été témoin de la vie dramatique du peuple-roi. C'est bien ici, en effet, que s'écoulait la plus grande partie des journées des anciens Romains. Les plébéiens y accouraient dès l'aube du jour ; à une heure plus avancée venaient les nobles portés sur des litières par des esclaves, et escortés de leurs nombreux clients. Aussi, sur le Forum, sous ses portiques et aux alentours, s'élevaient les édifices publics nécessaires à la vie d'un peuple : temples, basiliques ou bourses d'alors, boutiques, magasins, marchés de toutes sortes. Ici se plaidaient les causes civiles, criminelles et sociales ; les grands intérêts de l'Etat y étaient discutés ; on y décidait de la vie ou de la mort des citoyens, de la paix ou de la guerre avec les peuples étrangers ; on y réglait le sort du monde entier.

Cette place, en ce moment si déserte, je la vois dans mon imagination se couvrir de la foule qu'attiraient les affaires ou le plaisir. Voilà que des rassemblements se forment, grossissent ; on parle avec excitation ; sans doute va s'agiter une question importante, peut-être celle des lois aigraires. Les pas et les regards se portent du côté des *rostres*, En effet, un homme vient d'en gravir les degrés. Son regard se promène sur l'assemblée ; il jette quelques paroles qui se perdent au milieu du bruit général. Cependant la vivacité des conversations se ralentit ; le silence se rétablit, et la voix de l'orateur commence à planer sur cette masse compacte. Le calme se fait, et cette multitude, si mouvante il y a un instant, est devenue immobile ; elle est là, suspendue aux lèvres de l'orateur. Celui-ci sent bientôt qu'il a maîtrisé son auditoire ; quelquefois il se drape avec majesté dans les plis de sa toge ; d'autres fois il marche à grands pas dans la tribune, et l'auditoire le suit dans ses mouvements, s'emporte ou s'apaise, condamne ou absout avec lui.

La harangue est terminée ; l'orateur descend de la tribune aux acclamations de tout le peuple ; tous les esprits sont convaincus. Y a-t-il triomphe plus complet ? Ce ne sont pas des corps qui tombent sous le tranchant du glaive, mais, chose plus merveilleuse ! des volontés qui s'inclinent sous la puissance de la parole.

La foule s'écoule lentement, et la vaste enceinte est de nouveau déserte. Je me retrouve moi-même, seul, assis sur des ruines, tandis que règne autour de moi le calme de la solitude.

Le Forum remonte au berceau du peuple romain. C'était une plaine basse et marécageuse qui

séparait le mont Palatin de celui du Capitole. Le Capitole était occupé par les Sabins ; sur le Palatin s'étaient fixés les aventuriers que Romulus avaient attachés à sa fortune. Des sujets aussi peu recommandables, ne pouvant trouver des femmes qui consentissent à unir leur sort au leur, il fallut recourir à la ruse et à la violence. Romulus organisa donc des jeux publics,et invita les nations voisines. Les Sabins surtout accoururent en foule. Or, pendant la représentation, voilà que tout à coup, à un signal donné, les Romains se jettent sur les spectateurs, enlèvent les filles des bras de leurs mères, et les emportent dans leurs demeures. C'était un cas de guerre, s'il en fut jamais. A quelque temps de là, les deux peuples étaient aux prises dans la plaine même qui avait été témoin de l'enlèvement. Mais au plus fort de la mêlée, les Sabines se jettent au milieu des combattants, vont d'un camp à l'autre, implorent, supplient, font tant enfin qu'elles voient tomber les armes des mains de leurs parents, et des maris que la force leur a imposés. La paix fut scellée. La plaine qui retentit des cris de joie des nouveaux alliés et devint le rendez-vous du peuple sabino-romain, c'est le Forum.

C'est ici que la nation appelée à la domination du monde, et à des destinées encore plus grande sous le règne du Christ, viendra sans cesse retremper son courage. C'est ici qu'on la retrouvera aux heures solennelles de son existence mouvementée, alors que ses ennemis l'attaqueront de toutes parts la presseront, voudront l'étreindre dans un suprême effort, et se réjouiront croyant déjà la voir étendue sans vie. C'est alors que nobles et plébéiens, réunis sur le Forum, se confondront dans un même sentiment de patriotisme.

Au milieu d'un silence religieux, on sent battre le cœur de tout un peuple en souffrance. Mais, avant de succomber, il fait appel à toutes les énergies latentes au fond de tout être qui ne veut pas périr, et les confie à un dictateur. La mission de celui-ci est de retenir la vie qui s'en va, de livrer la bataille décisive. N'en doutez pas, il reviendra vainqueur ; et cette même place, que recouvrait déjà l'ombre de la mort, se ranimera sous le souffle de la victoire.

Le Dictateur, lui, calme au milieu de l'enthousiasme public, remet au pays les pouvoirs extraordinaires qu'il en a reçus, et l'on verra un Cincinnatus retourner à la campagne, reprendre les mancherons de la charrue après avoir tenu les rênes du gouvernement, grand dans la guerre, plus grand dans la paix.

La patrie prend un regain de vigueur, son sang purifié coule plus généreux, et elle continue sa marche vers ses sublimes destinées, confiante dans la fortune de Rome.

Le Forum, hélas ! comme toutes les institutions humaines, devait avoir ses jours de deuil et de désolation. Il subit le sort de la ville dont il était le centre. Lors des invasions des barbares, pillé, saccagé, il vit ses monuments renversés, et devint un champ public. A l'endroit où fut le Forum romain, à vingt-cinq pieds au-dessus du sol antique, on installa un marché aux bestiaux, ce fut le *Campo vaccino*. Pendant des siècles les Romains fouillèrent dans ces ruines, exploitèrent les monuments comme des carrières, se servant de leurs pierres pour construire des édifices publics et des palais.

Ce n'est que sous Pie IX que fut inauguré un

travail intelligent et artistique qui se continue sous le gouvernement des rois-usurpateurs.

La pioche et la pelle ont fait sortir le Forum de son enfouissement séculaire.

Parmi les monuments échappés aux ravages du temps, aux spoliations des barbares et des peuples civilisés, le mieux conservé est l'arc de triomphe de Septime-Sévère, dont les trois arceaux forment une façade de quatre-vingt pieds de largeur et de soixante-et-quinze de hauteur. On monte sur la plate-forme par un escalier pratiqué dans une arcade latérale. La construction est tout entière en marbre.

Plusieurs temples païens ont été changés de destination et consacrés au culte du vrai Dieu. Telle l'église des Saints-Côme-et-Damien. A l'endroit où elle est bâtie se passa jadis un événement remarquable. Simon le Magicien, pour détruire l'effet des miracles des apôtres, avait annoncé qu'il s'élèverait dans les airs. La foule était accourue pour être témoin du prodige ; l'empereur Néron lui-même était présent avec toute sa cour. Le magicien, en effet, à la vue des spectateurs commence son ascension, et les applaudissements éclatent de toutes parts. Mais un homme perdu dans la foule, priait à genoux : c'était saint Pierre. Et voilà que tout à coup le triomphateur d'un moment tombe, et va se broyer sur les dalles du Forum. L'humble prière avait triomphé de l'art du magicien. Ainsi le raconte la tradition.

On voit encore le soubassement du temple où les Vestales entretenaient le feu sacré, et conservaient le Palladium, statuette de Minerve apportée, suivant la tradition, de Troie en Italie par Enée.

Quelques ruines marquent encore la place du

temple de Janus dont les portes restaient ouvertes pendant la guerre, sans doute pour inviter le peuple à venir y prier les dieux pour le succès des armées romaines. Deux fois seulement, jusqu'à Auguste, elles se fermèrent pour annoncer la paix.

Et que d'autres ruines et monuments qui mériteraient d'être mentionnés !

SAINT-DENYS

Mercredi, 30.—L'Eglise de Saint-Denys a été bâtie en 1619 par des religieux français de l'Ordre de la Rédemption ; aujourd'hui encore ce sont des enfants de saint Jean de Matha, venus d'Espagne et établis à Saint-Charles aux Quatre-Fontaines, qui la desservent, ainsi que le couvent de filles adjacent.

C'est là que je dis la messe depuis mon retour de Terre Sainte ; mon compagnon d'autel est M.l'abbé E.Labrosse ; selon la coutume observée dans notre chapelle, nous nous servons la messe successivement l'un à l'autre.

L'église est tout à côté du collège ; tous les jours nous passons plusieurs fois devant la porte. Mais rien ne la distingue des bâtisses environnantes, à tel point que des mois peuvent s'écouler sans qu'on la remarque. Il en est ainsi pour un grand nombre d'églises à Rome. Cependant, tel sanctuaire qui se dérobe à tous les regards, est célèbre ; ainsi Saint-Denys possède une image miraculeuse de la Vierge ayant appartenu à saint Grégoire le Grand.

En Egypte, il y avait la ville aux cent portes ; Rome est la ville aux centaines d'églises. Il y en a paraît-il, autant que de jours dans l'année. Plus de soixante sont consacrées à la Mère de Dieu ; les

martyrs illustres des premiers siècles ont chacun la leur, et quelquefois, plusieurs sont dédiées au même saint pour rappeler les diverses circonstances de sa vie et de sa mort. Des papes, des rois, des familles opulentes ont tenu à honneur d'élever des monuments de leur piété dans la Ville Eternelle.

De leur côté les Ordres religieux sont venus de par tout le monde fonder chacun une maison à Rome pour y puiser à la source même la science ecclésiastique et l'esprit de l'Eglise romaine.

Rome est la terre classique de l'esprit chrétien. L'air qu'on y respire en est imprégné. Tout y porte à Dieu, et on se sent devenir plus religieux. Que d'hommes venus en simples curieux y ont trouvé leur salut, et parmi les plus illustres, Louis Veuillot ! C'est ici qu'il a trempé sa foi et scellé son attachement inébranlable à la Chaire de Pierre. Un voyage à Rome, c'est un bain fortifiant qui répare les forces de l'âme et lui rend son énergie pour le bien.

La capitale du monde catholique est l'antithèse de la capitale du monde profane. A Paris tout est fait pour charmer les sens. Il y souffle un vent qui énerve et amollit le caractère. Insensiblement on se fait indifférent aux choses de la foi. Les jeunes gens surtout sont bien exposés à se laisser éblouir par des apparences trompeuses et à courir après des plaisirs qu'on leur présente sous toutes les formes. Hélas ! trop souvent des étudiants arrivés chrétiens convaincus de leur pays s'en retournent avec une foi blessée.

Les mondains aiment Paris et s'y plaisent ; Rome est la patrie des croyants. A Paris, on oublie facilement ses devoirs religieux ; à Rome, on les reprend quand on les a négligés.

Rome offre à l'âme des jouissances intimes, elle renferme des séductions pour l'esprit et le cœur qui finissent par attacher à son sol béni et à son ciel d'azur. Grégoire XVI avait coutume de dire aux personnes qui allaient le voir avant leur départ : " Combien de mois avez-vous passés à Rome ? " Si l'on repondait : " Six mois ", il ajoutait aussitôt : " Au revoir ! " C'est que Rome après un séjour prolongé devient une seconde patrie où l'on sent le besoin de revenir.

Je ne connais pas sort plus heureux pour un prêtre retiré du ministère que d'aller terminer ses jours à Rome, occupé à visiter les églises, à suivre le cycle de ses fêtes quotidiennes, et à assister aux démonstrations qui ne cessent de se succéder dans la ville des Papes.

A L'OEUVRE ET A L'ÉPREUVE

31 mars.—Je viens de lire d'un seul trait le nouveau livre de Laure Conan : "*A l'Œuvre et à l'Épreuve.*"

D'instinct, je n'aime pas les romans ; c'est une suite d'aventures qui passent comme les tableaux d'une lanterne magique, et les personnages agissent au gré de l'auteur comme des marionnettes au bout de leur ficelle. D'ailleurs nous n'avons qu'à donner libre cours à notre imagination et elle se peuplera de héros imaginaires. Mais "*A l'Œuvre et à l'Épreuve*" est un roman semi-historique ; c'est la vie, esquissée à grands traits, du Père Charles Garnier tué en haine de la religion par les farouches Iroquois. De fait, notre histoire est une mine inépuisable pour tous nos écrivains ; Laure Conan n'en a suivi qu'un mince filon.

Un intérêt tout particulier s'attache aux pionniers de la foi et de la colonisation dans notre patrie. On aime à savoir ce qu'ils ont été, avant de les voir à l'œuvre et à l'épreuve sur le théâtre de leurs travaux ; on aime à les suivre lorsqu'ils font un voyage au pays des ancêtres. Monsieur Garnier demeure à Paris. Son fils Charles se sent appelé aux missions lointaines du Canada ; il est encouragé dans ses généreux dessins par M. de Champlain qui vient passer une journée au milieu de la famille du futur missionnaire. Le fondateur de Québec parle volontiers de sa colonie naissante. Comme il expose avec enthousiasme son projet d'implanter une nouvelle France sur le sol d'Amérique ! C'est le rêve de sa vie. Les obstacles paraissent insurmontables, mais il a foi dans l'avenir, et il mourra au poste où la Providence l'a placé. Le Père de Bréboeuf, l'homme à la haute stature, aux résolutions énergiques, au dévoument surhumain, vient à son tour sous le même toit. Il fait connaître ses missions huronnes ; il dit ses espérances et ses déboires,ses misères et ses consolations. Il retournera aux grands lacs, car c'est là qu'il veut mourir au milieu de ses chers sauvages. Plus tard on apprend que le Père Jogues doit célébrer dans la chapelle du Collège de Clermont. On se presse pour voir le martyr ; on le supplie de montrer ses doigts mâchés, écorchés, brûlés en haine de la foi.

Le roman historique de Laure Conan renferme des scènes émouvantes, des situations qui empoignent. Par temps, on se surprend des larmes aux paupières.

L'intrigue se résout par le martyre. Cela peut déplaire à certains lecteurs accoutumés à voir tous

les récits se terminer par le mariage, dénouement traditionnel. Mais le martyre n'est-il pas la plus belle fin d'une vie consacrée au service de Dieu dans les missions ?

Cependant "*A l'Œuvre et à l'Epreuve*" n'obtiendra peut-être pas tout le succès qu'on serait en droit d'attendre. *Il est difficile de faire d'un saint un heros de roman sans blesser quelque peu la vraisemblance.*

M. L'ABBÉ M.-T LABRECQUE, ÉVÊQUE DE CHICOUTIMI.—QUÉBECQUOIS A ROME.

Vendredi, 8 avril.—Depuis quelque temps il est question de notre diocèse. Mgr Bégin, après deux années passées sur le siège épiscopal de Chicoutimi est devenu coadjuteur du cardinal-archevêque de Québec. M. l'abbé Laflamme, de l'Université Laval, nommé pour lui succéder, a décliné l'honneur de l'épiscopat, et ses raisons ont été acceptées par la Sacrée Congrégation de la Propagande. Aujourd'hui, on nous apprend que le choix est tombé sur M. l'abbé M.-T. Labrecque, Directeur du Grand Séminaire de Québec et professeur de théologie morale. J'ai bien connu le nouveau titulaire pendant les années du cours classique ; il me précédait de trois classes. En 1885, j'ai eu l'honneur de le recevoir dans mon presbytère d'Alma ; il était accompagné de M. l'abbé Cl. Mathieu, directeur du Petit Séminaire. Je ne veux pas retarder de lui écrire pour lui présenter mes félicitations, déposer à ses pieds le tribut de mes hommages, et me souscrire son fils dévoué en Notre-Seigneur.

* * *

J'ai le plaisir de rencontrer de temps en temps

un cousin québecquois, M. Gaspard LeMoine, qui voyage avec toute sa famille. Il a traversé l'Espagne, séjourné en Algérie, et partira bientôt pour le Canada.

Aujourd'hui sont arrivés MM. les abbés Nap. Cinq-Mars et Aur. Angers. Eux aussi ont passé la saison rigoureuse sous le beau ciel de l'Algérie : puis il ont fait le pèlerinage de Terre Sainte.

C'est toujours une joie pour notre petite colonie de faire de nouvelles recrues.

Ce soir doit partir M. l'abbé Raym.Casgrain. Il est impatient de se retrouver dans sa retraite du Bon-Pasteur de Québec ; son pèlerinage de Terre Sainte l'a fatigué.

Mgr Têtu et son frère, M. l'abbé Alphonse, ainsi que M. le curé Faguy ne partiront que le 28 du courant pour Paris où ils séjourneront un mois avant de s'embarquer au Havre pour New-York.

LE PALATIN

9 avril.—La tradition place sur le Palatin la demeure des premiers héros du Latium, Evandre et Faustulus. Cette colline a été le berceau de Rome ; c'est à ses pieds que les eaux du Tibre, en se retirant, laissèrent à sec le panier flottant qui contenait les frères jumeaux Romulus et Rémus. Toujours suivant la tradition, les deux innocentes victimes de l'ambition d'un oncle usurpateur furent nourris par une louve. Reconnus pour être du sang royal, ils reçurent un domaine. Ce fut autour du Palatin que Romulus traça avec le soc d'une charrue les limites d'une ville nouvelle ; elle s'étendit bientôt sur les six collines environnantes qui sont : au nord et à l'est, le Capitole, le Quirinal, le Vi-

minal et l'Esquilin ; au sud, le Cœlius et l'Aventin. Dans les temps plus rapprochés de nous, la ville envahit le Vatican, le Montorio, le Janicule et le Pincio. Sur la colline où Romulus creusa une caverne pour sa demeure, les rois, ses successeurs, eurent leur résidence ; sous la République, les familles les plus considérables et les personnages célèbres s'y établirent. Là naquit Auguste. Devenu empereur, il y bâtit un palais qu'il laissa à l'Etat pour l'usage des Césars. Ceux-ci luttèrent de luxe et d'extravagance pour l'agrandir et l'embellir. Caligula, sous le prétexte d'aller plus facilement causer avec Jupiter Capitolin, fit jeter sur le Forum un pont qui relia le Capitole au Palatin. Mais le comble de la folie fut la Maison d'Or de Néron. D'un luxe inouï et de dimensions colossales, elle couvrait les monts Palatin, Cœlius et Esquilin, et les vallées qui les séparaient ; ses dépendances s'étendaient jusqu'à Sainte-Marie-Majeure. Un auteur contemporain nous dit qu'elle menaçait d'envahir toute la ville. On se fait difficilement une idée de la richesse des salles. Dans les festins les fleurs tombaient des balcons d'or sur les convives ; des tuyaux répandaient les parfums, tandis que les voûtes changeaient de décor pour varier le spectacle. Au dehors, des portiques à triple rang de colonnes s'allongeaient sur des parcours d'un mille. Mirage des eaux, obscurité mystérieuse des bois touffus, solitude des vastes plaines, gaîté des prairies verdoyantes et des vignes champêtres : tout se réunissait pour charmer les regards et captiver les sens. Dominant tout de sa superbe, la statue de Néron s'élevait, d'or et d'argent, à cent-vingt pieds dans les airs. En la contemplant et tout ce qui l'entourait, Néron se crut quelque chose ; il se prit

pour un habitant de l'Olympe. Il eut cependant la modestie de dire : " Enfin, je suis logé comme un *homme.* "

Voilà où peut conduire la sottise humaine, quand rien n'y fait contre-poids. En ces temps de civilisation païenne, plus de la moitié du genre humain respirait pour satisfaire les caprices d'un petit nombre d'hommes. C'est ce luxe effréné, cette orgie de jouissances qui ont tué la Rome des Empereurs.

Les fouilles qu'on poursuit encore sur le Palatin nous révèlent les richesses incomparables du peuple-roi, sa puissance et son génie, mais elles proclament aussi bien haut le néant des choses humaines.

Pour nous, chrétiens, en visitant les ruines du palais des Césars, nous nous rappelons avec bonheur et orgueil que la religion du Christ pénétra sous ces lambris dorés, et qu'au milieu de cette cour corrompue où figuraient une Messaline et une Agrippine, la honte de leur sexe, vivaient des chrétiens aux mœurs pures à qui saint Paul adressait des saluts.

Sur le mont Palatin s'élève l'église de Saint-Bonaventure habitée depuis des siècles par les Franciscains de la Stricte observance ou les Alcantarins. Elle possède un trésor bien précieux, le corps de saint Léonard de Port-Maurice, si parfaitement conservé qu'on le croirait vivant.

LE CAPITOLE

Après avoir peuplé le Palatin, la petite colonie de Romulus ne tarda pas à envahir le mont Capitolin. C'est là que Tarquin le Superbe bâtit un

temple destiné à devenir le plus vénérable du vieux monde romain. Ses trois nefs, surmontées d'autant d'édicules, étaient consacrées, celle du milieu à Jupiter, le maître des dieux, une autre à Junon, son épouse, et la troisième, à leur fille Minerve. Le temple mesurait plus de huit cents pieds de circonférence, et la triple colonnade du portique dominait toute la ville. Il s'élevait sur l'un des sommets qui émergeaient du Capitole ; l'autre monticule supportait la forteresse entourée de murailles et de hautes tours. Entre les deux mamelons s'étendait cet espace libre où Romulus avait ouvert un asile aux étrangers pour grossir le noyau de sa colonie naissante. Au sud de la colline le roc était coupé à pic ; c'est là qu'on précipitait les criminels coupables de haute trahison. L'effroi qu'inspire encore aujourd'hui la pensée de la Roche Tarpéienne est purement classique depuis l'exhaussement du sol du côté du Tibre.

Le Capitole, la plus petite des collines de Rome mais la plus célèbre, a subi le sort de la ville dont il était le centre. Ruiné à diverses reprises, il fut abandonné ; une partie même prit le nom de *Mont des Chèvres*. Au XIII siècle les idées républicaines qui hantèrent les esprits des Romains remirent la colline en honneur. Le préfet de Rome dut y fixer sa résidence, et les officiers publics y tinrent leurs séances.

Le Capitole actuel comprend *l'intermont* d'autrefois. On y monte par un escalier construit d'après les plans de Michel-Ange. A la naissance de la rampe, deux lions, vomissant l'eau par la gueule, semblent garder la colline historique. A demi-hauteur, à gauche, l'Etat entretient une louve et son louveteau en souvenir d'un fait cher au cœur

des Romains. Au sommet se dressent les dompteurs Castor et Pollux à côté de leurs chevaux de guerre. Puis s'ouvre devant nous une vaste cour carrée dont le centre est occupé par la statue équestre de Marc-Aurèle, la seule du genre que l'antiquité nous ait léguée. C'est un chef-d'œuvre. La figure martiale de l'empereur nous frappe tout d'abord ; le coursier achève de fixer notre attention avec sa tête où tout semble vivre, sa croupe artistement arrondie, ses jarrets fortement tendus ; on croirait qu'il va s'élancer. Un artiste ne se lassait d'admirer cette œuvre d'art. A la fin,impatient de l'invariable immobilité du groupe silencieux, il s'écria : " Marche donc ! Oublies-tu que tu vis ?" Il oubliait lui-même qu'il n'appartient qu'à Dieu de donner à la matière le souffle de la vie.

Au fond du quadrilatère est le palais des Sénateurs ; à droite celui des Conservateurs ; et à gauche, le Musée. En compagnie de MM. les abbés Cinq-Mars et Angers j'ai visité toutes les œuvres intéressantes qu'ils renferment ; nous y passâmes l'après-midi.

C'est dans le Musée que se trouve la statue du gladiateur mourant. On reconnaît un Gaulois. Il s'est infligé une blessure mortelle pour échapper à l'esclavage, et la vie s'écoule avec son sang. Mais il est heureux, car il meurt libre et indompté. On s'intéresse au sort du malheureux vaincu, car on reconnait en lui l'expression, exagérée sans doute, de l'un des sentiments les plus nobles de la nature humaine, l'amour de la liberté.

L'héroique Gaulois rappelle le premier Brenn, chef des Gaules, qui marcha contre Rome, quatre cent ans avant notre ère et faillit s'en emparer. Il était noble dans sa fierté barbare. Aux am-

bassadeurs qui lui demandaient la raison de sa campagne : " Notre droit, dit-il, c'est celui qui qui vous a fait attaquer tant de peuples que vous avez réduits en esclavage ; nous le portons à la pointes de nos épées ; tout appartient aux braves." Il respectait les campagnes qu'il traversait : " Ce sont les Romains, criait-il en passant, que nous allons combattre ; c'est à eux seuls que nous en voulons." Une victoire éclatante conduisit les Francs jusqu'au pied du Capitole où ils furent témoins d'une scène dont la grandeur l'emportait sur les élans sublimes de leur fière nature. Ils parcouraient la ville en vainqueurs et la pillaient, lorsque, arrivés au palais des Sénateurs, ils aperçurent des vieillards gravement assis à l'entrée du vestibule, tous revêtus des insignes de leur dignité et appuyés sur leurs bâtons d'ivoire, immobiles comme des statues et plongés dans un silence solennel. Une longue barbe blanche tombait sur leurs poitrines et ajoutait encore à la majesté de leur attitude. Les barbares crurent voir une assemblée des dieux de l'Olympe, et restèrent interdits. L'un d'eux cependant s'avance et ose toucher la barbe d'un sénateur ; celui-ci indigné le blesse aussitôt avec le bâton qu'il tient à la main. Le Gaulois irrité tue le Romain. Ce fut le signal du massacre ; les cruels vainqueurs se jettent sur ces hommes sans défense qui se laissent égorger sur place sans bouger. Une nation qui possède des citoyens de cette trempe ne peut périr.

Sept mois durant les Gaulois assiégèrent le Capitole sans pouvoir s'en emparer. A la fin, confiants, à la faveur d'un passage secret qu'ils avaient découvert, ils montaient à l'assaut lorsqu'ils furent trahis par les oies sacrses du Capitole que le

bruit des pas avaient réveillées. Un Romain se présenta le premier et soutint d'abord seul l'effort des assaillants, et donna ainsi le temps aux troupes d'accourir et de repousser l'ennemi.

Brennus consentit enfin à faire la paix moyennant mille livres d'or. Pour le peser les barbares apportèrent de faux poids ; et, comme les Romains se plaignaient de cette supercherie, Brennus, jetant son épée dans le plateau de la balance, répondit : —" Malheur aux vaincus ! " Mais Camille, nommé dictateur dans son exil, arrivait en toute hâte et s'écriait fièrement : " Des Romains se rachètent avec du fer et non avec de l'or." Une lutte décisive s'engage ; les Gaulois sont vaincus ; et Camille victorieux est salué du beau titre de second Fondateur de Rome.

Et que d'autres faits d'armes glorieux rappelle le mont à jamais célèbre du Capitole !

LE PINCIO

Je me suis rendu au Pincio en compagnie de mon confrère M. l'abbé Nadeau. Le Pincio était autrefois un jardin, ou plutôt une vigne. Napoléon, pendant l'occupation de Rome, en commença la transformation ; après la chute de l'empereur, Pie VII en termina les embellissements, mais à Valadier revient l'honneur d'avoir créé cette promenade publique qu'on admire aujourd'hui et qui est l'une des plus belles de l'univers.

Deux heures avant le coucher du soleil, Rome, jusque là engourdie dans la sieste de l'après-dîner, se réveille comme d'un long sommeil. Il se produit alors comme un redoublement de vie. Les rues se remplissent, les places publiques s'animent.

Le Pincio surtout se peuple de tout un monde et revêt un air de gaiété extraordinaire; la foule des Romains et des étrangers, avides d'air pur et de délassement, le sillonnent en tous sens ; on parcourt les sentiers qui se croisent, les allées ombreuses et les bosquets fleuris ; on s'arrête pour respirer le parfum des fleurs, en admirer les couleurs variées ; on aime à se reposer sur les tapis de verdure. Les hommes s'entretiennent gravement entre eux, tandis que les femmes étalent les couleurs voyantes de leurs toilettes et que les enfants jouent sur le gazon. Çà et là on rencontre des étudiants aux uniformes divers, parlant théologie, discutant des questions controversées ou se livrant aux études arrides de la métaphisique.

Mais les sons joyeux de la fanfarre se font entendre ; et voilà que de toutes les directions accourt cette population mouvante ; elle se groupe au pied d'une estrade sur laquelle est réunie une cinquantaine de musiciens. Un chef d'orchestre conduit ces instrumentistes,mais comme par la pensée, tellement ses mouvements sont rares et presque imperceptibles. Avec les derniers accords se dispersent les auditeurs ; dans quelques quarts d'heure, d'autres viendront les remplacer lorsque la fanfare exécutera un nouveau morceau.

Pendant ce temps, de pompeux équipages suivent le large chemin qui contourne la montagne, et s'échappent par la place du Peuple.

A la sortie du Pincio, nous nous arrêtons sur la terrasse pour admirer le panorama qui se déroule sous nos yeux. Toute la ville est à nos pieds. A l'extrémité ouest, le dôme de Saint-Pierre s'élève audessus de tout ce qui l'entoure et se détache sur le ciel bleu. La basilique vaticane jouit du privi-

lège des grands hommes de l'hisroire ; ses proportions grandissent avec la distance comme la renommée de ceux-ci grandit avec les siècles.

Nous passons auprès de la villa Médicis qui date du XVIe siècle. Sous Napoléon elle devint le siège de l'Académie des Beaux-Arts. C'est là que la France encore aujourd'hui envoie ses jeunes artistes se perfectionner dans leurs études.

A l'église de la Trinité-des-Monts on chantait le salut ; nous y entrâmes. Toutes les chaises étaient louées, et nous nous mêlames à la foule qui se tenait debout ; elle était tellement pressée qu'au moment solennel de la bénédiction, à peine pûmes-nous remarquer un léger mouvement de tête pour témoigner de l'adoration du coeur. La plupart des assistants étaient venus pour des motifs de foi, mais aussi les décorations, le chant un peu théâtral en avaient attiré un bon nombre.

VILLA PAMPHILI

11 avril.—Avec une dizaine de confrères j'ai fait la promenade de l'après-midi sur le mont Janicule de l'autre côté du Tibre, au sud du Vatican. Nous nous sommes rendus jusqu'à la villa Pamphili en passant par la porte Saint-Pancrace.

La noblesse romaine sait faire grand, et ses nombreuses villas autour de la ville sont d'une magnificence royale. Celle que nous visitons aujourd'hui est remarquable entre toutes ; elle est la plus étendae ; sa circonférence mesure plus de cinq milles Partout l'art le dispute à la nature. Ce ne sont que jardins, grottes champêtres, pièces d'eau, fontaines jaillissantes, et, jetés ça et là, statues, bus-

tes, bas-reliefs. Des pins séculaires y élèvent leurs panaches à des hauteurs prodigieuses.

Deux fois la semaine les portes de la villa Pamphili-Doria ou *Belrespiro*, comme disent les Italiens, s'ouvrent au public. Comme dans les autres villas de Rome les simples fiacres ne sont pas admis à rouler sur ses avenues princières ; les voitures à deux chevaux ont seules ce privilège; ce jour-là elles étaient nombreuses ; nous les voyions circuler dans toutes les directions, le long des lacs, au fond des vallèes, sur le versant des collines, suivant les ondulations du terrain.

La terre que nous foulons est une terre glorieuse pour la France. C'est ici qu'en 1849 le général Oudinot établit ses quartiers ; c'est par la porte Saint-Pancrace qu'il rentra victorieux dans Rome pour la remettre à son maître légitime.

Pie IX, élevé sur le trône pontifical aux acclamations de tout le peuple, avait prodigué les bienfaits autour de lui, et pour don de joyeux avènement, accordé une amnistie générale. Mais semez les bienfaits dans le cœur des méchants, et vous récolterez les trahisons et les ingratitudes. Moins de trois ans après, fait prisonnier dans son propre palais par ces mêmes hommes qu'il avait graciés, il était obligé de s'enfuir à Gaëte.

C'est la gloire de la seconde République d'avoir rendu Rome au Pape et au monde catholique. En cette circonstance le cœur du Président battit à l'unisson de celui de la fille aînée de l'Eglise. On reconnaît ici la France de Charlemagne, la France laissée à l'inspiration de ses sentiments généreux et chrétiens. Elle sortit de cette campagne, fière du devoir accompli ; elle y trouva un regain de for-

ce et de vaillance qui la rendra plus tard invincible sur les champs de la Crimée.

La prise de Sébastopol suivit de près la délivrance de Rome,comme,hélas ! la catastrophe de Sédan arriva quelques mois aorès le rappel des troupes en garnison à Rome. Le carbonaro Bonaparte se devait à ses frères de la Jeune Italie ; il lui appartenait de préparer la voie aux brigands de Garibaldi. Mais Dieu a toujours son mot à dire dans le gouvernement du monde, et quelquefois sa voix est éclatante. L'empereur, comme son oncle, vit la couronne tomber de son front humilié et dut prendre pour toujours le chemin de l'exil.

La nation française a une mission providentielle sur la terre, celle de défendre la Papauté. Son sort est unie intimement à celui de l'Eglise. Si elle prévarique, malheur à elle ! L'histoire est là pour le prouver.Pareille à la locomotive jetée en dehors de ses rails, elle éprouve des chocs, des soubresauts terribles qui la secouent et l'ébranlent avec violence. C'est l'état où nous la voyons aujourd'hui, se débattant dans des crises politico-religieuses et sociales qui l'épuisent. Qui viendra la remettre sur le champ d'honneur, qu'elle ne peut quitter impunément ? Pendant un demi siècle le descendant de ses rois très chrétiens, le seul capable peut-être de la sauver, s'est tenu à la frontière, attendant l'heure propice qui n'a pas sonné. Henri V est descendu au tombeau. Et maintenant que va-t-elle devenir ? Sur la couche d'iniquité que lui ont faite les principes de 89, et sur laquelle elle se retourne péniblement comme un malade en proie à d'affreux cauchemars, elle ne peut vivre toujours. Un peuple sans foi est un peuple sans loi ni famille qui doit périr infailliblement si Dieu ne l'arrache à son sens reprouvé par un miracle de la grâce.

LA SCALA SANTA

Dimanche des Rameaux, 10 avril.—On montait au palais de Ponce-Pilate à Jérusalem par un escalier de vingt-huit degrés. Notre Seigneur le gravit quatre fois dans sa Passion ; une première, lorsqu'il fut traduit devant le gouverneur romain par le grand-prêtre Caïphe ; renvoyé de Pilate à Hérode, il le descendit, et, au retour, le remonta affublé de sa robe de dérision;unequatrième fois il sanctifia ces marches vénérables lorsqu'il prit le chemin du Calvaire,la tête couronnée d'épines et le corps couvert de plaies sanglantes. C'est donc une relique bien précieuse que cet escalier ; aussi lorsqu'il fut transporté à Rome par les soins de l'impératrice Hélène,fut-il reçu avec des transports d'enthousiasme.On le reconstruisit dans l'église qu'on lui avait préparée. Par respect les ouvriers ne voulurent pas le toucher de leurs pieds ; ils posèrent d'abord la marche supérieure, puis l'avant-dernière et continuèrent ainsi en descendant jusqu'à la première du bas.

Il s'établit immédiatement un courant de pieux pèlerins à la *Scala Santa* On la montait avec les sentiments les plus vifs de componction et de pénitence, et souvent en versant d'abondantes larmes à la pensée des souffrances de l'Homme-Dieu. Le marbre s'usait sous les genoux des pèlerins ; on dut le couvrir de madriers de noyer qu'on renouvela plusieurs fois depuis.

J'ai été heureux de venir, moi aussi, monter après tant d'autres, et en me traînant sur les genoux, cet escalier que gravit, le premier, Jésus-Christ mon Sauveur, de le baiser avec respect, et de contempler par les espaces laissés libres entre

les madriers, les marches elles-mêmes que foulèrent ses pieds divins.

On descend par deux escaliers latéraux, non sans avoir jeté un coup d'œil sur les statues si expressives de *l'Ecce Homo* et de la *Trahison de Judas*, et avoir fait une fervente prière au sanctuaire *Sancta sanctorum*, l'un des plus précieux du monde par les saintes reliques qu'il renferme, comme l'indique l'inscription latine : " *Non est in toto sanctior orbe locus*. Il n'est point de lieu plus saint dans le monde." On y vénère, en effet, une image miraculeuse du Sauveur, un pain de la dernière Cène, l'éponge de la Passion, un fragment de la lance de Longin, un petit morceau du Saint-Sépulcre, des fragments de la colonne de la flagellation, et de la colonne de la *Lithostrotos*.

La *Scala Santa* est sous la garde des Pères Passionistes qui ont leur couvent tout auprès. Lorsque je me présentai ce matin dans leur chapelle pour dire la sainte messe, un Frère ne voulut pas d'abord accepter mon *Celebret*, mais le Supérieur qu'il alla chercher, me fit des excuses, et m'invita à prendre le café. J'acceptai volontiers et ainsi je ne m'éloignai pas de Saint-Jean-de-Latran où je voulais assister à la bénédiction des rameaux.

SAINT-JEAN-DE-LATRAN

Le premier pape, saint Pierre, en fixant sa résidence à Rome, attacha à ce siège la prérogative du souverain pontificat. Le second évêque de Rome, saint Lin, par le fait même de son élection devint le second pape, le deuxième anneau de la chaîne ininterrompue des Souverains Pontifes. Dans Rome, Saint-Pierre est la basilique du Pape ; mais

c'est Saint-Jean-de-Latran qui est la cathédrale de l'évêque, et c'est ce siège qui comporte la dignité de la Papauté, comme à d'autres appartiennent de droit les titres d'archevêché et de patriarcat. Aussi est-elle la première des églises du monde dans la hiérarchie catholique, comme l'atteste l'inscription qu'on lit sur les murs : " *Sacro sancta Lateranensis ecclesia omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput* ". Et les chanoines qui la desservent ont le pas sur ceux de Saint-Pierre, même dans la basilique Vaticane.

Saint-Jean-de-Latran remonte au berceau du Christianisme. Après trois siècles passés sous terre, les Papes quittèrent les demeures ténébreuses des Catacombes pour prendre possession du palais de l'ancienne famille des Latrans que Constantin leur avait donné et qu'ils habitèrent jusqu'à leur séjour à Avignon. Sous le régime des rois-usurpateurs de la maison de Savoie, la basilique et le palais de Latran jouissent, comme le Vatican et Castel-Gandolfo, du privilège de l'exterritorialité, en vertu de la loi des Garanties du 13 mai 1871f

La basilique de Latran a un portique imposant. La colonnade soutient une balustrade que domine la statue colossale du Sauveur entourée des statues de quatorze des principaux saints de l'Eglise. C'est de la *loggia* du milieu que le Pape dans des temps plus heureux donnait la bénédiction apostolique *Urbi et Orbi* le jour de l'Ascension. On pénètre dans les cinq nefs de l'intérieur par cinq portes dont l'une, celle du milieu, la Porte Sainte, reste murée et ne s'ouvre que l'année du jubilé.

L'autel papal renferme la table sur laquelle saint Pierre offrit les Saints Mystères ; il est surmonté d'un superbe baldaquin qui contient les chefs des apôtres Pierre et Paul.

La chapelle la plus riche est celle des Orsini, qui renferme les caveaux de cette illustre famille. Dans la chapelle des Chanoines se trouve le stalle réservée aux rois de France depuis Henri IV qui obtint ce privilège par un don princier. L'église de Latran porte le nom d'*Eglse d'or* " à cause du trésor de ses reliques. Elle possède un bras de sainte Hélène, une partie du cerveau de saint Vincent de Paul, du sang de saint Charles Borromée, la coupe empoisonnée qui fut présenté à l'apôtre saint Jean, une parti du manteau de pourpre dont Jésus-Christ fut couvert par dérision.

C'est dans l'église de Saint-Jean-de-Latran que j'assistai à la bénédiction des rameaux. De chaque côté du chœur s'ouvrait des loges destinées à des familles distinguées. Dans la nef on avait installé des estrades d'une manière grossière ; les joints entre les madriers étaient tellement prononcés que mon bréviaire passa à travers, et je dus payer un bambin pour aller le chercher en rampant sous le plancher provisoire.

A un moment donné j'entendis un bruit confus de pas en arrière de l'église ; c'était la foule qui se précipitait pour recevoir les rameaux que des chanoines distribuaient aux assistants. Ils étaient bien communs, mais ceux que reçurent les chanoines et des personnages importants étaient d'olivier et artistement travaillés.

JEUDI-SAINT

Une grande tristesse se répand sur la terre ; car demain est l'anniversaire de la mort de l'Homme-Dieu. Les temples sont remplis d'un deuil qui pèse comme un manteau de plomb. L'autel dépouil-

lé de tout ornement, découvre aux regards inquiets son tabernacle entr'ouvert et vide de l'hôte divin qui l'habite. Cependant, d'une chapelle retirée s'échappe une lueur craintive ; c'est le reposoir. Le pieux fidèle dirige ses pas de ce côté ; il y retrouve son Dieu entouré d'honneur, et il est heureux de déposer à ses pieds les sentiments d'amour et de reconnaissance qui l'animent. L'Eglise, semble partagée entre deux sentiments : sentiment de douleur à la vue de son divin maître trahi et livré à ses ennemis ; sentiment de joie au souvenir de la Sainte Eucharistie instituée en ce jour. Le dépouillement des autels et le reposoir en sont les deux signes sensibles.

Cet après midi, en compagnie du R. P. Corcoran, le vénérable doyen de notre collège, j'ai visité plusieurs reposoirs. Retraçons l'itinéraire que nous avons suivi, afin de dire un mot de quelques églises dont nous n'avons pas encore parlé.

Nous commençons notre tournée par l'église de Sainte-Suzanne sur la rue du Vingt-Septembre, à mi-distance entre la place du Quirinal et la porte Pie. Là vivait la noble Suzanne, nièce du pape Caïus. Demandée en mariage par le fils de Dioclétien, elle refusa les honneurs et les richesses de la cour impériale ; un disciple du Christ était seule capable d'un pareil héroïsme. Convaincue d'être chrétienne elle fut arrêtée, et la maison paternelle fut témoin de son martyre. Son père eut le même sort. La demeure où s'accomplit ce double sacrifice fut transformée en église ; elle fut détruite plus tard, et le temple que nous visitons aujourd'hui s'élève sur son emplacement. Les murs sont couverts de peintures et de fresques représentant les principaux traits de la vie de sainte Suzanne, et

aussi de la chaste Suzanne de la Bible. L'autel de la Confession renferme les corps de la vierge romaine et de son père, et des reliques insignes de sainte Perpétue et de ses sept fils.

A côté de Sainte-Suzanne est Notre-Dame-des-Victoires; l'édifice octogone,qu'on voit en face sert de couvent aux religieux de Citeaux. C'est dans la solitude de ce cloître qu'on alla chercher un ablégat pour le Canada. Il n'en faut pas être surpris ; car il arrive souvent que l'âme pure et éloignée de toute duplicité d'un moine, est plus propre à démêler l'écheveau d'une situation compliquée que l'homme vivant dans le monde et enclin à juger d'après des idées préconçues. Dom Smeulders est une intelligence d'élite, un esprit droit ; il termine dans la prière une vie consacrée tout entière au Seigneur.

Près de Notre-Dame-des-Anges,vis-à-vis de l'élégante fontaine qui lance ses nombreux jets d'eau à plus de vingt pieds dans les airs,nous prenons la voie Nationale que nous suivons jusqu'à sa rencontre avec la rue du Quirinal sur la petite place de Magnapolis.Là sont les églises de Sainte-Catherine de Sienne et des Saints-Sixte-et-Dominique ; un peu plus loin s'élève celle de Sainte-Agathe.

Un large escalier en pierre nous conduit au forum Trajan, le plus célèbre après le Forum romain. Au milieu s'élève la colonne qui recouvre les cendres du vainqueur des Daces et que surmontait jadis sa statue. Saint Pierre a supplanté l'empereur ; l'endroit a été bien choisi pour un monument au chef des apôtres, auprès de cette ancienne basilique Ulpienne que Constantin choisit pour annoncer que le maître du monde embrassait la religion du Christ.

A notre époque on a creusé les ruines amoncelées du Forum, de sorte que c'est sur une hauteur que nous apercevons deux églises sœurs par leurs dimensions, leurs dômes et leurs vocables. L'une, consacrée au Saint-Nom de Marie, rappelle la victoire de Sobieski sur les Turcs aux portes de Vienne, alors qu'ils s'apprêtaient à envahir l'Europe ; l'autre, bâtie par l'association des boulangers, s'élève en l'honneur de Notre-Dame de Lorette.

Nous sommes à un pas de la place de Venise, centre des communications urbaines, où viennent aboutir les principales lignes d'omnibus et de tramways qui arrivent de la porte Pie par le Quirinal, du pont Saint-Ange par le corso Victor-Emmanuel, et de la place du Peuple par le Corso. On se propose de prolonger, en enlevant un pâté de maisons, cette dernière rue jusqu'au Capitole qui deviendra alors le point d'attraction de la ville.

Le palais de Venise, qui donne sur la place, appartenait à la République de Venise ; il est aujourd'hui la résidence de l'ambassadeur d'Autriche. Dans ce bloc immense est enclavée l'église de Saint-Marc qui remonte au IVe siècle. Le pape saint Marc, qui l'a bâtie, y repose, ainsi que les illustres martyrs persans Abdon et Sennen.

* * *

Suivons maintenant le corso Victor-Emmanuel. Presque en partant nous longeons le Gésu dont la célèbre façade donne sur la place de ce nom. Cette église remonte aux temps heroïques de la Compagnie de Jésus, au temps des Ignace, des Xavier, des Rodriguez, des Bellarmin, des Borgia, etc. Que de fois les premiers compagnons de l'illustre fondateur espagnol ont prié sur les dalles de ce temple !

Que de pieux personnages y sont venus après eux ! Bien précieux et nombreux sont les souvenirs attachés à ce béni sanctuaire. Dans la chapelle de saint Ignace, l'une des plus riches de la Ville Eternelle, on conserve les ossements du saint fondateur ; dans celle de saint François-Xavier, le bras droit de l'Apôtre du Japon,et les cinq doigts qui se sont levés si souvent sur les infidèles pour les baptiser et les bénir.

Le Gésu est l'une des églises les plus fréquentées de Rome, l'une de celles où l'on prie plus volontiers. La demi-obscurité qui règne autour de nous aide encore à produire le sentiment mystérieux de la présence de Dieu. Dans les grandes fêtes le luxe des décorations, la splendeur des illuminations, le brillant des draperies qui s'enroulent autour des colonnes,se déploient dans le chœur et autour de la nef, attirent les foules. Ce qui se passe à Rome se voit dans tous les pays où il y a des Jésuites. Partout il s'établit un courant, comme un pèlerinage vers les églises qu'ils desservent ; partout le prestige de la sainteté et de la science, d'une sainteté sévère pour soi-même mais pleine de commisération pour les autres, d'une science aussi sûre dans les principes que condescendante dans la pratique, fait de chacune de leurs maisons, l'asile privilégié des pécheurs, des affligés, des hommes à vues droites, et des personnes ferventes. Qui dira les bonnes œuvres qu'ils accomplissent, le nombre d'âmes que leur pieux ministère fait monter au ciel de toutes les parties du monde ?

Attenant à l'église est le couvent aujourd'hui occupé par les troupes du Gouvernement. On y conserve encore la chambre de saint Ignace. Elle est petite et basse ; on a dû élever le plafond pour

mettre des cierges sur l'autel. Les enfants ont hérité de l'esprit de pauvreté de leur père. Entrez dans la cellule de n'importe quel Jésuite ; entre quatre murs blancs vous verrez une table, quelques chaises, un modeste lit ; si vous ajoutez des livres souvent feuilletés, un crucifix plus souvent baisé, vous aurez fait l'inventaire de la chambre. Aussi, le fils de saint Ignace est-il prêt à partir au premier signal de son supérieur. Il n'emportera au bout du monde que son crucifix et son breviaire, certain de retrouver à quelque point du globe où l'obéissance l'envoie les mêmes objets peu nombreux qu'il laisse à son successeur, et qui suffisent à son ambition.

Les Jésuites ont une autre église sur la place de la Minerve dédiée à saint Ignace. Les chapelles de l'abside, consacrées à saint Louis de Gonzague et à saint Jean Berchmans et possédant leurs dépouilles précieuses, sont surtout célèbres.

*
* *

Avant d'arriver à Saint-André *della Valle*, le chemin se bifurque et forme un îlot. Sur l'embranchement, à gauche, est l'église du Saint-Suaire dite des Piémontais, qui donne son nom à la rue, et celle de Saint-Julien des Flamands. La première ne suffit pas à la foule qui s'y presse en ce jour. La reine Marguerite, dont c'est l'église nationale, pourvoit à son ornementation, et cette circonstance explique l'attraction dont elle est l'objet. A Rome, la principale parure des reposoirs consiste dans les lumières et les fleurs naturelles dont on convre l'autel et le parquet ; les parfums embaument le tabernacle, image du tombeau du Sauveur, et la douce clarté de l'huile d'olive et de la cire

d'abeille représente bien les prières des âmes fidèles au pied du tabernacle. On ne voit pas exposés, comme au Canada, les vases sacrés ; sans doute parce qu'il n'est pas dans l'esprit de l'église de mettre sous les regards et à la portée de la main des objets qu'on doit réserver pour les cérémonies du culte. Cependant, il semble que des calices et des ciboires renversés sur l'autel peignent bien les tristesses de l'heure présente et rappellent les paroles du prophète Daniel : " *L'hostie fera défaut, le sacrifice sera aboli, l'abomination de la désolation régnera dans le temple.*"

Le Saint-Suaire est l'église nationale des Piémontais ; aussi Victor-Emmanuel l'a-t-il orné de fresques célèbres. Le fait peut surprendre ; mais en Italie on n'est pas impie comme en France. Là c'est l'incrédulité pure, l'absence complète de pratique religieuse, tandis qu'ici on tient à rester de l'Eglise ; on voudrait pratiquer sa religion. Mais le libéralisme a faussé les consciences et imprimé une mauvaise direction aux esprits. On prétend être catholique, mais à sa manière. Sous prétexte de servir les intérêts de l'Eglise, on veut lui imposer ses idées et ses prétentions ; sous prétexte de mieux faire ressortir sa beauté intime, on veut la dépouiller de son manteau royal, et jeter sur ses épaules sans défense les haillons troués d'une protection platonique ; pour la protéger on veut lui imposer l'égide d'un gouvernement nécessairement variable sinon toujours hostile.

L'erreur moderne a des formes multiples, et s'accommode aux mœurs du peuples ; en Italie que n'a-t-elle pas fait sous le couvert d'une patrie-une ! Les catholiques étrangers ne verraient pas d'un mauvais œil une Italie obéissant à un seul maître,

unissant ses forces pour repousser l'ennemi commun, mais avec Florence, Milan ou Naples pour capitale. Car Rome est intangible dans le vrai sens du mot ; elle appartient à Dieu et à l'Eglise catholique ; elle est trop grande pour être la capitale d'un peuple resserré sur un coin de terre. Le Pape, chef de l'Eglise catholique, la remplit et ne laisse pas de place à un roi temporel.

Compte-t-on pour peu l'honneur fait à l'Italie d'avoir été choisie pour devenir le centre de l'Eglise universelle ? Mais pour remplir sa sublime mission, il faut à l'Eglise une indépendance complète des puissances qui se disputent le monde.

C'est ce que devraient comprendre les rois du Piémont qui aspirent à la domination du royaume d'Italie. Ils pourraient alors se créer une position normale, et porter la couronne sans cesser d'être les fils soumis de l'Eglise. Mais leur ambition les aveugle, et leur faiblesse en face de sectaires qui en veulent à l'Eglise elle-même, les jette dans le camp ennemi. Voilà ce qui doit empoisonner leur vie et leur rendre le séjour de Rome insupportable.

Un jour que j'allais au Séminaire de l'Apollinaire, je fus arrêté par un cordon de soldats qui gardaient les avenues du Panthéon pendant qu'on chantait le service anniversaire du roi excommunié Victor-Emmanuel. Humbert son fils et son successeur sur le trône usurpé, excommunié lui-même, tient à procurer à son père les prières de l'Eglise, et force les portes du sanctuaire en obligeant le Pape à tolérer ce qu'il ne peut empêcher. Il doit être triste le spectacle de cette messe chantée sur le tombeau d'un roi mort en dehors de l'Eglise, qui n'a pu avoir un prêtre à ses derniers moments pour le réconcilier avec son Dieu, lorsque parmi les as-

sistants se trouvent un roi excommunié, des serviteurs de la royauté usurpée pour la plupart excommuniés. Les chants doivent résonner douloureusement au cœur et apporter des sons accusateurs. Des fantômes lugubres doivent hanter l'esprit des assistants.

La reine Marguerite cependant n'est pas sous le coup de l'excommunication. Elle a au Quirinal sa chapelle et son chapelain. Sur la rue, lorsque les prêtres la rencontrent, à l'exemple de tout le peuple, ils s'inclinent devant la majesté de la royauté, tandis qu'ils refusent toute marque d'honneur et passent la tête haute devant le roi son époux, afin de protester ainsi contre l'usurpation sacrilège de Rome.

*
* *

De l'autre côté de Saint-André, à droite, se trouve la place Navone, célèbre surtout par ses trois fontaines dont l'une est le chef-d'œuvre du Bernin. Elle représente les quatre grands fleuves du monde connu à cette époque, et tombe en cascades d'un amas de rochers dans un vaste bassin de quatre-vingts pieds de diamètre. Sous le règne des Papes, il arrivait, au temps de la canicule, qu'on fermait l'écluse de la place, le soir, en même temps que les issues des vasques étaient bouchées ; le lendemain le cirque agonal était devenu un lac autour duquel les Romains venaient s'amuser et respirer un air moins brûlant.

Le marché des Rois, sur la place Navone, est remarquable par la quantité de hochets de toutes sortes et de pseudo-instruments de musique qu'on y offre en vente. Les intéressés, pour attirer les

clients, font un tintamarre capable de torturer les oreilles les plus insensibles.

Deux églises donnent sur cette place : Sainte-Agnès et une autre consacrée au Sacré-Cœur de Jésus.

Laissons le corso Victor-Emmanuel pour faire le tour de la place ; la rue Sediola et la Sapience nous conduisent au palais du Sénat, en face de Saint-Louis des Français. Cette église renferme un monument, sous forme de pyramide, en souvenir des Français morts au siège de Rome en 1849, aussi, le cénotaphe du brave de Pimodan enseveli dans la glorieuse défaite de Castelfidardo, en 1860.

A l'extrémité nord de la place Navone est l'église Saint-Apollinaire ; elle a peu d'importance par elle-même ; elle est restée célèbre toutefois parce qu'elle a donné son nom au séminaire diocésain bâti tout auprès.

A quelques arpents de là, l'église Saint-Augustin attire l'attention par son large perron et son portail élevé. On y vénère le corps de sainte Monique ; on l'y transporta d'Ostie, ville qui reçut le dernier soupir de l'illustre sainte et posséda pendant mille ans ses restes vénérés. La femme chrétienne, modèle de toutes les mères, est devenue inséparable du fils de ses larmes et de ses prières.

A l'entrée, vous êtes sûr de trouver à toute heure du jour une foule recueillie agenouillée au pied de la madone si célèbre "*del Parto*" de Sanseverino. Cent lumières l'entourent, et elle disparaît sous les pierreries et les ex-voto de toutes sortes qui la couvrent et descendent sur le piédestal ; mais son plus bel ornement est la piété des fidèles et les marques extérieures qu'ils en donnent. La statue plus grande que nature représente la Vierge-

Mère portant son divin fils dans ses bras ; elle a été couronnée en 1340, en action de grâces de la délivrance de la ville. C'est ici qu'est le centre de l'Archiconfrérie des Mères chrétiennes. Les étudiants y viennent aussi en grand nombre, dans le laborieux travail de la préparation aux examens, pour demander le succès.

Saint-Augustin possède une fresque célèbre de Raphaël représentant la figure inspirée du prophète Isaïe. Elle a été reproduite en mosaïque ; l'œuvre a deux pieds de longueur sur deux et demi de largeur ; trois ouvriers y travaillèrent pendant six ans et son coût fut de deux cent mille francs.

La coupole est la première qu'on a élevée dans Rome.

Attenant à l'église est le couvent des Augustins qui renferme la troisième bibliothèque de Rome. Avec ses cent mille imprimés et ses trois mille manuscrits elle vient après celle du Vatican et celle des Dominicains à la Minerve, dont l'une possède cent mille volumes et vingt mille manuscrits, et l'autre, deux cent mille volumes et mille manuscrits.

En gagnant le Tibre, on rencontre Saint-Antoine des Portugais, et Saint-Yvon, construite en forme d'abeille, en l'honneur du pape Urbain VIII qui avait cet insecte dans ses armoiries.

On pourrait ainsi, allant d'une église à l'autre, parcourir Rome en tous sens. C'est un jardin émaillé des églises les plus variées par leurs formes et leurs destinations.

Revenons par le côté Est de la place de Navone, en suivant la rue de l'*Anima* où nous rencontrons d'abord l'église de ce nom. Un caractère qui la distingue, c'est qu'elle nous apparaît à l'inté-

rieur beaucoup plus grande qu'elle l'est véritablement ; cette particularité est due à son architecture capricieuse et unique en son genre. C'est l'église des Allemands. On a remarqué sans doute comme toutes les nations ont à Rome, leurs églises desservies par des prêtres du pays, où les instructions se donnent dans la langue maternelle. Autrefois il y avait toujours un couvent pour les pèlerins, et les infirmes et les malades y trouvaient un refuge assuré. C'était une petite patrie dans la patrie commune des fidèles, avec les usages, les mœurs et les tradition du pays ; on était chez soi sur ce petit coin de terre perdu dans la Ville Eternelle. Rome apparaît comme une mosaïque composée des pierres les plus diverses, mais dont le merveilleux assemblage offre un coup d'œil admirable aux yeux de la foi.

Le mouvement des nations vers la ville des Papes s'accentue toujours davantage ; aujourd'hui, plus que jamais, elles sentent le besoin de se grouper autour du chef commun des fidèles, et de chercher un asile à l'ombre de la basilique de Saint-Pierre.

La musique religieuse de l'immortel Palestrina qu'on exécute à l'*Anima* attire les foules avides d'entendre cette composition si simple et si sublime à la fois.

Tout à côté est l'église de la Pa;x. Le génie l'a marquée du sceau de l'immortalité. Toujours on y viendra admirer le tableau des sibylles de Cu-Cumes, de Perse, de Phrygie et de Tibur, dû au pinceau de Raphaël.

Les nouveaux mariés de Rome ont l'habitude, le lendemain de leurs noces, d'entendre la messe dans l'église de la Paix.

Sur la place de Pasquin est l'église des Agonisants, et, avant de déboucher sur le cours Victor-Emmanuel, on trouve une église consacrée à saint Pantaléon qui remonte au XIIIe siècle et fut d'abord desservie par des prêtres anglais.

VENDREDI-SAINT

Le monde pleure la mort de son Dieu ; les églises retentissent de chants de douleur et les prophètes prêtent leurs accents inspirés. Rome, cette Jérusalem de l'Occident, ressemble à un cimetière, mais où l'on ne voit qu'une tombe. Le souvenir de la passion et de la mort du Sauveur est rendu encore plus frappant par la vue des instruments du déicide qu'on expose en ce jour. Les marches de la Scala Santa se couvrent d'une foule de pieux fidèles. Le peuple accourt à Sainte-Croix-en-Jérusalem pour contempler les reliques de la Passion : trois morceaux de vraie croix, un des clous qui transpercèrent la chair du Sauveur, deux épines de la couronne qu'on enfonça dans son chef adorable, le doigt que l'apôtre Thomas mit dans les plaies de Jésus ressucité, et l'inscription attachée à la Croix.

Dans la basilique Vaticane, du haut de la tribune placée au-dessus de la statue de sainte Véronique, un cardinal offre à la vénération chrétienne le voile même qui reçut l'impression de la face adorable de Jésus montant au Calvaire, la lance qui alla chercher au fond de son cœur inanimé les dernières gouttes de son sang, et un morceau des bras de la vraie Croix.

Tout le jour les cérémonies se succèdent dans les églises de la Ville Eternelle. Dans la chapelle

Sixtine, le Pape, donnant un illustre exemple, va, comme un simple fidèle, pieds nus et mains jointes, après avoir abaissé trois fois jusqu'à terre son front ceint d'une triple couronne, adorer, en le baisant, le Christ attaché au bois de la croix.

Dans l'après-midi a lieu l'office des *Trois-Heures d'agonie*, et, après le coucher du soleil l'*Heure de la Désolation de la Sainte Vierge ;* chacun de ces offices consiste en un sermon entrecoupé de morceaux de musique. Avant l'usurpation sacrilège de 1870, on se portait en foule au Colisée où se faisaient en plein air les stations du Chemin de la croix qui se terminaient au pied de la croix que le Gouvernement a, depuis, fait enlever.

Et lorsque les cérémonies du culte latin tirent à leur fin, alors commencent, dans l'église de Saint-Athanase, celles du rite grec qui se continuent tard dans la nuit.

Pour moi j'entendis la messe à Sainte-Pudentienne. J'avais été invité, ainsi que MM. les abbés Préville, Guertin, Auclair et Labrosse, à aider le curé dans ses fonctions du ministère et le chant de la Passion. Tout s'y passa sans grande pompe. L'assistance était très restreinte.

Au chœur, on n'ôta pas sa chaussure pour baiser la croix qui fut placée ensuite à la balustrade ou chacun vint la vénérer.

L'église de Sainte Pudentienne frappe tout d'abord par son cachet d'antiquité.

Vous savez ce qu'est une mission naissante. Le curé doit se retirer dans une maison privée qui lui sert tout à la fois de presbytère et de chapelle ; une famille met son logis à la disposition du ministre du Seigneur, qu'elle entoure de délicates attentions pour lui rendre moins pénibles les travaux

du ministère. Supposez maintenant un pays infidèle où le prêtre est persécuté, où la famille qui lui offre l'hospitalité devient l'objet des railleries et des mauvais traitements......Telle était la mission de Rome quand l'apôtre Pierre y vint pour la première fois prêcher l'Evangile. Au nombre des premiers convertis fut le sénateur Pudens. Son palais devint la résidence du missionnaire et servit aux premiers chrétiens de lieu de réunion pour les instructions, les cérémonies du culte et l'administration des sacrements. C'est ce palais qui a été transformé en église sous le titre de Sainte-Pudentienne. On y montre encore la table de bois sur laquelle saint Pierre célébrait les Saints Mystères.

Pudens avait deux filles, Pudentienne et Praxède. Toutes deux suivirent l'exemple de leur père et se consacrèrent aux œuvres de charité. Elles s'appliquaient surtout à recueillir, au risque de leur vie, les corps des martyrs ; on voit dans les églises qui portent leurs noms des puits où elles déposaient respectueusement ces restes précieux. Elles recueillaient le sang glorieux avec des éponges, et en remplissaient des ampoules qui devenaient des trésors pour les frères.

LE COLISÉE

Le monument le plus extraordinaire de la Rome ancienne, c'est le Colisée. La majesté de ses ruines frappe plus l'imagination tout d'abord que l'immensité de Saint-Pierre, les dalles moussues de la voie Sacrée, et les souterrains des Catacombes. Malgré les injures du temps et les dévastations des barbares et des Romains eux-mêmes, il se tient encore debout avec une incomparable grandeur ; ses

murs lézardés et démolis par endroits nous parlent des choses du passé et nous disent les mœurs païennes. Il ressemble à ces vieillards qui restent seuls survivants au milieu d'une génération à laquelle ils n'appartiennent pas.

On peut se trouver au pied de monuments plus gigantesques ; les vingt étages d'un édifice américain fatiguent l'oeil, mais cette façade sans art nous laisse froids ; ce n'est là que l'effort de l'esprit mercantile qui bâtit dans les airs parce que Dieu n'y ménage pas l'espace. On a vite fait de construire cet échafaudage d'étages superposés, mais le temps en viendra facilement à bout ; un morceau de fer rouillé suffira peut-être pour amener une catastrophe qu'on réparera le lendemain. En face du Colisée, l'imagination reste frappée ; il y a de l'art et du sublime dans cette ellipse colossale.

Le Colisée remonte au temps de l'Empire romain. Néron était mort avec la réputation d'un monstre de cruauté et de libertinage. Cependant il laissait des œuvres empreintes d'un certain cachet de grandeur. Vespasien voulut détruire la "Maison d'or"qu'il avait fait construire,rendre Rome à elle-même, en la débarrassant de cette masse fastueuse qui l'obstruait.Mais au peuple avide de nouveautés il fallait d'autres merveilles ; on lui construisit au fond de la vallée qui sépare le Palatin de l'Esquilin, à la place même des étangs de Néron, un immense amphithéâtre. Trente mille Juifs, pris parmi les captifs que Titus traînait à la suite de son char triomphal à son retour de Jérusalem, y travaillèrent pendant dix ans. Leurs ancêtres bâtirent les Pyramides sous les Pharaons ; eux, élevèrent le Colisée sous les Césars.

L'inauguration du Colisée fut l'occasion de fêtes extraordinaires ; on épuisa toute la variété des amusements populaires. Pendant cent jours consécutifs la vaste enceinte regorgea de spectateurs, et retentit d'applaudissements. Le sang coula en abondance et rougit le sable de l'arène qu'on avait soin de renouveler.

Nos mœurs ne nous permettent pas de comprendre l'attrait que les anciens trouvaient à ces spectacles grossiers. Dans la pratique ordinaire de la vie à peine pouvons-nous supporter la vue d'une blessure ; les gémissements des malheureux nous font mal au cœur. Il n'en était pas ainsi pendant les représentations du Colisée. On trouvait des délices inénarrables dans ces amusements sanglants. Qu'on en juge par ce trait que raconte saint Augustin. L'un de ses amis, nouveau converti, rencontre des compagnons qui l'invitent à les accompagner au Colisée ; il refuse. On insiste ; il tient ferme. Mais les instances deviennent si pressantes qu'il cède à la fin, mais bien décidé de fermer les yeux et les oreilles pour ne rien voir ni entendre. C'est ce qu'il fait d'abord, mais voilà que tout à coup une grande clameur parvient jusqu'à lui en même temps qu'un mouvement se produit dans l'assemblée ; il ouvre instinctivement les yeux pour un instant......il ne les ferma plus ; la scène qui frappa ses regards le captiva ; la passion était entrée dans son cœur ; il goûta un plaisir extrême aux jeux qui suivirent, et redevint un habitué du Colisée.

Assistons nous-mêmes par la pensée à l'une de ces représentations. Voyons d'abord le peuple qui descend des sept collines ; ses flots pressés viennent battre les flancs du vaste vaisseau du Colisée, envahissent toutes les ouvertures et débouchent à

l'intérieur par les quatre-vingt portes ou vomitoires qui donnent accès sur l'amphithéâtre ; celui-ci se couvre d'une foule mouvante que les passions vont bientôt agiter et tourmenter comme les eaux de la mer.

Sur le *podium* ou terrasse inférieure brille le trône de l'Empereur, que recouvre un riche baldaquin ; tout auprès sont rangées les Vestales, et, autour de l'amphithéâtre prennent place les principaux personnages de l'Empire. A tout Seigneur tout honneur. En ces temps où régnaient les mœurs païennes, il appartenait à l'élite de l'aristocratie de voir couler le sang de plus près, de mieux entendre les cris des blessés et des mourants.

Les patriciens, les plébéiens, les affranchis et les esclaves même se distribuent sur les gradins et la terrasse supérieure, suivant l'ordre qu'ils occupent dans la société.

Maintenant tout est prêt ; cent mille spectateurs sont dans l'attente et commencent à donner des signes d'impatience. Déjà on entend les hurlements sourds des bêtes féroces qu'on tient enfermées dans des retraites souterraines.

Un lion a bondi sur l'arène. Pour le rendre plus furieux on l'a privé de nourriture, et on l'a aiguillonné jusqu'au sang. Il mugit, se bat les flancs avec sa queue, et soulève des nuages de poussière. Tout à coup il s'arrête, regarde inquiet autour de lui ; ses yeux lancent des éclairs. Il vient d'apercevoir un homme qui marche à sa rencontre. Alors s'engage une lutte terrible. La gladiateur déploie toutes les ressources d'une adresse et d'une agilité incroyables ; mais voici que le lion est parvenu enfin à poser la griffe sur son adversaire, à l'attirer à lui ; bientôt il le déchire à belles dents.

Avec le premier sang versé commence véritablement l'intérêt pour les spectateurs.

Et cet intérêt se nourrira de tous les coups portés, de toutes les blessures reçues, des cris et des gémissements des vaincus ; le râle même des mourants ne sera pas sans attrait. Le regard se délecte maintenant dans les combats d'animaux rendus furieux par la vue du sang, dans les luttes d'hommes qui s'entregorgent. Et si des sentiments d'humanité ont pu se faire jour dans les commencements, la passion les a éteints tout à fait. Comme pour tempérer l'odeur trop acre du sang fraîchement répandu, des tubes de métal laissent échapper des eaux de senteur qui tombent en rosée bienfaisante sur les spectateurs et embaument l'air.

Et pourtant il y a dans l'assistance des personnes honnêtes et compatissantes, des mères remplies de tendresse. De retour dans leurs foyers, elles s'attendriront à la vue des misères d'autrui, elles s'apitoieront sur le sort des malheureux et pleureront avec les affligés.

Phénomène étrange ! Le cœur humain a de ces mystères qui suffiraient à eux seuls pour prouver la déchéance originelle de la nature humaine. Ne soyons pas prompts à condamner les hommes de cette époque, à leur jeter la pierre. Aurions-nous été plus humains ? Remercions plutôt notre divin Sauveur de nous avoir arrachés dans sa miséricorde aux mœurs païennes. Le Christianisme seul produit la véritable civilisation. Les sauvages dans l'état de nature se font un régal de la chair humaine ; les Français de 89, après avoir réduit la religion à la croyance en l'Être suprême, couvrirent la France du sang le plus pur.

Mais voilà bien un nouveau spectacle qu'on of-

fre à la foule avide de fortes émotions. L'arène est devenue un lac ; et sur ses eaux se balance une barque chargée de passagers, lorsque, tout à coup, les flancs du bateau s'entr'ouvrent. Vous avez rêvé quelquefois à toutes les horreurs d'un naufrage, à l'affolement général au moment de la catastrophe, à la lutte désespérée dans les flots, au silence de mort qui succède à toute cette agitation. Eh bien ! c'est cette scène terrible qu'on veut exposer aux yeux du peuple, dans toute sa réalité, après l'avoir préparée à froid et avec art. C'est un navire qui sombre ; ce sont des hommes qui luttent contre la mort et finissent par disparaître vraiment dans les ondes.

N'est-ce pas le dernier degré de la cruauté ?

Cependant un cri nouveau a retenti sur les gradins de l'amphithéâtre. " Les chrétiens aux lions ! Les chrétiens aux lions ! " Il s'agit d'une nouvelle classe d'hommes, appartenant à une religion venue de la Judée, auxquels on ne peut reprocher que la sublimité de leur doctrine et la pureté de leurs mœurs, mais qu'on poursuit d'une haine implacable, et qui se multiplie malgré les persécutions. Pour eux, pas de pitié ; sur l'arène, on ne prend pas la peine de leur donner des armes. Et pourtant ils vont à la mort le sourire sur les lèvres et le regard au ciel. Regardez l'un d'eux qui s'avance. L'empéreur Trajan, au cours d'une expédition, l'a amené de l'Orient, car il tient à montrer comme il pense toujours à son peuple et à ses amusements. Cette fois, c'est une victime de choix, un des chefs de la secte ennemis de l'Empire.

Les Romains ne sont pas émus en apercevant un vieillard aux cheveux blancs ; ils l'entendent sans émotion s'écrier à la vue des lions qui se jet-

tent sur lui : " Je suis le froment du Seigneur, il faut que je sois moulu par la dent de ces animaux, pour que je devienne le pain pur de Jésus-Christ." Avec le même sang-froid ils voient les deux lions s'élancer sur l'homme désarmé qui les attend, le mettre en pièces et le dévorer.

Les vœux du saint évêque Ignace sont accomplis ; le froment a été broyé et le pain est placé sur la table céleste du Père de famille.

C'est ainsi que s'amasait le Peuple-Roi à la manière d'une bête sauvage à qui il faut fournir sa pâture si l'on ne veut pas qu'elle devienne furieuse et se retourne contre son maître ; ainsi les Empereurs, pour conserver le sceptre, étaient obligés de distribuer au peuple le pain et les jeux : *panem et circenses*. L'Empire perdit tout son prestige, devint un objet de spéculations, au point qu'un jour il fut mis à l'enchère, et adjugé au plus offrant, à un viveur qui, apprenant au milieu des fumées du vin et de l'ivresse l'étrange nouvelle, se rendit sur la place publique, pour s'emparer d'un pouvoir souillé et déshonoré.

Les Empereurs romains n'avaient pas voulu laisser à la merci des éléments la foule qui se pressait sur les gradins de l'amphithéâtre, ni l'exposer à voir interrompre ses amusements favoris. Craignait-on la chaleur ou la pluie, aussitôt on voyait se détacher tout autour de l'immense enceinte du Colisée des voiles triangulaires que raidissaient des cordes attachées aux poutres ; elles avançaient horizontalement jusqu'au milieu du cirque où elles joignaient leurs pointes, et formaient un voile elliptique de six cents pieds sur deux cents, qui ondulait à cent cinquante pieds au-dessus du sol. Encore aujourd'hui on voit des trous pratiqués

dans la corniche supérieure ; ils servaient à retenir des poutres dont le pied reposait sur des pierres en saillie, et qui s'élevaient au-dessus de la terrasse comme des mâts de navire.

Le Colisée a son histoire. Comme les personnages illustres, il a eu ses jours de gloire et ses jours d'épreuves. Le temps de l'Empire fut son âge d'or ; il dura quatre siècles. Ce fut Honorius qui abolit les combats des hommes ; et Théodoric, ceux des bêtes. Puis le Colisée devint une vaste solitude. Quelquefois cependant il servit de théâtre aux luttes désespérées des Romains combattant *pro aris et focis* contre les barbares. Au Moyen-âge des familles puissantes de Rome le transformèrent en forteresse ; à l'époque de l'exil des Papes à Avignon, il servit d'arène aux tournois qui avaient remplacé dans les mœurs de l'époque les combats de gladiateurs. Dans les temps modernes commença vraiment la démolition du superbe monument; il devint une carrière et fournit des matériaux pour la construction de plusieurs édifices somptueux et de vastes palais.

Le Colisée dans la suite des temps devint hôpital, manufacture de laine, fabrique de salpètre ; Benoit XIV lui donna sa véritable destination en le consacrant à la prière et à la Passion du Sauveur. Il était convenable que l'arène qui avait bu le sang des martyrs devint la coupe qui recueillit les larmes de la pénitence. On y installa les stations du chemin de la Croix ; sous la pieuse inspiration de saint Léonard de Port-Maurice des processions s'organisèrent pour les parcourir solennellement plusieurs fois la semaine.

Malheureusement les envahisseurs de la Rome pontificale, après avoir enlevé aux Papes le Colisée

alors tout à fait restauré par Pie VII, Léon XII et Pie IX, voulurent le laïciser. L'esprit libéral, qui les avait conduits à Rome, leur persuada qu'ils ne devaient pas permettre des manifestations religieuses dans un lieu ouvert au public ; croix et chapelles des stations disparurent pour ne pas effaroucher les regards profanes. Il est loisible maintenant de visiter le Colisée sans être exposé à rencontrer des objets qui fassent naître de bonnes pensées dans l'esprit ou réveillent des remords dans le cœur.

Dans la nuit du Samedi-Saint a lieu l'illumination du Colisée, au feu de Bengale ; je voulus contempler ce spectacle ; c'est quelque chose de féérique. Alors que la foule circule dans les ruines au milieu de l'obscurité, tout à coup une lueur immense perce les ténèbres de la nuit, et toutes les pierres de l'amphithéâtre s'éclairent et apparaissent comme en feu. Puis la lumière disparaît lentement comme s'effacent les clartés du crépuscule à mesure que le soleil descend sous l'horizon. Pour varier le coup d'œil, on varie les couleurs, et les pierres du Colisée deviennent comme une gigantesque mosaïque illuminée. A la fin on imita une éruption du Vésuve, qui, en s'éteignant nous laissa dans le cratère éteint du volcan.

LES SACRAMENTINES

Pâques, 17 avril 1892.—Combien touchante est l'institution des congrégations vouées à l'adoration du Saint-Sacrement ! J'aime la pieuse église de Saint-Claude. J'aime une petite chapelle de Sacramentines située du côté du Pincio ; elle est bien modeste, et semble se dérober aux regards comme

les religieuses qui l'habitent ; une quinzaine de pieds seulement séparent la porte d'entrée de la grille du chœur, derrière laquelle veille la prière auec la lampe qui se consume. Mais toujours deux religieuses sont là en adoration devant le Dieu caché de nos tabernacles ; et souvent la communauté se réunit au pied de l'autel pour réciter le saint Office. Comme tout alors respire la piété ! Les lèvres de ces vierges, comme celles du prophète qu'un chérubin purifia avec un tison ardent, sont tout de flamme pour prononcer des paroles dont l'esprit ne saisit pas toujours le sens, mais que le cœur sait bien comprendre. On se trouve heureux en entendant ces anges de la terre ; on se sent plus porté à la dévotion que dans les grandes basiliques où la curiosité attire les touristes avides de tout voir.

Je remercie Dieu qui a inspiré à notre Supérieur la pensée de me demander pour remplacer temporairement le chapelain d'une communauté française de Sœurs-Adoratrices de Notre-Dame-Auxiliatrice, établie près de la gare, sur la rue *dei Mille*. Tous les jours, depuis une semaine, j'y vais dire la messe, et, le soir, j'y retourne faire la reposition du Saint-Sacrement. Le Jeudi-Saint je chantai une grand'messe ; c'était la première fois depuis mon départ d'Alma. Je dus suivre pour la prononciation et le chant la coutume romaine ; mes paroissiens auraient eu peine à reconnaître leur curé .

Aujourd'hui, c'était jour de communion générale ; je constatai que la communauté se compose seulement de sept ou huit religieuses et d'un égal nombre d'enfants. Par suite de l'affaiblissement de la foi en France, le recrutement des personnes

qui se consacrent à Dieu devient de plus en plus difficile.

Le soir, après la bénédiction, on entonna un cantique que j'écoutai avec bonheur, car je l'ai souvent entendu chanter au pays :

Amour, honneur et gloire
A Jésus, mon divin Sauveur !

La Mère Supérieure me fit visiter le jardin du couvemt ; je regrettai d'être toujours resté insensible aux charmes de la botanique et de ne pouvoir partager l'admiration de mon cicerone pour les fleurs du bon Dieu.

La bonne Mère Supérieure est d'une bonté et d'un empressement admirables ; elle n'est pas avare de compliments. Je me rappelle l'onction avec laquelle elle me disait: "Monsieur l'abbé, Son Eminence le Cardinal Protecteur a bien recommandé à monsieur notre chapelain d'avoir pour le remplacer un de ces bons prêtres canadiens........."

De leur côté les prêtres canadiens emportent le meilleur souvenir du couvent des Sacramentines de la rue *dei Mille*.

SAINT-ATHANASE
Rite oriental.

MM. Auclair, Kirouac et moi avons assisté dans l'église de Saint-Athanase à la messe chanté selon le rite grec. Placés dans le chœur, nous avons suivi l'ordre des cérémonies, et, après l'office, grâce à un étudiant grec de la Propagande, nous avons pu pénétrer derrière la porte que nous avions vu se refermer sur les ministres sacrés. Il nous introduisit auprès de l'évêque officiant, qui nous

présenta son anneau à baiser et nous donna sa bénédiction. Nous vîmes la petite lance qui sert à rompre le pain destiné au sacrifice, et la cuiller avec laquelle on distribue la communion. Notre jeune guide paraissait heureux de nous montrer ce qui est particulier à son église. Lui-même d'ailleurs était l'objet de notre curiosité. Nous remarquâmes la manière dont il faisait le signe de la croix, en portant d'abord la main à l'épaule droite ; et il le répétait en toutes circonstances, chaque fois qu'il faisait une génuflexion ou un salut, qu'il touchait un livre sacré ou qu'il baisait une image. De fait une grande différense existe entre le rite oriental et celui que nous suivons. Quelques notes sur la liturgie trouveront ici leur place.

Le culte extérieur est nécessaire à l'homme ; c'est une conséquence naturelle de l'union du corps et de l'âme ; celle-ci, prisonnière des sens, ne peut exercer ses facultés qu'avec le concours des organes. L'homme ne garde pas un front superbe lorsque l'âme s'humilie ; la douceur ne peut longtemps habiter sous des traits courroucés. Dans ses rapports avec Dieu, l'homme a dû se soumettre à cette loi de la nature ; la liturgie est la part que doit prendre le corps dans le culte que nous lui rendons ; les cérémonies sont comme un tableau vivant où viennent se peindre les divers sentiments de l'âme.

Le culte extérieur est aussi vieux que le monde. Caïn offre les prémices de ses champs au Dieu qui répand la rosée et distribue les rayons de son soleil ; Abel présente la graisse des animaux au maître de la vie et de la mort. La loi mosaïque renfermait tout un ensemble de prescriptions liturgiques ; Notre-Seigneur n'est pas venu les abolir mais les perfectionner, en les adaptant à la réalité

qui a succédé aux figures ; les hécatombes sanglantes sont remplacées par l'immolation mystique de la victime de la nouvelle loi.

Les apôtres, tous de la nation juive, conservèrent un grand nombre des pratiques de la synagogue.

Les assemblées des premiers chrétiens commençaient par le chant des psaumes et la lecture des Livres Saints ; venait ensuite une homélie qui était suivie de la collecte en faveur des pauvres ; le tout se terminait par l'oblation de la Victime sainte et la communion. La partie essentielle, c'est-à-dire la consécration sous les deux espèces, n'a jamais varié dans l'Eglise ; seules les cérémonies qui ont pour but de donner aux Saints Mystères plus de solennité, comme les prières, les encensements et les saluts, ont subi des changements.

Dès les premiers siècles se dessinèrent les principaux traits qui caractérisent les rites oriental et occidental ; la différence des climats et des mœurs eurent naturellement une grande influence. L'homme du midi aime davantage la pompe des cérémonies, l'ampleur et la variété des costumes, le brillant du décor : il aime ce qui parle aux sens ; aussi y a-t-il plus d'éclat dans le rite oriental ; les personnages sont plus nombreux, l'action est plus dramatique, la scène, plus vivante. L'homme du nord se renferme plus volontiers dans sa pensée ; plus froid et plus catégorique, il sent moins le besoin d'exprimer au dehors les sentiments qu'il éprouve. Il lui faut une liturgie qui se distingue par un cachet de grandeur unie à une noble simplicité.

Le rite oriental est multiple ; les cérémonies varient avec les peuples ; mais chez tous c'est la

même matière sacramentelle : le pain et le vin choisis par Jésus-Christ ; c'est la même victime : Notre Divin Sauveur mourant en croix ; ce sont les mêmes paroles : celles qui furent prononcées la première fois le soir de l'institution de la Sainte Eucharistie.

A la Propagande, le jour des Rois ramène une touchante cérémonie. Dans ce cénacle où se réunissent des prêtres de toutes les nations, se succèdent au même autel des ministres offrant le sacrifice de la messe suivant les formes des rites latin, grec, syriaque, arménien, maronite, copte et abyssin.

Une si grande variété dans les cérémonies, est due surtout au fait que les peuples d'Orient traduisirent les prières de la liturgie dans leurs langues propres. L'Occident a adopté le latin qui a fait l'unité de sa liturgie, unité qui se resserre toujours davantage et tend à devenir parfaite. Le prêtre du lointain Canada célèbre à Rome dans la même langue et avec le même cérémonial que le prêtre né au cœur de la catholicité.

En revanche, lorsque les schismes éclatèrent dans l'église d'Orient, on ne détruisit pas la liturgie qui demeura comme un patrimoine national ; les hérétiques se contentèrent de retrancher les cérémonies et les mots qui impliquaient la condamnation de leurs erreurs, comme ceux qui expriment la procession du Saint-Esprit et la dépendance à l'Eglise de Rome, de sorte qu'aujourd'hui encore les Orientaux unis ou non-unis ont le même cérémonial à peu de chose près.

Tout au contraire les protestants, en haine de l'Eglise de Rome, ont renoncé au rite latin, et ils en sont venus à faire consister tout leur culte dans des assemblées où l'on chante des hymnes et où

l'on entend des prêches de la part d'hommes que souvent le collet de la redingotte distingue seul de leurs frères.

Et voilà comment les Orientaux dissidents ont conservé les choses essentielles à l'ordination de leurs ministres, tandis que les protestants n'ont plus que des cérémonies sans signification et sans effet.

On remarque dans la liturgie orientale plusieurs cérémonies qui se trouvent à peu près les mêmes dans tous les rites.

La première est celle de la *Prothèse*, qui consiste suivant l'étymologie du mot, à approcher de l'autel ce qui doit servir pour la messe. Elle se fait avec des prières et des encensements. C'est alors que les Grecs séparent en plusieurs morceaux avec une petite lance le pain fermenté du sacrifice.

Puis commence la messe des catéchumènes. On transporte processionnellement en son lieu le livre des Evangiles ; on lit des leçons ; on chante l'épître et l'évangile du haut de l'ambon où le diacre se rend, accompagné des ministres inférieurs. Cette rubrique s'observe encore dans l'église de Milan où l'on suit le rite latin ambrosien.

La messe proprement dite commence alors, et seuls les chrétiens peuvent y assister. Le chant des litanies ouvre l'office, comme cela se fait chez nous le Samedi-Saint et les jours des Rogations.

On transporte en grande pompe les oblats sur l'autel, chez quelques-uns, avec croix, luminaire et encensoir. C'est ainsi que le Jeudi-Saint le clergé apporte en procession et en chantant des hymnes, l'huile et le baume, pour les déposer devant l'évêque officiant.

La communion a lieu dans tous les rites, mais

avec des différences dans les détails. Chez les Grecs, le célébrant, avant de se communier, donne une partie de l'hostie au diacre, qui va se communier derrière l'autel et revient recevoir le précieux Sang des mains du prêtre. Le célébrant rompt alors le pain consacré en plusieurs parties qu'il laisse tomber dans le calice, et va distribuer ensuite aux fidèles au moyen d'une cuiller ; chez les Syriens, le célébrant les prend directement avec ses doigts dans le précieux Sang ; les Syriens catholiques donnent des fragments qui ont été touchés avec une parcelle imbibée du précieux Sang.

Quant aux Maronites, ils se servent du pain azyme et leurs cérémonies tendent à se rapprocher des nôtres, surtout pour le rite de la communion ; ils ont même adopté la forme de nos ornements. Les Arméniens aussi ont laissé le pain fermenté, et, par là, se trouvent simplifiées les cérémonies de la prothèse et de la communion.

RIVE DROITE DU TIBRE
LE BORGO ET LE TRANSTÉVÈRE

Les quartiers de Rome situés sur la rive droite du Tibre s'étendent sur deux collines ; l'une, plus abrupte, est le Janicule ; l'autre, qui s'en détache et descend au fleuve par une pente douce, est le Vatican ; celle-ci, plus au nord, forme le Borgo ; celle-là, en aval, le Transtévère. Le Tibre entre dans Rome par le Septentrion, près de la place du Peuple ; il traverse la ville du nord au sud et la divise en deux parties inégales. Les sept collines historiques s'élèvent sur la rive gauche ; le Janicule et, en dernier lieu, le Vatican, ne furent anexés que plus tard à la ville. Le Vatican est situé au centre d'un terrain marécageux que la malaria rendit

longtemps presque inhabitable. Les prêtres des faux dieux, les devins s'en étaient emparés pour leurs mystères ; ils y rendaient leurs oracles, *vaciinaient*. Mais dans les secrets de la Providence, la colline du Vatican était appelée à de plus hautes destinées, elle devait devenir la colline la plus illustre du monde après celle de Calvaire. Le Fils de Dieu voulut racheter le monde en mourant sur le mont du Calvaire ; le Chef de l'Eglise qu'il a a fondée,son Vicaire sur la terre,fut crucifié sur le mont du Vatican. Le démon dut céder la place à Dieu ; les satellites des divinités païennes se retirèrent devant les disciples du Christ. Les lieux témoins du martyr du premier pape, devinrent le rendez-vous des pieux pélerins ; des hotelleries, des couvents s'ouvrirent pour les recevoir ; et sur la colline privilégiée les siècles élevèrent un monument unique au monde, l'église de Saint-Pierre.

Adrien qui régna au deuxième siècle construisit au pied du Vatican, sur les bords du Tibre, un mausolée pour recevoir les cendres des Empereurs romains ; il voulut faire grand, surpasser tout ce qu'il avait vu dans ses voyages. Son œuvre est resté. Mais tout à côté, sur la hauteur, s'élève un monument bien plus étonnant, et celui-là, pour recevoir les restes d'un pauvre pêcheur de Gallilée que Rome méprisa et fit mourir, mais que Dieu avait choisi pour être le chef de son Eglise. La voûte sous laquelle il repose est plus élevée et plus majestueuse ; la coupole, symbole de la gloire, qui porte au-dessus de Rome la croix,instrument de son supplice et de sa gloire, est unique au monde. La basilique Vaticane l'emporte en richesses et en beautés artistiques sur les pyramides des Pharaons et le mausolée des Césars.

D'ailleurs l'édifice païen est devenu un monument chrétien ; le mausolé du puissant Adrien est aujourd'hui le château Saint-Ange. C'était en 1690 ; la peste sévissait dans Rome ; on craignait que la ville ne devint déserte. Dans cette extrémité le Pape ordonne une procession solennelle ; lui-même marche en tête, couvert d'un sac, pieds nus la corde au cou. Le clergé et tout le peuple suivent, demandant grâce et chantant des hymnes de pénitence. Sur le parcours les hommes tombent nombreux, frappés par le terrible fléau. Arrivé sur les bords du Tibre, en face du Vatican, on entendit tout à coup dans les airs des voix celestes qui chantaient : " *Regina cœli, lætare, alleluia !* Reine du ciel,réjouissez-vous,alleluia ! Parce que celui que vous avez mérité de porter, alleluia ! Est ressuscité comme il l'a dit,alleluia !"Tous,alors,tombant à genoux dans la poussière, s'écrièrent avec larmes : "*Ora pro nobis Deum, alleluia*"—Priez Dieu pour nous, alleluia ! A ce moment on aperçut audessus du mausolée un ange qui remettait dans le fourreau une épée qu'il tenait à la main. La peste avait cessé, les malades étaient guéris ; le fléau ne fit plus de victimes. Depuis, le mausolée prit le nom de château Saint-Ange. Il avait reçu le baptème du miracle ; le paganisme émigrait de la colline du Vatican ; la relique de Pierre avait vaincu la cendre des Césars.

Le château Saint-Ange servit de forteresse ; il devint le boulevard de Rome dont il suivit la fortune. Un passage souterrain pratiqué dans les murs de la cité Léonine, le mit en communication avec le Vatican ; ç'est ainsi que le pape put échaper aux mains du triste personnage que fut le connétable de Bourbon .

*
* *

Le Janicule qui tire son nom de Janus, deuxième roi de Rome, porte aussi le nom de *Mont Oro* ou *Montorio*, à cause du sable couleur d'or qui le compose en grande partie. D'une pente assez abrupte d'abord, il s'incline ensuite légèrement jusqu'au Tibre. C'est le Transtévère, autrefois surtout le quartier des Juifs, le *Ghetto* où ils vivaient en paix sous la protection des Papes. La classe ouvrière qui l'habite aujourd'hui est justement fière de son origine ; elle prétend descendre des premiers romains. De fait elle forme comme une tribu à part avec un dialecte particulier ; elle se distingue d'ailleurs par la beauté de ses traits et la vigueur de sa constitution.

*
* *

C'est au Transtévère que demeurait la vierge Cécile. De noble extraction, elle pouvait aspirer à une brillante alliance avec l'un des premiers partis de Rome. Mais dans son cœur elle avait renoncé à tous les avantages de la terre ; elle s'était donnée à Dieu, et avait juré de n'avoir d'autre époux que le Christ. Pour obéir à ses parents elle dut accepter la main de Valérien ; mais, confiant dans le secours du ciel, elle lui fit connaître sa détermination, et lui annonça qu'un ange veillait sur elle. Cet ange apparut à Valérien qui se convertit. Ellemême, traduite devant les tribunaux, fut condamnée à mort. On l'enferma pendant un jour et une nuit dans la salle des bains de la maison paternelle où une chaleur excessive devait l'étouffer ; elle n'éprouva aucun malaise. On résolut de la faire décapi-

ter ; le licteur ne réussit pas d'avantage à la faire mourir ;après le troisième coup d'épée, qui devait être le dernier, il se sauva, laissant sa victime la gorge sanglante. Elle vécut ainsi trois jours, instruisant les chrétiens et les encourageant. Elle eut alors le bonheur de recevoir la visite du pape Urbain : elle lui recommanda ses pauvres, leur légua tous ses biens, donna sa maison pour servir d'église, et rendit à Dieu un corps resté vierge et une âme toujours pure.

Cécile fut ensevelie dans les catacombes de St-Calixte. Au neuvième siècle on la transporta dans la demeure paternelle. Au Transtévère, on la vénère encore aujourd'hui sous l'autel où elle repose auprès de son époux Valérien. On lui a conservé la posture qu'elle avait dans la crypte des Catacombes où on la trouva à demi couchée, la tête renversée.

* * *

Le Tasse a son tombeau sur le Janicule. Le malheureux poète y mourut au moment où la gloire venait à lui pour le consoler de tous les déboires de sa vie. Le sénat, avec l'approbation du Pape, avait voté une couronne de lauriers à l'auteur de l'immortelle *Jérusalem délivrée*, mais le lauréat, pris d'une maladie grave, ne put ceindre cette couronne. Il mourut dans le couvent de Saint-Onufre, et sur sa tombe on plaça l'inscription suivante: "Ici gisent les os de Torquato Tasso. Etranger, de peur que tu ne l'oublies, les Frères de cette église lui ont posé cette pierre en l'an 1601." Pie IX lui fit élever une statue qui le représente debout, les yeux

tournés vers le ciel d'où il semble attendre l'inspiration.

On montre encore le rejeton d'un arbre sous lequel le Tasse venait souvent s'asseoir ; là, bien des fois il a médité sur le néaat de la gloire humaine ; son âme, tourmentée par des tempêtes plus fortes que celles qui ébranlaient l'arbre au-dessus de sa tête, fut souvent terrassée par des douleurs grandes comme son génie.

* * *

L'apôtre Pierre, allant au martyre, dut passer par le Janicule pour se rendre au Vatican. Des auteurs même prétendent que c'est sur le Montorio qu'il fut crucifié. On montre encore la place où aurait été plantée la croix ; à cet endroit s'élève une rotonde surmontée d'une coupole, sur les plans de Bramante ; c'est un chef-d'œuvre qui a donné à Michel-Ange l'idée du dôme de Saint-Pierre.

* * *

Saint-François *a Ripa* rappelle le souvenir du Séraphin d'Assise. Dans ses pélérinages, François partout où il passait, se dévouait au service des pauvres et des malades. A Rome, un hôpital pour les pestiférés bâti sur le mont Janicule, avait ses préférences ; on lui construisit une cellule attenant à la bâtisse, afin qu'il put plus facilement se livrer au soin de ses chers malades. On conserve cette cellule transformée en chapelle ; on y voit plusieurs objets qui ont apartenu au saint, entre

autres une pierre qui servait d'oreiller au plus parfait des pauvres volontaires de Jésus-Christ.

* * *

Sainte-Marie-en-Transtévère, la plus ancienne église dédiée à la Reine du ciel, remonte au commencement du troisième siècle. Suivant la tradition, lors de la naissance de l'Enfant Jésus jaillit une source d'huile qui se mit à couler avec abondance et se répandit jusqu'au Tibre. On montre dans l'église même de Sainte-Marie-en-Transtévère l'endroit de la source miraculeuse.

Il y a encore Sainte-Marie de *l'Orto*, Sainte-Marie *della Scala*, St-Chrysogone, et plusieurs autres sanctuaires qui rendent la rive droite du Tibre cher au cœur chrétien.

* * *

Jésus-Christ réside parmi nous dans la sainte-Hostie ; Rome s'est couverte d'églises pour recevoir l'Hôte divin. Elle le possède encore dans la personne de son représentant, de son Vicaire sur la terre ; et le Pape a dans Rome le plus beau temple de l'univers. Jésus-Christ nous apprend que tout ce que nous faisons au plus petit des siens c'est à lui que nous le faisons, et Rome, pour recevoir Jésus-Christ dans la personne des pauvres, a multiplié les hopitaux. Sur la rive droite du Tibre, il y a l'hôpital du Saint-Esprit au Borgo, et l'hospice Saint-Michel au Transtévère. Ces deux monuments de la charité ont chacun près d'un mille de circuit, et sont remplis de millers de malheureux que la pauvreté, la maladie, la vieillesse

et même le vice ont laissés sans pain et sans asile. La charité et l'industrie humaines s'unissent pour venir au secours de tous. Les jeunes filles sortent de ces établissements avec une dot, et les jeunes gens avec un métier, un art de vie.

*
* *

On ne quitte pas le mont Janicule sans aller visiter les célèbres Eaux du lac Bracciano à trente milles de Rome. Elles débouchent avec fracas par trois ouvertures en forme de niches dans un vaste bassin en marbre. Ce sont trois torrents qui s'arrêtent un instant, et continuent leur course vers le Tibre, en alimentant tout le quartier qu'elles traversent, et faisant mouvoir des moulins à blé, et plusieurs fabriques de papier et autres.

Cette fontaine est une œuvre d'art. Les anciens ne séparaient pas le beau de l'utile, le côté artistique du côté pratique.

LES URSULINES

19 avril.—Avec M. l'abbé Angers, j'ai été faire visite aux révérendes Mères Ursulines.

Que nous avons éprouvé de tristesse !

La communauté des Ursulines, autrefois si florissante, s'éteint graduellement et périra à bref délai si l'on ne vient à son secours. Le mauvais génie qui prépare sa ruine dans l'ombre, c'est la Franc-Maçonnerie. Elle décide, et le gouvernement exécute ses ordres. On procède sans éclat ; on paraît prendre les intérêts des victimes ; hypocrisie ! c'est pour arriver plus sûrement au but. On prétexte le bien public ; mais c'est à la religion du Christ qu'on en veut.

Le Gouvernement a enlevé aux Ursulines tout ce qu'il a prétendu trouver de superflu chez elles. La pratique en est commode. Je convoite le bien de mon voisin ; je prétends qu'il veut s'en passer, que l'administration, d'ailleurs, en est trop onéreuse, et je le décharge d'autant. C'est simple comme la loi du lynchage, et plus injuste encore.

Les Ursulines habitent les quelques appartements qu'on a bien voulu leur laisser ; mais le gouvernemet a décidé que le tout lui reviendra lorsque la communauté n'aura plus de sujets ; en même temps on ne lui permet pas d'avoir un noviciat.

Voilà comme la force opprime le droit. Mais la Providence est grande ; et Angèle de Mérici, qui jeta les fondements de l'Ordre à Rome sans moyens humains, saura bien protéger son œuvre du haut du ciel.

FRASCATI ; LA CAMPAGNE ROMAINE

20 avril.—Depuis mon arrivée à Rome, je n'ai cessé de parcourir la ville en tous sens. J'ai fait l'ascension de ses collines ; appuyé sur le pied de la croix qui surmonte Saint-Pierre, du haut de ce piédestal de six cents pieds de hauteur, j'ai contempler le vaste panorama qui se déploie sous nos yeux. Je suis descendu jusque dans les entrailles de Rome ; et, au fond de la prison Mamertine, à trente pieds sous terre, j'ai baisé avec respect le sol que les apôtres Pierre et Paul ont foulé de leurs pieds captifs. J'ai eu le bonheur de m'agenouiller dans les sanctuaires où venaient prier les premiers fidèles, et de parcourir les Catacombes, ces passages ténébreux qui s'allongèrent à mesure qu'on eut besoin de place pour inhumer les millions de victi-

mes des persécutions. J'ai compté les couches de débris amoncelées les unes sur les autres et qui distinguent la Rome des différents âges.

Les routes romaines, je les ai parcourues. J'ai fait des pèlerinages sur la voie Nomentane illustrée par la tombe de la vierge Agnès, sur la voie Saint-Laurent qui renferme les restes du grand diacre et du pape Pie IX ; j'ai suivi avec émotion cette voie Appienne par où passèrent si souvent les légions romaines, et qui traverse les champs sous lesquels s'étend la cité souterraine des Catacombes, la voie d'Ostie qui vit la fin des travaux de l'apôtre Paul, but son sang généreux, et s'ouvrit trois fois au contact de sa tête tombée sous le glaive du bourreau, pour laisser jaillir trois sources miraculeuses.

Mais je n'avais pas encore parcouru la Campagne romaine ni gravi les montagnes qui la bornent.

Aussi était-ce grande fête ce matin lorsque nous partîmes, M. Lapointe et moi, en route pour Frascati, la ville à la mode qui attire l'aristocratie romaine dans le temps des chaleurs, à cause de la salubrité de son climat, et des nombreuses villas qui l'entourent d'une ceinture de fleurs, de fruits et de délicieux bocages.

Nous fîmes le voyage en compagnie d'un prêtre de la maison du Pape, partisan convaincu du Pouvoir temporel et confiant dans son prochain rétablissement. " Le système actuel, dit-il, n'amène que misères et calamités ;il faudra bien qu'on finisse par le comprendre."

Le vénérable abbé a raison. Rome n'est-elle pas l'Arche d'alliance de la nouvelle Loi ? Elle possède plus que les Tables de la loi, mais la Loi elle-même dans la personne du Pape infaillible.

Rome appartient au peuple chrétien ; c'est son patrimoine de famille, sa part d'héritage ; et voilà pourquoi les zouaves venus de toutes les parties du monde pour la défendre combattaient *pro aris et focis*. Ils ont été vaincus, mais le droit ne meurt pas ; l'Arche est au pouvoir des ennemis de Dieu, mais elle n'y restera pas.

Autrefois les sacrilèges possesseurs de l'Arche d'alliance s'aperçurent bien vite qu'elle attirait les malédictions du ciel sur leur pays, et que rien plus ne prospérait chez eux, en même temps que des maladies étranges se répandaient parmi les incirconcis et les décimaiemt. Il en sera ainsi de nos Philistins modernes. Ils peuvent bien, pour un temps, paraître jouir de leur conquête, mais leur succès n'est qu'apparent ; Rome sera toujours pour eux une cause de malaise et de misères ; ils ramassent sur leurs têtes les charbons ardents de la colère divine ; un mal secret déjà les mine et amènera leur chute certaine. Surtout, malheur à eux s'ils osent porter une main impie sur le Pape, l'oint du Seigneur. Qu'ils craignent le sort de l'infortuné Oza foudroyé pour avoir touché l'Arche sainte. Ils se verront obligés de rendre Rome à ses légitimes possesseurs ; et Rome, rendue à l'Eglise, Rome, gouvernée par le Pape et ses cardinaux,deviendra pour l'Italie et pour le monde entier un gage de paix et une source de prospérités.

A Frascati nous attendait l'abbé Faticoni, prêtre romain, depuis de longues années *Minutante* à la Propagande. Le père Faticoni, comme nous l'appelons, ne peut se faire, lui aussi, au nouveau régime. Tout le fatigue, tout lui pèse dans la Rome des rois piémontais ; il ne peut s'accoutumer à vivre dans la ville des Papes sous un gouverne-

ment étranger ; il n'aime plus les Romains ralliés aux usurpateurs ; il vit comme étranger dans la Rome moderne.

Le père Faticoni a un cœur d'or ; il aime celui qui le comprend, celui en qui il peut se confier. Il aime les Canadiens, parce que les Canadiens sont franchement catholiques, et qu'ils détestent comme lui le régime actuel.

Le père Faticoni est l'ami et l'admirateur de Mgr Bégin ; et notre évêque ne manque pas de lui recommander les étudiants de son diocèse de Chicoutimi. C'est ainsi que nous avons été amenés à faire sa connaissance.

C'est sur son invitation que nous sommes venus à Frascati, où nous trouvons un carosse tout prêt pour l'excursion, et nous partons pour Albano.

Sur ces hauteurs et à cette heure matinale, l'air était vif ; il descendait des montagnes une brise qui rappelait celles qui nous arrivent du fleuve Saint-Laurent.

Le paysage que nous traversons est des plus variés et des plus pittoresques. On voit partout la vigne et l'olivier ; le sol dispara't sous un tapis de fleurs et de verdure. L'art s'unit à la nature. C'est ici que les riches Romains, fuyant la *malaria* qui habite la rase campagne, ont leurs *villas* aux frais ombrages, aux vertes pelouses, aux nombreux jets d'eau.

Frascati, située à cinq lieues de Rome, est la reine des monts Albains. Elle est bâtie non loin de l'antique Tusculum, patrie de Caton le Censeur ; Cicéron y avait sa résidence d'été. La ville ancienne s'élevait sur le sommet de la colline ; on a cho - si pour la ville moderne un site admirable sur le versant.

Nous passons par *Grotta Ferrata* où nous admirons les peintures du Dominiquin. L'artiste n'avait que vingt-neuf ans lorsqu'il fut chargé de décorer l'une des chapelles de l'abbaye grecque de Saint-Basile ; ces fresques sont ses chefs-d'œuvre, et les plus belles après celles des Chambres de Raphaël au Vatican, et de la chapelle Sixtine de Michel-Ange.

Nous voici au lac Albano. Il remplit le cratère d'un volcan éteint. Des collines boisées l'entourent d'une ceinture de deux lieues de circonférence, et, à travers la forêt verdoyante, on voit çà et là surgir des villages aux allures fraîches et riantes. Au nord s'élève Marino ; à l'ouest, Castel-Gandolfo, séjour favori des Papes qui l'avaient choisi pour leur résidence d'été. De là ils pouvaient contempler leur chère ville de Rome qui confond ses dômes, ses églises et ses obélisques dans le lointain. Un seul monument grandit avec la distance, c'est la coupole de Saint-Pierre ; elle semble vouloir abriter sous son vaste pavillon la ville tout entière : image de la Papauté qui couvre Rome de sa protection après l'avoir faite ce qu'elle est.

La position de Rome dans la Campagne romaine m'inspire des réflexions sur les ressemblances qui existent entre la Ville Eternelle et notre âme.

Rome est bâtie sur sept collines. L'âme fidèle évite le terre à terre des affections terrestres et des intérêts matériels, et se tient sur les hauteurs des vertus chrétiennes. La brute pèse de tout le poids de ses quatre pieds sur le sol qu'elle regarde : l'homme va le front levé. Ne soyons pas les serfs de la glèbe, mais les candidats du céleste héritage.

Rome nous apparaît au milieu d'une vaste

plaine qui l'entoure de sa solitude, et la protège contre les envahissements des inventions modernes. Conçoit-on la Ville des Papes applanissant ses collines, en adoucissant les versants, pour recevoir des manufactures de laine, des fabriques d'allumettes et des usines de toutes sortes ; ses rues, encombrées de gens qui courent aux affaires ; son atmosphère, obscurcie et viciée par la fumée noire qui s'échappe des longues cheminées de brique ; ses monuments, couverts de charbon et de rouille ? Tout cela, c'est bon pour les villes qui passent, dont la destinée est de servir de théâtre au déploiement de l'activité humaine, dont l'existence est attachée aux intérêts du moment, à leur position géographique, aux fluctuations du commerce, au hasard des gisements de houille, d'or ou de fer. Peut-il en être ainsi de Rome ?

De même l'âme du chrétien doit s'entourer d'une sollitude faite de silence, de prière et de méditation. Elle ne doit pas se laisser envahir par les bruits du monde et les fortes clameurs des passions ; son cœur ne deviendra pas le théâtre des intérêts mesquins du temps et des affections grossières de la terre, un chemin battu où s'agîtent les mille riens du moment, un antre obscurci par les fumées de l'orgueil sans claire vue sur le ciel, une place publique où s'élèvent les idoles que fabriquent les convoitises humaines. Car alors l'âme finira par être absorbée par la matière ; ses pensées, ses désirs, ses affections se couvriront d'une rouille qui creusera dans le vif et laissera de tristes ruines dans les idées, les principes et les actions.

Au delà de la Campagne romaine, des montagnes s'élèvent en amphithéâtre jusqu'au firma-

ment ;c'est la figure du sommet des vertus que nous sommes appelés à atteindre. Il faut disposer dans son cœur des dégrés pour s'élever jusqu'au ciel, nous dit la Sainte Ecriture : " *Ascensiones disposuit in corde suo*". Il faut aller de vertus en vertus.— " *Ibunt de virtute in virtutem*." Les vertus sont les échelons par lesquels nous montons au ciel ; c'est l'échelle mystérieuse de Jacob. Sur les hauteurs, l'air pur et sain ; du flanc des montagnes s'échappent les ondes qui répandent l'abondance. La plaine est le séjour des eaux malsaines ; au-dessus s'étendent des vapeurs pestilentielles.

Rome, que bornent à l'est les montagnes qui vont se perdre dans les nuages, voit à l'ouest le firmament s'étendre aussi loin que la vue peut porter et se replier sur les eaux bleues de la Méditerranée. N'est-ce pas une image de l'éternité que le chrétien ne doit jamais perdre de vue ? La vie la plus longue a sa limite : la mort. Au delà de l'horizon de cette vie se déploie l'insondable éternité où tout commence pour ne plus finir.

Le château de Castel-Gandolfo appartient au Pape. Comme le palais du Vatican et celui de Latran, il jouit du privilège de l'exterritorialité en vertu de la loi des Garanties du 13 mai 1871 .C'est un royaume bien minuscule laissé au Chef de l'Eglise, en compensation du Pouvoir temporel qu'on lui a injustement enlevé.

A Castel-Gandolfo se trouve l'entrée du fameux tunnel qui sert de décharge au lac d'Albano. Celui-ci se déversait autrefois dans la plaine et causait des dommages considérables, Lors du siège de Véies, quatre siècles avant l'ère chrétienne, eut lieu l'une de ces inondations. Camille venait d'être nommé dictateur, et l'armée était impatiente de

combattre ; mais l'oracle de Delphes consulté avait répondu que la capitale des Volsques résisterait aux efforts des Romains, tant qu'on n'aurait pas donné une issue aux eaux du lac. Pendant toute une année le général parvint à modérer l'ardeur de ses soldats et employa ses troupes à percer à coups de pics dans le roc et le tuf un canal de six pieds de largeur sur quatre de hauteur. Depuis, lorsque les eaux du lac menacent de déborder, elles rencontrent ce déversoir artificiel et s'y engouffrent. Elles en sortent un mille plus loin après avoir passé sous la montagne, font tourner à leur sortie les roues de plusieurs moulins, et forment un ruisseau qui répand la fertilité dans la plaine et va se jeter dans le Tibre. Cet ouvrage, gigantesque pour le temps, n'a pas eu besoin de réparations depuis plus de duux mille ans qu'il est construit. Les anciens savaient travailler pour les siècles.

Nous continuons notre route vers Albano et la poursuivons jusqu'au célèbre viaduc qui relie la montagne à un sommet voisin sur lequel est perché, comme un nid d'aigle, le village d'Ariccia. Il a mille pieds de longueur, est à trois rangs d'arcades, et s'élève jusqu'à deux cents pieds au-dessus de la plaine. La route de Naples passait par là, et c'est pour la rendre plus commode et plus sure que les Papes construisirent ce pont merveilleux. Au pied d'Ariccia reposent, dans le cratère d'un volcan éteint, à neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer, les belles ondes du lac Némi où viennent se mirer les bosquets et les villages environnants. Le lac Némi est la perle des monts Albains. Sur ses bords, au sud-ouest, s'élève Genzano. C'est là qu'on a coutume, le jour de la Fête-Dieu, de faire

la procession du Saint-Sacrement dans une rue jonchée d'un tapis de fleurs naturelles.

Nous prîmes le dîner à Albano. Le domestique de l'hôtel se montra empressé et nous annonça que tout serait prêt *subito* ; mais allez vous fier aux paroles d'un Italien qui promet de se hâter ! Pendant plus d'une demi-heure, il nous fallut attendre ; enfin il arrive avec un plat de macaroni qu'il dépose devant nous ; le vin était déjà sur la table. Que faut-il de plus en voyage, lorsque la promenade a aiguisé l'appétit et que les heures sont comptées ?

Albano est un lieu de vilégiature à la mode, et ne le cède guère à Frascati pour la beauté du site et la salubrité du climat. Elle est située à sept lieues au sud de Rome.

La fondation d'Albano remonte aux guerres puniques. Pour garder la voie Appienne les Romains établirent à cet endroit un camp qui devint la ville actuelle. Pompée le Grand y possédait ses somptueuses maisons de campagne. Dès l'an quatre cent soixante elle était le siège d'un évêché.

Le plateau sur lequel s'élève Albano n'est pas l'emplacement d'Albe la Longue. L'ancienne capitale de la Confédération latine était aussi placée sur les bords du lac, mais plus àl'est ; elle fut bâtie, dit-on, par Ascagne, fils d'Enée. Lorsque Rome fut fondée, quatre cents ans plus tard, il fallut décider à qui appartiendrait la suprématie ; et deux peuples unis jusque-là par les liens du sang et de l'amitié se déclarèrent la guerre. Heureusement la voix de la nature se fit entendre au milieu des bruits de guerre et parla plus haut que le langage des passions. On résolut de confier le sort des deux villes à six guerriers. On montre encore au-

jourd'hui le champ qui fut témoin du combat des Horaces et des Curiaces. Albe fut soumise à sa rivale des bords du Tibre, et détruite sous le troisième roi de Rome.

Le *Monte Cavo*, qui portait sur son versant Albe la Longue, s'élève à trois mille pieds ; c'est le point culminant des monts Albains. Sur le sommet était le sanctuaire de la Confédération latine ; là venait aboutir cette voie célèbre que suivaient les généraux vainqueurs à qui le sénat refusait les honneurs du triomphe, et qui voulaient en savourer quelque peu les douceurs.

Sur le versant nord du *Monte Cavo* est *Rocca di Papa*, et, plus bas, Frascati ; au sud-ouest, est le lac d'Albano au-dessus de la ville du même nom.

Nous prenons le train de Rome à Frascati. Nous nous séparons du père Faticoni, non sans lui témoigner notre vive reconnaissance. Sur le voyage il nous disait souvent : " C'est beau, n'est-ce pas ?......vous êtes contents !......" Autant d'exclamations qui montraient bien son cœur, son bonheur de nous faire plaisir.

Il ne ve voulut pas qu'un autre que lui se chargeât des dépenses de nos courses à travers les monts Albains.

L'AVENTIN ET LE CÉLIUS

Jeudi, 21 avril 1892.—La *Bocca della Verita* (Bouche de la Vérité) est ainsi nommée d'une fontaine placée près de Sainte-Marie *in* Cosmédin ; c'est une pierre en forme de figure humaine avec bouche béante dans laquelle les Romains mettaient la main pour prêter serment ; les enfants étaient bien persuadés qu'on ne pouvait la retirer sans dire

la vérité, et les parents se servaient de cette conviction pour les éprouver. Cette place est près du Tibre, en aval de l'île Saint-Barthelemy, entre le Palatin et l'Aventin. De là part la rue *Salara* qui longe le fleuve au pied des hauteurs que dominent les trois églises de Saint-Alexis, de Sainte-Sabine et de Sainte-Marie-du-Prieuré de Malte, en face de l'Hospice Saint-Michel situé sur l'autre rive.

Sainte-Marie s'élève sur l'emplacement même du palais du noble Euphémianus, père de saint Alexis. On sait comment ce jeune homme, le jour même de ses noces, poussé par une inspiration divine qui l'appelait à une vie parfaite, quitta époux, parents, patrie, pour commencer à l'étranger une vie misérable et errante. Il revint mourir au foyer paternel où il passa inconnu les dix-sept dernières années de sa vie, seul sous un escalier. A sa mort on découvrit le mystère de sa naissance. Quel ne fut pas le regret des parents d'avoir vécu si longtemps près de leur cher enfant sans le savoir ! S'ils avaient pu au moins sur ses lèvres mourantes déposer un baiser, lui dire une dernière parole ! Mais il est trop tard ; ils n'ont plus devant les yeux que des lèvres décolorées et un cœur qui a cessé de battre.

On montre encore l'escalier qui fut le témoin muet des vertus héroïques de saint Alexis.

L'église souterraine a été bâtie par sainte Aglaé en l'honneur de saint Boniface. Aglaé, dame romaine immensément riche, avait pour intendant Boniface qu'elle avait fait le complice de ses désordres, et l'esclave de ses passions. Frappée un jour du scandale de sa vie criminelle, elle envoya Boniface en Orient chercher des reliques de ces chrétiens dont on lui vantait les vertus et la doctrine, et qu'on persécutait alors. Ce fut le corps de Bo-

niface lui-même qu'on lui rapporta, de Boniface converti, martyr du Christ. Aglaé renonça au paganisme, fit élever un temple en l'honneur de son ancien intendant, et vécut encore treize ans dans la pratique des vertus qui lui ont mérité d'être elle-même placée sur les autels.

Sainte-Marie-Aventine était l'église du prieuré de Malte ; tout auprès est la villa du grand'maître de l'Ordre ; on y voit encore le portrait des soixante-quinze grands-maîtres qui s'y sont succédé depuis le Frère Gérard en 1113.

Au nord de l'Aventin les Juifs ont leur cimetière sur l'emplacement du fameux cirque Maxime qui pouvait contenir près de trois mille spectateurs ; à l'extrémité sud, est celui des protestants auprès du mont *Testaccio* formé par des débris d'amphores et d'autres vases en terre cuite (*teste*) qu'apportaient les bateaux qui remontaient le Tibre jusque là.

Quant au cimetière catholique il est à Saint-Laurent-hors-les-Murs.

*
* *

Le Palatin entre dans l'Aventin et le Célius en forme de coin ; la rue *Cerché* qui part de la *Bocca della Verita*, le sépare de l'Aventin, et devient la voie Saint-Sébastien, tandis qu'il est séparé du Célius par la rue Saint-Grégoire qui arrive du Colisée et se continue sous le nom de voie Saint-Paul.

A l'intersection de ces rues s'élève sur le Célius l'église de Saint-Grégoire, là où se trouvait la maison paternelle de saint Grégoire le Grand. C'est non loin de là, sur le Forum, que ce pape, encore simple prêtre, vit un jour trois jeunes gens qu'on offrait en vente et dont la beauté le frappa. S'é-

tant informé du lieu de leur naissance, on lui répondit : " Ce sont des Angles (*Angli*).—Non, ce sont des anges (*angeli*), reprit-il." Devenu chef de l'Eglise il envoya dans leur pays le religieux Augustin qui devint l'apôtre de l'Angleterre.

On conserve la table autour de laquelle saint Grégoire réunissait douze pauvres qu'il servait de ses propres mains. Un jour il s'en trouva un treizième ; c'était un ange que Dieu avait envoyé pour témoigner combien sa charité lui était agréable.

Tout auprès est Sainte-Marie *in Domnica*, l'ancienne demeure de sainte Cyriaque, dame (*Domnica*) romaine ; et ,en gagnant vers l'Est, Saint-Etienne le-Rond, et Saint-Jean-de-Latran, non loin des murs. Sur le mont Célius on trouve encore les trois églises superposées de Saint-Clément, de Saint-Pierre *in Monticelli* et des Quatre-Couronnés, des Saints-Jean-et-Paul, sur l'emplacement de la maison qui fut témoin de leur martyre au IVe siècle, et qu'habita saint Paul de la Croix, fondateur des Passionistes au XVIIIe siècle.

L'Aventin et le Célius, autrefois très habités, ont été envahis par le désert et la solitude ; là où gne le silence ; les ruines ont recouvert ce sol tant gne le silence ; les ruines ont envahi ce sol tant de de fois foulé par des hordes étrangères, et l'on retrouve ensevelis sous terre les édifices publics et les églises des temps apostoliques.

A l'endroit où s'élève Sainte-Prisque vécut l'apôtre Paul ; il avait auparavant habité le Ghetto sur la rive droite ; il alla ensuite demeurer sur le Viminal, chez le sénateur Pudens, et, plus tard, le long de la voie Nomentane. Sainte Prisque est la première femme qui ait souffert le martyre en Occident.

Saint-Sixte a été construite en souvenir de la rencontre du pape Sixte avec son diacre Laurent sur le chemin du martyre. Dominique y posa les fondements de son Ordre ; les reliques des saints Nérée et Achillée sont conservées dans l'église qui porte leur nom. Autour des thermes célèbres de Caracalla, assez vastes pour contenir seize cents baigneurs, se voient les églises des Saints-Nérée-et-Achillée, où sont conservés les corps de ces saints martyrs, celles de Sainte-Balbine, de Saint-Césaire de Saint-Jean *in oleo* qui rappelle le supplice de l'apôtre Jean jeté dans l'eau bouillante. Près de Saint-Sabas se retira la mère de saint Grégoire le Grand lorsque ce pape transforma en couvent la maison paternelle.

TIVOLI, MONTAGNES DE LA SABINE

22 avril.—Les monts Apennins se détachent des Alpes près de Gênes pour commencer leur course à travers la Péninsule italienne. En passant devant Rome ils élèvent jusqu'à cinq mille pieds leur front chargé de nuages, comme pour rendre hommage à la reine des cités ; puis ils s'abaissent sensiblement du côté de la Campagne romaine, un peu au nord des monts Albains qui semblent monter la garde aux portes de Rome, et forment les montagnes de la Sabine, ainsi appelées du nom de leurs premiers habitants.

C'est au pays des Sabins que nous sommes allés aujourd'hui. Nous étions de notre groupe MM. les abbés Cinq-Mars, Nadeau, Plaisance, Lapointe, Lachance, Lortie, Kirouac et moi-même, de Québec, M. l'abbé Élie Auclair et le Dr Rivet, de Montréal.

Le soleil brillait dans un ciel pur lorsque nous prîmes le tramway à vapeur ; la joie était dans la nature comme dans les cœurs ; tout annonçait une belle journée.

Nous eûmes vite atteint la villa d'Adrien.

C'est ici que cet empereur romain voulut se reposer des fatigues de la vie et des soucis du pouvoir.

Il entassa sur ce coin de terre tous les chefs-d'œuvre recueillis dans ses voyages à travers le monde, en Grèce et en Egypte surtout. On multiplia tellement les richesses artistiques dans cet espace de quelques lieues, qu'après avoir été pillées plusieurs fois par les barbares, après avoir, pendant des siècles, fourni des matériaux de construction aux églises et aux palais de Tivoli, elles remplissent encore les galeries et les musées de Rome d'une foule de merveilles. De nos jours les fouilles se continuent sous la surveillance du Gouvernement qui a acheté la villa Adrien de la famille Branchi en 1871.

La villa impériale représentait en miniature le monde : chacune de ses parties portait le nom d'une portion du globe, qu'elle reproduisait aussi exactement que possible. Pour arriver à cette conformité surprenante, on creusa des vallées, on éleva des collines, on renferma des mers dans de vastes bassins, on créa des forêts où les animaux sauvages bondirent en liberté.

Mais qu'est-ce que l'homme ? Ses projets s'évanouissent comme la fumée et ses œuvres passent rapidement. Au moment où le maître tout puissant se disposait à jouir en paix de ce petit univers importé, un germe fatal se déposait dans son sang qui l'enleva bientôt à tous ses rêves de bonheur.

Adrien dut jeter un regard de désenchantement bien amer autour de lui, lorsqu'il lui fallut quitter le lieu de ses rêves, ce paradis terrestre qu'il laissait à d'autres. Heureux si, au milieu de ses tristesses et de ses regrets, il a songé au compte qu'il devait rendre de son administration au Dieu qui scrute les cœurs et sonde les reins !

La villa Adrien nous apparaît comme un champ abandonné ; à peine quelques ruines s'y laissent apercevoir.

Nous sommes à six lieues de Rome et trois milles nous séparent de Tivoli. Le trajet se fait joyeusement, et notre gaité est si communicative que des personnes d'origine anglaise que nous ne connaissons pas, se mettent de la partie et chantent avec nous l'*Alouette* et le *Brigadier*.

La ville de Tivoli, le Tibur des anciens, plus ancienne que Rome, est l'attrait des montagnes de la Sabine. C'est la ville aux chutes pittoresques, aux cascades et cascatelles. L'Anio, qui la traver-il se cache sous terre et sort de sa retraite inopinément pour faire des sauts périlleux et dérouter les curieux qui veulent surprendre son cours.

Il y a là tout un fouillis de cavernes, de grottes, de sentiers, de terrasses champêtres, de charmilles touffues, et de bosquets charmants ; c'est un véritable labyrinthe où l'on ne s'avance qu'avec crainte parce qu'on risque de s'égarer ou de recevoir des douches d'eau froide inattendues.

Nous avions pour guide un enfant intelligent comme les Romains savent l'être à cet âge, aux yeux noirs perçants, à la figure expressive. Il joua son rôle à merveille et nous fit prendre le nôtre au sérieux lorsqu'il exigea le prix de ses ser-

vices. Nous lui donnâmes la moitié de ce qu'il nous demandait, et il fut grassement payé.

Il me semble encore le voir, élevant la tête et la voix pour parvenir jusqu'à nous, et répondant avec aplomb à nos questions. Il était à nous montrer des morceaux d'arbres pétrifiés dont il y a des montagnes ici, à nous faire remarquer les veines de bois, les racines et les feuilles ; il nous faisait remarquer de ces arbres en voie de pétrification. Pendant ce temps M. l'abbé Cinq-Mars, assis sur un banc un peu à l'écart, examinait cette scène : "Savez-vous, dit-il, en se tournant tranquillement de notre côté, à quoi je songe en ce moment. Il me semble voir l'enfant Jésus au milieu des docteurs de la Loi et des Pharisiens."

Tibur est la ville des souvenirs classiques ; elle fut le séjour favori d'Horace, de Properce et de Catulle. Les gens d'esprit s'y donnaient d'aimables rendez-vous. Mécène y avait son palais où il s'entourait des intelligences d'élite de la capitale, des gens de lettre qu'il encourageait de sa protection et de ses deniers. C'était aussi le séjour favori d'Auguste.

Nous prîmes le diner dans la villa Grégorienne; il y avait du macaroni, le plat national et toujours de mise,et quelques truires des chûtes de Tivoli ; le tout assaisonné de la plus franche gaité. Nous nous amusons à la canadienne, mieux encore à la québecquoise.

Les traits d'esprit sont nombreux, et aucun ne manque son but, grâce à la bonne volonté des convives. A la table voisine un monsieur et une dame paraissent nous regarder avec étonnement ; notre langage et nos manières dénotent, il est vrai, une

origine française, mais laissant soupçonner en même temps que nous ne venons pas de France.

Ne quittons pas le Tivoli sans donner un souvenir d'admiration à son illustre citoyenne sainte Symphorose, et à ses sept fils. Veuve d'un martyr, cette pieuse femme vivait dans la sollitude, tout entière au soin de servir Dieu et d'élever sa famille.

Un jour elle est mandée auprès de l'empereur. On voulait faire la dédicace d'un temple, et les aruspices, refusant de parler devant les entrailles fumantes des victimes, jetaient toute la responsabilité de leur silence sur la chrétienne Symphorose. En face du puissant Adrien qui voulait lui faire renier sa foi, elle resta inébranlable ; les promesses, les menaces ne purent rien sur elle ; et, spectacle digne du ciel ! on vit cette mère sacrifier la vie de tous ses enfants et la sienne propre plutôt que d'offrir un encens idolâtre.

O paganisme ! pendant quarante siècles qu'à duré ton dur et avilissant esclavage, as-tu été témoin d'un pareil héroïsme ? Oh non ! le faux ne produit pas la fleur du sacrifice, tandis qu'elle sort naturellement de la tige de la vérité que le Christ a apporté sur la terre.

SUBIACO.

L'Anio, qui traverse Tivoli et va se jeter dans le Tibre, non loin de Rome, prend sa source dans les montagnes de la Sabine. Il descend avec impétuosité des hauteurs et se précipite dans des gorges profondes. C'est là qu'autrefois vint chercher un refuge contre les séductions du monde un noble patricien nommé Benoît. Il était jeune ;

sa naissance, ses talents lui ouvraient un brillant avenir, mais la corruption de la jeunesse des universités l'avait dégoûté de la vie du siècle, et il avait décidé d'aller s'ensevelir dans une retraite lointaine et profonde.

Pendant trois ans il vécut seul dans une caverne sombre et étroite où ne pouvaient pénétrer les rayons du soleil, une sorte de tannière adossée à la montagne. Il fut alors rencontré par des bergers qui le prirent pour une bête fauve à cause despeaux de bête qui le couvraient. Sa retraite étant ainsi découverte, il dut se laisser approcher par ses semblables. Des disciples voulurent se mettre sous sa conduite. Son humilité dut céder devant leurs instances et la volonté de Dieu ; c'est ainsi que commença l'ordre à jamais célèbre des Bénédictins qui se développa merveilleusement. Plus tard Benoît alla fonder sa maison principale sur le sommet du mont Cassin alors habité par des adorateurs des idoles, et c'est là qu'il écrivit la règle qui porte son nom. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est au pays des Sabins que l'Ordre bénédictin a son berceau.

Subiaco possède trois maisons de l'Ordre ; la première, fondée en 530, est la grotte même où le jeune patricien voulut s'ensevelir avec toutes ses espérances humaines, le *Sagro-Speco*, témoin des sacrifices les plus purs du futur patriarche des moines d'Occident.

GENAZZANO

Au sud de Subiaco et à l'est de Frascati se trouve Genazzano. Ce village attire les pèlerins qui veulent vénérer l'image miraculeuse de Notre-Dame-du-Bon-Conseil.

C'était le 25 avril 1467, sur le soir ; le peuple de Subiaco était rassemblé à l'heure des vêpres sur la place de l'église. Tout à coup les cloches se mettent à sonner sans que personne soit là pour les ébranler. On s'étonne, on court vers l'église. O miracle ! tous peuvent apercevoir contre la muraille une peinture qu'on n'a jamais vue, et qui se tient dans l'espace sans point d'appui d'aucune sorte. Elle représente la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus, tous deux d'une ressemblance parfaite. La mère porte sur son bras son fils qu'elle contemple avec amour ; l'enfant s'attache affectueusement de ses deux bras à son cou ; son regard un peu inquiet est fixé sur le visage très doux mais un peu triste de sa mère. Toutes les grâces et toutes les vertus se reflètent sur ces deux figures : c'est une vision céleste.

La nouvelle de l'apparition miraculeuse se répand dans les environs ; on vient la voir de partout. Parmi les pèlerins se trouvent deux étrangers établis à Rome depuis peu. La vue de l'image les transporte de joie. Ils la contemplent en versant des larmes, et font aux habitants du pays le récit suivant :

"La peinture que vous voyez était honorée de temps immémorial dans une petite chapelle de Scutari, en Albanie, notre patrie. Nous étions nous-mêmes attachés à la garde de son sanctuaire. Or, un jour que nous étions en prière devant cette image, nous la voyons se détacher de la muraille, s'élever dans les airs et s'éloigner dans une nuée transparente du côté de l'Occident. Nous nous mettons à la suivre, et nous marchions sans éprouver de fatigue. Nous arrivons à la mer Adriatique ; nous continuons à avancer, les yeux fixés sur l'Ap-

parition aérienne, et les eaux s'affermissent sous nos pas. Nous allons ainsi jusqu'aux portes de Rome où l'image disparaît. Nous restons tristes, et nous ne pouvions nous consoler. Lorsque nous avons entendu parler du miracle de Genazzano, nous sommes venus, et voilà que nous retrouvons Notre-Dame de Scutari ; c'est bien Elle. Noas ne voulons plus nous en séparer ; nous sommes maintenant des vôtres ; c'est ici qu'avec nos familles nous voulons vivre et mourir."

La translation de l'Image miraculeuse était providentielle ; Dieu avait voulu la soustraire, comme la maison de Lorette, aux profanations des disciples de Mahomet, qui s'emparèrent bientôt de cette contrée.

La muraille, où l'on voit encore l'image se soutenir comme par miracle, appartenait à une très ancienne église paroissiale des Augustins, dédiée à Notre-Dame-du-Bon-Conseil. Ce titre resta à l'Image miraculeuse, qui l'a rendue célèbre par tout l'univers.

COURSES A TRAVERS LA VILLE

Avant l'ouverture de la voie ferrée, la plupart des pèlerins de la Ville Eternelle pénétraient dans Rome par la porte du Septentrion ; entrons à leur suite. D'abord voici l'église du Peuple qui a donné son nom à la porte ; elle est construite sur les tombeaux des Domitiens ; là sont les cendres du cruel Néron. En face, de l'autre côté de la place, sélèvent, à l'entrée de la ville, comme pour lui servie de remparts, les deux églises de Ste Marie *Monte Santo*, et de Ste-Marie *in Miracoli*.

De là s'introduisent dans Rome, comme trois

artères, pour permettre la circulation, les rues du Corso, *dell' Ripetta* et *Babuino*.

La rue *dell' Ripetta*, à l'ouest, longe le Tibre. C'est le centre du petit commerce ; cette partie de la ville se distingue par ses rues étroites et sales. La rue *della Scrofa*, continuation de la *Ripetta*, conduit à la place Saint-Louis-des-Français, non loin de Saint-André *della Valle* sur le corso Victor-Emmanuel.

La rue Babuino, à l'est, traverse un quartier à la physionomie toute moderne et habitée surtout par des étrangers. A la place d'Espagne, on monte le superbe escalier qui conduit à la Trinité-des-Monts, et l'on continue par les rues Sixtine, des Quatre Fontaines, Agostino Depretis jusqu'à Ste-Marie-Majeure, Charles-Albert et Conte-Verde jusqu'à Sainte-Croix-de-Jérusalem, près de la porte Majeure. La rue Sixtine débouche sur la place Barberini ; près de là est l'église de Saint-Isidore et de Sainte-Marie-de-la-Conception ou des Capucins, fondée en 1624 par le cardinal Barberini qui la choisit pour y dormir son dernier sommeil sous cette modeste inscription : "*Hic jacet pulvis, cinis et nihil.*" Ci-gît de la poussière, de la cendre, rien. Dans le caveau de l'église sont des chapelles mortuaires aux lugubres décors ; ce sont les ossements de milliers de religieux dont on a garni les murs, construit des autels, fait des lampes suspendues. Le jour des Morts il y a illumination générale. Je n'ai pu me résoudre à visiter cette exposition d'un nouveau genre, cette galerie macabre de squelettes travaillés.

La rue de Nicolas de Tolentin conduit à l'église de ce nom.

Le Corso proprement dit est au milieu ; il s'en-

fonce jusqu'au cœur de la ville dans un quartier commercial ; là sont les palais si nombreux des nobles romains. On rencontre d'abord l'église de Saint-Charles, rendez-vous du monde élégant, puis celle de St-Laurent *in Lucina* : la rue *Convertite* conduit à St-Sylvestre *in Capite* sur la place de ce nom, où l'on conserve le chef de saint Jean-Baptiste ; Ste-Marie *in Via* est sur la rue *dell' Angelo Custode* qui débouche sur la place Barberini, par la rue des Tritons ; après avoir dépassé la place Colonna on trouve à gauche les églises de Saint-Marcel et des Saints-Apôtres ; à droite, celles de St-Ignace, de Ste-Marie *in Via lata*, et le Collège Romain. Le Corso se termine à la place de Venise où viennent aboutir le corso Victor-Emmanuel et la voie Nationale.

* * *

Le Corso Victor-Emmanuel, qui est la continuation de la voie Nationale, coupe Rome transversalement. Il a été percé à travers les quartiers mal bâtis de la Rome du Moyen-âge ; aujourd'hui c'est l'une des plus belles rues de Rome. La place du Gesu est tout auprès ; à gauche sont les églises du Saint-Suaire, de Saint-André *della Valle*, de St-Laurent *in Damaso* ; à droite celles des Stigmates, de St-Nicolas-aux-Césarines, de St-Pantaléon. C'est ici que vécut au XVIIe siècle le fondateur des Pauvres-Clercs de la Mère de Dieu pour les Ecoles Pies. La vue de tous les enfants qui se perdaient dans les rues de Rome engagea saint Jean Casalanz à établir des écoles gratuites pour les recueillir. Le corps du saint repose sous le maître-autel.

Sur la place Sforza est la *Chiesa Nova* ; l'église de Saint-Philippe de Neri, l'un des patrons de Rome, l'un des saints les plus aimables et les plus po-

pulaires dont on conserve le souvenir ; il est le Vincent de Paul de l'Italie. Pendant plus d'un demi-siècle, il fut le confesseur de Rome ; il passait au confessional des jours et des nuits presque entières. Tel fut son amour de Dieu et de ses frères, que son cœur se développa outre mesure, et que sa poitrine ne suffisait plus pour en contenir les battements.

Saint Philippe de Neri fonda l'ordre des Oratoriens ou des Priants, ainsi nommé par le peuple qu'on convoquait à la prière soir et matin, au moyen d'une clochette.

On conserve encore précieusement la cellule du saint, les vieilles planches de sapin vermoulues de son confessional, le banc sur lequel il s'asseyait pour instruire les enfants.

Non loin du pont Saint-Ange est Saint-Jean des Florentins, l'église nationale des Toscans.

De fait, la plupart des nations catholiques ont leur église nationale à Rome. Etes-vous Français? Allez à Saint-Louis-des-Français. Là vous trouverez des prêtres qui parlent votre langue, connaissent vos habitudes ; vous assisterez à des offices qui vous rappelleront les cérémonies de votre paroisse ; vous trouverez des prêtres du pays pour entendre vos confessions.

Les Allemands ont Sainte-Marie *dell' Anima* les Espagnols, Sainte-Marie *dell' Monserato*. Il y a Saint-Julien des Flamands, Saint-Antoine les Portugais, Saint-Claude des Bourguignons, Sainte-Agathe des Irlandais, Sainte-Anne-et-Saint-Joachim des Belges ; Saint-Charles-au-Corso des Lombards ; le Saint-Suaire des Piémontais, et bien d'autres encore.

Les pèlerinages au tombeau des apôtres ont commencé dès les premiers âges de l'Église ;

Rendus à Rome, les pèlerins d'une même nation se groupaient ensemble dans les hôtelleries . Plus tard on éleva des églises nationales, puis, des séminaires où les étudiants des pays éloignés se retiraient pour suivre les cours des Universités.

Les Papes ont toujours encouragé ce sentiment de patriotisme qui cherche à retracer à l'étranger la patrie absente.

Un sentiment d'amour national exagéré a fait dire : " Tout homme a deux patries, la sienne d'abord et puis la France." A plus forte raison tout chrétien a la patrie de Rome, intermédiaire entre la patrie de la terre et la patrie du ciel.

*
* *

Probablementqu'on trouvera plus tard moyen de continuer le corso Victor-Emmanuel jusqu'au Capitole où l'on veut élever dans le centre de la ville un monument au premier roi usurpateur de Rome, et de là jusqu'à la place Victor-Emmanuel au delà de Saint-Martin-des-Monts, sur les limites de la ville. A l'intersection des belles voies Cavour et du *Statuto*, elle passera près de Saint-Pierre-aux-Liens, où l'on conserve les chaînes de saint Pierre.

Hérode Agrippa, dans le but de s'attirer les bonnes grâces des Juifs et de détruire le nom de chrétien, après avoir fait décapiter l'apôtre Jacques, évêque de Jérusalem, fit jeter en prison l'apôtre Pierre dans le dessein de le mettre à mort au temps de Pâques devant le peuple réuni. Deux chaînes tenaient captif le chef des apôtres ; tandis que deux bandes de soldats se relevaient auprès de la cellule du prisonnier et que deux hommes attachés aux mêmes fers que lui le suivaient partout

pour mieux le garder; toute l'Église était en prière; on n'espérait plus jamais revoir le chef de l'Église; le découragement gagnait les cœurs. Mais voilà que la veille du jour fatal un ange apparaît au captif et lui ordonne de sortir de prison ; en même temps ses chaînes tombent, et les portes s'ouvrent. Pierre passe entre ses gardes endormis, et arrive tout à coup au milieu de l'assemblée des chrétiens qui ne peuvent en croire leurs yeux.

On conserva les chaînes de Pierre prisonnier d'Hérode. L'impératrice Eudoxie, qui les reçut plus tard de l'évêque de Jérusalem, donna l'une d'elles à sa fille Eudoxie, femme de l'empereur Valentinien qui la confia au Pape. Celui-ci possédait déjà les chaînes que saint Pierre portait dans la prison Mamertine. Il les rapprocha l'une de l'autre ; ô miracle ! elles se soudèrent à l'instant, comme on peut les voir encore aujourd'hui à Saint-Pierre-aux-Liens qui a été construit par l'impératrice Eudoxie pour les recevoir. C'est sur leur modèle que sont faites ces chaînes de montre auxquelles sont attachées des indulgences.

Le pape Jules II voulut avoir son tombeau à Saint-Pierre-aux-Liens. Michel-Ange chargé d'en faire le plan, l'avait conçu grandiose. Il ne put que terminer la statue colossale de Moïse que quelques uns regardent comme son chef-d'œuvre et que d'autres critiquent sévèrement. Le conducteur du peuple de Dieu descend du Sinaï. Il est encore sous le coup de l'éblouissement de la vue de Jehovah ; sa physionomie est transformée ; sur son front apparaissent des cornes de gloire. L'artiste nous le représente au moment qu'il aperçoit le peuple dansant autour du veau d'or.

La statue est plus grande que nature ; l'ensem-

ble transporte d'admiration. Tel était le génie de Michel-Ange, plutôt sublime dans sa conception des grandes lignes. C'est l'aigle qui plane dans les airs. Dans le plan de Saint-Pierre, il a taillé de l'ouvrage pour des siècles.

RELIGIEUSES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

27 avril 1892.—Ce matin, M. Lapointe et moi, avons célébré la sainte messe dans la petite chapelle des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie.

C'était la messe des adieux pour trois religieuses, à la veille de partir pour le lointain Canada où elles vont fonder une maison de leur Ordre. Elles quittent parents, amis, sœurs en religion, s'immolent elles-mêmes au pied de l'autel où Jésus s'offre en sacrifice. Il est des actions plus en vue dans ce monde ; des guerriers ont changé les bornes des empires, des auteurs ont laissé l'empreinte du génie dans des livres immortels, et ils sont entrés glorieux dans les fastes de l'histoire. Mais où trouver des dévouements plus héroiques et plus purs dans leur simplicité que celui dont ces humbles femmes nous donnent le spectacle. La grandeur d'âme habite les cloitres. Au jour des rétributions, bien des êtres faibles et ignorés seront placés au-dessus de ces hommes qui ont rempli l'univers de leur nom retentissant.

Tout dans le modeste sanctuaire de la rue *Giusti* respire le calme et la piété ; on n'entend que la voix de la prière qui s'élève vers le ciel avec ferveur. J'avoue que l'émotion me gagna tout à fait au moment de la communion lorsque je vis des lar-

mes mouiller des paupières ; sans doute des cœurs avaient été appelés à faire un grand sacrifice, et payaient un dernier tribut à la nature sous le seul regard de Dieu.

Cette communauté franciscaine existe depuis quelques années seulement. La Mère Fondatrice vit encore ; on juge de l'estime, de l'amour, dont l'entourent toutes ses filles spirituelles. C'est dans les Indes qu'elle eut d'abord l'idée de réunir des personnes charitables pour venir au secours des pauvres et des enfants abandonnés. Plus tard elle fixa la maison Mère à Rome, afin d'y puiser à sa source les traditions de l'Eglise catholique.

Des circonstances providentielles ont placé le noviciat en France, terre féconde en vocations religieuses, dans ce pays de Bretagne, aux traditions chevaleresques d'attachement à l'Église. A Saint-Brieux vivent dans la retraite et la prière plus de cent jeunes filles qui s'adonnent à l'étude des langues étrangères afin d'être plus en état d'aller sur toutes les plages de la terre porter leur dévouement aux pauvres et aux affligés. A l'égal des prêtres des Missions Etrangères de Paris, ces Sœurs sont animées du véritable esprit missionnaire, et elles rendent à l'Eglise, dans les pays infidèles, des services innappréciables.

La Mère Fondatrice est Supérieure de la maison de Rome et a la haute direction de toutes les autres. J'ai eu le bonheur de la connaître. Dès le premier entretien on est frappé de l'air de bonté et de grandeur qui la distingue ; on s'attache à elle comme elle-même paraît s'attacher à nous et à tout ce qui nous intéresse. C'est une belle et grande figure de femme chrétienne, et son œuvre est destinée à prendre des développements extraordinaires.

Sa dévotion de prédilection est celle du Saint-Sacrement ; aussi a-t-elle obtenu le privilège de l'adoration perpétuelle pour sa communauté. Partout où l'obéissance conduit les Missionnaires de Marie, elles ont la consolation de passer tous les jours des heures entières d'adoration en présence de Jésus-Hostie ; c'est le secret d'un dévouement que rien n'arrête ni n'effraie, pas même l'horreur de ces tombeaux vivants qui s'appellent léproseries.

Puisse leur œuvre se développer et grandir sur cette terre si catholique du Canada et se répandre par toute l'Amérique !

LE VATICAN

Cette semaine, la dernière de mon séjour à Rome, j'ai passé la plus grande partie de mes journées au Vatican. Mais c'est tout un monde que ce palais : pour le visiter en détail, il faudrait disposer de plusieurs mois ; et des études spéciales seraient nécessaires pour se rendre compte des beautés qu'il renferme.

Il est probable que dès les premiers siècles de l'Eglise les Papes eurent au Vatican une habitation où ils se retiraient quand ils allaient prier au Tombeau des saints apôtres Pierre et Paul. Au IXe siècle il y avait un palais que Charlemagne habita lorsqu'il vint se faire couronner à Rome. Mais ce ne fut qu'à leur retour d'Avignon que les Papes abandonnèrent définitivement leur palais de Latran pour fixer leur résidence au Vatican. Au XVe siècle on construisit la galerie célèbre qui relie le château Saint-Ange au Vatican ; celui-ci commença dès lors à prendre des proportions co-

lossales. Nous sommes à l'époque des Jules II, aux vastes conceptions, des Léon X, à l'âme artistique, des Sixte-Quint, aux fécondes initiatives que secondèrent des génies de la trempe des Bramante, des Raphaël, des Michel-Ange, des Fontana, des Bernin.

A six cents pieds du Vatican était un pavillon appelé Belvédère, à cause de la belle vue que l'on a sur Rome de cet endroit ; Bramante conçut le projet hardi d'en faire un seul monument avec le palais, au moyen de deux galeries latérales gigantesques. L'espace resté libre servit dans les jeux publics pour les tournois, les courses, etc.

Léon X ajouta la cour de Saint Damase qui devint l'entrée principale du Vatican.

Tel qu'il est le palais est le plus grand de l'univers ; mais c'est plutôt une suite de bâtisses reliées entre elles par des corridors. On y compte vingt cours, plus de deux cents escaliers ; on prétend qu'il renferme dix milles chambres ou pièces quelconques.

Le palais primitif attenant à la basilique est encore la partie principale. Il a trois étages.

Au premier sont les grandes salles Ducale et Royale destinées à recevoir les ambassadeurs et les personnages importants, à tenir les consistoires, à réunir les conclaves et les conciles : on y trouve aussi le musée des médailles et des sceaux antiques, l'atelier des mosaïques et fresques, l'appartement Borgia et les Loges de Bramante avec les peintures d'Udine qui donnent sur la cour de Saint-Damase.

L'escalier Royal, œuvre du Bernin, conduit à la salle de ce nom, qui, elle-même, sert d'entrée aux chapelles Sixtines et Pauline. La plus éton-

nante composition qu'un peintre ait jamais imaginée et exécutée est peut-être l'immense fresque qui décore le fond de la chapelle Sixtine. *Le Jugement dernier*, au dessus de l'autel, provoque surtout la plus vive admiration. C'était la première fois que Michel-Ange peignait à fresque ; pendant deux ans il vecut comme attaché à ces murs et à cette voûte de la chapelle Sixtine ; lorsqu'il en descendit son ouvrage terminé, ses forces étaient épuisées, ses yeux se refusaient de lire.

L'atelier des mosaïques est des plus intéressants. Le nombre des émaux de teintes différentes s'élève à environ dix mille. Sait-on ce qu'il faut de nuances dans les couleurs pour imiter parfaitement la peinture, pour représenter une chevelure grisonnante, donner à chaque figure son expression propre, mettre au front le rayon de l'intelligence, donner à l'œil sa vivacité !

Lorsque je visitai l'atelier, on reproduisait le tableau de sainte Valérie décapitée qui porte entre ses mains sa tête affreusement livide.

C'est ici qu'on met en mosaïque le portrait de tous les Papes. Le successeur de Léon XIII, après un an de pontificat, pourra voir le sien à Saint-Paul-hors-les-Murs, dans la galerie des Papes.

La reproduction des grands tableaux exige quelquefois jusqu'à vingt ans d'ouvrage.

Au deuxième étage sont les célèbres Chambres de Raphaël, et les non moins célèbres Loges du même artiste.

La salle de l'Immaculée-Conception a été consacrée par Pie IX à rappeler la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Elle renferme quatre fresques qui représentent la discution du dogme, sa proclamation, le couronnement de la Madone, et

l'Eglise enseignant tous les peuples de la terre. Dans la première on voit les Pères du Concile du Vatican occupés, les uns, à réfléchir sur la vérité qu'il s'agit de proclamer, d'autres, à prier ; quelques-uns, à écrire ; plusieurs semblent discuter entre eux. On a fait entrer dans la seconde plus de cent cinquante personnages.

La salle Pie a été fondée par Léon XIII. Le cadre seul d'un tableau offert à Léon XIII par un artiste slave, et représentant la délivrance de Vienne, a coûté cinquante mille francs.

Au troisième étage est la pinacothèque, qui renferme quarante-six tableaux, tous remarquables.

C'est une collection peu nombreuse mais unique au monde. On y voit le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, la *Transfiguration*, aussi, la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin, la *Vierge de Foligno* de Raphaël.

C'est au deuxième que se trouve les appartements privés du Saint-Père, qui se composent de quelques pièces d'une grande simplicité. Les cardinaux logent au troisième.

Les galeries qui relient le palais du Vatican à la tour du Belvédère sont remplies de musées de toutes sortes ; le Pio-Clémentino seul contient deux mille statues ; c'est la plus considérable de l'univers. La bibliothèque, qui est un vaste corps de logis allant d'une galerie à l'autre est aussi la première du monde.

Le Belvédère rappelle un nom à jamais célèbre. Qui n'a entendu parler de l'Apollon du Belvédère, du Torse du Belvédère, du Laocoon du Belvédère, qui sont les chefs-d'œuvre de l'art statuaire ? J'ai admiré surtout le dernier groupe.

Laocoon, prêtre de Neptune, est poursuivi par

les dieux favorables à l'armée grecque. Seul il ose s'opposer à l'entrée dans Troie du cheval de bois portant dans ses flancs les soldats de l'armée ennemie. C'est alors que Minerve, protectrice d'Athènes, envoie deux énormes serpents aux anneaux puissants qui l'enlacent, lui et ses fils, de leurs replis tortueux. Les malheureuses victimes se tordent dans les affres d'une pénible agonie ; en vain cherchent-ils à s'arracher à leurs morsures cruelles ; les deux monstres maintenant broient leurs membres en repliant trois fois autour de leurs corps des nœuds inextricables et les mordent de leurs dents venimeuses. Impossible au marbre de mieux rendre la douleur au paroxisme, de mieux peindre les angoisses d'un père qui souffre horriblement et de tout ce qu'il endure lui-même et du spectacle des tortures de ses fils expirant sous des étreintes mortelles.

LE PREMIER DE MAI

Le premier de mai, en Europe, surtout dans les grands centres, se passe dans les appréhensions.

C'est le jour que les socialistes ont choisi pour organiser des démonstrations et souvent pour se servir de la dynamite, leur arme favorite. Une vague terreur règne partout. Grand nombre de familles partent pour la campagne ; la plupart des personnes qui restent à la ville, ne vont pas sur la rue. Au Collège canadien, M. le Supérieur nous a conseillé de ne pas sortir pour plus de prudence.

Cependant on s'accorde à dire qu'il n'y a pas de danger à craindre. Le Gouvernement a pris toutes les mesures nécessaires pour conserver l'ordre, et des soldats veillent partout à la sécurité publique.

Mais une boîte de dynamite occupe si peu de place ! Et il y a tant de gens que la passion et la haine de la société aveuglent,et qui croient trouver leur intérêt dans le bouleversement de l'ordre public et l'imprévu des catastrophes.

UNE AUDIENCE DU PAPE

Jeudi, 5 mai.—J'ai déjà vu le Pape deux fois dans des circonstances différentes. Lorsque je pénétrai dans son appartement privé à la suite de Mgr. A. Racine, le 3 décembre, j'assistai à un entretien familier ; je l'entendis nous faire part de ses peines et de ses espérances ; il termina par ces mots à l'adresse des ennemis de l'Eglise : "Mais ils ne comptent pas avec Dieu !........."Lors du Consistoire public du 17 décembre, Léon XIII nous apparut véritablement roi, porté sur la *sedia* qu'ombrageaient les *flabelli*, acclamé par une foule enthousiaste aux cris de : *Evviva il Papa-Re !*.....

J'avais entendu le Pape captif prendre Dieu à témoin de la justice de sa cause ; je l'avais contemplé au milieu des acclamations du triomphe ; il ne me restait plus qu'à voir le père au milieu de ses enfants, les bénissant affectueusement et recevant les témoignages de leur dévouement et de leur amour.

Le Pape reçut les pèlerins dans la salle des Audiences ; il était assis dans un fauteuil, et nous passions devant lui. Comme chacun sentait son émotion grandir à mesure que son tour approchait ! Lorsque MM. les abbés Cinq-Mars et Angers se retirèrent, on lut mon nom sur la carte d'admission et je me trouvai seul au pied du Saint-Père. Je baisai plusieurs fois sa main et ses habits. Je lui

demandai la permission de donner la bénédiction apostolique à mes paroissiens d'Alma ; ce qu'il accorda volontiers : " Avez-vous un grand nombre de paroissiens, me dit alors Léon XIII ?—Douze cents, lui répondis-je.—Sont-ils tous catholiques ? Pratiquent-ils tous leur religion ?—Oh ! oui, Très Saint-Père, dis-je avec bonheur.—Tant mieux !...... Ah ! le zèle des prêtres canadiens !..." Je demandai alors au Pape de bénir mes objets de piété que je portais dans deux petites boîtes ; il les toucha de sa main et les bénit. Il m'offrit sa main ; je la baisai et m'éloignai.

En nous retirant, au lieu de revenir sur nos pas, nous allions dans une salle voisine que le Pape devait traverser pour s'en retourner. Nous nous trouvâmes plus de soixante personnes réunies lorsque le Pape vint à passer. Nous ouvrîmes nos rangs pour laisser un passage libre, et nous nous jetâmes à genoux. Jamais je n'oublierai la scène qui suivit. Léon XIII, malgré ses quatre-vingt-deux ans, est plein de vie. Il prononça l'*Adjutorium nostrum in nomine Domini* avec force, et nous répondîmes : *Qui fecit cælum et terram.* Les fronts s'inclinèrent en même temps que la bénédiction papale descendit sur nos têtes.

" Je vous bénis, dit-il en français, en se pen-
" chant vers nous et se tournant de tous les côtés
" comme s'il eut craint d'oublier quelqu'un, je
" vous bénis, vous, vos familles, vos parents...,
" comprenez-vous bien ?..." et il répétait les mêmes paroles, en appuyant sur chacune d'elles.

Tout le monde se pressa alors autour du Saint-Père ; on sentait que la plus vive émotion règnait chez tous. Le Pape s'avançait lentement, se prêtant volontiers à toutes ces démonstrations de pié-

té filiale ; il donnait à l'un sa main à baiser, la mettait affectueusement sur la tête d'un autre. J'étais près de la porte de sortie. Une dernière fois je pris sa main, qu'il me présenta en s'éloignant, et la baisai avec respect. Le Saint-Père avait franchi le seuil de la salle, et nous le vîmes avec regret s'éloigner. Il marchait vite, tout penché, et dirigeant ses bras en avant comme s'il eut voulu appuyer les mains quelque part.

Je partirai demain, heureux, puisque j'ai eu le bonheur inespéré de voir le Pape encore une fois.

LE DÉPART

Certaines circonstances hâtent mon retour au pays ; je m'en retourne en compagnie de M. l'abbé N. Cinq-Mars, curé de Portneuf, et c'est une fortune pour moi de faire le voyage en si aimable compagnie. Nous passerons par la Suisse, l'Allemagne, la Belgique et la France.

Mes pérégrinations, jusqu'à présent, ont toujours été des plus heureuses, au-delà même de mes espérances, puisque la Providence m'a ménagé un pèlerinage aux Lieux Saints. Je pars satisfait et reconnaissant.

Cependant on ne peut quitter Rome sans qu'il en coûte, surtout lorsqu'on est prêtre. Je ne pourrai donc plus visiter ses nombreux sanctuaires, ses basiliques si vénérables, parcourir ces lieux sanctifiés par le sang des martyrs, ces rues, ces places où tout parle du passé, où les pierres du chemin, les couches de terrain superposées, les ruines des arcs et des monuments de toutes sortes nous racontent l'histoire de l'Eglise primitive ; je ne pourrai plus m'agenouiller aux pieds du Vicaire de

Jésus-Christ sur la terre et recevoir sa bénédiction.

Il me faut donc me séparer de mes supérieurs, dire adieu à mes confrères ; la vie était pourtant bien agréable au milieu d'eux ; elle rappelait l'abandon des années du collège. Comme en ces temps déjà lointains, nous avons vécu de la même vie, nous asseyant sur les mêmes bancs de l'école, à la même table du réfectoire, prenant en communauté les récréations, nous réunissant plusieurs fois le jour dans la chapelle du collège. Je suis lié avec tous d'une douce intimité, et, sur le chemin de la vie, ce sera toujours un plaisir pour moi de me rencontrer avec l'un d'eux.

Cependant je commence à me faire à l'idée du départ. Ainsi va la vie. Sur la mer du monde rarement notre barque va vent arrière. Il nous faut sans cesse prendre des bordées, tendant la voile du côté que souffle la brise de la Providence. Mais lorsqu'il nous faut changer de direction, un moment l'embarcation hésite, reste ballotante sous la poussée des vagues contraires, puis les voiles s'enflent de nouveau et elle prend la haute mer.

Je m'éloigne de Rome, mais je vais au Canada ; je ne verrai plus le beau ciel d'Italie, mais je reverrai nos grands fleuves, nos couchers de soleil nos aurores boréales ; je quitte un pays sans hiver, mais l'air natal et ses fortes senteurs m'arrivent déjà à travers les espaces ; je vais quitter des supérieurs et des confrères que j'ai appris à aimer et à respecter, mais je serai bientôt au milieu de mes parents, et de mes paroissiens et confrères.

LE RETOUR

ASSISE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE—NOTRE-DAME-DES-ANGES—CLARISSES

Samedi, 7 mai, 1892.—La vapeur nous emporte loin de Rome qui disparaît à l'horizon, mais souvent, par la pensée, je reviendrai dans la Cité Sainte m'agenouiller aux pieds du Père commun des fidèles, prier dans ses basiliques, parcourir les lieux illustrés par les premiers chrétiens-martyrs : les Catacombes, le Colisée, la prison Mamertine. Le parfum de Rome embaumera les jours qu'il me reste à passer sur la terre.

Nous avons pris le dîner à *Orte*, petite ville sur les bords du Tibre, à une vingtaine de lieues de Rome. Aucun de nous ne songea que c'était un vendredi ; des cotelettes de mouton furent les victimes de notre distraction. Nous eûmes la fantai-

sie de commander des pommes de terre nouvelles ; quelques-unes de la grosseur d'une noisette nous coûtèrent un franc.

A Foligno nous laissons la voie principale qui conduit à Florence pour l'embranchement d'Assise.

Assise ! Ce nom rappelle le souvenir de l'un des plus grands saints de l'Eglise et des plus grands hommes de l'humanité. Des guerriers ont bouleversé le monde comme Alexandre, César, Napoléon, mais leur œuvre a été passagère ; les choses humaines remuées pendant leur vie ont repris leur niveau ; le flot du temps s'est refermé sur elles, et puis rien n'a paru de leur passage. L'influence de saint François d'Assise est durable parcequ'elle repose sur la vérité et la religion qui ne passent pas.

A la fin du XIIe siècle, le monde s'agitait sous l'étreinte pénible de la violence ; la force primait le droit ; les rois voulaient remplacer la souveraineté du Pape par l'absolutisme de leur volonté ; le matérialisme et l'ignorance envahissaient jusqu'au sanctuaire. Dans ces temps de dépression morale où le mal semble vouloir l'emporter sur le bien, il faut l'action plus directe de la Providence ; aux hommes qui souffrent de la "sagesse du monde" il faut la "folie de la croix" dont un saint arbore l'étendard humblement mais sans faiblesse ni respect humain ; car les raisons ne peuvent rien contre la passion qui prévaut, les bontés conciliatrices ne changent rien dans les convictions intimes des méchants.

Le saint aux résolutions héroïques, qui fait profession des conseils évangéliques, qu'on méprise parce qu'on ne peut le comprendre, voilà celui qui ramène un siècle égaré, et l'oriente vers ses desti-

nées éternelles. Tel fut le rôle de saint François. Fils d'un marchand d'Assise, il menait une vie seulement honnête lorsqu'il entendit l'appel divin qui l'invitait au dépouillement de tous les biens terrestres ; il n'eut pas peur de correspondre à la grâce ; il connut *le secret du roi* et épousa la pauvreté évangélique pour être la compagne inséparable de toute sa vie. Les mépris, les menaces ne lui furent pas épargnés ; ses parents même, irrités d'une manière d'agir qui allait contre tous les préjugés du monde, firent enfermer ce fils qui les déshonorait en s'abaissant jusqu'à la mendicité. François devint le rebut de ses semblables, et c'est alors que Dieu alla chercher ce qui n'était rien pour en faire l'instrument de ses miséricordes.

Un homme voulut s'attacher à cet insensé selon le monde ; d'autres le suivirent ; et le nombre des disciples ne cessa d'augmenter. François dut faire pour ces amants de la pauvreté volontaire une règle que le Pape approuva ; un nouvel Ordre était fondé dans l'Eglise. François assista à l'épanouissement de son œuvre sans en prendre orgueil, mais en rapportant toute la gloire à Dieu ; son nom devint célèbre dans tout l'univers. Mais lui n'eut qu'une ambition : vivre pauvre, dépouillé de tout comme le cadavre dans son linceul. Il fut l'homme-lige de la pauvreté évangélique. Lorsqu'il visitait les maisons de son Ordre, sa principale occupation était de voir si la pauvreté était pratiquée dans sa perfection ; toute acquisition en propre l'affligeait; il aurait voulu que la seule bonne Providence fut l'unique ressource de tous ses enfants. Son modèle était Jésus naissant dans une étable et mourant sur une croix.

D'ailleurs la passion du divin Crucifié fut la

passion de toute sa vie. Dieu, pour le récompenser, voulut l'associer à ses souffrances. Pendant que notre saint était en extase sur le mont Alverne, un séraphin descendit vers lui et imprima dans sa chair les sacrées stigmates au côté, aux pieds et aux mains, plaies sanglantes qui firent des deux dernières années de sa vie un martyre de tous les instants. Ainsi fut réalisé chez François le désir si intense de verser son sang pour l'amour de Jésus-Christ. Afin de trouver le martyre, il s'était rendu jusqu'aux lieux témoins de la mort de son maître. Il mérita sans doute dans ce pèlerinage d'avoir la Terre Sainte en héritage pour ses fils spirituels. Encore aujourd'hui ils desservent ses sanctuaires et les défendent contre les empiètements et le fanatisme cupide des Musulmans.

François mourut, comme il avait vécu, dans le plus entier dénument, ne possédant rien au monde qu'un corps amaigri et prêt depuis longtemps pour la tombe.

Puisse Dieu donner à nos temps, tourmentés par la soif des jouissances matérielles et l'orgueil de la science, un saint qui transforme la société et prépare pour le XXe siècle qui va s'ouvrir un retour à la foi de nos pères ! Mais de lui on devra pouvoir dire les paroles de saint Paul qui commencent la messe du Patriarche d'Assise : " *Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde.*"

Et c'est dans la patrie même de saint François d'Assise que nous sommes arrivés. Aujourd'hui nous avons visité les trois églises superposées où l'on conserve ce corps si mortifié que l'Eglise a jugé digne de l'honneur des autels, deux ans seule-

ment après sa mort. On y voit la crèche qui reçut ses tendres membres à sa naissance, le baptistère où l'eau sainte coula sur son front, et la partie de la maison paternelle qui lui servit de prison, sans pouvoir enlever de son cœur les sentiments héroïques du dépouillement évangélique.

L'église de Saint-Antoine est célèbre, car c'est là que fut fondée la branche franciscaine pour les femmes. Sainte Claire en fut la fondatrice ; son corps repose dans ce sanctuaire, témoin de ses vertus et surtout de sa pauvreté parfaite.

Mais que nous avons éprouvé de tristesse à la vue de l'état déplorable où le Gouvernement détient les bonnes Sœurs Clarisses ! Elles sont victimes elles aussi, de la politique libérale des usurpateurs de Rome, et condamnées à mourir lentement. Mais au-dessus des pouvoirs humains il y a la Providence. Dieu aura pitié de ces âmes pures et généreuses qui se consument en holocauste d'agréable odeur dans le silence du cloître.

L'église la plus célèbre est située dans la plaine au pied du mont Subiaco qui porte la ville d'Assise sur ses flancs escarpés. Elle était consacree aux saints Anges ; l'évêque la donna à François qui en fit le berceau de son Ordre. Il l'aima toujours d'une affection particulière ; il était heureux d'y revenir après ses courses apostoliques ; il y réunissait dans des agapes fraternelles ses fils accourus de toutes les parties du monde pour se retremper à la source même dans la ferveur première, se concerter dans le bien, et recevoir les avis de leur Père Fondateur avant de partir à la conquête de nouvelles âmes.

Ce fut un beau jour pour François que celui qui vit réunis dans ce sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges, neuf ans seulement après la fondation de

l'Ordre, plus de cinq mille de ses fils spirituels avides de ses conseils évangéliques.

C'est cette petite chapelle qui a reçu le privilège unique et vraiment extraordinaire de l'indulgence de la Portioncule, fixée au deux août de chaque année.

Nous avons visité le jardin à jamais célèbre des roses sans épines. Un jour que d'effroyables tentations troublaient l'imagination de François, avec un effort de volonté surhumaine, il se jeta dans un buisson d'églantiers;sa chair reçut des meurtrissures, mais elle fut délivrée des aiguillons qui la tourmentaient ; et les roses elles-mêmes, sanctifiées au contact de ce corps mortifié, perdirent leurs épines, signe sensible de la grâce qui ceignait notre saint du cordon de la pureté. Jamais plus il n'eut à souffrir des tribulations des sens. Pour montrer que la fleur de la pureté ne s'aclimate que dans les terrains fécondés par la pénitence, les roses miraculeuses ne peuvent croître sans épines que dans le jardin témoin de la mortification du Séraphin d'Assise.

C'est à Notre-Dame-des-Neiges que François voulut mourir. Il s'y fit transporter pour rendre le dernier soupir, couché sur la terre nue, couvert de cendre, récitant le psaume *Miserere.* C'est ainsi qu'il rendit à Dieu son âme pure et son corps portant les stigmates de son Sauveur.

LORETTE ET ANCONE

CASTELFIDARDO—LA SANTA CASA

Dimanche.—D'Assise nous revenons à Foligno où nous prenons une nouvelle tengente, cette fois à l'Est, vers Ancône et Lorette que baigne l'A-

driatique. La vue de l'eau réjouit toujours celui qui a été élevé sur ses bords ; l'œil aime à se reposer sur sa surface azurée, pendant que l'imagination se donne libre cours et se laisse bercer à loisir ; car le flot qui vient expirer sur ce rivage a battu bien des rives lointaines ; l'Adriatique se perd dans la Méditerranée qui mêle ses flots au grand Océan dont le flux va refouler les ondes du Saint-Laurent vers leur source ; et mon cœur se reporte à Québec, à La Malbaie, terres chéries où vivent les parents et les amis. Et lorsque j'entends le bruit de la vague qui vient mourir langoureusement sur la plage, ou se briser avec fracas sur les rochers, j'écoute cette musique dont mon oreille ne peut se lasser, et je me surprends à me croire nonchalamment assis sur les grèves de la Pointe-au-Pic ou du Cap-à-l'Aigle.

Ancône, place forte d'une quarantaine de mille âmes, occupe une position stratégique, et, grâce à son promontoire, est l'un des plus beaux ports de mer de l'Italie. Elle est située au pied des Apennins qui s'abaissent jusqu'à la mer en une série de ramifications formant des vallées peu profondes. La plaine qui l'entoure est désormais célèbre par la bataille de Castelfidardo. C'est un souvenir lugubre qui plane en ces lieux témoins de la défaite de l'armée pontificale. Mais la terre que nous foulons est sainte, car elle a bu le sang des martyrs. C'est ici qu'est tombé le brave de Pimodan et tant d'autres victimes du dévouement à l'Eglise. Les troupes piémontaises bien supérieures par le nombre et aidées par la trahison, ont vaincu ici les Zouaves de Lamoricière, et la journée du 29 septembre 1860 a été le prélude de celle du 20 septembre 1870 qui a vu la prise de Rome. L'envahissement des Marches

d'Ancône a préparé l'enfoncement de la porte Pie. Le territoire pontifical est désormais violé ; le plan formé dans les convents maçonniques se réalise. Mazini, l'âme damnée des Loges, a conçu le projet ; Cavour, le rusé diplomate, l'exécute d'autant plus sûrement qu'il a gagné à sa cause le défenseur-né de la Papauté. Napoléon III a consenti à favoriser les ennemis de l'Église et de la France. Nouveau Pilate, il se lave les mains devant l'Europe, mais en disant à ses alliés secrets : "Faites, mais faites vite." Sa pusillanimité le fit forfaire à toutes les traditions de son pays.Honte à l'homme double ! Honte au chef de la grande nation catholique qui n'a pas su comprendre ses nobles et saintes destinées, et a mis la main sur son cœur pour étouffer la voix du remords. Waterloo fut la tombe de l'oncle ; Sédan devait être celle du neveu moins rude dans ses allures, mais aussi moins franc ; car tous deux manquèrent à leur mission.

Il faut avouer que la Sainte Vierge sait choisir les lieux qu'elle veut honorer de ses faveurs, témoins Lorette et Lourdes ; celle-ci au pied des Pyrénées dans une plaine que traverse en l'embellissant le Gave aux nombreux méandres ; celle-là, au pied des Apennins, sur une colline qui domine l'Adriatique. Quels endroits charmants ! Nazareth, village natal de Marie, non loin du mont Thabor, au fond d'un plateau qui la fait ressembler à une corbeille de fleurs, était bien de nature à lui donner le goût des beaux paysages. Nazareth, Lorette, Lourdes, noms qui résonnent agréablement à l'oreille des dévots serviteurs de Marie !

Bethléem rappelle la naissance de Jésus ; Jérusalem, sa passion et sa mort ; Nazareth, la vie de famille , les douceurs du foyer. C'est Jésus pe-

tit, aimable, obéissant, grandissant en vertus et en âge ; c'est Marie, la mère admirable, qui se livre aux travaux domestiques sous les regards de son divin fils ; c'est Joseph, le saint patriarche, aux mœurs douces et modestes, l'homme juste gagnant le pain de sa famille à la sueur de son front, oubliant ses fatigues lorsqu'il entend le fils de Marie l'appeler son père. La demeure qui abrita l'enfance de Jésus, où vécut la Sainte Famille, est bien vénérable ; il n'en est pas de plus respectables sur la terre à part le Saint-Sépulcre. Et c'est cette même maison, rendue plus sainte encore par le miracle de la translation, qu'on vénère à Lorette.

Dès les temps apostoliques la *Santa Casa* fut l'objet d'un culte spécial ; les apôtres même voulurent y célébrer les Saints Mystères. Vinrent les invasions des barbares qui amoncelèrent les ruines; mais la maison de Marie resta intacte ; et, au IVe siècle, lorsque l'impératrice Hélène fit déblayer le terrain, on la trouva telle qu'elle est aujourd'hui. Une basilique fut aussitôt construite pour la contenir et la protéger, et les pèlerins commencèrent à affluer en grand nombre. Mais survinrent les Arabes, et les Lieux Saints tombèrent entre leurs mains ; le cimeterre musulman règne encore du reste en ce malheureux pays. Mais Dieu veillait sur sa maison ; elle ne fut pas détruite dans la désolation générale, et la Providence se préparait à la transporter en lieu sûr.

C'était vers la fin du XIIIe siècle ; un matin, les habitants de Nazareth n'aperçurent plus la précieuse maison sur son emplacement ; seules les fondations restaient.. Cet évènement fut un mystère pour toute la population jusqu'au moment où arrivèrent des étrangers venant d'au delà des mers :

"Nous demeurons, dirent-ils, sur les bords de l'A-
" driatique, dans la Dalmatie. Il y a quelque temps "nous trouvâmes une maison là où la veille il n'y "avait rien. Elle n'avait pas de fondations et se "tenait sans appui sur un terrain inégal ; elle est "d'un genre tout à fait ancien, et construite avec "des matériaux inconnus au pays. Depuis, des mi-"racles ont eu lieu et des révélations ont fait con-"naître que c'est la maison de Nazareth. Nous-"mêmes, nous sommes délégués pour venir ici étu-"dier la question."

Ils constatèrent, en effet, que les fondations avaient les dimensions de la maison qu'ils possédaient, que celle-ci était construite sur le modèle des habitations de Judée et avec des matériaux de même nature. Après les perquisitions les plus minutieuses il fut donc acquis que les habitants de la Dalmatie avaient le bonheur de posséder la Sainte Maison. Le concours des pieux pèlerins qui venaient la vénérer alla en augmentant. Malheureusement des questions d'intérêt furent cause de querelles autour de la maison miraculeuse, et Dieu décida de la changer de place de nouveau ; les anges, une seconde fois, exécutant les ordres d'en haut, lui firent traverser la mer Adriatique, et la portèrent en Italie, sur le territoire pontifical, dans les Marches d'Ancône où elle est encore aujourd'hui.

La désolation fut grande au pays de la Dalmatie, et, bien des années après le miracle de la translation, ses habitants, en pèlerinage, dans les transports de leur regret et de leur foi, s'écriaient, les bras tendus vers le trésor qu'ils avaient perdu : "O Sainte Vierge, revenez vers nous avec votre sainte maison."

Ce matin j'ai eu le bonheur de célébrer dans la Santa Casa qu'abrite une magnifique basilique. Ce n'est pas chose facile de s'y rendre. Aidé de son servant, il faut s'ouvrir un chemin à travers tout ce monde qui se presse aux abords, et pénétrer jusqu'à l'autel au milieu d'une foule compacte qui coudoie presque le prêtre pendant la messe.

On n'observe pas le même religieux silence que dans nos églises, ni la même tenue. On ne regarde pas de se livrer aux pratiques extérieures de sa dévotion, de formuler des prières à demi-voix, de baiser bruyamment les objets qu'on vénère. Ainsi pendant que, de l'autel, je distribuais la communion à droite et à gauche, je voyais les fidèles appliquer fortement les lèvres sur le plateau qu'on se passait de l'un à l'autre en guise de nappe de communion. Chez nous chacun paraît pénétré de respect en présence du Dieu trois fois Saint qui voit le fond des cœurs etnous jugera ; ici on y va plus familièrement avec le bon Dieu qui est notre frère, se donne à nous dans la communion ; ce n'est plus le palais du maître du ciel et de la terre, mais la maison du Père de famille ; on parle à Dieu et à ses Saints, comme on s'entretient avec des parents. On est dans l'église comme chez un ami qui nous met à l'aise.

Inutile de dire le bonheur que j'ai éprouvé de célébrer la messe dans cette petite maison de vingt-six pieds sur douze qui entendit les paroles de l'ange et la réponse de la Vierge, et fut témoin de l'Incarnation du Verbe. Ces murs ont abrité l'enfance de Jésus ; la sainte famille les ont habités pendant trente ans ; c'était une église, un tabernacle qu'entouraient les anges du ciel. Aussi la Sainte Maison a-t-elle été de tout temps l'objet de la

vénération la plus profonde, et on a dû recouvrir son bois précieux avec du marbre, pour le protéger contre les générations qui se succèdent à Lorette, le couvrent de leurs baisers, l'usent de leurs genoux. Sur l'autel on lit ces mots : "*Hic verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* "Les Papes ont toujours pris un soin jaloux de la conserver intacte. Ils ont frappé d'excommunication le téméraire qui oserait enlever une seule de ses pierres, et Dieu lui-même s'est plu à la protéger. Un évêque, atteint de maladie grave, obtint du Pape un bref lui permettant de se faire apporter une pierre détachée de la Sainte Maison ; son mal ne fit qu'empirer, et il ne prit du mieux qu'après l'avoir fait remettre à sa place.

La plaine de Lorette est fertile ; partout les arbres sont parsemés dans la campagne ; leur feuillage protège contre les rayons d'un soleil trop ardent, les fleurs et les fruits qui croissent à leur ombre. On ne voit pas les grossières clôtures qui choquent la vue ; seuls, les chemins, qui se prolongent à perte de vue et qu'on distingue au loin par la blancheur de la terre battue, sillonnent la campagne en tous sens ; ça et là des habitations s'élèvent au milieu de ce tapis de verdure et s'en détachent.

Le paysan de Lorette paraît avoir conservé des habitudes simples, patriarcales, et profondément chrétiennes. En ce jour du dimanche personne ne travaille ; chacun paraît joyeux et se rend à l'église sans faire parade de toilette ; la démarche est allègre et le sourire sur les lèvres est franc.

C'est la première fois qu'un dimanche à l'étranger me rappelle celui du Canada, mais ce n'est pas encore notre dimanche.

FLORENCE

CARACTÈRE FLORENTIN—PALAIS DE PITTI
LES MÉDICIS

10 mai.—Les peuples, comme les individus, ont des traits caractéristiques. Telle personne est naturellement gaie ; les peines et les tribulations ne font que l'effleurer sans la pénétrer ; elle voit plutôt le bon côté de la vie ; son caractère est sanguin. Tel le Napolitain ; sa vie s'écoule dans le plaisir ; les projets qui nécessitent de grands efforts ne l'absorbent pas ; il préfère une heureuse aisance à une fortune péniblement amassée. Tout autre est le tempéramment bilieux ; à lui l'ambition, la soif des honneurs et de la domination ; pour arriver à son but, rien ne lui coûte ; le bonheur qu'on goûte au sein de la famille lui pèse ; il lui faut quelque chose de plus bruyant, de plus en vue. Napoléon aurait dédaigné d'être le premier en Corse, sa patrie ; ses visées portaient plus loin ; son regard d'aigle embrassait toute l'Europe. L'ancien peuple romain fut toujours tourmenté par le désir de conquérir l'univers.

Chez un troisième les nerfs dominent ; il a parfois des envolées sublimes, puis retombe dans le terre à terre des misères humaines. Tout l'impressionne et l'agite ; l'abattement succède à l'enthousiasme, le découragement aux élans généreux. Le peuple français a ce tempéramment. Vif, d'une intelligence déliée, il perçoit vite une idée et l'a exécutée de même ; l'impression du moment l'émeut et l'entraîne, et souvent ne donne pas aux lenteurs de la froide raison le temps de ralentir l'ardeur de sa nature chevaleresque ; dans la lutte l'attaque

est prompte et terrible ; bien difficile d'y résister; la première impétuosité tombée souvent fait place à l'hésitation et à la faiblesse.

Le tempéramment anglais est bien différent ; il est fait d'amour du bien être et d'intérêt calculé. Rarement l'habitant d'Albion fait des ecarts, mais aussi rarement il s'élève dans les régions du désintéressement pur et du dévouement. Il attend plutôt patiemment l'occasion propice qui le favorise et qu'il fait servir à sa prospérité matérielle. Il conduit les évènements de manière que les principes ne viennent pas à l'encontre de ses intérêts. C'est que le caractère qui tient du lymphatique ne s'émeut guère, et voit en toute chose le côté pratique et la fin qu'il poursuit avec lenteur et sûreté.

Toute cette dissertation psychologique pour en arriver à dire que les Florentins diffèrent des Londoniens et des Berlinois. Ici ce qui domine, c'est le goût des beaux-arts et des choses de l'esprit. Florence, " la Belle ", la ville des Fleurs, d'après l'étymologie du mot, a été appelée l'Athènes de l'Italie. On y rêve peinture, musique, littérature, arts d'agrément. Longtemps elle a été un centre intellectuel, et son histoire s'est confondue avec l'histoire artistique de l'Italie à laquelle elle donnait le ton. La mise seule de ses habitants laisse deviner leur subtilité d'esprit, comme la pose des nobles romains, lorsqu'ils font le tour du Pincio dans des voitures de gala, fait reconnaître les descendants des dominateurs du monde.

Florence est la patrie du Dante, de Sansovino. Là vécurent Jean Bocace, Pic de la Mirandole, Fra Angelico. On y vit travailler ensemble dans ses ateliers Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël, les trois grands maîtres de l'art, en même

temps qu'André del Sarto et Fra Bartolomeo. Florence fut témoin de la réforme de Giotto.

Ce matin nous avons visité le palais Pitti et ses dépendances ; c'est le plus grand palais construit par un bourgeois. Il voulut lutter avec les Médicis qui l'emportèrent cependant. C'est princier, et, de fait, c'est là que loge le roi lorsqu'il vient à Florence. La partie principale est sur la rive de l'Anio, mais le palais se continue sur un pont public qu'on distingue à peine d'une rue avec ses deux rangées de maisons, et s'étend encore de l'autre côté de la rivière. Nous avions pris le tramway à l'hôtel pour nous rendre au palais Pitti. A la sortie du palais nous fûmes bien surpris d'être revenus au point de départ, près de notre hôtel Helvétie, place de la Seigneurie.

Nous avons visité les trésors des Médicis. Ils surpassent peut-être ceux de la plupart des rois. Il y a des objets d'église, ostensoirs,reliquaires et autres, tout en or massif et d'un travail fini. La famille des Médicis, aujourd'hui éteinte, sortit des rangs du peuple ; d'heureuses spéculations l'enrichirent, et elle devint l'une des premières du monde. Elle a régné à Florence,s'est assise sur les trônes de l'Europe, et a occupé le Siège Pontifical. Côme de Médicis fut, surnommé le Père de la Patrie ; Laurent, le Magnifique ; son petit-fils fut le père de Léon X le protecteur des sciences et des arts qui a donné son nom à son siècle, et l'oncle du pape Clément VII qui excommunia Henri VIII,et grand père de Catherine de Médicis, reine de France. Les Médicis faisaient grand, s'entouraient d'hommes de génie, et avaient l'ambition de dominer.

Florence a été la capitale de l'Italie de 1865 à 1870, c'est à dire, jusqu'à la prise de Rome. L'u-

nité italienne est une idée géniale, digne d'occuper les esprits, mais à la condition de respecter l'œuvre des siècles et de la religion. On aurait pu la fonder sans aller contre les plans de la Providence et garder au Pape les États nécessaires à son indépendance. Florence, plus riche et plus centrale que Rome, était toute désignée pour être la capitale du nouveau royaume, mais les Francs-Maçons voulaient aller à Rome, et ne pas s'arrêter avant d'avoir fait du Vatican la prison du Pape, et du Quirinal la demeure du roi usurpateur, en un mot, détroné le Christ. Dieu veille sur son église ; il permet aux flots de soulever la barque de Pierre, non de l'engloutir. Tout arrive suivant les vues de la Providence qui sait tirer le bien du mal, et tout faire concourir à l'exécution de ses desseins éternels.

BOLOGNE

SAINTS DOMINIQUE, CATHERINE ET IMELDA

De Florence nous allons franc Nord jusqu'à Pistoie, alors que nous attaquons le passage des Apennins. Les tunnels sont nombreux. Je disais mon bréviaire, et je devais m'y prendre à plusieurs reprises pour terminer une heure canoniale.

Bologne est la ville aux larges arcades qui avancent leurs balcons sur les rues et les assombrissent. Elles lui donnent une physionomie unique et un peu étrange ; c'est d'un genre ancien et nous n'y sommes pas accoutumés. Les passants y font la mine d'ombres qui vont et viennent sous ces sombres voûtes.

Nous avons dit la messe sur la tombe de saint Dominique dans la somptueuse église élevée en

l'honneur du fondateur des Frères Prêcheurs. Nous avons vénéré le corps de sainte Catherine de Bologne, resté flexible après plusieurs centaines d'années. Sa vie avait été un continuel acte d'amour de Dieu et de charité envers le prochain. Lorsqu'elle mourut, on s'aperçut que son corps exhalait un doux parfum ; on l'enterra, la bonne odeur sortit de la terre qui la recouvrait; on l'exhuma, et depuis lors ses membres n'ont pas pris la rigidité cadavérique sous le doigt de la mort et du temps ; ils ont conservé la souplesse qui est l'apanage de la vie. Dans la chaise où elle est assise, elle se soutient par elle-même, et elle reçoit, à travers le tabernacle vitré qui la protège, les hommages des chrétiens qui se succèdent à ses pieds. Sur le visage, les pieds et les mains que l'on voit à découvert, la chair paraît encore vive.

Le nom de Catherine paraît priviliégié dans cette partie centrale de l'Italie. A part notre sainte de Bologne, abbesse des Clarisses, il y a sainte Catherine de Ricci, prieure des Dominicaines depuis l'âge de vingt-cinq ans jusqu'à sa mort qui arriva à soixante-sept ans, et que ses extases rendirent célèbre, sainte Catherine de Sienne qui joua un rôle politique si important auprès des Pontifes Romains lors de la lutte des Guelfes et des Gibelins dont ces villes furent si longtemps le sanglant théâtre.

Je pus aussi vénérer les reliques de la bienheureuse Imelda, ange de la terre qui mourut, comme la Sainte Vierge, d'un ravissement d'amour. Trop jeune pour être admise à sa première communion, elle brûlait du désir de recevoir son Dieu lorsqu'elle voyait les Sœurs s'approcher de la Table sainte, et son visage était innondé de larmes ; son cœur

se fondait en saintes aspirations. Or, un jour, voilà qu'une hostie, s'élevant du ciboire, vint se placer au dessus de sa tête ; les Sœurs, témoins du miracle, courent avertir le chapelain qui vient la recevoir sur une patène et la dépose sur la langue de la petite Imelda. Le bonheur était trop grand : elle ne put le supporter ; son âme se détacha de son corps pour s'unir encore plus intimement à son Dieu. Imelda était morte dans un dernier élan d'amour ; elle était au ciel.

La statue qui la représente dans toute sa beauté enfantine disparaît sous les fleurs ; c'est qu'aujourd'hui on célèbre justement sa fête.

Bologne possède une université et une bibliothèque célèbres. Au milieu du siècle dernier mourut un bibliothécaire qui savait dix-huit langues à l'âge de trente-six ans, et quarante deux à sa mort.

VENISE

Des flaques d'eau devenues célèbres, ce sont les lagunes du littoral nord de l'Adriatique. Il y avait là des terrains marécageux qui formaient des petits lacs parsemés d'îlots. On y bâtit la ville de Venise, espèce d'île, ville unique en son genre où les rues sont des canaux, les fiacres et les omnibus, des gondoles, et qui ne possède qu'une place publique, pied à terre au milieu de ce dédale de canaux petits et grands. Cette ville devint la république de Venise qui, sous la conduite de ses doges, s'empara du commerce du monde, et se rendit célèbre par les chefs-d'œuvre qu'elle produisit dans les arts et surtout dans la peinture.

A Venise on se trouve transporté dans un mon

de nouveau. Lorsque le train, après s'être avancé vers l'Adriatique, comme à l'aventure, sur des espèces de trétaux, nous dépose sur les quais, à cette station étrange, perdue dans les eaux, nous attendent des "voitures d'eau" au lieu de voitures de place, des rameurs au lieu de cochers, et nous descendons en gondole au lieu de monter en voiture.

Qui n'a entendu parler des gondoles de Venise ? C'est un bateau long et plat, à la proue recourbée et terminée par une pointe en forme de hallebarde ; ce fer s'élève plus haut que le toit de la cabine qui n'a pas à craindre de toucher à la voûte des ponts. Les gondoles sont peintes en noir et lorsqu'on recouvre la cabine de toiles noires pour protéger les passagers contre le soleil ou la pluie, elles font l'effet de cerceuils qui s'avancent sur l'eau. Je demandai à un batelier pourquoi on ne se servait pas d'une peinture moins sinistre il répondit qu'il en avait toujours été ainsi ; en effet c'est en vertu d'une loi du XVIe siècle qui n'a jamais été modifiée.

Il est merveilleux de voir avec quelle habileté les gondoliers conduisent leur barque. C'est chose plus compliquée qu'elle peut paraître de prime abord. C'est à travers des rues nombreuses, étroites, qu'il faut voguer sans frapper les autres bateaux qui arrivent souvent à l'improviste à l'encoignure d'une rue, ni aller se heurter contre les quais. Le conducteur déploie une adresse admirable ; debout, il sait imprimer à l'unique rame dont il se sert, tous les mouvements sur une espèce de bâton avec des entailles ou crans où se meut l'aviron à près de deux pieds au dessus du bord. Il peut même godiller et conduire sa gondole droit devant lui ; s'il le faut, il s'aidera du pied ou de la

main sur un mur pour éviter une maison, une galerie, ou des gondoles qui le pressent de trop près.

Sur le parcours on voit des demeures silencieuses qui bordent les canaux ; du haut des quais de pierre pas de cris d'enfants qui s'amusent, pas de rassemblements de personnes qui causent;on apercevra rarement comme une ombre qui s'éloigne ; quelquefois une femme descend un escalier en ramassant la poussière qu'elle jette dans l'eau du canal ; une autre vient y laver sa vaisselle ; c'est le temps de dire qu'il est avantageux d'avoir toujours l'eau à sa porte.

Les maisons et les palais de Venise sont bâtis sur pilotis et couvrent une étendue de plus de deux lieues de tour. Les cent cinquante canaux qui se croisent en tous sens comme les rues et ruelles dans les autres villes, forment cent dix-sept îles, réunies les unes aux autres par près de quatre cents ponts, la plupart en pierre ; c'est un labyrinthe pour l'étranger. Le grand canal traverse la ville en décrivant un S renversé ; il a plus d'une demi-lieue de long et sa largeur varie de cent à deux cents pieds. Il est navigable pour des bateaux à vapeur. C'est la rue fashionable, c'est sur cette avenue maritime que sont les palais de la vieille noblesse.

Le soir, lorsque les lumières sont à l'avant de la gondole, il est beau et curieux de voir tous ces flambeaux mouvants qui vont et viennent, se rencontrent, et se perdent au loin ou au détour d'une rue, au milieu d'un silence que n'interrompt que le cri du gondolier qui avertit à chaque coin de rue pour éviter les rencontres trop brusques.

Nous avons visité ce qu'il y a de plus remarquable à Venise: le palais des Doges avec le Pont

des Soupirs, les musées, le Campanille. Je célébrai dans la célèbre église de Saint-Marc dont le genre surprend tout d'abord. Nulle part ailleurs on ne voit pareille profusion de dorures, bronzes, marbres de toutes sortes. Les mosaïques couvrent une superficie de douze mille pieds carrés. Le monument a la forme d'une croix grecque surmontée de cinq coupoles byzantines. A la porte de l'église un vieillard, une tasse à la main, poursuivait les gens pour leur demander l'aumône, et si quelqu'un lui échappait, il le relançait jusqu'à sa place, et semblait dire : " Monsieur, vous avez oublié de donner quelque chose ! " Pour annoncer les points de la messe, il n'y a pas de petite clochette, mais une moyenne appendue au mur, et qu'on sonne au moyen d'une corde.

L'église Saint-Marc donne sur la célèbre place de ce nom qui va de la *Piazztta* jusqu'aux lagunes, en passant entre le palais des Doges et la bibliothèque de Sansovino, le plus beau monument profane peut-être de l'Italie. C'est là, sur les quais, qu'on aperçoit sur une colonne le fameux Lion de Saint-Marc. Non loin est le monument de Victor-Emmanuel où Venise est représentée aux pieds du roi d'Italie comme une captive qu'on met en liberté. La place Saint-Marc est le paradis des pigeons; il y en a par milliers ; ils remplissent les airs ; accoutumés aux douceurs des étrangers ils sont pour eux d'une familiarité intéressante ; ils se posent dans nos mains, sur nos épaules, s'instalent sur notre tête, et sont lents à partir lorsqu'on veut s'en débarrasser ; les jeunes filles surtout se plaisent à les tenir sur un doigt, sur un bras. On achète des carnets remplis de nourriture que l'on

nous offre, et qui sert à les récompenser de leurs prévenances.

Nous avons visité des établissements de verreries. Qui n'a entendu parler des glaces de Venise? On y contemple les ouvrages les plus précieux et les plus fantastiques. La vive clareté de la lumière électrique se jouant à travers tous ces cristaux et glaces de toutes les formes et de toutes les grandeurs donne à ces établissements un aspect féerique.

La place Saint-Marc et la Piazzetta est le rendez-vous de tout Venise ; c'est le seul endroit où le Vénitien se montre en public, le seul d'ailleurs où peuvent se faire des rassemblements. Le soir tout un monde s'y donne rendez-vous et s'y promène pour jouir de la fraîcheur de la soirée. C'est un va-et-vient général dans la vaste enceinte. On s'arrête aux magasins où sont exposés sous les arcades qui entourent la place des verroteries de toutes sortes ; c'est le temps de faire provision de cadeaux pour les parents et amis ; il y a surtout des minitiatures de gondoles en verre, or ou argent pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Cependant que la fanfare faitentendre ses accords ; c'est beau, c'est enlevant ; genre napolitain.

MILAN

LE DOME—SAINT AMBROISE—RITE AMBROSIEN

Dimanche, 15 mai.—Je laisse le long de la route la prononciation " romaine " du latin, afin de me préparer à rentrer en France et au Canada. C'est chose plus difficile qu'elle peut le paraître ; c'est un nouvel apprentissage, et il faut du temps et de

l'exercice. Ajouterai-je qu'il en coûte de revenir à la prononciation " française " du latin ; ce n'est pas précisément un progrès ; c'est aux rives du Tibre et non sur les bords de la Seine qu'il faut aller chercher l'uniformité dans la prononciation du latin. Parler latin en français à un Romain, vaut autant lui parler grec. Nous prononçons le latin d'une manière craintive ; nous n'osons desserrer les lèvres ; *oremus* fait triste figure auprès de *oremous ;* on ne reconnaît pas le journal *La Votché* dans le maigre *La Vocé*. En français disons *Jésus*, mais en latin ne craignons pas de prononcer *Ièzous*, et nous y trouverons bientôt plus d'onction.

* * *

La cathédrale de Milan, église gothique en forme de croix, est l'une des plus célèbres de la chrétienté. Les Milanais l'appellent la huitième merveille. Elle a cinq nefs et un transept à trois nefs. Les vitraux sont les plus grands qui existent. Il y a tout un monde de tours et de statues ; seulement à l'intérieur on compte deux mille statues dont l'une, au moins, n'est pas liturgique, celle de Napoléon. L'édifice entier, même le toit, est en marbre. Le pavé est recouvert d'une mosaïque en marbre de diverses couleurs. Cette masse énorme couvre une superficie de quatre mille pieds carrés. Commencée en 1386, elle fut consacrée en 1517 par saint Charles Borromée ; la coupole fut achevée en 1759, et Napoléon termina la façade. C'est l'œuvre des siècles.

Le corps du grand archevêque de Milan, saint Charles Borromée, repose dans une crypte sous le chœur. Nous avons eu le bonheur de célébrer la messe à son autel.

Nous avons assisté à la messe solennelle dans l'église de Saint-Ambroise, celle-là même où l'intrépide prélat interdit l'entrée du lieu saint à l'empereur Théodose qui se prévalut en vain de l'exemple du roi David repentant : "Eh bien! lui répondit l'évêque, vous l'avez suivi dans son crime, imitez-le dans sa pénitence." C'est ici que les rois Lombards et les empereurs d'Allemagne reçoivent la couronne de fer.

C'est la fête des saints Gervais et Protais ; les corps des saints martyrs étaient exposés, ainsi que celui de saint Ambroise, dans des riches tombeaux vitrés.

On observe encore dans cette église le rite Ambrosien. Ainsi, l'épître et l'évangile se chantent du haut de la chaire où se rendent le diacre et le sous-diacre, tandis que les servants avec leurs cierges se tiennent sur les degrés de l'escalier. Nous avons été édifié par la solennité des cérémonies, la bonne tenue des enfants de chœur, et la piété des fidèles. Nous nous apercevons que nous quittons les pays méridionaux par le plus grand recueillement dans les églises. De même le sermon a été donné plus simplement, et le prédicateur ne parcourait pas une large tribune en se livrant aux transports de son éloquence. Nous pensions à saint Ambroise qui prêchait dans cette même chaire et convertissait le rhéteur Augustin. C'est aussi dans cette enceinte que se pressait le peuple autour de son évêque pendant le siège de la ville ; Ambroise l'instruisait et inaugurait le chant des psaumes par les fidèles.

Milan, " la Grande ", est l'ancienne capitale de la Lombardie ; elle s'étend sur les rives d'une petite rivière, l'Olona, qui la met en communication

au moyen de canaux, avec les rivières et les principaux lacs de l'Italie septentrionale. Nous sommes au centre des vastes et fertiles plaines de la Lombardie.

Milan est le premier marché monétaire et la ville commerciale de l'Italie ; c'est celle qui exporte la plus grande quantité de produits agricoles, beurre, fromage, œufs et volailles. On y fabrique surtout des soieries, des tissus de lainage, de coton, des gants, etc.

Nous étions quatre à voyager de compagnie;il nous faut nous séparer:MM. les abbés Plaisance et Angers partent pour Paris viâ Turin et Lyon ; M. l'abbé Cinq-Mars et moi retournons par la Suisse, la Bavière et la Belgique. Ce pauvre M. Angers est atteint de consomption ; il fait pitié de le voir tousser si péniblement. Comme pour se faire illusion sur son état, il s'épuise à traîner dans un lourd portemanteau des morceaux de marbre et de pierres ramassés au palais des Césars et aux forums de Rome.

A la suggestion de mon compagnon de voyage je fais l'acquisition d'une canne ; par patriotisme je choisis un jonc qui ressemble parfaitement à un bâton de " tire." Elle est faible toutefois pour escalader les montagnes de la Suisse où nous allons maintenant.

MASSAGNO

LAC LUGANO—MONT GENEROSO

Mardi, 17 mai.—A Chiasso nous laissons l'Italie derrière nous, et nous entrons dans la région des lacs et des montagnes, des bocages et des neiges

éternelles ; nous sommes dans le pays cosmopolite par excellence, dans la patrie des voyageurs. Nous remarquons avec plaisir dans les wagons suisses un couloir qui permet de circuler d'un compartiment à l'autre ; nous ne sommes plus renfermés à la vie, à la mort dans un espace de quelques pieds. Les paysages commencent à nous frapper par leur beauté et leur variété ; des villages sont dispersés autour du lac Côme et lui font une ceinture de verdure et de fleurs.

Au loin les montagnes bornent l'horizon et se confondent avec les nuages ; nous comprenons qu'en comparaison des Alpes nos Laurentides sont des pygmées. Nous ne tardons pas à arriver à Massagno où nous descendons, tandis que le train continue dans la direction du Saint-Gothard.

* * *

Hier matin nous étions sur les bords du lac Lugano lorsque nous entendons le cri strident de la vapeur. Un bateau partait justement pour revenir sur le midi ; en voyage on saisit l'occasion aux cheveux. Nous voilà bientôt à contourner le lac qui prend plaisir à creuser des anses dans le cadre solide de la montagne ; à l'entrée d'une baie, le bateau allait frapper contre un pont, lorsque le tuyau s'abaisse et nous permet de passer librement. Des maisons proprettes, des villas luxueuses, des cottages élégants, de coquets villages sont disséminés çà et là. A Portenzo les malles durent s'étaler un instant sous les regards scrutateurs des douaniers de Sa Majesté le roi Humbert.

* * *

Aujourd'hui nous avons fait l'ascension du mont Generoso. A Capo Lago (Tête du Lac) en

Italie, nous prenons le chemin de fer à crémaillère de construction récente. Confortablement assis sur des sièges bourrés, nous commençons à gravir la montée ; c'est mieux que de grimper par des chemins escarpés en s'aidant des branches et des racines. Nous allons dans la direction des nuages ; à l'exemple des Titans de la Fable, nous nous mettons en frais d'escalader le ciel. Un frisson involontaire nous saisit dans cette position verticale ; si nous allions retomber de tout le poids de la voiture à la manière d'un boulet qui retourne à son centre de gravité ! En réalité il n'y a pas plus de danger que sur le terrain plain ; au milieu du chemin il y a des espèces de dents qui retiennent le wagon fixé sur les rails ; la locomotive, qui pousse par derrière, pourrait manquer sans que le train bronchât sur la voie. Tout de même, lorsque nous traversons des tunnels, ce n'est pas sans une certaine souleur qu'au milieu des ténèbres on voit l'engin qui lance des flammes avec des sons étouffés.

A la hauteur où nous sommes nous avons dépassé les neiges qui ne fondent pas, nous voyons les nuages se former au-dessous de nous, et le froid nous saisit à cette altitude de cinq mille pieds.

A l'hôtel du (de la Cime) nous prenons le dîner servi sans doute par des marmitons de la lune. En face de nous deux convives parlent français : raison pour lier conversation avec eux. Ce sont des Polonais en tournée de noces. Ils sont de noble lignée, et leur carte porte une couronne. Le mari s'appelle Bronislás Corvin Szlubroswki, et l'épouse, Sophie Chapowska. La nation polonaise est admirable dans son attachement à la foi de ses pères ; elle est la sœur-martyre de l'héroïque Ir-

lande. La persécution sert à cimenter les convictions religieuses.

Après le repas les nuages s'étaient dispersés et permettaient de contempler les plaines fertiles de la Lombardie que Napoléon montrait à ses soldats pour exalter leur courage ; tandis que dans la direction opposée se dessinent à l'horizon les pics altiers du mont Saint-Gothard qui semblent vouloir se dépasser dans leur course vers le firmament. On retrouve partout la ligne qui sépare les deux pays de Suisse et d'Italie. Ici un petit tertre en marque l'endroit.

*
* *

Nous menons à Massagno la vie de famille. Nous recevons une hospitalité canadienne ; c'est que nous sommes dans la maison de pension des élèves du Collège canadien en vacances au lac Lugano. Le vieux père Casati et sa digne compagne aiment les Canadiens ; et eux, en retour, les ont en grande estime. Checka, la dévouée servante, a refusé plusieurs fois la place de ménagère dans des presbytères canadiens. A l'heure des repas notre famille s'augmente de deux étudiants du lycée de Lugano, Gérolamo Piceni, de Gènes, et Ludovico Peregrini, de Côme. Il y a aussi un vieux prêtre alsacien que le climat de la Suisse achève de ramener à la santé. Nous avons quelquefois à dîner le desservant de Massagno qui est en même temps chanoine de Lugano et professeur au lycée ; c'est un militant ; il s'occupe même de politique, rédige un journal dans les intérêts catholiques et a fondé une Caisse d'épargne pour faire concurrence à celles des Francs Maçons.

* *
*

M. Cinq-Mars tenait à faire un peu de navigation pour étudier le maniement des voiles italiennes. Nous louons une légère embarcation, et prenons à notre bord nos connaissances du mont Generoso, et vogue la galère. Ils ne sont pas marins ; ils habitent un pays où les nappes d'eau sont rares ; ce n'est pas qu'ils ont peur lorsque la chaloupe s'incline sous l'effort du vent ; au contraire, ils sont inconscients du danger. Nous chantons des chants populaires, et unissons nos voix dans les mêmes cantiques. Au retour, nous devons accepter l'invitation de prendre le repas à l'hôtel du Parc où ils logent. Nous sommes les premières personnes avec lesquelles ils font connaissance depuis qu'ils voyagent. Tout le monde ne ressemble pas aux canadiens qui se font des amis partout où ils passent. Nous nous quittons en nous donnant rendez-vous au ciel, rendez-vous de tous les pèlerins de la terre.

* *
*

20 mai.—Hier était le jour des adieux. Il y a quelque chose de triste et d'impressionnant dans toutes ces séparations qu'il nous faut sans cesse recommencer en voyage. Le dernier entretien avec les personnes que la Providence a mises sur notre chemin et qui ont été pour nous une providence par leur sympathie et leurs marques d'amitié n'a pas lieu sans un serrement de cœur. Les liens de l'âme se forment vite, et il est toujours douloureux de les briser. La bonne mère Casati fait un long discours où elle nous parle *della salute* ; le père a des larmes dans la voix, et nous ne sommes pas sans émotion. La vaillante Checka prend, malgré nous,

toutes nos malles dont elle remplit un panier qu'elle met sur ses épaules à la manière du pays, et part allègrement pour la gare avec son fardeau de plus de cent livres pesant.

MONT SAINT-GOTHARD—LAC DES QUATRE-CANTONS LUCERNE ; LE LION DE LUCERNE

Nous quittons Lugano avec une pensée de regret et le désir d'y revenir. La vapeur nous emporte vers le mont Saint-Gothard qui se dresse menaçant devant nous ; nous montons toujours ; les neiges et le climat nous rappellent nos hivers ; la montagne est devant nous, et nous ne cessons d'avancer ; une fois nous pénétrons dans un tunnel et après de longs détours nous en sortons justement au-dessus de l'endroit où nous étions entrés sous terre ; il s'agissait d'escalader un cap et de continuer dans la même direction. Au milieu de ces rochers dénudés, il y a de petits villages, tellement les hommes s'établissent pour vivre là où les animaux trouvent à peine leur nourriture.

Nous arrivons sur la cime du mont Saint-Gothard au moment où nous débouchons d'un tunnel que nous avions pris une demi-heure à traverser à toute vitesse. A cette station haut-juchée nous trouvons des vendeurs qui offrent des objets de curiosité en bois, des cornes ouvragées des animaux qui habitent ces climats rigoureux.

On s'aperçoit qu'on descend l'autre versant des Alpes par les eaux qui ont pris un autre cours ; ce ne sont d'abord que de minces filets, mais ils grossissent en descendant vers la plaine où ils formeront les rivières et les lacs. On n'entend plus le

même langage ; au doux parler italien a succédé les sons gutturaux de l'idiome allemand.

Au lac des Quatre-Cantons notre billet nous permet de prendre la voie de l'eau. Ils sont élégants et nombreux les bateaux qui parcourent le lac, et légers comme des hirondelles, courant d'une rive à l'autre pour toucher à tous les quais qui le bordent et marquent les places de villégiature. Le lac n'est pas large, mais s'étend comme une patte d'oie dans toutes les directions. Il sert de frontière aux quatre cantons d'Uri, d'Unterwolden, de Schwyz et de Lucerne qui ont chacun leur Gouvernement et obéissent au pouvoir central de Berne.

Lucerne, la ville-lumière, suivant l'étymologie du mot, est une ville-campagne bâtie sur la Reuss, à sa sortie du lac. Les catholiques y sont la grande majorité ; ils possèdent neuf églises sur onze ; les deux autres appartiennent, l'une, aux protestants, l'autre, aux Vieux Catholiques, partisans de l'orgueilleux Dœlinger qui ne voulut pas se soumettre au dogme de l'infaillibilité. Les églises diffèrent un peu des nôtres ; ainsi elles ont leur clocher au-dessus du chœur ; et il est surmonté d'une pointe grossie par le milieu, ce qui fait l'effet d'une grosse toupie placée sur la tour du clocher. A mesure que nous gagnons vers le Nord nous trouvons plus de respect dans les églises, moins de sans-gêne et plus d'ordre. Dans la rue on salue le prêtre avec déférence, et on le reconnaît sous son costume d'emprunt.

Le Lion de Lucerne est célèbre. Il rappelle la fidélité de la garde suisse morte au service des rois de France, et son martyre lors de la prise des Tuileries, le 10 août 1792. Il est taillé en relief dans

le roc vif ; le flanc de l'animal est percé d'une lance brisée ; l'une de ses jambes pend le long du rocher, tandis que la tête tombe d'épuisement. Au dessous est un étang qu'entourent des magasinettes : on y vend des ouvrages en bois sculpté représentant surtout le lion-symbole.

WŒRISHOFEN

UNE JOURNÉE MÉMORABLE—LES ROGATIONS
PIQUE-NIQUE KNEIPP—SCÈNE ÉVANGÉLIQUE
CORRESPONDANCE D'OUTRE MER

Dimanche, 22 mai.—Est-ce bien moi qui suis rendu à Wœrishofen, au fond de la Bavière, sous les soins du curé Kneipp ? Suis-je donc malade ? Peut-être ne fais-je qu'accompagner un invalide qui a besoin de bains, emmaillottements, douches de toutes sortes, suivant le régime Kneipp ? C'est bien ce qu'il y a de plus probable. Et voilà comment me voilà à la fontaine de jouvence du XIXe siècle.

Hier matin j'étais à Zurich, château-fort du zwinglisme. Le troisième père de la Réforme y a sa statue qui le représente triste et dur comme un sectaire, tenant d'une main un livre et de l'autre, un glaive. Il règne encore en maître dans la ville qui l'accueillit la première, et nous ne pûmes y trouver une seule église catholique pour dire la messe. Nous en profitâmes pour commencer de bonne heure une journée qui devait être accidentée A huit heures nous étions déjà à Winterthur, et, sur les onze heures, au lac Constance. Vive l'eau! Nous y respirons à pleins poumons l'air pur et frais. Le plus riche wagon lit ne vaut pas le pont

d'un bateau ; à la chaleur d'une fournaise fin de siècle je préfère la brise qui souffle à l'avant du tillac. La Suisse, l'Autriche, la Bavière, le Grand-Duché de Bade et le Wurtemberg touchent au lac Constance ; aussi ses rives sont-elles animées, et quantité de vaisseaax font le service entre ces pays.

A Lindau, frontière bavaroise sur les bords du lac, nous nous informons de Wœrishofen, mais personne ne peut nous donner de renseignements. A la fin le maître d'hôtel, avec un rare désintéressement, nous apprend qu'un train part justement dans cette direction. Vite nous reprenons nos malles. Je veux presser le pas, mais mon compagnon n'est pas nerveux, et sa démarche est imperturbable. " Nous n'avons plus que cinq minutes, lui dis-je.—Mais oui, répond-il ; c'est-à-dire que nous avons encore cinq minutes." Il va aux billets tandis que je choisis un compartiment que je garde en me tenant sur le marchepied, prêt à sauter à terre si je suis pour partir seul. Heureusement que le confrère arrive à temps en me narguant quelque peu : " Vous voyez je ne manque jamais le train."

Bukloé ! Tel est le nom de la station, où nous devons d'abord descendre. Est-ce proche ! est-ce loin ? Nous n'en savons rien. Avec une langue on va à Rome, mais sans la langue on peut aller au delà, ou rester en deçà, ce qui n'est pas mieux. Et songez que nous sommes en plein territoire allemand, renfermés dans un compartiment où nous n'avons pour nous guider sur la route, que notre bon ange et, de temps en temps, la voix du conducteur qui, de loin, fait sortir de son gosier des sons à faire frémir. Toutefois là est notre salut, et nous sommes tout oreilles, prêts à être toutes

jambes pour sauter de voiture au premier mot qui ressemblera vuelque peu au mot Bukloé.

Nous attendîmes longtemps. Enfin ce doit être notre mot d'ordre ce que nous avons entendu ;nous quittons le train qui continue vers Munich où il ne tardera pas à arriver.

Nous marchions sur la plateforme en attendant le train local de Türkheim, lorsque nous entendons parler français. A l'étranger la langue fait des compatriotes et la connaissance est vite conclue. La comtesse de Montlosier de Reynaud, de Clermont, va justement à Wœrishofen avec sa fille et une religieuse de compagnie. Depuis des mois elle s'occupe de louer des chambres dans un hôtel ; elle craint que nous ne trouvions pas où loger, tellement grande est l'affluence des étrangers. Nous répondons que les prêtres trouvent toujours une place quelque part, que, d'ailleurs, nous voyageons à la Providence ; et nous changeons le sujet de la conversation.

A Türkheim un omnibus attend les voyageurs pour Wœrishofen, distant de deux lieues. Nous arrivons à six heures. A l'hôtel, pas une chambre à louer naturellement ; nous y laissons notre malle et nous nous mettons en quête d'un gîte pour la nuit, car le jour baissait.

Nous allons frapper au *Kurhaus* (Cure house) maison de pension pour les prêtres. Même désappointement. On nous conseille de nous adresser au couvent des Dominicaines. Là encore toutes les places étaient prises. L'inquiétude commence à nous gagner. Ce n'est pas intéressant, à la tombée de la nuit, de n'avoir aucun logis, surtout à l'étranger, après une longue journée passée à s'enfoncer en pays inconnu. Nous commençons à croire que

nous aurions dû, en traçant notre itinéraire, préparer un peu les éventualités de l'avenir.

L'église est près de nous, nous y allons faire une fervente prière ; sortant de là, nous voyons une maison qui paraît être le presbytère ; il fallait bien payer n'audace ; nous y entrons résolument. Une dame se montre au haut de l'escalier ; nous voulons lui parler ; elle ne veut rien comprendre ; il faut avouer qu'entre les langues allemande et français il n'y a aucun point de rapprochement ; nous essayons un échange de gestes déclamatoires qui ne réussissent pas mieux : les Allemands ne sont pas prompts à saisir les signes. Pas d'entente possible. La femme disparaît ; nous restons. Après un quart d'heure elle revient ; même mimique sans plus de succès ; et les acteurs se séparent de nouveau. Nous tenons ferme, nous encourageant " en français ". Une troisième fois la même personne se présente, et, nous invite à monter, ce que nous faisons bravement, et bravement nous frappons à la porte qu'on nous montre du doigt. Sans doute elle avait été chercher du renfort pour recevoir ces étranges visiteurs. De fait, au milieu de la pièce est une jeune personne, placée comme en sentinelle devant le curé Kneipp assis à son bureau, qui nous reçoit dans un français impeccable, et nous sert d'interprête. Nous déclinons nos titres de citoyens anglais du Canada, Amérique du Nord, et de voyageurs sans abri. On paraît s'intéresser aux nouveaux arrivés ; tout de même on nous avertit charitablement que le mieux pour nous est de retourner à Türkheim d'où nous venons, et où l'on donne des douches comme à Wœrishofen. " Notre bon curé, ajoute l'interprête, veut vous accorder une grande faveur. Pour avoir

un traitement, on doit obtenir un certificat d'un médecin, depuis que la docte faculté a causé des misères à M. le curé pour les soins qu'il donne aux malades, puis se présenter devant M. le curé qui prescrit un traitement ; c'est une affaire de plusieurs jours quelquefois. Eh bien ! ce traitement, il va vous le donner immédiatement. Vous n'avez qu'à lui faire connaître la maladie dont vous souffrez. "

C'était moins simple qu'on se l'imagine. Il était facile pour M. Cinq-Mars de s'exécuter, lui qui se meurt depuis qu'il est au monde ; qu'on a reçu prêtre pour lui procurer le bonheur de dire la sainte messe quelquefois, et qui recouvrera la santé sans doute que pour mourir, de choisir parmi toutes ses maladies ; mais ce n'était pas aussi élémentaire pour un homme qui voyage en amateur, et se porte bien, Dieu merci !

Tout de même qui ne souffre pas de maux de tête, n'éprouve pas quelque malaise, n'est pas sujet à quelque misère ? Et pendant que mon compagnon détaille ses infirmités à l'interprête qui les transmet au curé, je me trouve une maladie quelconque parmi toutes celles qui affligent la pauvre humanité, et je commence mon boniment. Je réussis assez bien puisque je méritai d'avoir une prescription ; la voici, elle servira peut-être à trouver le mal dont je souffrais, en remontant du remède à la maladie :

1er jour : Affusion de genoux.—Marche dans l'eau.

2e jour : Affusion inférieure … ..supérieure.

3e … : Affusion dorsale—Demi bain (Deux secondes).

Je crains fort d'avoir une maladie générale, et

que tout le système soit ébranlé. Dans tous les cas je verrai d'ici à quelques jours si je puis être mieux que je me porte maintenant.

Notre affaire n'est pas plus avancée pour cela. Une prescription autographe ne donne pas la plus petite chambre. Et nous ne voulons pas retourner à Türkheim. Notre interprête vint encore à notre secours. Un homme, qui paraît à son service, arrive bientôt, et part avec la consigne de réussir. C'était d'autant plus urgent qu'il commençait à faire nuit. Nous restons seuls de nouveau. Nous n'étions pas au bout de nos traverses.

Le messager revient enfin. Malgré tout le mal qu'il s'est donné, il n'a rien découvert. On nous conseille d'aller frapper chez des cultivateurs qui demeurent à une couple de milles d'ici. Il fallait bien se décider à quelque chose. Nous pouvons trouver un cabriolet et nous sortons du village. Chemin faisant nous rencontrons notre interprête qui faisait une marche à la Kneipp dans la campagne. Elle nous apprend que personne ne parle français là où nous allons : " Si vous me permettez je vais vous accompagner avec le prince Dadian, mon oncle que je vous présente." Et nous voilà partis tous ensemble, non en voiture, car c'est contraire à tous les principes du régime ; mais à pied, tandis que le cocher, qui se carre sur son siège, nous suit au pas de son cheval.

Les quatre maisons où nous nous adressons, malheureusement aussi, n'ont pas un lit à disposer. C'est vraiment menaçant. Allons-nous coucher à la belle étoile...bavaroise ? Notre guide une dernière fois nous amène dans une famille. Nous croyons voir briller une pièce d'argent qui change

de mains. On nous fait signe d'avancer, et l'on nous installe dans la chambre du maître de céans.

Il était tard. Depuis longtemps le jour avait fui. Nous remercions la nièce et l'oncle qui condescendent à prendre notre voiture pour s'en retourner, et nous voilà dans cette maison isolée, amenagée à l'allemande, où tout nous paraît étrange. Lorsque nous sommes seuls, mon compagnon et moi, nous jetons un regard l'un sur l'autre qui semble vouloir dire : c'est vraiment comme dans les contes—En effet, il n'y manquait rien, pas même une princesse, car cette espèce de fée qui nous a sauvés deux fois de la misère, en est une, et une Persanne.

Il ne nous restait plus qu'à nous coucher après une courte prière. Une dernière surprise nous attendait. Sur le lit il n'y a pas de couvertures, mais deux matelas. Nous nous mettons sur l'un étendons sur l'autre nos membres fatigués pour nous reposer de toutes les émotions et aventures de la journée.

Nous méritions bien de jouir d'un sommeil réparateur. La récompense ne se fit point attendre.

LES ROGATIONS

Ascension, 26 mai.—Lundi matin nous étions encore à faire notre toilette dans notre maison de campagne, lorsque nous entendîmes un bruit confus de voix qui se rapprochaient, en même temps que nous apercevons un groupement d'hommes s'avançant de notre côté. Ils récitaient le chapelet en trois bandes séparées. Les enfants étaient les premiers ; leurs voix dominaient celles des hommes qui suivaient ; à l'arrière-garde mar-

chaient les vieillards dont la voix lente et sépulcrale faisait contraste : image de la vie où tous les hommes s'avancent ensemble sans se confondre vers un but commun qui est la mort. En réalité c'était la procession des Rogations qui se rendait à une petite chapelle que nous avions remarquée près d'ici. A un arpent de distance venaient les femmes dans le même ordre.

* * *

Le dimanche précédent nous avions déjà été témoins de la piété des Bavarois. Pendant tout le temps de la grand messe l'assistance s'est soutenue dans le recueillement le plus parfait. La plupart des assistants ont passé presque tout le temps à genoux les yeux fixés sur leur livre de prière, ou le chapelet à la main.

Le célébrant donna l'eau bénite comme autrefois au Canada, en faisant le tour de l'église. De plus il sortit de l'église pour parcourir le champ des morts qui l'entoure. Les bureaux d'hygiène n'ont pas encore décidé par ici que les cimetières sont un danger pour la santé publique. Tant mieux! les morts ont plus de prières, et les vivants ne s'en portent pas plus mal.

Nous disons nos messes dans l'église des Dominicaines qui est réservée aux étrangers. Il y a quinze autels et les messes commencent à 4 heures et demie. Chacun inscrit son nom sur une ardoise,et prend son tour suivant l'ordre d'arrivée. Pendant la messe le servant sonne plus souvent qu'au Canada, au contraire de ce qui se pratique en Italie, Ainsi on avertit les fidèles avec la clochette lorsque le prêtre découvre le calice à l'offertoire,

et, à la communion, chaque fois qu'il dit : *Domine, non sum dignus.*

* *

Nous prenons nos repas au *Kurhaus*. Nous sommes à la table des Allemands. Pour nous entretenir avec nos voisins, il nous faut nous servir de la langue latine apprêtée à la prononciation romaine. Croyez que les paroles oiseuses sont rares.

Ce sont les Pères de la Miséricorde qui ont le soin de la maison, et ont charge de nous faire apprécier toutes les douceurs du régime Kneipp. Car tous les mets sont apprêtés à la Kneipp. Il y a le pain Kneipp, la soupe Kneipp, le gruau Kneipp, le café Kneipp. Le sens du goût, obligé de se faire, sans préparation à cette nouvelle cuisine, s'y prête d'abord difficilement, mais s'accoutume vite. C'est ainsi que Messieurs les Allemands qui d'abord, absorbent largement les verres de grosse bière, petit à petit, s'accoutument au breuvage Kneipp. C'ent une boisson qui rappelle le goût du miel ; l'on croirait d'abord qu'elle pourra nous désaltérer, mais c'est tout le contraire.

Les prêtres français et des provinces conquises ne paraissent pas sympathiser avec leurs confrères d'au delà du Rhin. L'un d'eux me disait : "On ne peut parler un quart d'heure avec un Prussien sans qu'il nous demande pourquoi nous n'aimons pas à devenir allemand." Je causais ce matin avec un missionnaire français. Il voulut sortir sa pipe pour en tirer une " touche " lorsqu'un prêtre allemand vint lui engendrer chicane en latin. Il était évident qu'il lui plaisait de faire la leçon à un

français. S'il était dans son droit strict ; il avait tort sur tous les autres points.

PIQUE-NIQUE KNEIPP

3 mai.—La rencontre fortuite de la princesse Anna Nériman Manigonian Ena Molof, lors de notre arrivée à Wœrishofen, a été pour nous providentielle ; sans elle nous n'aurions eu ce soir là qu'une pierre pour reposer notre tête ; plus tard elle s'occupa de nous trouver une maison de pension dans le village même. Elle est une habituée de Wœrishofen où les pauvres et les malades ont appris à la connaître et à la respecter. Ses ancêtres ont régné en Perse, et son père est encore ambassadeur du Schah de Perse à la cour de Vienne ; la mère suit le régime Kneipp à Wœrishofen, et une partie de la famille l'accompagne. La connaissance que nous avons faite de la "princesse Anna", comme on l'appelle ici, nous a introduits dans la famille.

Hier nous recevions une invitation pour un pique-nique. Nous acceptons volontiers et nous nous rendons à l'hôtel, après avoir fait un petit bout de toilette. Mais le prince Dadian, en nous apercevant, de s'écrier :—Allons donc ! Est-ce le costume des Kneippistes ?

Faut-il s'embarrasser de cols, ceintures, douillettes, souliers et chausettes ? Allez ! Enlevez-moi tout cela. Nous nous exécutâmes de bonne grâce et revenons habillés à la mode du pays. Une voiture à deux chevaux conduisait les dames âgées, les autres voyageaient à pied, un parapluie à la main, non pour se protéger contre la pluie dont un disciple de Kneipp n'a cure, mais contre les rayons du soleil.

La caravane prend le diner dans un bocage, et nous décidons de nous rendre jusqu'à une petite ville voisine. Inutile de dire que si nous rencontrons un ruisseau, il nous faut le remonter pour prendre un bain de pieds, se frictionner les genoux. Nous arrivons enfin à la ville où nous faisons notre entrée solennelle par la rue principale, à travers voitures et piétons ; quelques uns ont bien l'air un peu surpris de notre accoutrement, mais nous passons outre.

Au souper on nous servit de la bière de Munich. Elle est célèbre de par tout le monde, et à bon droit. Elle n'a aucune acreté.

Nous étions à quatre lieues de Wœrishofen. Le retour s'effectua en voiture heureusement.

Le prince défraya tous les frais du pique-nique qui durent s'élever à une centaine de francs.

Il aime à faire les choses largement. La princesse nous disait : " Nous, Orientaux, nous ne pouvons devenir riches. Nous donnons toujours ; nous n'avons rien à nous ; les lois de l'hospitalité surtout sont sacrées et se conservent, comme au temps d'Abraham et des patriarches, et entraînent de grandes dépenses. Mon père, à Vienne mène un train de vie qui absorbe ses revenus."

Le lendemain ce fut une course aux timbres du Canada. Plusieurs lettres nous étaient arrivées la veille, et étaient restées exposées au Kurhaus ; ils avaient excité les convoitises de tous les collectionneurs. Nous pûmes ainsi faire quelques heureux à peu de frais.

SCÈNE ÉVANGÉLIQUE

3 juin.—Aujourd'hui nous avons vu dans la

campagne un pasteur de troupeau authentique, avec sa houlette et son chien fidèle. Ce spectacle nous mit à la mémoire bien des textes du Saint-Evangile.—" Je suis le Bon Pasteur.........Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent...le Pasteur marche devant les brebis, et les brebis le suivent......" Notre homme menait son troupeau dans des sentiers étroits entre deux pièces de grain et les brebis avançaient sans y toucher ; si quelqu'une faisait mine de s'écarter, il lui jetait de la terre avec sa houlette—espèce de bâton terminé en pelle—et la ramenait au bercail, tandis que le chien se tourmentait occupé de garder toutes les brebis ensemble. Lorsqu'elles arrivaient dans une prairie, elles se mettaient à brouter l'herbe et se dispersaient, tandis que le chien continuait à faire bonne garde. Au signal convenu, elles se réunissaient de nouveau. Le pasteur partait le premier, et les brebis se mettaient à sa suite, en recherche d'un nouveau pâturage.

CORRESPONDANCE D'OUTRE-MER

Tel est le titre d'une correspondance que j'envoie au " Progrès du Saguenay "de Chicoutimi. Elle a sa place dans ces pages.

Wœrishofen ! Peut-être trouverez-vous ce mot un peu dur à l'oreille. Mais songez que nous sommes dans le grand Empire germanique et soyez heureux de n'avoir affaire qu'à un mot de quatre syllabes qui se prononce comme il s'écrit. Wœrishofen est un petit village de la Bavière, non loin de Munich, la capitale bavaroise. Inconnu il y a quelques années, il prend une célébrité qui tend à

devenir universelle, célébrité qu'il doit tout entière à son modeste curé.

M. l'abbé Sébastien Kneipp est né en 1821;il est aujourd'hui l'un des hommes en vue de l'Europe, et son nom attire les malades de toutes les parties du monde. C'est à la science médicinale expérimentale qu'il doit la réputation dont il jouit. Il n'a jamais fait de la médecine une étude professionelle, et cependant, il compte plus de patients qu'aucun gradué d'université, et opère les cures les plus merveilleuses.

Enfant du peuple, il commença à exercer le métier de tisserand comme son père. Mais ses idées comme ses goûts le portaient ailleurs. Au prix de bien des sacrifices et de mille privations, il put entreprendre à un âge avancé des études classiques, les continuer et embrasser l'état éclésiastique. Mais ses forces s'étaient épuisées dans un travail trop ardu ; il tomba dangereusement malade et deux médecins déclarèrent que ses jours étaient comptés. Dans cette extrémité la Providence fit tomber sous sa main un ancien livre traitant d'hydrothérapie. C'était sa dernière planche de salut;il résolut de s'en servir. Pendant des mois il fit des affusion d'eau froide sans cependant obtenir d'amélioration sensible. En désespoir de cause il recourut aux grands moyens. Pendant l'hiver de 1849, il allait briser la glace du Danube, et par un froid de quinze degrés, se plongeait dans le fleuve et revenait en hâte se réchauffer. Cette fois il terrassa le mal. Bientôt il revient sur pied, reprend ses études théologiques et se met en état de recevoir la prêtrise. Depuis il n'a cessé de se traiter au moyen de cette eau salutaire qui l'avait arraché à la mort.

Homme d'observation, le curé Kneipp étudiant les propriétés médicinales de ces plantes, herbes de toutes sortes qui croissent sous nos pas, auprès de nos habitations, et se fit une véritable pharmacie. Il se servait de ses connaissances pratiques pour faire du bien autour de lui, particulièrement à ses paroissiens. Il ne songeait nullement à la renommée, et, ce n'est qu'au déclin de sa vie, lorsqu'il était déjà septuagénaire, qu'elle vint à lui et en fit son favori.

Wœrishofen, dont on connaissait à peine le nom possède aujourd'hui une réputation cosmopolite. Au moment où je vous écris, la belle saison vient de commencer, et près de deux mille personnes, venues de l'étranger, remplissent tellement les hôtels et les maisons privées, que tous les jours, grand nombre de nouveaux arrivés sont obligés de se répandre dans les villages environnants. On peut dire que toutes les infirmités se donnent ici rendez-vous. On ne voit de tous côtés que de pauvres éclopés qui se traînent misérablement sur des béquilles, ou qui sont privés de tout mouvement, des malheuheux atteints d'espèces de chancres qui les couvrent de plaies, leur rongent la figure, au point que chez quelques-uns le nez est complètement disparu. Et combien viennent à Wœrishofen pour rétablir une santé délabrée, un tempéramment ruiné. C'est le cas ordinaire pour les prêtres, dont plusieurs s'épuisent par un excès de fatigue dans le ministère et par des études trop soutenues.

Tous ces patients sont traités par l'eau, ce spécifique unique qui guérit des maux présents, futurs et passés, en formant une constitution nouvelle, capable de se débarrasser de ses infirmités et de se rendre invulnérable pour l'avenir.

Le curé Kneipp est d'opinion que dans notre siècle on prend beaucoup trop de soin de sa personne, qu'on la douillette à l'excès, et qu'ainsi des maladies inconnues de nos pères envahissent la pauvre humanité, et on ne sait plus se défendre contre le moindre mal. On s'évertue à inventer de nouveaux moyens pour se prévenir contre tout ce qui nous entoure. Peine inutile ! Il nous faut bien vivre dans le monde, exposé aux outrages des quatre éléments qui se disputent les airs. De fait, comment pourra se défendre cet enfant qu'on enfouit dans cet amas d'étoffes de toutes sortes, et qu'on élève comme en couche-chaude, lorsqu'il sera exposé à quelque misère. Pareille créature ne peut que croître en s'étiolant, languir et périr. Le curé Kneipp veut faire de la constitution humaine, non pas une fleur éphémère, mais une plante robuste, capable de résister à l'effort de la tempête. Pour acquérir une telle vigueur, il faut à l'homme de l'air, de l'air pur, et, comme l'arbre de la forêt, il doit le respirer par tous les pores de son être. Donc, plus de ces flanelles épaisses qui conservent une chaleur malsaine, mais une toile grossière qui permet la libre circulation du sang, la rend plus régulière et plus active. De même qu'on prodigue ses soins à l'arbre tout entier, lorsque ses feuilles malades dépérissent, afin que la vie qu'il reçoit de la terre et de l'air porte partout la vigueur, de même aussi le curé Kneipp guérit ses malades en s'adressant à tout l'organisme. Aux aveugles il rend la vue, non en soignant les yeux, mais en fortifiant tout le système, et donnant au sang la force d'agir sur les nerfs optiques;alors l'aveugle commence à voir, et à mesure que ses forces augmentent, il voit d'avantage.

Le curé Kneipp arrive à ces heureux résultats,

surtout au moyen de l'eau. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'il prescrit des bains nombreux, complets et prolongés. Tout au contraire il est ami de la mesure et de la modération en tout. Les bains qu'il ordonne ne durent que quelques minutes, et ne s'appliquent à l'ordinaire que partiellement. Il s'agit de régulariser la circulation du sang et de l'activer. Si le sang se porte trop abondamment à la tête, des douches appliquées aux genoux, l'attirent à cet endroit et en déchargent d'autant les parties supérieures. Ces douches ne manquent pas d'énergie. On dirige sur vous de toute la force d'une hausse comprimée, une eau glacée qui vous transperce jusqu'aux os. Vous ne pourriez supporter pareille torture, mais l'opération est déjà terminée. Empressez-vous de remettre vos habits sans vous essuyer aucunement, sortez au plus vite pour marcher, courir, produire la réaction. Vous vous apercevrez bientôt de l'effet de cet exercice à la bienfaisante chaleur qui parcourra tous vos membres.

Les meilleures applications de l'eau sont celles qu'on reçoit en état de transpiration, et plus la sueur vous innonde, plus aussi le bain ou la douche est efficace. C'est que par les pores entr'ouverts de la peau s'échappent toutes les impuretés du sang, tandis que l'eau pénètre plus facilement pour réconforter tout votre être. Mais surtout n'oubliez pas de faire immédiatement la réaction. Autrement le froid s'emparerait de vous, et vous seriez exposé à contracter des maladies mortelles.

Les bains et les douches ne sont pas les seuls moyens de guérison du curé Kneipp. Il en possède bien d'autres dans son répertoire. C'est ainsi qu'il recommande à tous, comme pratique excellente,

de marcher nu-pieds sur la rosée matinale, dans l'herbe des prairies, ou sur des dalles mouillées.

En arrivant à Wœrishofen, on abandonne ces chaussures toujours trop lourdes qui engourdissent les pieds, ralentissent la marche, pour revêtir la légère sandale de cuir. On hésite d'abord, mais il faut bien se mettre à la mode du pays ; nous sommes dans le royaume des va nu-pieds. Ces conclusions pratiques ne manquent pas de donner lieu à des spectacles étranges. On voit de grandes dames, car il y en a ici, et des comtesses et même des altesses, revêtues de robes éclatantes, aux franges riches et variées, se promener pieds nus ou avec des sandales. Des jeunes personnes élégantes, portant chapeaux à la mode, ailes aux épaules, semblent elles-mêmes étonnées de laisser voir leurs pieds aux passants. Dans ces eaux limpides du ruisseau qui traverse le village, se promènent hommes, femmes et enfants, tandis que d'autres, assis sur ses bords, se contentent d'y plonger les pieds.

Par tous ces exercices le curé Kneipp veut qu'on s'endurcisse à la misère, et qu'on ne soit plus exposé à subir toutes les influences délétères qui nous entourent. C'est le renversement des mille précautions minitieuses qui, trop souvent, sont à l'ordre du jour. Bien loin de craindre la fraîcheur du plancher dans une chambre surchauffée, il est bon de sortir nu-pieds sur la neige nouvellement tombée. Si vous entendez sur votre chemin le bruissement d'une source d'eau limpide, dirigez vos pas de ce côté, trempez-y vos pieds fatigués sous le poids de la chaleur, et, soyez en certain, vous vous sentirez reposé. Et, la nuit, pourquoi vous condamner à respirer péniblement l'air renfermé d'un appartement solitaire, faites une ouverture qui ne

laisse arriver à vous aucun courant d'air, et dormez tranquille. Vous respirerez de toute la force de vos poumons un air vivifiant, et, au réveil, au lieu de vous sentir engourdi, incapable de tout effort, vous aurez acquis une nouvelle vigueur, et serez tout disposé à commencer gaiement votre journée. Pas n'est besoin de dire que le curé Kneipp est opposé aux criminels corsets, à ces gants et bas étroits et allongés qui retiennent les mains et les pieds comme dans un étau.

Par ce qui précède on peut se faire une idée de ce qu'est la vie àWœrishofen. La société y est assez variée pour que l'on puisse s'y faire des relations agréables, et il est en même temps facile d'y jouir de la campagne avec tous ses charmes.

Le paysage est enchanteur dans cette partie de la Bavière. C'est une vaste plaine qui s'étend au loin tout autour de vous, et se termine sans brusque transition par de légères élévations. La vue se repose sur cet horizon de verdure, tandis que du côté sud les Alpes Tyroliennes élèvent fièrement leurs cimes couvertes de neige. La monotonie de la plaine est agréablement interrompue par de nombreuses ondulations de terrain, par des bouquets de bois laissés ça et là au milieu des champs, de jolis villages qui émergent du sein des bosquets et que domine le clocher de l'église paroissiale.

Tout auprès de Wœrishofen, sur une hauteur, s'étend un joli bois formé surtout d'arbres résineux. Des sentiers le traversent en tous sens, et les oiseaux en ont fait leur demeure de prédilection. Il fait bon entendre leurs concerts et s'enfoncer dans ces retraites solitaires pour fuir les ardeurs du soleil, et respirer les parfums salutaires qui s'échappent des grands sapins et de toutes les

plantes aromatiques qui nous entourent. Aussi, c'est le lieu du rendez-vous général. Les uns font le tour du bois avec rapidité, en se donnant force exercices ; d'autres marchent plus lentement et semblent savourer davantage les charmes de la vie champêtre ; un grand nombre aiment à s'asseoir sur des bancs rustiques ou à s'étendre sur le vert gazon. Dans la plaine on voit errer comme à l'aventure nombre de personnes qui préfèrent à l'ombre de la feuillée, les rayons du soleil, l'herbe des champs ou le cours limpide des eaux.

Malgré cette affluence extraordinaire d'étrangers qui arrivent de toutes parts à Wœrishofen, l'ordre le plus parfait ne cesse d'y régner ; jamais on n'entend parler de désordres. Les habitants du pays ont conservé une grande simplicité de mœurs, et des habitudes admirables de sobriété. Ils vivent sans prétention, et ignorent absolument le luxe, cette plaie de notre pays qui exerce ses ravages même parmi les populations de nos campagnes. On ne saurait non plus trop louer la piété de ces braves gens. Les hommes, sans respect humain comme sans ostentation, disent leur chapelet, soit en marchant dans les champs, soit dans les processions publiques, avec les dehors d'une foi sincère. Dans les églises vous voyez s'avancer les mains jointes, les yeux modestement baissés, hommes, femmes et enfants.

Le matin, pendant la messe, comme le soir pendant l'exercice du mois de Marie, les pieux sanctuaires de la paroisse et du couvent sont remplis d'une foule recueillie. Tout le jour, d'ailleurs, il y des adorateurs nombreux devant le Saint-Sacrement. On se sent porté à la piété dans ces églises allemandes toujours propres, ornées de sta-

tues et de tableaux qui parlent au cœur en même temps qu'aux yeux. Qui dira les pieuses oraisons de tous ces pauvres affligés qui viennent ici chercher la santé. Les maladies, les infirmités, les épreuves de toutes sortes sont bien souvent les moyens dont Dieu se sert pour attirer à lui.

Mais l'âme de tout le bien qui se fait à Wœrishofen, c'est son vénérable curé. Il anime tout ce qui l'entoure, et tout semble se rapporter à lui. Au physique, le curé Kneipp a l'apparence un peu sévère, avec sa large figure, ses traits prononcés, ses épais sourcils en brousssailles, qui assombrissent son puissant regard, mais de ses lèvres se dégagent un léger sourire qui rayonne sur toute sa figure et lui communique une expression de bonté et de finesse extraordinaires. Ses manières sont très simples, presque rudes, et on aime à le voir passer avec sa vaste soutane sans ceinture, donnant un sourire à l'un, une bonne parole à l'autre, et suivi de son chien fidèle que chacun connaît et se plaît à caresser. Ce bon curé est particulièrement remarquable par son humilité. Il faut que cette vertu soit fortement ancrée dans son âme, car un cœur moins modeste serait exposé à s'enfler aux fumées de l'amour-propre. Dans toutes les vitrines, sur tous les objets mis en vente, il voit infailliblement son portrait. On dirait qu'en dehors de lui, rien n'a de prix. Lui seul ne paraît pas remarquer ce concert d'hommages, et, si ses regards s'arrêtent sur un livre portant pour titre : *Un curé allemand extraordinaire*, il ne paraît pas soupçonner qu'il s'agit de sa personne.

Ce vieillard de soixante et douze ans est d'une vigueur extraordinaire et accomplit chaque jour un travail herculéen. Debout avant quatre heures,

alors que tout repose autour de lui, il a déjà commencé une journée qui ne lui laissera aucun moment de loisir. De bonne heure on le voit visiter les chantiers de l'orphelinat qu'il fait construire et qui coûtera bien cent mille francs. Tous les jours, pendant plus de six heures, il se renferme dans la salle des consultations. Les malades passent tour à tour devant lui, et, pendant que les médecins donnent leur avis, le curé a jeté un regard sur le patient ; il prononce alors sa sentence et donne sa prescription.

Mais là n'est pas l'occupation qui tient le plus à son cœur de prêtre. Avant tout il se doit à ses paroissiens, et les devoirs de son ministère ont toujours ses premiers soins. Si Wœrishofen est une paroisse exemplaire, s'il y règne l'ordre le plus parfait si tout y respire la piété, c'est à son zèle éclairé, à ses ferventes prières, à sa surveillance active et à ses pieuses exhortations qu'elle le doit. Le curé Kneipp est un saint prêtre. A l'humilité qui le distingue, il joint la pratique de la charité et de la plus entière abnégation. Son œuvre est avant tout une œuvre de bienfaisance. Ce sont toujours les pauvres qui sont l'objet principal de ses soins et sont les premiers servis ; dans les consultations, ils passent avant les nobles et les riches. Un grand nombre d'enfants pauvres et infirmes sont entretenus et traités à ses frais. C'est à répandre autour de lui de tels bienfaits qu'il emploie tout son avoir, surtout le revenu de ses livres qui se tirent à un plus grand nombre d'exemplaires que ceux de Drumont. Quant à acquérir quelque fortune pour lui, il n'y a jamais songé.

Aussi Dieu bénit-il visiblement ses entreprises, et Wœrishofen va toujours grandissant. Le régime

Kneipp compte de jour en jour des adeptes plus nombreux et plus puissants : bientôt il aura fait disparaître une foule de vieilles routines dans lesquelles le monde s'attarde depuis longtemps ; il l'aura dédarrassé de bien des drogues malsaines, surtout de l'abus des narcotiques qui exercent sur l'organisme une si funeste influence ; il aura contribué à former des générations saines et vigoureuses au lieu des constitutions anémiques qui font aujourd'hui le désespoir des familles et presque de la société entière.

LAHR

LES PARENTS D'UNE PAROISSIENNE

Samedi, 4 juin.—Nous avons passé trois semaines à Wœrishofen ; nous avions eu tout le temps de nous lier d'amitié à cette famille persanne qui nous donnait tant de marques de sympathie. La veille de notre départ, le prince Dadian, au cœur ardent, qui s'était attaché surtout à mon compagnon, ne voulait pas admettre que nous partions : "Dites que se n'est pas décidé, afin de nous laisser l'illusion de nous revoir." C'est pénible de s'avancer au prix de telles amitiés aussitôt rompues que formées.

La première étape qui nous rapproche de notre pays est Lahr. C'est vraiment le retour qui commence ; jusqu'à présent il s'est fait à rebours, en s'éloignant ; maintenant nous avons fait un pas vers le Canada.

Lahr est une petite ville manufacturière du Grand-Duché de Bade. M. Cinq-Mars allait voir les parents d'une paroissienne. H. Pilger, le frère

de Mme Leveillée, de Portneuf, nous reçut avec une grande cordialité. Il nous invita à prendre le dîner chez lui, et quoique protestant, il fit servir des aliments maigres. Il nous fit l'éloge des prêtres catholiques : " Ils sont bien vus de tous, et n'ont pas de misère. Le Gouvernement leur alloue une pension comme aux ministres protestants. A la mort de l'un d'eux c'est l'état qui propose six noms parmi lesquels le peuple choisit le successeur." Probablement que notre homme ne connaît pas tout, et que l'évêque n'est pas sans avoir son mot à dire.

M. Pilger nous entretint de la guerre franco-prussienne. Les français n'étaient pas prêts ; trop confiants dans le souvenir des guerres napoléoniennes, ils pensaient n'avoir qu'à se montrer pour remporter des victoires, et se donnaient des rendez-vous dans les villes ennemies. Il ne croit pas que Bazaine fut un traître, mais il fallait une victime. Du côté des Prussiens, tout était prêt et prévu. Nos canons avaient un tir d'une portée et d'une précision extraordinaires. S'ils n'atteignaient pas le but du premier coup, les données mathématiques des experts en observation ne permettaient pas de le manquer ensuite. Nous sommes à quatre lieues de Strasbourg ; défense avait été faite de toucher à sa cathédrale ; un tireur visa le clocher et l'atteignit ; des amis s'étaient engagés à l'aider pour le paiement de l'amende imposée.

Encore aujourd'hui le peuple allemand est prêt à entrer en guerre avec la France. Du jour au lendemain, au premier signal,on peut mettre un million d'hommes sous les armes.

M. Pilger devait interpréter sa famille qui ne

parle pas français. A la fin il s'impatienta et dit brusquement à sa femme : " tu sais bien qu'un Allemand n'a pas le temps de parler en mangeant."

Nous avons visité la ville en sa compagnie. Nous avons remarqué le jardin public. Un nommé Jamm, après avoir fait fortune en Amérique, le construisit, et le donna par testament à la ville avec une somme suffisante pour l'entretenir. Il y a une bibliothèque où chacun vient lire journaux et livres sans avoir rien à payer. On doit y ériger une statue à Bismark dont notre homme parle avec enthousiasme, tandis qu'il est plus modéré dans ses louanges de l'empereur qui vient de mettre à la retraite son fameux chancelier d'une manière un peu cavalière.

MOGNEVILLE–LOUZE

LES PARENTS D'UN PAROISSIEN—MGR TURINAZ—MGR FÊVRE—ÉTAT DES ESPRITS

12 juin.—Nous n'avons fait que passer à Strasbourg à l'heure du midi, nous étions à Nancy vers les quatre heures. Nous avons trouvé la capitale lorraine encore pleine d'arcs de triomphe et de drapeaux en l'honneur du Président de la République qui vient de passer en tournée officielle. A cette occasion on organise force démonstrations d'un côté, tandis que de l'autre on distribue quantité de médailles et marques de distinction. Au nombre des citoyens qui s'unissent pour acclamer le premier citoyen du pays sont les prêtres et les évêques. Leurs discours sont toujours fort remarqués. Ce qu'on veut surtout, c'est qu'ils reconnaissent la république avec ses lois. La plupart tiennent un

langage digne. Quelques-uns, cependant, font la cour aux hommes qui détiennent le pouvoir, ont leur mot à dire dans la distribution des cures et des évêchés, et s'occupent des réparations aux églises et dépendances. Il ne déplaît pas d'être *persona grata* auprès des puissants du jour. L'ingérence de l'État dans l'Église, malgré quelques avantages qu'elle peut procurer, est un malheur.

L'évêque actuel de Nancy, Mgr Turinaz, est un brave ; encore en ces derniers temps il s'est fait remarquer par son courage à soutenir les droits de l'Église contre les prétentions gouvernementales.

A Bar-le-Duc nous laissons la grande voie de Paris, et descendons à Mognéville (près Révigny) où demeure la mère d'un paroissien d'Alma, Mme veuve Louis Pageot. Elle nous attendait à la station pour nous amener chez elle. Comme elle paraît heureuse d'entendre parler de ce cher fils Louis qu'elle n'a pas vu depuis si longtemps, de savoir comment il se conduit, de connaître la famille dans laquelle son mariage l'a fait entrer, d'apprendre quels sont ses moyens de subsistance, ses projets d'avenir ! Elles furent nombreuses les questions auxquelles je dus répondre pour satisfaire sa tendresse maternelle. "Il me semble, disait-elle, qu'en vous regardant je vois mon cher enfant, puisque vous partez d'avec lui, que vous le verrez bientôt, et que vous êtes son directeur de conscience."

La famille Pageot est l'une des principales de l'endroit : elle est pratiquante. Nous étions heureux de vivre dans l'intimité d'une famille française ; d'assister à des réunions de parents et amis invités pour nous rencontrer. Mais nous eûmes le chagrin de constater que la plupart ne paraîssaient pas se soucier des pratiques religieuses, ne sont

catholiques que de nom, ne vont pas à confesse et travaillent le dimanche.

Le curé de Mognéville est Mgr Couturier, protonotaire apostolique, ci-devant confesseur de don Pedro, au Brésil. Son portrait porte des décorations. Souvent il est difficile d'arriver jusqu'au curé en France. Il faut d'abord sonner au mur qui entoure la cour du presbytère, puis il y a le chien de garde, puis la ménagère qui n'est pas moins fidèle gardienne quelquefois. C'était le dimanche ; Mgr le curé nous accueillit avec bonté, et nous pûmes dire la messe, mais la ménagère nous avait dit d'abord : "M. le curé se rase ; vous savez, le dimanche, il y a bien de l'ouvrage..."

* * *

Louze, mercredi, 14 juin.—Nous quittons Mognéville pour Saint-Dizier, arrondissement de Wassy où nous prenons le train local de Montiérender. De là une espèce d'omnibus nous conduit à Louze, par une route large, sans ornière ni pente, entre deux rangées d'arbres. Quelle différence avec nos chemins si mal entretenus du Canada !

Il est vrai que nous n'avons pas des armées en retraite pour aplanir nos routes et les entretenir.

A Louze nous allons frapper au presbytère où nous trouvons un cœur d'or pour nous recevoir. L'hospitalité de Mgr J. Fèvre est faite de franchise et de loyauté. Cet illustre écrivain, aux convictions si ardentes, au style si entraînant, dont la prose a un peu l'éclat de la poésie et toute la vivacité du discours, est l'homme le plus tranquille du monde. Sa démarche est posée et plutôt lente. Il parle en pesant sur sur ses mots, d'un ton plutôt

bas, paraissant accentuer toutes ses syllabes. Sa conversation roule sur des sujets sérieux : histoire morale, considérations sur les hommes et les choses ; il ne cherche pas à l'accaparer ; au contraire il paraît plutôt aimer à connaître l'opinion de ses interlocuteurs. Dans son presbytère, il vit au milieu des livres ; il y en a partout ; nos chambres à coucher en étaient remplies ; il y a quinze mille volumes distribués un peu partout. Ses ouvrages seuls forment une bibliothèque. Dans un pays où l'on ne voit pas une brochure sur le Canada ; il y a de nombreux rayons couverts de volumes sur notre pays. D'ailleurs il est à étudier nos annales et prépare une histoire du Canada qu'il a déjà dans sa tête, nous dit-il. Faut avouer que c'est une tâche difficile et délicate. Il s'agit d'un peuple placé dans une position exceptionnelle sur cette terre du Nouveau-Monde que Mgr Fèvre n'a jamais visitée.

Des écrivains trouvent moyen d'accommoder les vérités aux hommes, de les rendre inoffensives, de découvrir des circonstances atténuantes en faveur de ceux qui les trahissent. D'autres ont pour objectif la vérité, telle qu'elle est ; elle est la règle inflexible de leur jugement. Malheur à celui qui veut la dépouiller de son intégrité pour protéger l'homme d'un parti, ou le parti d'un homme ! Les considérations d'intérêt personnel disparaissent devant les exigences de leur nature droite. Ils tomberont peut-être sous le nombre ou la force, mais on trouvera dans leurs mains le drapeau de l'intégrité de la doctrine et du respect des personnes. Il n'aura fait peut-être que jeter la semence des bons principes, mais elle lèvera en son temps, et la postérité rendra justice à qui de droit. C'est l'un de ces hommes avec qui nous avons eu l'honneur de

passer quelques jours. Il est de l'école des Parisis, des Pie, des Gerbet, des Gaume, des Freppel, et des Veuillot, contemporains illustres dont il fut l'ami. Il continue leur œuvre, et s'étudie à démasquer l'erreur du libéralisme, et à la traquer partout où il la rencontre. Quand on combat l'erreur de son temps, on s'expose à donner ou recevoir des coups cruels, mais il faut bien s'y résigner, à la peine de briser sa plume et de se condamner au silence.

Mgr Justin Fèvre est né à Riaucourt, Haute-Marne, en 1829 ; ordonné prêtre en 1853, il fut nommé vicaire à Wassy, et l'année suivante curé de Louze, doyenné de Montiérender, paroisse de sept cents âmes où il exerce le ministère depuis près de quarante ans.

CONFÉRENCE ECCLÉSIASTIQUE

Hier, conférence ecclésiastique chez un curé voisin, à trois lieues d'ici. Nous devions y aller à la mode du pays, à pied. Heureusement qu'une averse providentielle nous empêcha de partir ; le temps revint au beau, et nous pûmes trouver une voiture à un seul siège pour Mgr Fèvre et ses deux hôtes. Lorsque nous arrivâmes, la conférence en était rendue au dîner que nous prîmes en compagnie d'une douzaine de confrères. Tous étaient joyeux, se plaisaient à badiner ; on aurait pu se croire dans un concours au Canada. Ils paraissaient heureux de la présence de canadiens au milieu d'eux ; l'un surtout, plus jeune, était émerveillé d'avoir devant lui des curés authentiques de ce pays découvert par Jacques-Cartier il y a près de quatre cents ans. A tout prix il voulait nous

amener chez lui, et nous poursuivait de ses obséquiosités. Les autres confrères nous firent aussi d'aimables invitations que nous fûmes obligés de décliner, car le voyageur est une espèce de Juif errant qui ne peut s'arrêter, et qui n'arrive que pour partir. Mais nous avons été heureux et honorés de nous trouver dans une réunion de prêtres français. Nous avons parlé de nos deux patries d'Europe et d'Amérique. On discuta plusieurs questions théologiques, pendant de la conférence. Tous paraissaient porter une grande déférence à Mgr Fèvre et l'estimer pour ses qualités sociales et ses grands travaux historiques.

ÉTAT DES ESPRITS

Pour connaître l'état des esprits en France, il faut pénétrer dans les districts ruraux, s'asseoir au foyer des familles. Notre promenade dans la Haute-Marne nous a fait voir toute vive la plaie de l'indifférence en religion qui blesse au cœur notre mère-patrie. Dans le brouhaha des villes on ne peut comme dans la tranquilité des campagnes, constater l'affaiblissement des pratiques religieuse. La France se paganise. S'il est encore de bon ton de confier les enfants aux prêtres pour la première communion et la Confirmation. il est de mode de les émanciper ensuite. D'ailleurs l'intérêt vient à la rescousse des passions ;car le Gouvernement réserve ses faveurs aux libres-penseurs. Le paroissien de Mgr Fèvre qui nous a conduits à Montiérender pour y prendre le train, respecte son curé, et la religion, mais il ne va pas à l'église parcequ'il craindrait d'être dénoncé par le Gouvernement. Il ne voulut rien accepter pour son voyage.

Dans les villes, c'est pénible de voir les fabriques et les magasins ouverts le dimanche ; ce l'est encore davantage de constater que le paysan qui vit en contact plus direct avec la Providence, après avoir peiné toute la semaine, reste attaché à la glèbe le jour du Seigneur.

On va à l'école neutre ; on n'assiste pas aux instructions du prêtre ; on lit un journal rédigé dans les idées du jour. Ce qu'on peut apprendre de moins mal c'est que la place du prêtre est dans la sacristie ; qu'il n'a pas de leçons à faire ni d'obligations à imposer à ceux qui n'en veulent pas ; qu'il ne doit jamais gêner la liberté individuelle mais être à la disposition du Gouvernement dont il est le fonctionnaire. A cette condition, on respectera son caractère, et sa position sociale dans le monde. Que de préjugés ! C'est de l'essence du libéralisme de sembler prendre la part de l'Eglise pour mieux la combattre, et de ses ministres, pour détruire leur mission divine.

Le culte extérieur souffre nécessairement du petit nombre de catholiques pratiquants, et de la dépendance du Gouvernement. Conçoit-on les tracasseries de toutes sortes et les difficultés qu'ont à subir les pauvres curés de la part des ministres francs-maçons, lorsqu'il s'agit de constructions et de réparations d'églises ou de presbytères. Dans le fait, les édifices religieux tombent de vétusté et que les églises sont pauvres ! A Montiérender le tonnerre est tombé sur le clocher qui a besoin de eéparation ; le curé en a fait la demande au Président lors de son passage ; il espère obtenir quelque chose, mais parceque l'église est un monument historique ; elle remonte au temps des moines qui ont changé les marécages de ces contrées en champs

fertiles. Quelquefois dans les presbytères, les croisées sont brisées, les portes n'ont pas de serrures et ferment avec des bouts de cordes. J'ai dit la messe sur un autel qui n'avait pas une grande nappe, mais deux espèces de serviettes sur l'autel ; ailleurs il n'y avait pas de canons d'autel.

La France se suicide ; l'irréligion a rendu ses foyers déserts. La Révolution a appelé tous les enfants au partage des biens ; on ne veut pas diviser le patrimoinedes ancêtres ; et la conscience ne faisant pas contre-poids aux intérêts matériels, on n'appelle à s'asseoir au foyer de la famille qu'un ou deux héritiers. A Louze, je sortis dans le village ; il me fit l'effet d'un cimetière tellement tout me paraissait mort. Pas d'enfants qui crient et s'amusent, mais un enfant isolé qui sort d'une maison à la manière d'une grande personne.

Il semble que tout ce monde est honteux et courbé vers la terre. Un curé me disait : " J'ai l'une des bonnes paroisses du diocèse avec plus de mille âmes. Il y a deux ans, j'ai fait un baptême, et l'année dernière, deux." A Montiérender nous rencontrâmes deux Frères qui ont un collège dans ce chef-lieu. Ils paraissent découragés de l'état de la France, et, avec un triste sourire, nous donnaient rendez-vous au Canada, si les choses devenaient désespérées dans leur patrie.

Espérons que nous ne resterons pas sous le coup de ces pénibles impressions, et qu'un voyage en Bretagne nous mettra plus d'espérance au cœur.

COLOGNE

HORLOGE DE STRASBOURG—CATHÉDRALE DE COLOGNE PANORAMA NATIONAL

Strasbourg, 16 juin.—Strasbourg, ancienne capitale de l'Alsace, est à une heure du Rhin. Sa cathédrale est un monument des âges de foi. C'est dans cette cathédrale, au fond de la nef latérale de gauche, que s'élève la plus célèbre horloge du monde ; elle remonte au temps de Charlemagne ; maître Josias en fut l'architecte ; il dût prêter serment de ne jamais en construire une autre ; elle fut remise à neuf dans notre siècle. Personne ne passe par Strasbourg sans aller la voir et l'entendre.

Lorsque nous arrivâmes sur l'heure du midi, il y avait foule.

D'abord on entend comme le bruit d'un mécanisme qui tombe ; et, tout aussitôt, un ange donne le signal par un coup de marteau sur un timbre, puis un vieillard en station sonne les quatre coups du dernier quart d'heure, et s'éloigne péniblement en passant devant la mort qui se tient impassible ; à sa place vient se poser d'un pas léger un enfant qui sonnera le premier quart d'heure ; à la demi-heure, ce sera le tour d'un jeune homme, que suivra un homme dans la force de l'âge. En même temps un ange renverse gravement un sablier tandis que la mort frappe les douze coups de midi.

Tout au-dessus, à demi-hauteur de la voûte, Notre-Seigneur, debout, de sa main levée bénit chacun des douze apôtres à mesure qu'ils passent devant lui en s'inclinant.

En même temps, un coq, placé sur une colonne, commence à battre des ailes ; sa gorge se gonfle et

un cri strident et sonore réveille par trois fois les échos du saint lieu.

Le système de la sonnerie frappe davantage, mais il est loin d'être aussi ingénieux que celui du cadran où les calculs les plus compliqués se sont donné rendez-vous. On y voit d'abord marqués les minutes, les heures, les semaines, les mois, et les fêtes de l'année, même les fêtes mobiles comme Pâques qui change de date tous les ans. Il a fallu tout prévoir et organiser le mécanisme pour plus de cent ans d'avance, de manière qu'en montant l'horloge au premier de l'an nouveau, tout se mette à sa place et arrive à point. Le système planétaire est encore plus surprenant. Le soleil est fixe au centre ; la terre et les principales planètes exécutent leur révolution autour du roi des astres ; la lune nous apparaît de la grandeur que l'œil nous la montre au firmament ; elle accomplit son mouvement rotatoire autour de la terre ; elle a un hémisphère peint en blanc tandis que l'autre est en noir, pour qu'on puisse la suivre dans toutes ses phases ; la position qu'elle occupe par rapport au soleil sur le cadran permet de la voir dans ses différents quartiers. Il y a des pièces qu'on voit marcher, tandis que d'autres n'ont pas encore fait le tour du cercle qui les supporte.

CATHÉDRALE DE COLOGNE

De Strasbourg, nous allons à Mayence, ville rhénane, où nous passons la nuit. Nous visitons la célèbre cathédrale qui est d'une construction imposante, mais un peu lourde. Mayence est la ville qui nous a paru la plus américaine de toutes celles que nous avons vues en dehors de l'Angleterre.

On va de Mayence à Cologne en descendant le Rhin en bateau, ou en chemin de fer par l'une des deux voies qui longent le fleuve. Nous prenons celle de gauche. Souvent nous entrons dans des tunnels pour couper des caps qui avancent vers la rive. Sur tout le parcours nous voyons, sur le flanc des montagnes, des prairies, des champs qui s'élèvent en étagères, et sont couverts d'une riche moisson. Les grains commencent déjà à mûrir, car par ici, suivant la coutume des pays du nord de l'Europe, on sème du grain d'automne. Nous saluons, en passant, la statue colossale de la Germanie, dominant le pays du haut de la montagne où elle se dresse dans sa superbe.

A notre arrivée à Cologne, nous ne sommes pas lents à visiter la cathédrale. Quel monument! Son premier coup d'oeil nous enlève. Je n'ai rien vu d'aussi imposant, à part les ruines du Colysée, et les Pyramides. C'est le chef-d'œuvre de l'art gothique, ce que le Moyen-âge a produit de plus parfait et qui n'a pas été surpassé depuis. A la vue de ce portail à la fois massif et léger, et qui élève avec majesté cette forêt de ciselures, flêches et clochetons se fondant dans un ensemble merveilleux, l'oeil reste hésitant, et se perd dans le bleu du ciel où le conduit la croix du clocher. L'intérieur n'est pas d'un effet moins saisissant avec sa voûte ogive,voie triomphale conduisant au tabernacle. Les vitraux peints sont d'un fini artistique achevé,et laisse pénétrer une lumière mystérieuse qui remplit l'âme du sentiment de la présence de Dieu.

Le dôme de Milan ne peut lui être comparé ; il y a plus grande profusion de statues,dentelles et enjoliments de toutes sortes, mais le portail et la

voûte ne sont pas d'un effet aussi saisissant. Rien de comparable au fini des détails, à la richesse, aux proportions grandioses de Saint-Pierre de Rome, mais le coup d'oeil ne frappe pas d'abord, et c'est un défaut ; il faut que l'étude, le raisonnement viennent exciter notre admiration, et nous faire saisir toute la sublimité de l'œuvre. Il est certain que la coupole incomparable est masquée par la partie antérieure trop allongée. Tel n'était pas le plan primitif de Michel-Ange.

Il n'en est pas ainsi de la cathédrale de Cologne. Telle elle a été conçue par le génie ; telle elle a été exécutée dans la suite des âges.

PANORAMA NATIONAL

Nous avons visité le panorama national. La perfection de la représentation est étonnante. Dans cet édifice de moins de cent pieds de diamêtre nous avons eu toute l'illusion d'une grande bataille. Sur le sol, c'est bien un cheval renversé que voici, et, à côté, un homme désarçonné, la tête renversée ; il est mort. Voilà un cavalier qui brandit son épée, tandis que son coursier se cabre ; celui-ci dirige son arme contre son adversaire qu'il va tuer, lorsque lui-même tombe frappé. Dans la plaine, c'est un mélange confus d'hommes mourants, de malheureux blessés qui se traînent, ou sont étendus dans la poussière, de chevaux excités par l'ardeur du combat qui s'élancent dans la mêlée, d'autres qui s'écrasent en entraînant dans leur chute ceux qui les montent. En levant la tête, nos regards s'arrêtent sur toute une plaine couverte de cadavres d'hommes et de chevaux gisant pêle-mêle. Mais voilà qu'au delà, dans le lointain, arrivent à

pas de course, en bataillons serrés, des troupes toutes fraîches. En différents endroits des batailles partielles sont engagées, et des nuages de fumée cachent les combattants.

Des villages deviennent la proie des flammes. C'est une mêlée générale. On aperçoit des officiers porter haut le drapeau ; d'autres sonnent du clairon qu'on croirait entendre à travers les cris de guerre. Aussi loin que la vue peut porter, on voit des collines, des bois remplis d'ennemis placés en embuscade, qui tirent çà et là, et une épaisse fumée s'échappe de ces bouquets d'arbres. Au-dessus de nos têtes le ciel se couvre de nuages sombres et menaçants formés par toutes les fumées de la bataille. C'est triste, effrayant, et couleur de mort autour de nous.

Plus on regarde plus la représentation se change en réalité. Il faut se recueillir pour s'assurer qu'on est installé dans une petite bâtisse ; que tout est tranquille autour de nous, et qu'il n'y a pas l'ombre d'un danger.

On montra deux autres tableaux. L'un est l'arrivée triomphale de la flotte; elle est saluée par les acclamations de toute une foule réunie sur les quais. Le vainqueur descend du vaisseau-amiral et donne d'abord la main aux grands de la cour qui l'attendent chapeaux bas.

BELGIQUE

LIÈGE—LOUVAIN—BRUXELLES - WATERLOO

21 juin—La Belgique est le dernier pays que nous visitons avant notre retour à Paris, mais nous ne faisons que la traverser. A peine nous ar-

rêtons-nous à Liège la manufacturière, dans Louvain l'intellectuelle, à Bruxelles, la ville à la mode de Paris. Nous ne verrons pas Anvers et ses richesses artistiques ; Malines, métropole religieuse; Gand, aux nombreuses filatures ; Mons, aux houillères célèbres ; Bruges, autrefois centre de commerce pour le monde entier ; Ostende, renommée pour ses bains de mer. Nous sommes revenus de l'Allemagne sans emporter de l'eau de Cologne dont nous avons vu pourtant l'immense enseigne ; nous partirons de Belgique sans apporter un bonnet de Tournai ou un tapis de Bruxelles.

* * *

A Séraing, sur la Meuse, deux lieues en amont de Liège, nous avons visité les établissements de la maison CoKerill qui emploie dix mille personnes, et les cristalleries du Val Saint-Lambert. Nous avons là une idée de l'activité humaine. Le fer mélangé à des matières étrangères est jeté dans les hauts-fourneaux ; il en sort pour couler brûlant sur des dalles où il est coupé en barres de cinq à six pieds,et renvoyé dans d'autres fourneaux pour être débarrassé de tout alliage. Le liquide enflammé cette fois s'échappe à flots pressés de tuyaux, comme l'eau qui sort des boyaux à incendie ; on en remplit des tonneaux ou barils. Des laminoirs alors s'emparent de ces blocs en feu, les font passer entre des rouleaux de plus en plus rapprochés où ils s'allongent en se rétrécissant ; ils sont ensuite remis aux ouvriers qui leur font subir les dernières transformations avant de les livrer au commerce.

On est quelquefois effrayé à la vue du feu qui

tourne en tourbillonnant autour de nous ; on comprend l'activité de cette flamme lorsqu'on voit les immenses soufflets mis en jeu par une roue de quarante pieds de diamètre, les deux battants s'ouvrant avec un bruit de tonnerre, comme une poitrine géante qui se soulève et se referme avec force pour aspirer l'air qui s'engouffre dans ses vastes poumons d'acier ; il faut voir aussi les énormes marteaux et les machines qui les font mouvoir.

Au Val Saint-Lambert c'est le verre qu'on fait fondre sous l'action d'une flamme encore plus intense. On voit de toutes parts voltiger comme des étincelles;ce sont des morceaux de verre en ébulition que les ouvriers prennent au foyer ardent,et déposent en courant dans des moules pour les travailler, leur donner toutes les formes, et les polir. Ailleurs on taille le verre au moyen de sable qui coule sur une meule en mouvement, et sert à l'user et à le ciseler avec un art infini, le tout avec la main, mais conduite par un oeil exercé et sûr.

Tant de personnes qui travaillent ! Tant d'objets en feu ! On pourrait croire qu'il y a danger et confusion continuels. Il n'en est rien pourtant ; et chacun, à son poste, exécute sa part d'ouvrage comme s'il était seul.

Dans ces ateliers règne une entente parfaite entre patrons et ouvriers. Les premiers s'occupent de ne jamais laisser sans ouvrage celui qui travaille ; et, au moyen de sociétés de secours mutuels, de ne pas laisser sans pain le malheureux que la maladie ou la vieillesse empêche de travailler ; les ouvriers s'attachent à leurs maîtres, prennent leurs intérêts, et assurent l'avenir de leurs familles en versant dans le trésor de la société quelques francs pris sur les épargnes de tous les jours.

Nous revenons par la Meuse. Le petit bateau ne fait que traverser d'une rive à l'autre pour toucher à tous les quais. Heureusement les arrêts ne nous retardent guère. Le capitaine-pilote, confortablement installé au milieu du bateau sur un siège élevé, comme à un bureau, est à peu près tout l'équipage. De là il conduit le gouvernail et la vapeur ; et il suffit de quelques minutes pour accoster à un quai et en partir.

De chaque côté du fleuve, c'est une suite d'usines et de manufactures ; c'est une forêt de tuyaux qui laissent échapper une noire fumée ; on dirait un incendie qui s'éteint.

A Liège revient l'honneur de l'institution de la Fête-Dieu qui est restée la fête populaire de la ville. La mission en avait été confiée à une pauvre fille, religieuse hospitalière, qui vécut au XIIIe siècle. Les vitraux de l'église Saint-Martin que les Socialistes ont brisés cette année, au premier mai, est précisément l'église où la bienheureuse Julienne reçut sa mission honorable.

*
* *

A Louvain, ancienne capitale brabançonne, j'ai été heureux de rencontrer un ancien confrère du Petit Séminaire de Québec, le Révérend Père Charland qui termine en ce moment un volume sur Madame sainte Anne. Il a bien voulu me servir de cicerone dans la ville. Nous sommes en pays flamand où la langue française n'est pas parlée. L'influence française s'y fait moins sentir. Aussi les habitants sont très religieux ; les enfants sont grouillants dans les rues, et ils viennent à vous en toute confiance, vous font un grand salut avec la

main en lui faisant décrire une courbe, ou même des deux mains.

Louvain est surtout célèbre par son Université, la première de l'Europe au XVIe siècle, alors qu'elle comptait jusqu'à six mille élèves. Les bâtisses ne forment pas un seul bloc imposant, mais sont distribuées dans la ville, et ne sont pas à la hauteur de l'enseignement qu'on y donne.

*
* *

Bruxelles est la capitale du nouveau royaume de Belgique, comme elle l'avait été du Brabant et des Pays-Bas, bien qu'elle n'ait jamais été le siège d'un évêché. En 1815, le traité de Vienne avait uni la Belgique à la Hollande pour former le royaume des Pays-Bas. La révolte de 1830 brisa cette union, et la Belgique devint un royaume séparé sous le protectorat des nations. Le premier roi fut Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha dont le fils règne encore aujourd'hui. La Belgique entra dès lors dans une ère de prospérité extraordinaire qui se continue encore, et pas un pays au monde, en proportion de la grandeur de son territoire, n'a une population plus dense ni des manufactures plus nombreuses.

Le palais de Justice est le plus grand monument de notre siècle ; il occupe plus de superficie que Saint-Pierre de Rome. L'architecte, épuisé par les veilles et les calculs; ne put terminer son œuvre ; un matin, on le surprit sur son ouvrage, après une nuit sans sommeil, alors qu'il pensait n'avoir pris que quelques heures sur la soirée.

Ici, comme à Louvain, on s'est servi des anciens remparts qui ne sont plus d'aucune utilité pour la défense de la ville, afin d'en faire un ma-

gnifique boulevard. De chaque côté sont des trottoirs pour les piétons qui ont encore un troisième chemin au milieu ;les voitures circulent dans deux larges avenues ; sur une autre caracolent des hommes à cheval ; les tramways ont aussi leur voie double ; et tous ces chemins et les rangées d'arbres qui les séparent, font le tour de la ville.

L'église Sainte-Gaudule est célèbre par son architecture, et, encore davantage, par la chapelle du Saint-Sacrement-du-Miracle. C'était au quatorzième siècle;un Juif,du nom de Jonathas se fit apporter, par un autre Juif, moyennant salaire,des hosties consacrées que lui et ses coréligionnaires se plurent à profaner. Mais voilà que sous les couteaux et les poignards sacrilèges s'échappe un sang miraculeux. On reste stupéfait et les hosties sont remises aux prêtres. Ce sont ces mêmes hosties ensanglantées qu'on possède encote aujourd'hui, et qu'on offre à l'adoration des fidèles ; et, c'est en réparation, qu'on a établi la confrérie des Saintes Hosties-Poignardées.

* * *

Non loin d'ici est le village à jamais célèbre de Waterloo. C'est là qu'est venu s'abattre l'Aigle impérial. Longtemps il plana au dessus des peuples de l'Europe, tombant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre pour en faire sa proie ; les nations se liguèrent et se mirent à sa poursuite ; l'oiseau puissant fut blessé et relegué sur une île de la Méditerranéé;mais il s'échappa bientôt de sa prison, et déployant ses larges ailes, apparut aux peuples effrayés ; tous s'unirent de nouveau pour lui faire la chasse ; leur meute le relança jusque dans ces champs de Waterloo où il succomba pour ne plus

se relever. On en confia la garde à l'Angleterre qui donna pour cage à l'aigle malheureux une île perdue dans le grand océan où il s'éteignit d'inanition et de dépit.

PARIS

LA VIE DE PARIS—CATHOLIQUES MILITANTS—SŒUR DE LOUIS VEUILLOT—COMTESSE DE VILLENEUVE

Dimanche, 3 juillet.—Je ne puis m'accoutumer à la vie de Paris. L'air qu'on y respire n'est pas pur ; l'atmosphère est imprégnée de sensualisme ; le scandale de la vie naturelle nous pénètre de toutes parts ; le chrétien y trouve difficilement un aliment pour sa foi. Il y a bien des églises, comme à Saint-Sulpice, à Notre-Dame-des-Victoires, à Montmartre, où l'on peut contempler à toutes les heures du jour la piété et l'humilité sincère ; mais ordinairement c'est plutôt la froideur et l'indifférence complète qu'on remarque. L'air ambiant m'effraie ; et je songe à nos canadiens qui viennent ici passer quelques années d'études ; la foi et les mœurs courent un danger constant d'autant plus qu'autour d'eux on paraît s'en préocuper guère, et et ne pas en avoir plus de remords pour cela.

A cet âge avide de jouissances, et ouvert à toutes les nouveautés, on n'a pas impunément sous les yeux le spectacle d'un monde qui prétend se passer de la religion et de la morale chrétienne, et semble nous dire: " Voyez la vie heureuse et facile que nous faisons ; nous sommes le grand nombre ; nous avons la force et la richesse ; nous disposons des places et des honneurs." Le vice et l'impiété sont montrés sous des dehors trompeurs, propres à en-

traîner des intelligences vives, et des cœurs ardents. En semblable milieu, Garcia Moréno ne passa-t-il pas deux années sans remplir ses devoirs religieux. Plus tard, revenu au pays, on pourra se débarrasser de tous les microbes malfaisants absorbés dans le milieu parisien, grâce à un organisme parfaitement sain, fruit de la formation chrétienne reçue au foyer de la famille, mais la foi n'aura-t-elle pas perdu quelque chose de son entraînement, les mœurs, de leur candeur ? L'expérience prouve que trop souvent l'on ne revient pas de ces rives enchanteresses tel qu'on était parti.

* * *

Nous avons eu l'honneur de rencontrer plusieurs catholiques militants, entre autres, Messieurs Auguste Roussel et Nemours Godré, de " La Vérité ", et la vieille et respectable sœur de Louis Veuillot, Mademoiselle Élise.

Ilparaît régner dans le camp de ces fiers croyants un malaise général. On admet bien le fait de la République, mais on craint que grand nombre ne sache ou ne veuille pas distinguer entre le régime et ses lois, entre la constitution et la législation ; on appréhende de cette confusion des suites funestes ; on craint que les politiciens, menés sous main par la Maçonnerie, ne répondent aux avances du Saint-Siège qu'en prenant ce qu'on leur accorde, et demandant davantage, et ne cessent de resserrer les liens qui tiennent l'Église asservie, et l'enserrent dans des tracasseries et servitudes de toutes sortes pour l'étouffer.

Lorsque nous nous présentâmes chez Mademoiselle Veuillot, elle était en compagnie d'une dame de la famille de Montcalm ; nous partîmes pour céder la place à M. le comte de Varennes.

C'est ainsi que se succèdent les grands du monde auprès de cette femme qui n'a d'autre titre de noblesse que celui d'être la sœur du polémiste du Pape et de l'Eglise, d'avoir été la compagne assidue de sa vie, d'être encore l'écho fidèle de ses idées, la tradition vivante de son illustre frère. Sa conversation n'a rien de futile ; elle roule plutôt sur les grands problèmes politico-religieux. C'est une femme aux traits prononcés, dont l'attitude et la voix un peu brève respirent l'énergie et la conviction.

*
* *

M. Cinq-Mars avait une carte de présentation pour Madame la comtesse de Villeneuve. Je l'accompagnai au manoir de Boulie où nous avons passé une journée agréable dans une de ces familles foncièrement religieuses dont le dévouement à la cause catholique est sans bornes, et la bourse toujours ouverte aux bonnes œuvres ; en particulier, on ne sait tous les sacrifices qu'on s'impose pour soutenir les écoles libres.

Nous avons rencontré là un compatriote dans la personne d'un enfant d'une dizaine d'années venu des rives du Saint-Laurent. Il est né d'une honnête famille du Cap-Santé, et a été adopté par la famille de Villeneuve dont il porte le nom et le titre en vertu d'un acte du Parlement. Vif, agissant, il aime à prendre ses ébats à travers champs ; toutefois ses heures d'étude doivent être nombreuses s'il veut payer en retour ses bienfaiteurs qui donnent pour ses maîtres plus de deux cents francs par mois.

TOUR DE BRETAGNE

SAINT-JOSEPH-DES-CHATELETS — FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE—RÉUNION DE CONFRÈRES SAINTE-ANNE D'AURAY—AU PAYS DES ANCÊTRES—MGR TRÉGARO—MONT SAINT-MICHEL

Dimanche, 10 juillet.—Il est difficile de trouver des religieuses plus dévouées, plus prévenantes que que les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie. Je les ai connues a Rome, à Vannes (près Paris) ,et partout,comme ici,elles nous entourent d'un empressement et d'une charité qui ne se dementent pas. En serait-il des communautés comme des individus?Celles qui sont plus près de leur berceau ont-elles le charme qu'on aime tant dans l'enfance, et qui gagne les cœurs ? On pourrait le croire à en juger par les bonnes Sœurs Franciscaines ; aussi voient-elles les jeunes filles accourir de toutes parts revêtir leur blanc costume, heureuses victimes de cet aimant qui attire les âmes. Mais elles sont encore trop peu nombreuses pour toutes les œuvres que leur zèle multiplie dans toutes les parties du monde, jusqu'en Canada où un nouvel essaim vient de s'envoler.

A Saint-Brieuc, où elles ont leur noviciat, elles se livrent à l'etude des langues des pays infidèles et idolâtres où l'obéissance peut les conduire. Dans la solitude et la prière, elles préparent leurs cœurs à toutes les immolations, elles font l'apprentissage du martyre, car plusieurs d'entre elles seront envoyées dans les pays où règne la persécution, ou dans les léproseries où l'on ne cesse d'offrir sa vie en sacrifice.

Cette propriété princière des Châtelets est un don fait à la communauté. Elle appartenait primitivement à l'évêque de Saint Brieuc. La Révolution s'en empara, et la vendit aux enchères. L'acquéreur ne possédait pas ce bien enlevé à ses légitimes possesseurs sans remords ; il y a une dizaine d'années, à l'occasion de l'entrée de sa fille en religion chez les Franciscaines, il lui donna en dot son domaine des Châtelets.

* * *

Keranna est un lieu de pèlerinage, non loin de Saint-Brieuc. Nous allons y dire la messe, et continuons jusqu'à Planôtre (Plaine haute), au presbytère. Nous faisons le voyage à pied, et les curés voisins arrivent, de même, à pied, quelques-uns avec des parapluies capables d'abriter toute une famille. Nous sommes chez un curé aux cheveux blancs qui s'efface modestement devant ses hôtes. Aussi il était curieux de voir les confrères s'occuper joyeusement des apprêts du diner. Ils commencent par allonger les tables ; puis on ouvre placards et armoires ; et, petit à petit, on finit par trouver nappes, couteaux, fourchettes, tout ce qu'il faut pour garnir la table. Chacun y va de son idée ; et c'est un va et vient intéressant. Le repas commence et les plats font la ronde ; il s'agit de calculer en regardant ceux qui restent à servir.

Près de moi est un prêtre sur l'âge ; je lui demande le nom de sa paroisse ; mais je suis en présence d'un respectable vicaire ; par ici, on passe la plus grande partie de sa vie à servir un curé ; on le devient lorsqu'on n'est plus dans l'âge de l'action et que les infirmités de la vieillesse ont déjà fait leur apparition ; on songe plutôt à se faire une vie

tranquille, à ne déroger en rien aux traditions qui tendent ainsi à se momifier.

Les prêtres bretons sont renommés pour leur amour de la résidence ; grand nombre meurent sans avoir vu Paris. L'un de nos convives n'avait jamais été à Saint-Anne d'Auray ; il avait la réputation de ne pas avoir mis les pieds hors de son arrondissement. Il se proposait bien, pour son premier voyage, de se rendre à Pékin.

Après le repas les confrères se dispersèrent par groupes. Quelques-uns m'invitèrent à jouer aux cartes;c'était au trois-sept;je dus avouer que je ne savais que le quatre-sept. J'acceptai cependant. Heureusement qu'il se trouva que c'était le même jeu. Si les " quatre sept " donnent la partie, on gagne de même, et plus régulièrement en faisant " trois fois sept " points.

SAINTE-ANNE D'AURAY

Vendredi, 8 juillet.—Le culte de la sainte Vierge et de saint Joachim s'établit d'abord en Orient avant de se répandre en Occident vers le XIIe siècle. L'église de Chartres se distingua d'abord par sa dévotion à la bienheureuse aieüle de Jésus mais ce fut Auray, dans le Morbihan, que sainte Anne choisit pour son lieu de prédilection.

Yves Nicolazi fut l'homme-lige de la grande sainte. Il vivait au XIIe siècle ; simple dans ses manières, sans aucune prétention, il se distinguait seulement par sa dévotion à la bonne sainte Anne; Dieu l'en récompensa en lui confiant la mission de propager son culte. Plusieurs fois elle lui apparut: un jour elle lui dit : " Ne crains pas ; je suis Anne, la mère de Marie ; va dire à ton recteur qu'il y

avait autrefois au Bocenno une chapelle célèbre, la première qui m'ait été dédiée en Bretagne. Voilà près de mille ans qu'elle a été détruite ; je désire qu'elle soit rétablie par tes soins. Dieu veut que mon nom y soit vénéré. "

Pareil message effrayait la modestie de Nicolazi ; mais, il fallait bien se soumettre à un ordre si clairement manifesté. Les œuvres de Dieu s'établissent au milieu des difficultés. Nicolas rencontra d'abord de l'opposition de la part de celui à qui le message était adressé ; son curé, sur qui il était en droit de compter pour le seconder dans son œuvre, le traita de visionnaire, détourna son peuple, et ne se rendit qu'après tous les autres à l'évidence des faits.

On trouva, tel qu'annoncé, au champ de Bocenno, la statue miraculeuse de Sainte-Anne au milieu des ruines de l'ancienne chapelle qui remontait aux premiers siècles. On y bâtit une église où vinrent quelques pèlerins ; les faveurs spirituelles et les miracles témoignèrent de la volonté du ciel, et les pèlerinages commencèrent. Vint la Révolution qui ferma les églises et celle de Sainte-Anne, comme les autres ; le Concordat les rouvrit, et donna de nouveau accès aux pèlerins dans le pieux sanctuaire du Bocenno.

C'est notre mère à tous;mort ou vivant, dit-on,
A sainte-Anne, une fois, doit aller tout Breton.

La Bretagne est habitée par des marins ; leur vie se passe au milieu des périls de la mer ; l'enfance est bercée par des récits de naufrages ; les épouses et les mères vivent dans de continuelles alarmes à la pensée d'êtres chéris qui font les pêches lointaines sur les mers dangereuses, Au foyer on s'entretient

des absents ; le regard cherche souvent à l'horizon des voiles connues ; et lorsque le vent souffle plus fort, que la vague écumante se fait grosse au rivage et blanchit ses crêtes menaçantes dans le large. il leur semble entendre des gémissements à travers les bourrasques de la tempête, et l'imagination se remplit de sombres fantômes. Et sur terre et sur mer les cœurs se rencontrent dans les mêmes prières; c'est sainte Anne qu'on invoque;c'est à son sanctuaire qu'on promet d'aller en pèlerinage.

Le 7 juin 1866, sur l'emplacement de l'ancienne chapelle on bénit la première pierre de la basilique actuelle qui est une œuvre d'art et de foi. Plus tard on bénit la statue miraculeuse, et, toute la Bretagne fut en liesse :

Il n'eut pas été Breton de cœur
Qui n'eut, ce jour là, pleuré de bonheur.

Grand aussi fut notre bonheur de pouvoir dire la messe à l'autel même de Sainte-Anne, au pied de sa statue, auprès de la riche châsse qui renferme ses reliques insignes, là où tant de cierges brûlent en son honneur, où tant de pèlerins viennent s'agenouiller de toutes les parties du monde.

Ici, les Bretons sont chez eux ; s'ils passent devant la statue, ils font sur eux un signe de croix pour la saluer, ou même de la main lui envoient un baiser amical.

Nous étions deux confrères du Canada. En effet, à la station de Saint-Julien, aux Châtelets, lorsque le train arriva, à ma grande surprise j'aperçus à la portière un compagnon de voyage,avec qui je dois revenir au pays, M. l'abbé Bellanger, de Montréal. Jugez de notre joie ! Deux confrères qui se rencontrent au loin deviennent vite des

trères. En dehors des grandes voies qui aboutissent à Paris, les voyages se font lentement ; partis à deux heures de Saint-Brieuc nous n'arrivâmes qu'à sept heures à Auray ; mais le trajet nous avait paru court.

AU PAYS DES ANCÊTRES

Lundi, 11 juillet.—L'Armorique, ancienne division des Gaules, comprenait ce qui forme aujourd'hui les départements du Finistère, des Côtes du Nord, de l'Isle-et-Vilaine, de Morbihan et de la Loire-Inférieure. C'est la terre de Bretagne, la patrie des braves, qu'avoisine la Vendée, pays de héros ; elle s'avance dans l'Océan avec Brest pour port de mer ; et forme, avec le département de la Manche qui court vers l'Angleterre et que défend Cherbourg, une vaste baie. Au large sont les îles Jersey et Guernesey ; à l'entrée, le mont Saint-Michel, Saint-Pair, Granville et Saint-Malo. Là s'étendait autrefois la fameuse forêt de Scicy où vint s'établir, au VIe siècle, le moine Paterne ou Pair avec ses compagnons Gaud et Scubilion. Ils fondèrent glusieurs monastères, prêchèrent l'évangile aux idolâtres du pays ; ils furent les premiers apôtres des Gaules. Saint Pair, devenu évêque d'Avranches, mourut le même jour que Scubilion, et tous deux furent enterrés dans cette forêt de Scicy, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le joli village de Saint-Pair-sur-Mer. En 1888, lors de la consécration de la nouvelle église paroissiale, on y transporta les reliques des saints fondateurs au milieu des acclamations de tout le peuple.

Depuis quelques années Saint-Pair prend de l'importance et tend à devenir une station balnéaire importante.

Je tenais à venir à Saint-Pair, c'est le pays de mes ancêtres. Ils ont vécu sur ce coin de terre avec les ancêtres des familles qui l'habitent encore aujourd'hui ; ils se connaissaient, se voisinaient, avaient les mêmes intérêts, vivaient en frères. Tous ensemble venaient s'agenouiller au pied du même autel, prier sur les mêmes tombes ; aujourd'hui un océan sépare leurs descendants ; aucun lien ne les unit plus sur la terre ; ils vivent inconnus les uns aux autres. Ainsi va le monde. Une circonstance fortuite suffit pour mettre un océan entre deux familles de frères, mais peu importe le pays où s'écoule notre vie ; que ce soit sur la rive orientale de l'Atlantique ou sur ses bords opposés, partout la vie est un pèlerinage de peu de durée ; en quelque lieu où se portent nos pas voyageurs, nous avons le même Dieu à servir ; peu importe le morceau de terre qui recevra notre dépouille mortelle, si de là notre âme s'envole vers le ciel. Alors tout l'univers nous apparaîtra comme un grain de poussière, un point dans l'espace.

C'est dans la seconde moitié du XVIIIe siècle que le grand-père de mon aïeul paternel, François Simon, fils de Joseph Simon et de Jeanne Lefebvre, de Saimper, diocèse de Coutance, quitta le beau pays de France pour le lointain Canada, et vint s'établir sur les bords du Saint-Laurent, à la Rivière-Ouelle où il mourut en 1775. La même année, son fils Jean-Baptiste épousait Angélique Salomé Miville ; deux enfants de ces derniers traversèrent le fleuve et se fixèrent en pleines Laurentides, dans le comté de Charlevoix, diocèse de Québec : André, à la Baie Saint-Paul ; Hubert, mon grand père, à La Malbaie, où vivent encore leurs descendants.

*
* *

Lorsque nous passâmes par Saint-Pair, Mgr Trégaro, évêque de Séez s'y trouvait en villégiature ; il venait chercher dans les bains de mer et l'air pur de la campagne le rétablissement d'une santé compromise. Dimanche, il était assez bien pour assister à la grand'messe ; M. le curé Gombert en profita,au cours de son sermon, pour faire une allusion délicate au zèle et la fermeté apostoliques de l'illustre prélat.

En effet Mgr Trégaro a eu l'honneur d'être condamné quatre fois dans l'exercice de son devoir épiscopal par le gouvernement impie qui conduit la France à l'abîme. Dans un temps où la sainteté et la bonne foi ne suffisent pas dans ceux qui sont préposés à l'Eglise de Dieu, il se distingua parmi les évêques militants.

Dès le début de sa carrière épiscopale, Mgr Trégaro protesta contre les lois scolaires de 1882, et organisa des souscriptions en faveur des écoles libres et catholiques. En 1885, dans une circulaire au clergé, il stigmatisa la loi des écoles neutres de l'épithète infamante de "scélérate." Il fut déféré au conseil d'Etat, et l'on prononça contre lui la déclaration comme d'abus. L'intrépide prélat écrivit au ministre des Cultes une lettre dont voici la fin: " Si j'ai qualifié la loi du 28 mars, sur l'enseignement primaire,de loi "scélérate," c'est que je la considère en mon âme et conscience, comme mortellement désastreuse pour l'Eglise et pour mon pays. Comme évêque et comme français j'ai droit de la maudire ". La question des écoles neutres était alors la question vitale en France. La tactique des ennemis de l'Eglise est de s'attaquer à l'âme des

enfants. Pour pallier l'œuvre diabolique, on trouva des prétextes spécieux, et les écoles neutres furent votées par les deux Chambres. D'ailleurs le terrain avait été préparé de longue main par les écoles gratuites et obligatoires, et par les persécutions contre les congrégations enseignantes.

Depuis cinq ou six ans sévissait en France la plaie des écoles sans Dieu ; le Gouvernement jugea le temps arrivé de proposer la loi militaire, loi unique s'il en fut. Elle envoie à la caserne les séminaristes et les prêtres, sac au dos, fusil à l'épaule. Conçoit-on pareil sacrilège ? Les ministres du Seigneur devenus les soldats de César ! Les ambassadeurs de paix, des instruments de guerre ! Des mains qui offrent la victime pure, chargées de verser le sang humain ! Mais les ministres d'un pouvoir temporel, qui prétendent que tous les Français doivent payer l'impôt du sang, iront-ils, eux, en simples soldats, exposer leur vie comme ceux qui se font tuer sans gloire ? Non, certes, ils ont trop le sentiment de leur dignité et l'instinct de la conservation ; au jour des combats, ils distribueront les rôles, et, du fond de leur cabinet dirigeront les opérations, car chacun doit servir son pays dans le poste où la Providence l'a placé. Et vous croyez que le prêtre n'est pas à son poste au pied des autels, au chevet des malades, lorsqu'il consacre tous ses moments au salut des âmes, après avoir sacrifié pour cette noble mission biens, plaisirs, famille, et tout ce que le monde promet ? Ah ! vous le savez bien, mais vous voulez faire pénétrer les mœurs des camps dans le sanctuaire;vous voulez affadir le sel de la terre, mettre la lumière du monde sous le boisseau et l'étouffer. Mais Dieu n'a pas besoin des hommes pour arriver à ses fins ; il peut des

pierres du chemin susciter des fils à Abraham ; il aura toujours ses élus ; et si l'on veut détourner la source des vocations religieuses d'une nation prévaricatrice, elle ira, par des détours secrets et connus de Dieu seul, sourdre chez des peuples aujourd'hui peut-être plongés dans la stérilité du schisme ou dans le mort de l'idolatrie. La force trop souvent prime le droit, et les nouveaux soldats durent endosser la capote et le képi, et se livrer au manîment des armes.

Mgr Trégaro et plusieurs évêques publièrent un cathéchisme qui venait jeter la lumière sur les rapports des deux pouvoirs temporel et spirituel, enseigner que l'Etat est soumis à l'Eglise, et qu'il est de son devoir de l'aider dans l'accomplissement de ses sublimes destinées, et que la caste sacerdotale ne doit pas faire partie de la milice de l'Etat. Le cathéchisme ne manqua pas d'offusquer les ministres, et Mgr Trégaro fut de nouveau victime de la persécution.

Mgr Trégaro a été pendant vingt ans aumônier de marine. Il a connu les dangers de la mer ; il s'est familiarisé avec le bruit de la vague qui bat les flancs du navire ; il a connu les mugissements de la tempête. L'évêque a gardé quelque chose du sang froid et de l'intrepidité du marin. Il n'a jamais craint les flots soulevés de la haine maçonnique, et, au milieu du déchaînement des passions, il reste à son poste de commandant, la main ferme à la barre du gouvernail.

Qui n'admirera une telle fermeté ? L'Ecriture Sainte dit en parlant des Missionnaire : "*Quam speciosi pedes evangelizantium pacem*, qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui prêchent l'Evangile de paix!" Ne pourrions-nous pas aussi nous écrier avec non moins de vérité : "Qu'elles sont belles, qu'elles

sont nobles les lèvres qui prononcent le *Non possumus*, nous ne le pouvons pas ! " Faut-il moins de courage pour résister à la persécution froidement calculée des gouvernements civilisés que pour affronter la barbarie des peuples idolâtres ? Dans les deux cas, c'est de l'héroïsme, mais il croît naturellement dans le champ de l'Église, au pied de la Croix et toutes les fois que des nations voudront secouer le jong de l'autorité religieuse, elles trouveront des chrétiens pour défendre les droits de l'Église jusqu'au martyre.

Dans l'après-midi du dimanche, M. le curé de Saint-Pair qui n'avait pas voulu que je me retire ailleurs que chez lui, m'invita à l'accompagner à la maison de pension de Mgr Trégaro pour lui rendre visite ;j'acceptai avec reconnaissance. Mgr Trégaro m'a rappelé notre premier évêque Mgr Dominique Racine. C'est la même allure animée, la même parole sympathique, le même cœur débordant, la même physionomie ouverte et expressive. Il nous parla volontiers des affaires de France. Il n'a aucune confiance dans les hommes qui la gouvernent. Il a déjà protesté contre les lois iniques de la Troisième République ; et il protestera encore s'il est nécessaire. D'ailleurs, c'est encore le meilleur moyen de se faire respecter. On a proféré bien des menaces contre lui, mais jamais on ne les a mises à excécution ; jamais non plus on n'a osé confisquer son traitement d'évêque.

*
* *

Mercredi, 13 juillet.—J'ai visité le Mont Saint-Michel ; j'ai vu toutes les œuvres d'art et de curiosité qu'il renferme. Je garde aussi un souvenir ap-

pétissant des celèbres omelettes de la mère Poulard; j'ai vu tourner sur leur broche comme la lune autour de la terre, les poulets qui rôtissaient en présentant toujours une face nouvelle au feu de la cheminée.

La grève s'étend au loin, à perte de vue, et semble parfois plutôt s'abaisser vers la côte. On comprend que la marée s'avance au trot d'un cheval,et ait surpris des piétons attardés,impuissants à fuir.

PARIS

LE 14 JUILLET—PARADE MILITAIRE—ATHALIE

Jeudi, 14 juillet.—C'est aujourd'hui la fête des Français, fête révolutionnaire qui rappelle les plus sombres souvenirs. En ce jour, la populace s'empara de la Bastille ; on la remplaça par la guillotine qui va plus vite en besogne. Le 14 juillet n'est pas plus la fête de la vraie France que la Marseillaise est son chant national. Quand elle se reconnaîtra enfin, elle secouera ces oripeaux sanglants et malséants qui la déshonorent devant les peuples. Dans la France officielle, c'est l'écume de l'impiété qui surnage aujourd'hui, mais cette écume retombera dans les bas-fonds de la société d'où elle vient ; à la surface apparaîtront alors des éléments sains et purifiés qui régénéreront la France de Clovis et de saint Louis avec ses glorieuses traditions et ses destinées immortelles.

Dès la veille le bal était ouvert dans les rues où l'on dansa comme des païens.

C'est le jour des pauvres et des infirmes ; ils viennent jusque des environs de Paris, et envahissent la capitale ; c'est aussi le jour des petits com-

merçants et exploiteurs de toutes sortes. On en rencontre, partout ; ils étalent leur pauvreté et leurs infirmités feintes ou réelles, font de la musique et du chant, et prennent tous les moyens pour tromper le bon public ou exciter sa pitié ; on est assiégé par les vendeurs de bouquets, médailles et objets divers ; entre autres, une vieille femme offrait en vente un petit président Carnot en carton ; au moyen d'un ressort, elle lui faisait ôter son chapeau à haute forme et saluer de cette façon automatique qui distingue le premier citoyen de la République.

Dans l'après-midi nous avons assisté à la grande revue. Nous n'avions pas de billets pour les tribunes, et nous dûmes nous confondre dans la foule. Moyennant finances, nous pûmes nous installer sur une table d'où nous dominions la foule. C'est que chacun est à son corps défendant au milieu de tous ces gens qui cherchent à vous accaparer. Les uns ont apporté des échelles dont ils louent les barreaux, les locataires s'y installent à la manière des oiseaux de basse cour ; les autres ont transporté une voiture qu'ils basculent ; un tombereau sert de loge. On entend les réclames des loueurs de bancs et d'escabeaux improvisés, le tout assaisonné de plaisanteries au sel gaulois. Celui-ci crie : " Cinquante centimes pour une place de cinq francs " ; un autre, qui n'a qu'une buche à offrir en guise de siège : " Un franc pour un fauteuil ". Une échelle était couverte de curieux. Les gamins se mettent à chuchoter entre eux, de manière à être entendus des voisins : " L'échelle n'est pas solide ; assurément elle va se rompre ; ils vont se tordre le cou." L'échelle se vide et nos finauds vendent des places sur une table vermoulue. Tout à coup on

entend une branche qui craque, se casse,et entraîne plusieurs malheureux dans sa chute, et j'aperçois alors, perchés dans les arbres, des spectateurs nombreux qui pouvaient contempler la revue sans payer,

C'est un beau spectacle que cette masse d'hommes armés qui se meut sous le commandement d'une seule voix. Mais nous n'y sommes pas accoutumés, et il est triste de penser que tout ce déploiement de force et de stratégie miltaire se fait en vue de la guerre, qu'on se prépare en temps de paix à tuer ses semblables, qu'on organise des boucheries d'hommes.

La revue dura depuis deux heures jusqu'à cinq. A la fin commandants et soldats défilèrent devant le Président. La parade était finie.

*
* *

Nous arrivons de voir l'illumination. Du côté des Champs-Elysées, c'était féérique ; la large avenue jusqu'à l'Arc-de-l'Etoile n'est qu'une trainée de lumières, et ce chemin illuminé conduit jusqu'au Trocadéro qui paraît en feu. Dans les airs se balancent des lampes et lampions de toutes les couleurs. Un jet de flamme ne cesse de partir d'une tour élevée et scintille dans l'espace ; on dirait une aurore boréale ; la tour Eiffel est un phare lumineux.

Dans les rues le bal se continue. Des musiciens installés sur des estrades improvisées, jouent pour tous ceux qui ont le cœur de sauter en plein air avec n'importe qui, en l'honneur de Marat et de Robespierre. Et il en sera ainsi toute la nuit.

ATHALIE

Samedi, 16 juillet.—Nous devions partir hier ; nous avons retardé d'un jour notre départ pour assister à la représentation d'Athalie, le chef-d'œuvre de la scène. C'était un régal littéraire à l'occasion de la fête de saint Henri.

On joua d'abord à titre de lever de rideau une petite pièce comique. Une Américaine doit épouser un Parisien ; on n'attend plus que le père de la mariée. A l'heure prévue, il arrive, mais pressé ; il n'a qu'un nombre limité d'heures à disposer ; il lui faut reprendre le train au plus tard le lendemain pour une affaire qui l'attend au retour. Aussi devient-il nerveux lorsque le jeune homme paraît hésiter à prononcer le oui fatal. Déjà à certains moments le futur a paru passer par d'étranges indécisions. Le Yankee ne veut rien entendre à ses raisons ; ses moments sont comptés ; il regarde à sa montre, et, comme le futur gendre paraît toujours hésitant, il sort un pistolet de son habit et le braque sur le malheureux en l'adjurant de se décider. C'est alors qu'il dévoile son secret en tremblant. Il est né aux temps troublés de la Révolution ; sur les régistres des naissances on a mis par mégarde : Fille de......au lieu de : Fils de......En loi, s'écrie t il désespéré, je suis une fille ; je ne puis épouser la vôtre. L'Américain ne comprend rien à ces subtilités, mais de nouveau lève le canon de son pistolet.—J'ai été naturalisé en Suisse. – Eh bien ! que m'importe ! Épousez-vous ma fille, oui ou non ?—Infortuné que je suis, reprend-il en sanglotant, les actes ont été copiés mot à mot, je suis ......une Suissesse.'' En ce moment arrive

fièrement notre Américaine. Elle annonce qu'elle a été reçue de la religion des Mormons pour qui il n'y a ni patrie, ni sexe, ni famille. "C'est moi qui suis le garçon, et j'épouse la fille que voici." Le père trouva la solution naturelle puisqu'elle était pratique.

* * *

Ecolier, j'ai appris Athalie par cœur ; professeur je l'ai enseignée à mes élèves. Je m'attèndais à trouver peu d'intérêt dans le développement de cette pièce. Que je me trompais! On ne peut se lasser d'admirer les chefs-d'œuvre ; plus on les étudie, plus on les pénètre, plus on découvre de nouvelles beautés. C'est que les hommes de génie voient plus loin que le commun des mortels, et il nous faut des efforts répétés pour aller jusqu'où portent leurs regards. Et d'ailleurs la représentation est toujours plus suggestive que la simple lecture et permet d'entrer davantage dans la pensée de l'auteur.

On joua tout d'une haleine les trois premiers actes de la tragédie de Racine, et durant tout ce temps ce fut un silence religieux dans la vaste enceinte. Au contraire des autres drames, l'amour y est absent ; il est remplacé par le sentiment du devoir ; il n'en règne pas moins un intérêt poignant qui va grandissant jusqu'à la fin.

Il y a une étude de mœurs et de caractère qui captive. Joad est toujours la fermeté personnifiée, sans faiblesse, confiant dans la Providence et les destinées du peuple juif. Josabeth, qui a sauvé de la mort le petit Joas, a pour lui l'amour d'une mère, et aussi la faiblesse d'une mère adoptive ; elle ne peut s'élever jusqu'à l'héroïsme du grand prêtre. Elle reste femme, et ne laisse pas de craindre pour

les jours de l'enfant, tandis que Joad ne peut croire que le Dieu d'Israël laissera s'éteindre la race de ses rois. Et Abner, le brave Abner, qui ne demande qu'à combattre et à mourir en combattant, cependant se montre hésitant, inspiré par une politique trop humaine ; il se sentirait prêt à accepter l'ordre de choses établi dans la crainte d'un plus grand mal, à capituler devant le fait accompli, à tirer le meilleur parti des événements et des circonstances, et devant les promesses de la perfide Athalie, à lui livrer l'enfant de la Providence, l'espoir d'Israël. Et Athalie ! quel type de femme fourbe et de génie ! Quelle corruption raffinée dans cette politique pour qui tous les moyens sont bons. Ses discours révèlent des mystères d'iniquité. Mathan est son conseiller, et l'emporte encore sur elle en perversité et par ses machinations diaboliques. La vengeance le conduit ; le remords le pousse, la haine du Dieu des Juifs l'exaspère. Lorsque le sacrificateur de Baal se rencontre avec le prêtre du vrai Dieu, on frémit comme si l'enfer allait venir aux prises avec le ciel ; et l'on tremble sur le sort du petit Joas. Durant toute la pièce, l'intérêt se concentre sur ce faible enfant échappé au massacre de sa famille, qu'on veut faire remonter, sans moyens humains, sur le trône de ses ancêtres. L'entrevue d'Athalie et de Joas est sublime par ce contraste de simplicité confiante qui déjoue l'astuce de la diplomatie la plus rouée. Non plus on ne peut oublier la scène où Athalie, surprise dans le temple, voyant que tout est perdu, exhale sa rage, et avant de mourir, dans une imprécation désespérée, fait appel au sang qui coule dans les veines de Joas, et l'adjure de ne pas renier les traditions de sa race, de marcher sur les traces d'Achab son grand-

père, et sur les siennes. On reste sous le coup d'une terreur indescriptible et des plus funestes appréhensions. Le crime est puni dans le sang ; la justice et la Providence triomphent dans le couronnement du jeune roi.

Et que dire des chœurs sublimes,des plus beaux qui aient fait vibrer une lyre humaine ?

Auprès d'Athalie que sont les pièces modernes qui n'ont pas encore affronté l'œuvre du temps ?

J'ai été surpris comme les spectateurs savent écouter en plein Paris une pièce où domine le sentiment religieux, et plus encore, de l'a-propos des applaudissements. Sans doute que l'auditoire dépend le la pièce à l'affiche, et que la salle était remplie de l'élite de la société. Le peuple juif me faisait songer au peuple français. Lui aussi, a besoin d'un sauveur providentiel. Va-t-il se montrer ? Va-t-il l'emporter sur ses ennemis ? Et justement lorsque les allusions paraissaient plus frappantes, et que j'aurais voulu accentuer mon humble approbation, j'entendais venir les applaudissements auxquels je m'unissais de cœur et des mains.

DIEPPE—LONDRES—LIVERPOOL

Liverpool, 22 juillet.—C'est vendredi de la semaine dernière que nous partions de Paris. Je ne voulais pas passer par Dieppe sans aller voir les Révérendes Sœurs Hospitalières Augustines. Ce sont elles qui, les premières avec les Ursulines, vinrent s'établir au Canada du temps de Champlain. L'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang de la Haute-Ville de Québec fonda ensuite l'Hôpital-Général d'où sont venues les fondatrices de l'Hôtel-Dieu St-Vallier de Chicoutimi.

Le dimanche, les salles de l'Hôpital furent ou-

vertes au public ; elles reluisaient de propreté; l'air était grand et pur. Les visiteurs s'installaient au lit des malades ; l'aumônier allait partout, avait pour tous une bonne parole ; les religieuses circulaient à travers tout ce monde, se livrant à leur besogne journalière. Dans une salle nous trouvâmes des soldats invalides qui sont là aux frais de l'Etat.

Je pris le diner au couvent. Nous avons parlé de l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, et de ses développements ; aussi du triste état des communautés en France et des éventualités de l'avenir. On vit dans la crainte, et on s'attend à tout. L'entretien se prolongea après le repas ; je devais prendre le bateau qui traverse la Manche, et l'heure du départ était proche, lorsque la communauté vint saluer un prêtre de Chicoutimi. Bref, je m'échappai, mais hélas ! trop tard, que pour voir le steamboat s'éloigner du quai, et sur le pont mon compagnon, M. l'abbé Bellanger, me faire des signes pas du tout rassurants. Dans un long voyage, il est bien permis d'arriver en retard une fois. Tout de même on revient penaud après pareille mésaventure.

Dans l'après-midi je voulus consoler mon mécontentement en assistant aux vêpres de la paroisse. Nouvel incident. Je dus subir l'assaut de cinq quêtes. D'abord un fonctionnaire en livrée se présente précédé d'une personne en soutane. C'était imposant ; j'avais un franc ; je le donnai. Mais ne voilà-t-il pas que j'entends une voix qui s'approche en disant: " Pour les pauvres, messieurs ", et la sébile suit. Puis c'est le tour d'une fillette accompagnée d'un garçonnet qui tendent chacun une tasse provocatrice. En dernier lieu, une femme demande le loyer des chaises. Jusque là j'avais été

protégé en pareille circonstance par le col romain ; ici, point du tout. Il ne me restait plus que de l'or que j'offris pour le change ; on parut désarmé, et je restai avec ma pièce de résistance.

Le soir, de bonne heure, j'étais à mon poste sur le quai. La traversée de la Manche, le trajet de New-Haven, se firent heureusement.

Je retrouvai mon compagnon à la maison de pension de Mme Pagé où nous avions convenu de loger. Nous commençons à surprendre les habitudes du pays. A table, ce n'est plus un bœuf, un agneau, c'est-à-dire une légère parcelle d'iceux, qui nous arrive directement de la cuisine, mais on dépose un plat rondelet devant la maîtresse de la maison qui le tranche elle-même et le sert à tous ses hôtes. Mets peu nombreux, mais substantiels, au contraire de ce qui se pratique en France. Le matin, il y a autre chose qu'un café au lait qui empêche de tomber d'inanitiom en attendant le repas du midii On ne voit plus sur la table le vin ou le cidre ; l'eau pure, le thé et le café ont fait leur apparition.

Londres tient à sa réputation ; le temps est brumeux, il pleut ; il y a de la fumée. Les rues sont couvertes de boue ; les bâtisses, de charbon. Aussi une institution florissante qui manque presque à Paris oà l'on se prive pourtant de si peu de chose, c'est celle des cireurs de bottes.

Partis de Londres à dix heures, nous arrivons à Liverpool à deux heures et demie. Trois ou quatre arrêts seulement avaient retardé notre marche dansla traversée de l'Angleterre. Les collisions doivent être rares sur ce parcours, puisque partout il y a au moins cinq lignes parallèles, et quelquefois une vingtaine. Longtemps avant d'arriver on

circule à travers les manufactures, et l'on voit dans toutes les directions des réseaux de lignes de chemin de fer se perdre au loin.

C'est extraordinaire comme il y a des pauvres, des persones mal habillées, des êtres à la mine suspecte, des enfants vagabonds, des miséreux et souffreteux dans cette ville de Liverpool. Il semble qu'on y touche du doigt la plaie du paupérisme. On paraît être dans la patrie des ivrognes, tellement les restaurants sont nombreux et bien remplis.

A BORD DU SARMIA

Dimanche, 24 juillet.—Mon voyage tire à sa fin. Le 4 octobre 1891 je prenais le paquebot à Québec en route pour les " Vieux pays "; le 20 juillet, je me remettais sur la mer pour revenir au pays de la " Nouvelle France '-.Il y a dix mois, j'étais heureux ; j'allais vers ces continents qui ont été le théâtre de l'histoire du monde pendant tant de siècles ; je ne le suis pas moins aujourd'hui de retourner vers cette terre d'Amérique où vivent les parents et les amis.

Le Sarnia, qui nous porte sur les flots, jauge quatre mille cinq cents tonneaux. Il paraissait immobile dans les docks de Liverpool lorsque plusieurs bateaux à vapeur s'évertuaient à remuer sa masse enserrée dans les quais. Il fallut faire des efforts surhumains pour le dégager et lui donner sa liberté. Mais lorsqu'il put se mouvoir par lui-même et prendre son élan, on le sentit frémir et s'élancer joyeux vers la haute mer. Maintenant il n'est plus qu'un copeau sur la vague qui le ballotte en tous sens.

Le retour s'effectue heureusement, mais, à me-

sure que nous nous sentons approcher, notre imagination est mise en éveil. A travers les espaces nous arrive l'air du pays par rafales remplies des souvenirs du sol natal, et notre cœur nous devance. Quelquefois seul à l'avant du navire, dans l'obscurité de la nuit, mon compagnon et moi, nous parlons des joies du retour, et nous chantons:

Filez, filez, ô mon navire
Car le bonheur m'attend là bas.

Que j'aurais voulu ajouter :

Tu vas revoir ta bonne mère
Et le bonheur est dans ses bras.

J'étais si accoutumé, en arrivant " sur le coteau " de la voir, la première, sur la galerie où elle se mettait en sentinelle pour m'attendre. Il me semble que cette fois-ci encore, après une si longue absence, je la trouverai à son poste, lorsque je fouillerai l'espace à travers l'avenue. Mais, je le sens, elle qui craignait, comme toutes les mères, de voir son fils affronter les périls d'un voyage lointain, elle m'a accompagnée, elle a été mon ange conducteur ; et, au retour, lorsque la famille sera réunie, elle sera encore au milieu de nous.

Effet de l'imagination ; tant que notre itinéraire n'est pas rempli, il semble que le voile de l'oubli s'épaissit derrière nous ; nous nous désintéressons de tout, des personnes et des choses ; des esprits se jouent devant nous et nous attirent par des visions toujours nouvelles.

Mais du moment que nos pas s'arrêtent, que l'heure du retour a sonné, c'est toute une révolution qui se produit. C'est la pensée de tout ce que nous avons connu et quitté au pays, de tout ce qui nous y attend, qui vient se placer devant nous et nous précède.

*
* *

Nous ne sommes que deux à parler français, et tous les passagers sont pour nous des étrangers. Il y a un petit garçon qui, sans gêne, et avec la confiance de ses dix ans, est parfaitement chez lui et va à tous. Ce soir il s'amusait dans la longue barbe de mon compagnon, lorsque celui-ci lui dit avec un grand sérieux : " Veux-tu, tu vas m'arracher la barbe, et je t'arracherai les cheveux ? " Le petit bonhomme resta pensif et hésitant, mais tout à coup, se reprenant, il ôte son chapeau, et penche la tête. Heureusement que les choses n'allèrent pas plus loin.

Dimanche, 31 juillet.—Nous sommes au pays des icebergs ; ils viennent des régions polaires et descendent vers le gulf-stream où ils finissent de fondre. Nous en apercevons une douzaine à la fois ; ils s'élèvent comme des montagnes, et s'enfoncent bien davantage au-dessous de la ligne de flottaison. On s'aperçoit de leur voisinage par l'eau qui devient plus froide, et c'est le moyen, en temps de brume de les reconnaître. On comprend qu'ils soient la terreur des marins ; il ne fait pas bon de s'y frotter ; l'accolade doit être fatale au petit chef-d'œuvre qu'est le vapeur transatlantique.

C'est vendredi que nous avons aperçu la côte. L'océan est traversé, et nous entrons dans le détroit de Belle-Isle. A notre droite, est le Labrador ; à gauche, Terre-Neuve.

Ce soir nous avons assisté à un coucher de soleil comme nous n'étions plus accoutumé d'en voir. L'astre, à son déclin, projetait de toutes parts sur l'azur des cieux qui se confondait avec l'azur des eaux les mille couleurs de son brillant manteau, et à mesure qu'il descendait à l'horison, son ombre

lumineuse s'étendait davantage et variait le spectacle. Les couleurs de l'arc-en-ciel se jouaient sur ce fond éclatant, le perçaient à jour, et produisaient mille reflets. Un moment un nuage diaphane sembla se détacher du firmament et flotter au dessus d'une mer d'or. Bientôt les dernières lueurs s'effacèrent, et les ténèbres nous entourèrent.

C'est ainsi, dit l'Ecriture, que le juste disparaît, laissant derrière lui la splendeur de ses vertus qui brillent encore longtemps, alors que lui-même est descendu dans la tombe.

Cependant que notre vaisseau continue toujours dans l'obscurité, et sans se lasser, sa marche vers le port désiré.

*
* *

Nous avons eu le concert de Charité en faveur des enfants des marins que la mer a rendus orphelins, et qui sont élevés dans un hospice de Liverpool. Après une traversée heureuse, c'est une bonne pensée de remercier Dieu, en venant au secours des malheureux que de tristes naufrages ont laissés sans ressources sur la terre. Il n'y eut rien d'intéressant. Seul un passager de seconde nous offrit quelque délassement en imitant la flûte et le cornet au moyen de ses mains qu'il disposait sur sa bouche comme le pavillon d'un instrument de musique.

Nous avançons sur le Saint-Laurent. Qu'elles sont gentilles les paroisses qui font comme une bordure à la rive sud du fleuve. C'est aujourd'hui dimanche ; partout la paroisse est réunie au pied de l'autel. Vis-à-vis l'embouchure du Saguenay, un steamboat allait en pleines Laurentides ; je le suis jusqu'à Chicoutimi et me rends à Alma. La Mal-

baie est en face de nous ; j'y suis déjà par la pensée.

Le soleil se coucha derrière les Laurentides et la beauté de son crépuscule nous ravit de nouveau. Nous le faisons remarquer à des compagnons de voyage ; l'un d'eux nous dit : " Nous aussi nous avons des couchers de soleil dans notre pays.—Oui, mais pas comme les nôtres."

QUEBEC

Mardi, 2 août 1952.—C'est lundi matin que nous avons jeté l'ancre devant Québec. J'étais le seul passager qui n'allât pas à Montréal. Je débarquais, lorsque je rencontrai, comme par hasard, le cireur de bottes qui venait tous les matins prendre nos chaussures pour faire leur toilette, non sans remuer quelque chose et quelquefois nous réveiller pour nous faire comprendre que ce n'était pas un envoyé du ciel qui remplissait cette besogne journalière. Je payai ce dernier pourboire et pus mettre pied à terre.

Nous avons donné la course du Parisian à l'aller, voici celle du Sarnia au retour.

COURSE DU STEAMER SARNIA

DE LIVERPOOL A QUÉBEC

			Lat.	Long.	Milles
23	juillet	Samedi	55° 20'	6° 40'	177
24	"	Dimanche	54° 16'	15° 11'	289
25	"	Lundi	56° 33'	23° 17'	273
26	"	Mardi	55° 51'	31° 11'	268
27	"	Mercredi	55° 08'	39° 16'	290
28	"	Jeudi	55° 39'	48° 15'	302

			Lat.	Long.	Milles
29	"	Vendredi	51°42'	55°50'	292
30	"	Samedi	49°00'	62°00'	300
31	"	Dimanche	49°00'	68°40'	208
1	août	Lundi	48°27'		228
				Total :	2659

Québec m'a fait l'effet d'un village de campagne. Combien peu nombreux sont les piétons ! Certes les trottoirs suffisent amplement pour les rencontres. Que les voitures sont rares ! Et les tramways, loin de se toucher, ne se suivent qu'à de grandes distances. Partout le silence, même sur les marchés ; pas une sollicitation, pas un cri. Le vendeur assis paisiblement dans sa case est aussi indépendant que l'acheteur qui examine d'un air distrait, passe et revient.

Dans les magasins les pratiques ne se pressent guère, et les commis ont du bon temps ; la maison Paquet ne peut être comparée à celle du Bon-Marché à Paris qui forme à lui seul un bloc entouré de quatre rues où accourt tout un monde de clients qui l'envahissent par ses quatre portes à la fois, où l'on peut à peine entrer en refoulant la foule qui sort.

C'est que je suis encore sous l'influence des flots humains qui se pressent dans les deux grandes capitales de Londres et de Paris ; j'ai encore dans l'oreille le bruit assourdissant des deux populeuses métropoles, et devant mes yeux passent et repassent la procession des tramways surchargés de monde, et la cohue impatiente de la multitude qui se précipite pêle-mêle et obstrue le passage, de telle sorte qu'à l'encoignure des rues des hommes de

police doivent se tenir en faction pour empêcher des blocus et prévenir les accidents.

Mais tout ce brouhaha est quelque chose de factice, un tourbillon qui entraîne, un cauchemar dont il faut sortir pour jouir de la vie réelle.

C'est ici qu'on se sent vraiment vivre puisqu'on est chez soi, dans sa patrie, au milieu des siens. Partout on rencontre des visages souriants, des figures connues. On a le temps de se donner la main, de se communiquer les nouvelles du jour, de s'informer des parents et amis, et les cœurs se rapprochent et battent à l'unisson.

J'ai remarqué la propreté qui règne dans nos églises. On croirait que le balai vient de passer. Et quelle édification de voir tous ceux qui entrent dans le lieu saint se signer en prenant de l'eau bénite, et se mettre à genoux avec respect.

Et maintenant il me tarde de me retrouver au milieu de mes paroissiens ; c'est au milieu d'eux que ma vie s'écoule ; c'est à travailler au salut de leurs âmes que je dois me dépenser ; j'étais accoutumé à vivre de leur vie, à partager leurs joies, à m'attrister de leurs peines. On ne sait le vide que fait dans l'âme du prêtre la privation de tout ministère ; je le croyais comblé ; il n'en était rien. C'est qu'aux prêtres, comme à ceux qui quittent le foyer paternel pour fonder une famille, Dieu dit : " Tu laisseras ton père et ta mère. " Et le ministre du Seigneur trouve une famille à laquelle il doit s'attacher : c'est la paroisse dont il est le curé, le séminaire dont il est directeur. Il devra l'aimer comme un père aime ses enfants et lui donner son cœur et toutes ses sollicitudes.

FIN

TABLE ALPHABETIQUE

des noms de personnes, de lieux et de monuments

NOMS DES PERSONNES

B

C

K

L

M

T

U

V

W Y Z

NOMS DES LIEUX'

A

B

C

D

E

F

Q

R

S

NOMS DES MONUMENTS

A

B

C

D

E

EGLISES DE ROME :

EGLISES DE ROME :

L

M

V

TABLE DES MATIERES

ROME (suite) :

FIN

ERRATA

Page	Ligne	Au lieu de	Lisez
44	19	demie-obscurité	demi-obscurité
49	29	Magdeleine	Madeleine
51	10	du chemin de fer	de chemin de fer
65	31	ex-votos	ex-voto
75	2	Lourde	Lourdes
76	25	Béderieux	Bédarieux
84	12	jeune	jeûne
85	19	mors	morts
86	22	du	dû
89	10	Colysée	Colisée
233	8	Saint-Denys	Saint-Denis
284	4	veut	peut
332	23	N.-D.-des-Neiges	N.-D.-des-Anges
379	32	Pilger frère de	Bilger, cousin de
398	8	Sainte-Gaudule	Sainte-Gudule